

Abou Kooki

Rêve de vierge



Abou Kooki

Rêve de vierge

leditionde.ngaoundaba.com

Sur-face

« Aujourd'hui, alors que je retranscris ces lignes, nous sommes en l'an 2752 Après la Fondation de Rome (attention : pour certains intégristes religieux, il s'agit de l'an 1998 après la naissance de Jésus le Cri). En ces temps de paix et de prospérité, règne sur l'ensemble du monde connu le Fort Bon et Bien Brave empereur romain Olibrius¹. Cependant, il n'en était point de même dans les temps jadis, ainsi qu'en attestera l'histoire qui suit.

Cette histoire que tu vas lire, Gentil Lecteur, commence un beau jour, lorsqu'un très ancien empereur, Olibrius le Loufoque**² se réveilla avec autour du cou un collier

Pourquoi ? Comment ?

Mystère.

C'était, il y a fort longtemps, lors de l'année 943 Après la Fondation de Rome (AFR). Tout cela est bien vieux me diras-tu. Mais l'important est, que du jour au lendemain, Olibrius le Loufoque devint Olibrius Magnus. Le collier au cou, il écrivit pour le vieil empire de nouvelles pages de gloire, refoulant les barbares au Nord et conquérant le lointain Est indien. Ses successeurs Olibrius le Second et Olibrius le Troisième portèrent également le collier et l'empire prospéra.

Puis le collier passa en d'autres mains plus mystérieuses.

L'histoire que tu vas lire, Gentil Lecteur, raconte comment, bien plus tard, Mégarops Lar'sgasé chanta à l'empereur Olibrius, le Fort Brave et le Bien Bon*, une partie des tribulations dudit Grand Collier. Celui-ci fut en effet définitivement retrouvé vers 1996 (AFR) par Firielle la vierge avec toutes les conséquences qui s'en suivirent.

Ce texte s'inspire de la traduction qu'en fit Pairé le troubadour, suite aux écrits de Framboise el Gracia. Ceci semble peut-être un peu compliqué, mais là n'est certainement pas l'important.

Puisses-tu, Gentil Lecteur, prendre plaisir à la véridique lecture de ce texte que j'ai entièrement réinventé tout au long d'un tortueux chemin. »

Cuc the Mus

¹ Olibrius le Fort Bon et le Bien Sage sera en fait connu des historiens du futur sous le matricule d'Olibrius XVIIIème du nom.

² Olibrius le Loufoque fut plus tard nommé Olibrius Ier ou plus couramment Olibrius Magnus.

Pré-face

As-tu mis tes bésicles, lecteur ?
Bon, alors on y va.

Païré le troubadour,
traducteur des chants
de Framboise el Gracia

Introduction à un sujet délicat

La jeune femme, connue dans la haute société romaine sous le nom de Jan-Lift, se carra dans son fauteuil un verre de lait à la main. Elle était d'une beauté étrange, un peu mystérieuse avec ses grands cheveux noirs qui tombaient sur ses épaules nues. Ses yeux sans fard brillaient dans l'air chantant, comme deux reflets des rivières du Nord. Elle portait au côté une immense épée coulée d'une pièce dans un matériau noir et translucide à la fois, comme du verre teinté. A ses pieds traînait un voile pourpre, celui que seules sont autorisées à porter les amazones-thaumatourges.

Le vieil homme qui lui faisait face, le très redouté sorcier Dwarvanil, prit alors la parole.

- As-tu songé comme le monde aurait pu être pire si les objets ne nous parlaient pas ? Nous serions tout seuls dans notre coin, sans contact avec autrui. Nous nous retrouverions entre hommes, uniquement occupés à nous bagarrer...

Sans façon, la jeune femme l'interrompit, avec un sourire amusé.

- Ce ne sont que mots que tout ça. Peut-être que nous serions capables de suppléer à ce manque de communication en augmentant les fonctionnalités, en améliorant les performances, en développant des techniques merveilleuses. Tu sais bien que c'est ce qui se passait avant que les objets ne fassent la grève de l'usage.

- Oui, peut-être. Mais j'entends tellement de gens qui regrettent ce temps, où l'homme pouvait agir sans se soucier de ce qu'il fabriquait, ce temps où les objets lui obéissaient sans rechigner. J'entends même des objets qui regrettent que l'homme s'occupe tant d'eux. Ils aimeraient retourner dans leur coin pour se développer à leur rythme.

- Encore des mots. Qu'est-ce qu'il t'arrive ce soir ? Tu sais bien que tout ce qui s'est passé l'a été pour le mieux.

- Oui, c'est vrai, mais je suis triste. Après tant de temps passé avec toi, te quitter maintenant. Tu sais, c'est dur à mon âge : tu étais devenue presque ma... fille.

- Merci. C'est un compliment. Mais excuse-moi, je suis si impatiente de le revoir.

- Allons, tu as raison. D'ailleurs, c'est l'heure. Tu dois y aller. As-tu peur ?

- Non, mon vieil ami. Tu m'as préparée à merveille pour ce jour. J'espère seulement pouvoir survivre pour le retrouver. Il me manque tellement.

- Adieu Jan-Lift.

- Adieu Dwarvanil

Une histoire de troubadour

Les couleurs brutales lui firent tout d'abord cligner des yeux. Dans la grande salle imparfaitement éclairée, les tons violents d'habits disparates se mêlaient en un contraste hideux aux différentes nationalités et aux races multiples de ses futurs spectateurs. Des bijoux trop voyants lui lançaient à la figure leur éclat moqueur tandis que mille yeux brillaient d'une attente exaspérante. Les étoffes chatoyaient sans aucune unité, se repoussant les unes les autres et ne réussissant à donner qu'une impression de tapageuse folie.

Mégarops Lar'sgasé, troubadour itinérant, fonctionnaire musical de l'administration romaine, fit une pause pour assimiler cette mosaïque de couleurs dont les multiples tonalités soulignaient le chaos sous-jacent. Il aimait et détestait à la fois cette ambiance anarchique qui teintait chaque début de représentation. Si tout allait bien, et tout irait bien, cette hydre aux cellules multiples et, pour l'heure, disjointes ne serait plus qu'un seul corps à la fin du concert. Les couleurs se rassembleraient, s'uniraient en un camaïeu triomphal.

Il affûta son tempo en contemplant la salle avec satisfaction. Ce soir, c'était sûr, il allait leur en mettre plein les oreilles et plein la vue. L'empereur Olibrius, XVIIIème du nom, était là, comme à chacun de ses concerts. Il allait lui conter sa ballade favorite, celle de la belle Firiël, la vierge rêveuse à l'épée de cristal.

Il repoussa sa tignasse rouge en arrière. Les lucioles dans ses cheveux émettaient de petits éclairs sur un rythme de basse, sorte de contrepoint aux mélodies qu'égrènerait bientôt son auto feedback. Il avait particulièrement soigné les effets magiques : cela allait être une débauche de sensations. Peut-être que le petit peuple sortirait mécontent de la salle. Il y en avait certainement qui avaient connu Firiël neuf siècles auparavant, mais ils n'avaient qu'à rester chez eux devant leurs téléviseurs à regarder les aventures de Pilwill aux États-Unis de Nova-India. De toute manière, et en

dépit de l'abolition de l'apartheid, le petit peuple avait gardé tout son mauvais caractère.

Repoussant toute pensée noire, il régla un des potentiomètres sur effet maximus, mit une légère distorsion sur les baffles et entonna le premier chant. Dans le même temps ses mains parcouraient à toute vitesse sa chère cithare magnétique dans un contre-chant vertigineux.

- Voici, braves gens, énonça-t-il d'un ton emphatique, les Chants de Firiël, la vierge, tels que les composa le peu ordinaire ménestrel, Framboise El Gracia.

Les couleurs tourbillonnèrent en une folle mélodie, contrastant par leur homogénéité avec le désordre ambiant de la salle. Petit à petit la première scène apparut, le paysage prenant consistance.

L'assistance frémit de plaisir anticipé.

C'était parti,
c'était PARTI...

Mathom entra dans la salle plongée dans l'obscurité alors que sur scène, l'histoire, précédée par des lumières hystériques, commençait à prendre vie. Il était venu, un peu à contrecœur assister à un spectacle qui ne pouvait qu'être mauvais.

Seul un pressentiment l'avait poussé à participer à la présentation.

Il s'installa dans le fond, juste à côté de la masse sombre d'un ogre, rota trois fois, se gratta l'entrejambe et ouvrit ses grands yeux dorés.

Chant Premier : Ygddrasil

L'auberge de Par-cent-prés³

Le village de Par-cent-prés était sordide.

C'était un vrai village, de l'Est des Gaules, bâti tout d'une pièce le long de la voie romaine. C'était une rangée de baraques, plus ou moins laides avec leurs portes cintrées, qui s'alignaient au défilé pour regarder mornelement les convois circuler sur la voie pavée. A l'intérieur de ces masures plus profondes que larges et plus sombres les unes que les autres, des hommes et des animaux s'entassaient selon un ordre immuable. Les bêtes étaient en bas et leurs maîtres au-dessus, comme si cela seul pouvait justifier d'une quelconque supériorité dans le règne animal.

Au centre de l'unique rue se dressait l'abbaye.

Magnifique, un rien trop grandiose, elle était érigée à la gloire du Dieu solitaire et de ses buveurs de vins. Ses moines, en effet, consacraient leur très saint temps à cultiver un délicieux petit nectar, provenant d'un certain cep, qui à lui seul, permettait d'attirer de nombreux fidèles vers ce lieu de culte érigé en terre infidèle.

Face à l'abbaye, lui faisant presque concurrence, il y avait l'auberge. Celle-ci, misérable en comparaison, accueillait les voyageurs éprouvés par la route ou les moines en quête de Sagesse. Elle permettait également d'écouler les trop-pleins des stocks de l'abbaye.

C'était l'heure où la nuit songe à tomber à Par-cent-prés lorsque Firiël s'arrêta à l'auberge. Sur le seuil, elle hésita un moment, frappée par la puanteur de la salle. L'auberge était encore plus sordide à l'intérieur qu'elle ne l'était vue de l'extérieur. L'unique pièce, très enfumée, contenait en son centre une vieille table délabrée sur laquelle étaient accoudés fraternellement deux gros moines et l'aubergiste. Quelques paillasses douteuses dans un coin, et un ou deux tonneaux dans un autre, constituaient les seules décorations visibles. Dans le fond une grande cheminée fumait, réchauffant comme à regret une marmite de

³ Le texte en prose est celui qu'a composé vers 2015 AFR, Françoise El Gracia à partir des laies qu'elle avait réalisées vingt ans auparavant pour l'épreuve des troubadours. Toutes les annotations du texte sont l'oeuvre plus récente (2564 AFR) de votre humble serviteur, Païré, grand troubadour devant l'éternel. Leur objectif est d'aider le lecteur sur les quelques points techniques qui pourraient le gêner.

ragoût. L'aubergiste, à son entrée, se releva comme un diable sur des vessies de porc et s'inclina très bas tout en la détaillant sans vergogne.

- Donnez-vous la peine d'entrer, noble dame. Je suis Tom'O et voici Bi-rond, moine de l'abbaye ainsi que Corfin, moine errant de passage dans nos murs.

L'aubergiste a l'air canaille, pensa-t-elle, mais il ne peut rien me faire si près d'un lieu saint, avec deux bons Pères dans son établissement. Mieux vaut dormir ici que sous cette bruine qui me glacera avant l'aube.

Avant d'avoir pu penser plus avant, elle se retrouva à table devant une assiette de ragoût dont l'odeur semblait justifier à elle seule l'existence de l'auberge. Le tavernier aussitôt après l'avoir servie s'éclipsa au-dehors.

Il doit soigner mon cheval, estima-t-elle, heureuse finalement de ne pas avoir à s'en occuper.

Les deux moines avaient interrompu leur conversation et la regardaient manger en silence.

- Un peu de ce breuvage, ma sœur, lui proposa alors, avec un sourire engageant, le plus petit des moines, celui que l'aubergiste avait dénommé Bi-rond. C'est du pur nectar de notre abbaye.

Le vin habillé de pourpre était franc au goûter. Il déroulait agréablement son arôme autour de la langue et coulait sans problème jusqu'au fond du gosier. Firiël l'apprécia d'un claquement de langue.

- Très bon, dit-elle, cela colorie agréablement le cœur et l'esprit.

Les deux moines sourirent d'un air entendu.

- C'est pour cette raison, ma fille, que Notre Seigneur l'a créé.

Une fois sa faim apaisée, Firiël regarda plus en détail les deux compagnons. Le moine qui l'avait servie, Bi-rond, avait cet air un peu stupide de ceux qui abandonnent sans réfléchir leur destinée au service de la foi. Il était petit et gras et semblait vaguement troublé par la présence de Firiël.

Encore un qui ne voit jamais de femme, il pourrait m'être utile si je m'y prends bien, pensa-t-elle, légèrement amusée par son regard hésitant.

Le second moine, nommé Corfin, était plus étrange. Il était grand, gros et bedonnant et pourtant son visage et ses mains étaient d'une surprenante finesse. Il semblait sourire perpétuellement, comme si cela faisait partie de tout son être. Ses yeux avaient du mal à cacher une vive intelligence et, pendant qu'elle le détaillait, ils se baissèrent brusquement.

Voilà un drôle de moine assurément, il n'est pas de l'abbaye. Le tavernier a semblé dire qu'il appartenait plutôt à un ordre mendiant, remarqua-t-elle. Mais que vient-il faire dans les marches du Nord, là où il n'y a rien à mendier ?

- Que faites-vous donc ma sœur, seule sur cette voie romaine, dans ce pays si dangereux ? lui demanda-t-il à brûle-pourpoint, relevant brusquement ses yeux brillants tout en affichant un sourire engageant.

Surprise par la question elle se mit sur la défensive.

- J'ignorais que la curiosité était une vertu des moines.

- Oh ! C'était juste pour discuter. Le frère ici présent me disait seulement qu'il n'y avait jamais de voyageur en cette période de l'année, répondit-il en souriant narquoisement.

Que je suis sotté, soupçonner un frère ! pensa-t-elle, un peu irritée toutefois par son sourire.

Elle essaya de rattraper la sécheresse de ses paroles en expliquant :

- Je me rends au château de Charroyé plus au sud sur la voie romaine, je... je vais visiter des amis.

Au dernier moment cependant elle n'avait pu se résoudre à faire mention de la lettre dont elle était porteuse. Son maître lui avait bien stipulé que la mission était importante et qu'elle aurait peut-être des difficultés en route. Pour la première fois elle se sentit inquiète.

- Cela tombe bien, je m'y rends également. Nous pourrons donc cheminer ensemble.

Elle acquiesça d'un bref mouvement de tête.

Cette compagnie ne l'enchantait guère. Enfin on verrait bien le lendemain. A la lueur du jour, dans le petit matin, il semblera peut-être plus normal, se dit-elle, refusant d'écouter ses appréhensions. Et puis, je pourrai toujours tourner la tête si je ne supporte pas son sourire.

A ce moment elle réalisa que l'aubergiste n'était toujours pas revenu.

- Que fait notre hôte ? demanda-t-elle. Ne devrait-il pas être de retour ?

Le petit moine acquiesça.

- Il a dû mener votre cheval dans les écuries de l'abbaye, je vais voir ce qu'il fait. Il se leva d'un pas lourd et quelque peu chancelant et se dirigea vers la sortie.

Il ouvrit la porte, et, poussant un cri inarticulé qui se termina en un horrible gargouillement, il s'écroula en avant.

- Ces moines de l'abbaye n'ont aucune manière, remarqua Corfin. Ils ne tiennent pas du tout l'alcool.

Il tournait le dos à la porte et n'avait pas du tout bougé, comme si rien d'anormal ne s'était produit.

Mais, d'un bon rapide, Firiël s'était déjà levée, renversant le banc sur lequel elle était assise. Dans le même mouvement elle avait dégainé d'un geste étonnamment fluide sa longue épée dont la lame semblable à de la pierre polie ne renvoyait aucun reflet. Elle s'élança aussitôt vers la porte où s'était écroulé Bi-rond. Là, un gobelin, énorme, massif et l'air mauvais, était occupé à ôter son glaive pris dans le cadavre du moine.

Sans attendre, selon les règles de l'art, elle lui allongea une furieuse botte qui lui transperça le cœur ou ce qui lui en servait. Le gobelin s'écroula sur le corps du pauvre Bi-rond, répandant dans l'air une puanteur atroce. Elle jeta un coup d'œil prudent à l'extérieur, suspectant d'autres assaillants. Ce qu'elle vit la fit frémir. L'abbaye et le village étaient la proie d'une horde de bestioles plus ou moins hideuses mais toutes animées de folie meurtrière. L'ensemble recelait, en plus de l'horreur, un air d'irréalité qu'elle n'arrivait pas à identifier. Devant elle, près de l'abbaye, son cheval gisait mort. Une forme accroupie mordait à pleines dents la viande rouge encore agitée de soubresauts. A côté on pouvait distinguer un cadavre, peut-être celui de l'aubergiste. Des dragons tournant dans le ciel soufflaient leurs flammes sur les quelques maisons du hameau. Déjà la plupart d'entre elles étaient en proie au feu. Des bandes de gobelins, de trolls et d'orcs tuaient tout ce qu'ils trouvaient, femmes, enfants, hommes et bêtes. Un troll grimpé sur le portail de l'église cassait méthodiquement tous les vitraux. Des banshees et des harpies poursuivaient quelques moines hurlant en silence.

Le silence !

Firiël réalisa soudain la nature de l'anomalie qui pesait sur la scène. Hors de l'auberge tout se passait dans le plus total silence. Un puissant sortilège, pensa-t-elle. Mais pourquoi ?

A son oreille une voix lui murmura :

- Il faut filer dans la forêt, des trolls arrivent par ici.

Elle sursauta et se retourna, se trouvant nez à nez avec Corfin qui, son éternel sourire aux lèvres lui indiqua d'un geste sobre une fenêtre donnant sur les champs et plus loin sur la forêt. Aussitôt, d'un bond leste, il franchit la fenêtre et, sans attendre, prit rapidement le chemin de la forêt. Firiël s'obligea, avant de le suivre, à prendre les trois respirations rituelles. Ce n'est pas le moment de se laisser aller à la panique, pensa-t-elle. Seule je ne peux rien faire, et puis c'est de toute manière trop tard pour sauver le village. Mais pourquoi suivre cet étrange personnage. Il court trop vite pour un moine et semble beaucoup plus agile que son tour de ventre ne devrait lui permettre. Allons quand même vers la forêt, mais je prendrai une autre direction que lui et dès que j'aurai mis un peu de distance entre cet endroit et moi, je rejoindrai la voie romaine.

Elle enjamba la fenêtre, l'épée toujours à la main et, après une courte pause, commença à se fondre dans les ombres du crépuscule. Un instant plus tard elle avait disparu.

A la lisière de la forêt, une ombre fixait l'endroit où elle s'était tenue quelques instants auparavant. A ce moment l'abbaye pris feu et l'embrasement éclaira toute la scène. Il n'y avait plus de trace de Firiël.

Une seconde silhouette plus petite semblait également surveiller l'auberge. Lorsque le brasier éclaira le village détruit, elle recula brusquement dans les ténèbres en marmottant.

Mathom est de mauvaise humeur

Plus tôt dans la journée, au cœur de la forêt, une petite voix jurait avec conviction. Mathom le lutin était, pour une fois, de mauvaise humeur. D'habitude, le petit lutin pétillant, au regard doré plein de bulles et au sourire contagieux, était rarement en colère, mais cette fois-ci la fureur l'avait contaminé, et cela durait depuis une semaine.

Les lutins forment une race qui est aujourd'hui encore bien mal connue des humains. Leur principal objectif dans la vie semble être le jeu et les blagues. Ils jouent des tours pendables à toutes et à tous et seule leur discrétion, associée à une extrême agilité, les préserve de la vengeance de leurs victimes. En revanche, quel que soit l'état du monde et les inimitiés qu'ils suscitent, ils semblent être perpétuellement de bonne humeur. Aussi l'état de Mathom, ce jour-là, était-il particulièrement surprenant.

- Que soit maudite la reine des fées ! Fulmina-t-il. Qu'elle m'oblige moi, le Grand Mathom, à rendre Le Collier. Pff !

Devant lui, un petit écureuil venait d'apparaître, sautillant de branche en branche. Machinalement, il créa au bout de la branche une illusion de noix, une grosse noix bien appétissante. L'écureuil bondit dessus et l'on entendit distinctement, le claquement de ses dents dans le vide lorsque l'illusion disparut. Automatiquement Mathom enchaîna en faisant apparaître une branche au bout de laquelle se trouvait la même noix. L'écureuil sauta sur la branche qui disparut et le fit culbuter dans le vide. Il se retrouva, à terre, un peu étourdi face à Mathom. Dès qu'il se fut ressaisi, il fila ventre à terre après avoir lancé un regard de reproche au lutin.

Tous les écureuils de la terre savent évidemment que lorsqu'une branche disparaît c'est de la faute d'un lutin.

Mathom soupira, excédé. Cette mauvaise blague ne l'avait pas du tout déridé. Une semaine auparavant elle l'aurait fait bondir de joie mais, aujourd'hui, son humeur sombre lui montrait bien qu'elle était par trop éculée.

- Que si seulement, j'avais encore Le Grand Collier ! s'exclama-t-il.

Ce Grand Collier avait une excellente réputation chez les lutins qui ordinairement méprisent les artefacts magiques. Ce très excellent Grand Collier, en effet, pouvait, selon la légende, décupler l'imagination et permettre la réalisation de blagues nouvelles plus cruelles et plus drôles les unes que les autres.

La blague de la noix et de l'écureuil avait été inventée quelques millénaires auparavant par Pilwill, lutin dont les facéties furent célèbres en son temps. Il avait, avec l'aide du Grand Collier, créé un style nouveau de plaisanteries douteuses connu sous le nom du Chapelet de Pilwill. Puis, un jour Pilwill avait disparu avec le Grand Collier. Depuis, le Chapelet de Pilwill était resté inachevé avec ses soixante-dix-neuf plaisanteries de haute valeur. La blague de l'écureuil était la trente-troisième du Chapelet. C'était une des plus faciles à mettre en oeuvre. Aussi, tous les petits lutins s'y exerçaient dès leur plus jeune âge.

A ce moment précis, Mathom était persuadé que si le collier avait été à son cou, il aurait inventé une nouvelle variante de cette célèbre blague. Peut-être même en aurait-il créé une autre, inaugurant avec panache un nouveau style.

Malheureusement, il n'avait pas le collier, ou plutôt il ne l'avait plus. Un matin de la semaine précédente, pour son plus grand bonheur, il avait réussi à le subtiliser à la fée Twilquiiviik. Il l'avait tenu un moment dans ses mains, n'osant y croire, jusqu'à ce que Auroreaviik, la foutue reine des fées, ne le lui reprenne avec force menaces.

C'était trop injuste !

Muni de ce précieux artefact, il aurait pu devenir le plus grand, le plus blagueur, de tous les lutins ; et voilà qu'il n'arrivait même plus à se distraire d'une bonne petite blague. Même pour un lutin, la vie est parfois dure.

Il marcha ainsi un moment, au hasard dans ces bois qu'il connaissait comme le creux de sa main. La nuit s'imposa doucement. Peu lui importait en réalité, car les lutins voient très bien la nuit. Dans son état de fureur, il aurait parfaitement pu marcher un mois encore, sans s'arrêter. D'ailleurs, il marchait bien depuis une semaine.

Dans l'air traînait comme une écharpe, l'odeur (forte) d'une vierge. Celle-ci se trouvait à l'Est, non loin de la voie romaine. Il caressa un instant l'idée de lui lancer un sort d'égarément afin de la conduire vers l'ancre d'un troll. Il y en avait justement un, non loin. L'ennui, avec cette blague, numéro dix-sept du chapelet, c'est que l'odeur de vierge, somme toute plutôt agréable, disparaît brutalement pour être remplacée par celle beaucoup plus nauséabonde du troll en rut. Un autre problème plus gênant provient du fait que les vierges sont souvent défendues par des humains armés d'acier cruel. Il tendit les narines mais il n'y avait pas

d'odeur de fer dans cette direction, seulement une senteur d'épée un peu plus loin vers le Nord-Est. Finalement l'idée était peut-être à mettre à exécution.

Soudain, alors qu'il était plongé dans ces pensées, il eut la surprise de voir à l'ombre d'un grand chêne, dans un endroit d'habitude désert, une petite cabane de gnome.

Mû par la curiosité, il s'approcha, oubliant ses projets. Il n'avait jamais beaucoup fréquenté les gnomes. On n'en voyait à la vérité que fort peu. Et puis c'était une race trop sérieuse, ne riant guère aux bonnes plaisanteries et surtout prompte à la vengeance. D'ailleurs, la plupart des gnomes étaient vieux, doctes et crasseux. Une vilaine race, presque pire que les trolls ou même que les humains.

La cabane était toute récente. Habillée de couleurs grises, ternes et sales. Elle était bâtie dans l'horripilant style fonctionnel des gnomes. Seul un être de nature magique pouvait la voir et il fallait être gnome pour vouloir y vivre. Seul contrepoint à toute cette laideur, une légère fumée s'échappait de la cheminée, charriant une délicieuse odeur qui instantanément couvrit toutes les autres senteurs. Cela réveilla la faim de Mathom. Il faut dire qu'un lutin qui n'a pas mangé de la semaine se découvre, à la première odeur attirante un appétit phénoménal.

- Comment ! Que voilà du bon potage de baies noires qui mijote dans cette cabane ! Que je ne vais pas laisser un vieux shnock de gnome s'enfiler tout seul le si bon potage qui est de mes baies qui est de ma forêt.

Sans frapper, il poussa la porte et entra.

A l'intérieur Sofriber-al-kadi-sur-gelait jubilait. Ses yeux dorés pétillaient d'excitation. Il arracha quelques touffes de poils de sa barbe et se mit à les mâchonner. Cela faisait deux jours et une nuit qu'il avait installé sa cabane sous le chêne et sa barbe était à moitié déplumée. Des poils mâchouillés, couvert d'une bave rosâtre, traînaient un peu partout par terre. Cela faisait deux jours et une nuit qu'il avait mis en route son piège à lutin et au moment où il croyait que c'était trop tard pour l'accomplissement de son plan, enfin, il en attrapait un qui avait toutes les caractéristiques nécessaires.

Il faut dire que cela n'est pas trop dur d'attraper un lutin, si vraiment vous y tenez. Il suffit de faire de la soupe de baies noires et tous les lutins du coin rappliquent. Ensuite vous les mettez dans un gros sac et le tour est joué. Le plus dur, bien sûr, est de les garder ensuite dans le sac.

Sofriber-al-kadi-sur-gelait avait ainsi déjà attiré une douzaine de lutins. Mais, comme aucun d'entre eux ne lui convenait, il les avait renvoyés promptement. Un de ces petits chenapans avait même essayé de lui jouer un petit tour. Mais, comme le gnome n'était pas né de la dernière

couvée, il avait tout de suite perçu la blague et avait renvoyé le lutin avec comme avertissement un sort d'incontinence absolu pour la semaine. De quoi lui apprendre à être plus sage.

Les lutins sont coutumiers des blagues idiotes, pensa-t-il. L'ennui avec eux c'est que ce sont toujours les mêmes vieilles blagues éculées qui ressortent.

Jadis, il avait bien connu un certain Pilwill qui avait réussi à le surprendre avec panache une ou deux fois. C'était le bon temps. Ils étaient même devenus amis, jusqu'à ce que ce fichu lutin disparaisse. Il n'avait depuis jamais réussi à savoir ce qu'était devenu ce vieux fou. Mais s'il avait su à l'époque...

Maintenant il avait capturé le lutin Mathom. Bien sûr, Sofriber-al-kadi-sur-gelait n'avait pas du tout l'intention de le mettre dans un gros sac, pour suivre le procédé que nous venons d'indiquer. Ses méthodes étaient plus subtiles. Pour l'instant il désirait simplement discuter avec le lutin.

Pour la forme il grommela dans ce qui lui restait de barbe puis cracha la touffe qu'il avait en bouche.

- A qui ai-je l'honneur, jeune lutin ? demanda-t-il enfin, sur un ton bourru qui dissimulait une grande joie.

Firiel dans la forêt

Nue, assise devant le feu, sa grande épée de pierre plantée à côté d'elle, Firiel coiffait distraitemment ses longs cheveux noirs. Elle avait cheminé difficilement dans la forêt détrempée avant de choisir soigneusement cette sinistre clairière pour se reposer. La pluie avait cessé, mais la journée avait été longue.

Des arbres difformes l'entouraient en grimaçant. Plus de feuilles à leurs branches pour pleurer, seulement de longs rameaux pleurnicheurs sur des troncs noirs et verdâtres. Dans cette partie de la forêt, l'hiver était déjà là. Un coin de froid et de détresse dans une sylve qui, ailleurs, semblait plus accueillante.

Elle se demanda encore une fois pourquoi l'abbaye avait été brûlée. Après tant de siècles de cohabitation avec le petit peuple magique une pareille chose semblait impossible.

Bien sûr, de temps en temps quelques heurts se produisaient, comme la fois où, dans un village elle avait vu brûler sur un bûcher, alimenté par des paysans enragés, un pauvre lutin. Sûr qu'il avait dû leur en faire voir pour exciter à ce point les villageois. Parfois aussi un bon père de famille ou une pucelle disparaissait sans laisser de traces. La rumeur en

attribuait le plus souvent le fait au charme d'une fée ou à la lubricité d'un troll. Mais, malgré ces incidents, jamais une guerre ouverte n'avait eu lieu.

Peut-être que le message qu'elle portait avait trait à ces bouleversements en cours. Ce devait être un message important et pourtant elle était là, perdue dans la grande forêt. Que c'est dur d'être à 20 ans membre, même mineur, de l'ordre des Faiseurs de Rêves. Enfin elle avait cette mission. Il lui fallait à tout prix amener la missive au château. Mission difficile, dans cette grande forêt et en plus fort dangereuse, car ne dit-on pas que par-là rôdent les loups mages ?

Elle frissonna dans la nuit et pour se rasséréner se récita la ballade d'une merde sous une pierre:

Je ne suis rien.

Rien qu'une merde sous une pierre.

*L'air m'enivre et répand aux alentours mon parfum si prisé de tous.
Il leur rappelle à ces étrangers leur onctueuse nature.*

Je ne suis rien.

Rien qu'une merde sous une pierre.

*Le vent me caresse. Oh ! Les attouchements délicats de ce tendre
amant ! Il amène à moi ces bijoux de la nature, mes amies les
mouches vertes. Ils sont treize, ces beaux bijoux, tourbillons de
couleur qui bourdonnent en se délectant de mon être.*

Je ne suis rien.

Rien qu'une merde sous une pierre.

*Le soleil me dessèche et met à jour ma carcasse couleur de vieux
bois. Il me dépouille en toute impudeur comme un amoureux peu
farouche et je jouis de cet effeuillage. Il laisse apparaître la vie
sous la forme merveilleuse d'un grouillement de vers.*

Je ne suis rien.

Rien qu'une merde sous une pierre.

*La pluie me dilue et voilà que je me répands, en un ruissellement
orgiaque, dans la nature, mon amie. Je m'épanche jusqu'à la
moelle dans une jouissance infinie.*

Comme à l'accoutumée la magie de la vieille ballade la calma et rétablit l'équilibre des énergies dans son corps. Elle tendit ses seins nus vers la flamme et sourit aux ombres. Que diable ! Elle était Firiël la fière, Rêveuse du quatrième plan, la vierge guerrière à l'épée de cristal.

C'est à ce point de ses méditations que choisit un gland farceur pour lui tomber sur le sein.

Elle se raidit, soudain aux aguets.

Cette fois-ci, très nettement, ce furent deux glands qui arrivèrent, un sur chaque téton.

Sans attendre, d'un mouvement fluide, qui surprenait par son étrange et dangereuse grâce, elle saisit son épée et se redressa tournée vers la forêt, le dos au feu.

Rien ! Pas d'arbre au-dessus d'elle. Seule une main pouvait avoir si adroitement propulsé ces petits tubercules aériens, compléments indispensables des gigantesques titans de la grande forêt. Ami ou ennemi, elle ne savait pas, mais puisque l'étranger jugeait bon de se présenter de cette manière, elle ne pouvait que le recevoir avec méfiance. Elle regrettait seulement d'attendre ainsi, exposée les seins ballants, sans cuirasse pour la protéger.

L'étranger aurait aussi bien pu la clouer au sol de trois flèches plutôt que de trois glands.

Dans l'instant qui suivit cette pensée, trois choses se déroulèrent en même temps. Firiël perçut le claquement de la corde d'un arc et, par un réflexe incroyable, elle roula sur elle-même pour pouvoir se retrouver six coudées plus loin prête à se battre. Un deuxième claquement ponctua sa roulade, une deuxième flèche venait de partir. Au lieu de se relever, elle prolongea son mouvement déviant simplement sa trajectoire, pour le cas où l'archer aurait anticipé sa position. Elle se retrouva à plat ventre, tenant toujours fermement son épée, couchée sans dignité sous des buissons, mais toujours vivante. Deux bruits sourds suivirent, deux bruits de corps qui chutent lourdement.

Lentement elle se retourna essayant à la fois de se déplacer et d'atteindre une position d'où elle pourrait surveiller la clairière. Dans celle-ci, près du feu, deux grosses masses grises étaient couchées, comme endormies. C'était deux énormes loups, chacun décoré d'une flèche noire. Deux loups mages.

Surprise, elle se tapit un peu plus dans l'ombre, le ventre meurtri par les aspérités du sol. Le froid de la nuit la glaçait, mais elle n'y prit garde. L'archer semblait efficace. Mais que venait faire ces loups morts dans la clairière ? Et puis, qui avait bien pu lui lancer ces glands ? Et pourquoi ? La situation était par trop embrouillée pour qu'elle se montre. Elle attendrait.

A ce moment, une silhouette sortit de l'ombre, un arc à la main. En même temps bondit du ciel, ou plutôt d'un arbre, un petit être, un lutin. Celui-ci fit trois cabrioles, puis une pirouette et s'inclina dans sa direction. - Que je vous avertisse que vous pouvez sortir, ma dame, que j'ai écarté provisoirement tout danger, dit-il impertinemment.

Mais Firiël était trop surprise pour s'en formaliser. L'homme qui venait d'apparaître, tout sourire, l'archer, n'était autre que l'étrange moine qu'elle connaissait sous le nom de Corfin.

- Je vous présente Mathom, lutin de mauvaise réputation et de mauvaise compagnie, déclara-t-il en essayant de la repérer parmi les ombres. Je l'ai rencontré dans la forêt et il m'a mené à vous. Il paraît que par un diabolique artifice, il arrive à sentir votre parfum, ma sœur.

- Que tu parles et qu'elle pue la vierge à plus de cent lieux à la ronde. Que les boucs même n'ont pas une odeur aussi forte ! s'exclama Mathom avec impudence.

Firiël sortit de sous les buissons sans attacher beaucoup d'importance à ces propos. Elle avait déjà rencontré des lutins et connaissait un peu leur langage cru et leurs tours pendables. L'un d'entre eux l'avait même une fois envoyée dans l'ancre d'un troll. Elle était jeune alors, et sans défense. Ce fut toutefois pour elle une bonne chose car c'est dans cet ancre qu'elle trouva son épée tandis que le troll perdit... sa virilité. Pauvre vieux troll, se rappela-t-elle, il ne doit plus penser à la bagatelle aujourd'hui.

Elle se rhabilla rapidement sous l'œil brillant de Corfin qui, ostensiblement, affichait un sourire lubrique. Pour changer le cours des pensées du moine elle le remercia de son intervention, puis lui demanda :

- Mais où avez-vous eu cet arc ? Et puis quelle habileté ! J'ignorais que les moines savaient tirer aussi vite et bien.

- La Main de Dieu m'a guidé, ma sœur. Elle m'a armé pour une juste cause.

Firiël le fixa un moment sans rien dire. Elle n'arrivait toujours pas à le cerner. Que lui voulait-il ? Il affronta son regard avec son éternel sourire puis reprit :

- Dépêchons-nous de quitter ce lieu, d'autres loups mages vont arriver, ils se guident sur votre... hum... parfum. Mathom va nous amener vers un refuge plus sûr.

- Mais pourquoi un lutin au nez hypertrophié, lanceur de glands et de grossièretés voudrait-il nous aider ? lança-t-elle, en regardant le petit être de travers. Et pourquoi devrais-je lui faire confiance ?

Ce dernier un peu vexé répliqua :

- Que sans le contre-sort des glands que tu n'aurais pas pu briser le charme qui t'avait plongé les loups mages. Quant à vous aider, hé ! Hé ! Que je le fais bien malgré moi. Que je le fais car j'ai aussi besoin de votre aide. Que j'ai promis à votre ami de vous sortir de la forêt sains et saufs que si vous me récupérez un objet. Que je sais où il demeure, hé !

Hé ! Mais que ne peux m'y rendre parce que la foutue reine des fées me l'interdit.

Il se lança alors dans une série de jurons extrêmement colorés sur ladite reine qui laissèrent Firiël pantoise.

Boccob fuit le domicile familial

Au matin de cette interminable journée, une chanson s'élevait doucement, comme en cachette, de l'appentis construit non loin d'une riche maison. C'était une ferme en pierres du pays de Toulus, un de ces riches domaines patriciens construits dans la plus pure tradition romaine.

*Les pieds on les lui brûlera
Mais avant l'on la flagellera
Puis l'on la toute piétinera
Avant de lui arr..*

- BOCCOB, Boccob ! Ici tout de suite ! Fainéant, où t'es-tu donc caché ? Boccob sortit en toute hâte de la remise, lâchant ses outils, et se dirigea en courant vers la grosse femme.

Pourvu qu'elle ne m'ait pas entendu chanter, se dit-il en réprimant un frisson.

Quelques années de dictature lui avaient permis d'affiner ses chansons sur Mara, mais il ne savait que trop qu'il lui serait impossible de les chanter à quiconque. Le risque qu'elles lui reviennent aux oreilles était trop grand. Il frissonna en y pensant.

Mara regarda en fronçant les sourcils le garçon beaucoup trop grand et trop maigre pour son âge. Ce sale gosse était encore en train de bricoler dans la remise. Toujours en train de fabriquer des choses incompréhensibles et inutiles.

- Combien de fois dois-je te dire de ne pas aller farfouiller là-dedans ? Tu sais bien que c'est trop dangereux et puis c'est sale et puis c'est plein de poussière, pas du tout pour un garçon de ta condition et puis...

Elle s'arrêta en constatant que le garçon la fixait d'un air narquois, leva la main dans un réflexe puis la rabaissa en voyant la crainte revenir dans ses yeux.

Depuis que le père de Boccob était malade elle le battait pour un rien, se faisant parfois aider du cuisinier pour le tenir. Cela l'emplissait d'un véritable plaisir que de dominer l'arrogant adolescent.

- Sale gosse, va vite au village nous prendre du vin. Il en faut deux bonbonnes pour ce soir, lui dit-elle en lui tendant quelques piécettes.

Il empocha l'argent, baissa la tête et se dirigea vers la charrette. Malgré lui il se mit à fredonner. C'était une véritable aubaine qui se présentait et qui lui faisait perdre toute prudence. Il n'avait d'habitude jamais l'occasion de s'éloigner seul, surtout au village. Il comptait bien en profiter.

Mara le contempla avec fureur.

Petit salaud, tu ne perds rien pour attendre. Ce soir j'ai rendez-vous avec Bolb Diffur, le marchand d'esclave, justement pour discuter de ton prix. Ramène beaucoup de vin pour le faire boire et malgré lui, ton prix augmentera, pensa-t-elle méchamment.

Cette perversité la dérida et elle se retourna pour rentrer.

Dès que ton père crèvera, tu fileras avec Bolb. Moi je pourrai me remarier, songea-t-elle encore, avant de se remettre à son occupation favorite qui était de harceler les servantes.

Boccob, sans demander son reste avait attelé le cheval à la charrette et dirigé celle-ci vers le village. Cela faisait plusieurs semaines qu'il attendait une pareille occasion. Depuis longtemps il avait préparé son plan, mais il avait besoin du cheval. Aussi, dès que le bâtiment principal du domaine fut hors de vue, il détela l'animal, poussa la charrette derrière des buissons et conduisit la bête vers un enclos dans un petit vallon où tous les matins, Irma, la femme du cuisinier, parquait ses deux vaches laitières.

A cette heure déjà avancée de la journée ni homme ni animal n'était en vue et cela faisait parfaitement son affaire.

Il gagna ensuite en catimini une vieille cahute abandonnée. Quiconque l'eût vu y pénétrer en aurait été fort surpris. En effet, depuis que son ancien propriétaire, le père Walzer, un vieillard bizarre et irascible, s'y était pendu, la demeure passait pour hantée. Parfois de la fumée verte s'échappait de la cheminée et souvent des coups sourds y résonnait. Nul dans le pays n'aurait seulement osé s'en approcher. La rumeur voulait que le père Walzer y revienne pour se lamenter et essayer de se venger sur l'espèce humaine ou affiliée.

Boccob, quant à lui, savait s'accommoder parfaitement de cette rumeur qui lui permettait d'utiliser tranquillement la forge qu'il avait installée dans la baraque à côté de son petit laboratoire. Il était d'ailleurs à l'origine de certains des événements qui survenaient dans la bicoque. En contrepartie, il n'avait jamais été importuné par le spectre, allant parfois jusqu'à apprécier sa compagnie.

A part ce fantôme, de temps en temps, des gens du petit peuple venaient lui rendre visite. Parfois même, ils lui jouaient des tours

sournois. Mais, comme il se sentait un peu seul, il le leur pardonnait toujours, sachant que dans le fond ils ne faisaient que s'amuser. Ces plaisanteries qui n'avaient jamais rien à voir avec la méchanceté de Mara lui donnaient l'impression d'exister pour quelqu'un. Au fil du temps, des liens s'étaient tissés et ils étaient devenus presque des amis. Les gens du petit peuple qui lui avaient donné le titre d'Archimécianicien l'aidaient dans ses recherches, lui apportant conseils magiques, ingrédients rares ainsi que quelques livres de pratique, trouvés ici et là. En retour, il supportait leurs humeurs et leurs plaisanteries avec une égale constance.

Il avait fini par beaucoup aimer ce lieu et souvent il y venait pour travailler à ses inventions lorsque tout le monde dormait.

Depuis que son père avait contracté cette étrange maladie, il avait peu à peu aménagé ce refuge, chapardant à droite et à gauche des outils, créant tout ce qui lui manquait. Il avait trouvé sur place de curieux livres d'alchimie et, même s'il s'était initié à cette science, il lui apparaissait que d'autres choses étaient tout aussi importantes. Il cherchait à créer d'étranges machines aux propriétés merveilleuses en essayant des combinaisons mécaniques exotiques. Dans la solitude de la forge il expérimentait des objets bizarres. Il passait de plus en plus de temps dans cette bicoque, travaillant en chantonnant sur des sujets chaque jour différents, créant et expérimentant sans cesse.

Il avait prudemment présenté certains des objets les plus anodins qu'il avait créés à son entourage ne rencontrant le plus souvent que doute et scepticisme et parfois même peur et rejet. Aussi, et un peu sous la pression de plus en plus intolérable de la grosse Mara, avait-il décidé de quitter son laboratoire pour rechercher dans le monde extérieur des gens qui puissent le comprendre et même échanger avec lui des idées.

Il avait pris cette décision six mois auparavant et depuis, il travaillait à son départ. Aujourd'hui, dans sa tête, il venait de partir. Il savait qu'il ne reviendrait plus à la gentilhommière, qu'il ne reverrait plus son père. L'occasion était trop belle, il avait à sa disposition le cheval et il fallait qu'il en profite. Il se mit à préparer ses affaires en fredonnant sa chanson favorite, celle qu'il avait composée quelque deux ans auparavant.

*Hou! Hou! Elle fuit la vieille sorcière
Hou! Hou! Elle court la grosse Mara
Car quand on l'attrapera
Les pieds on les lui brûlera
Mais avant l'on la flagellera
Puis l'on la toute piétinera.*

Quatre heures plus tard, alors que le jour commençait à décliner, tout était prêt. Il partit chercher le cheval, Nestor. Il l'amena derrière la bicoque et dut déployer maints efforts pour le faire monter dans sa dernière réalisation, la momobile.

Il ne comprenait pas pourquoi ce cher Nestor refusait de monter dans ce bijou de la technique, pas plus d'ailleurs qu'il ne comprenait pourquoi personne ne s'intéressait à ses créations personnelles.

Finalement il réussit à convaincre l'animal au prix d'une partie importante de sa provision de carottes.

Il faut dire que, pour l'observateur extérieur que nous sommes, la momobile est un artefact assez curieux et nous pouvons sans trop de peine imaginer le désarroi du cher Nestor. Ce véhicule, pourvu de quatre roues articulées et commandées à l'avant par un volant, comportait en son centre une énorme roue creuse dans laquelle devait se tenir, quelque peu inquiet, le brave Nestor. Cette roue, par l'intermédiaire d'une immense courroie et de quelques engrenages, entraînait l'essieu arrière lorsque le cheval la mettait en mouvement.

Boccob avait calculé que son véhicule pouvait filer ainsi à la vitesse extraordinaire de soixante milles à l'heure. A l'arrière, un gros coffre contenait les trésors de Boccob. A l'avant, une banquette en cuir permettait au conducteur de s'asseoir et lui donnait accès à l'ensemble des commandes des multiples machineries dont était pourvu la momobile. Une petite tente pouvait être dépliée de diverses manières soit pour dormir soit pour conduire, abrité de la pluie.

Boccob n'avait qu'une peur, c'est que Nestor ne veuille pas marcher dans la grande roue afin de la mettre en mouvement. Il attacha une carotte devant le museau du cheval, dans le dispositif prévu à cet effet, et débraya. La roue se mit en marche, doucement d'abord puis de plus en plus vite. Boccob réprima un mouvement de triomphe. Pour l'instant tout se passait bien. Il enclencha la marche arrière et embraya tout doucement. La machine commença à reculer puis brutalement s'immobilisa dans un épouvantable fracas. Seule la grande roue continuait à tourner, faisant patiner la courroie.

Consterné, il commença inspecter la momobile se demandant ce qu'il avait cassé. Avec soulagement, il réalisa qu'il avait simplement oublié d'ouvrir la porte de l'écurie. Il débraya, sauta au bas de son véhicule et fébrilement en fit le tour. Aucun dommage apparemment, le choc avait été plus impressionnant que grave.

Pendant tout le temps de cet examen, Nestor, finalement à l'aise derrière sa carotte, faisait tranquillement tourner la roue.

Boccob, ouvrit la porte de l'écurie en grand avant de tenter de nouveau une marche arrière. Ce fut la première marche arrière réussie de

l'histoire de l'humanité. Une date que les historiens des futurs ne pourront pas oublier.⁴

Au pied de l'arbre

L'arbre, nommé Ygddrasil, était immense. Firiel ne parvenait pas seulement à en deviner le faîte. Son diamètre à la base était d'une bonne vingtaine de coudées. La première de ses branches, gros serpent noir, large comme un cheval, se situait à une trentaine de coudées au-dessus de sa tête. Le tronc, grisâtre dans l'obscurité, luisait doucement sous les rares rayons de lune qui parvenaient à percer la futaie.

Un tronc magique.

Mathom leur avait expliqué que l'arbre apparaissait ainsi toutes les nuits quelque part dans la forêt et disparaissait au matin. Cette nuit il était apparu tout près d'eux. La forêt, plongée dans une brume verdâtre, en bruissait d'excitation. Il fallait faire vite à l'intérieur et ne pas traîner en chemin. S'ils n'en ressortaient pas avant le petit jour, ils étaient condamnés à y demeurer pour l'éternité.

Ils en avaient déjà fait deux fois le tour pour trouver l'entrée. Sous le repli d'une des racines de l'arbre, s'ouvrait une crevasse d'aspect peu engageant. Firiel frissonna et fit mine de s'engager dans la fissure. Mais Corfin la retint d'un geste. Elle se dégagea mécontente.

- Avez-vous de quoi vous éclairer, ma sœur ? lui demanda-t-il.

- Ma lanterne est restée sur mon cheval, je n'ai rien. Mais la main du Seigneur n'est-elle pas là pour éclairer notre route ? répondit-elle ironiquement.

- Il est dit, ma sœur, éclaire toi et le ciel t'éclairera. Une petite torche pourrait nous être utile.

Mathom qui, jusque là, était resté en retrait s'écria :

- Que faites attention ! Que le feu à l'intérieur d'Ygddrasil, pourrait le fâcher. Que pas de coup de hache ou d'épée dans son écorce, que cela le rendrait terriblement en colère. Que gardez-vous de toute imprudence, que vous pénétrez à l'intérieur d'un dieu.

Corfin pour la première fois éleva la voix :

- Au lieu de blasphémer mon enfant, trouvez-nous un moyen de faire de la lumière.

- Oh ! Que si ce n'est que ça...

⁴ Il s'agit bien entendu du 7 octobre 1995, date retenue comme marquant la fin du Moyen Age de l'empire Romain.

Mathom se mit à chantonner d'une voix douce dans un langage que Firiel n'avait jamais entendu. Au bout de quelques minutes apparut une luciole grosse comme le poing qui vint lui tourner autour. Cet étrange insecte émettait une lueur pulsée d'un jaune éclatant relevé par un halo orangé et parfois ponctué de petites étincelles bleuâtres. Il éclairait bien à cinq coudées, suffisamment en tout cas pour marcher... ou pour se battre.

Mathom parla quelques instants à la luciole qui vint se placer au-dessus de la tête de Corfin.

- Qu'elle vous comprend un peu, expliqua-t-il. Que je lui ai dit qu'il faut vous obéir en toute occasion et que de ne pas vous quitter. Qu'en tout cas, tant que vous ne serrez pas ressorti de l'Arbre.

- Et moi, demanda Firiel, je dois marcher dans le noir ?

- Que je préfère qu'il n'y ait qu'une seule luciole, que je ne peux pas répondre du comportement de deux de ces insectes ensemble, lui répondit Mathom avec un clin d'œil malicieux.

Firiel n'était pas du tout de cet avis. Elle ne voulait en aucun cas être tributaire du moine.

- Je veux une luciole, insista-t-elle. On s'arrangera de leur sale caractère. Mathom voyant Corfin approuver de la tête se mit à appeler un deuxième insecte. Une luciole plus petite que la précédente apparut quelques instants plus tard. Sa lumière, quoique moins soutenue semblait plus belle encore. Elle se parait de manière cyclique des teintes chatoyantes d'un petit arc-en-ciel.

- Que j'ai appelé une femelle, expliqua le lutin avec un grand sourire. Que deux mâles se seraient battus tout de suite, mais que ce qu'il adviendra d'un couple est désormais votre problème.

Il ponctua ses propos d'un éclat de rire cristallin.

De fait, la petite luciole paraissait nerveuse, sa lumière clignotait à un rythme beaucoup plus rapide que la première tandis qu'elle se tenait un peu en retrait au-dessus de Firiel.

- Cela va aller, lui dit cette dernière sur un ton très doux. Du calme, du calme, ma toute belle. Que tu es belle ! Avec moi tu ne risques rien. Je te défendrai contre toutes les lucioles du monde.

La petite luciole se calma et se rapprocha un peu plus de Firiel sous le regard ébahi de Mathom.

- Ah ! Que ces vierges, soupira-t-il, qu'elles ont le chic pour embobiner le monde.

C'était le moment d'y aller. Firiel s'engagea dans la crevasse avec un regard de défi pour Corfin. Il commenta son geste un peu puéril avec son éternel sourire :

- Après vous, ma sœur.

Puis, il lui emboîta le pas sous la pulsation jaunâtre de la grosse luciole. Mathom les regarda s'enfoncer dans l'arbre avec un peu de regret. Ils allaient certainement bien s'amuser. Il les aurait bien suivis mais la reine, Auroreaviik lui en avait interdit l'accès. Il soupira et s'assit dans l'herbe face à l'entrée qu'il devait surveiller. Il était obligé de rester sur place, le gnome le lui avait ordonné. Maintenant il lui fallait se trouver sur place une occupation jusqu'à leur retour. Il soupira une deuxième fois. Pour un lutin, ce n'est pas facile de s'occuper assis, devant la fissure d'un arbre. A ce moment, un chevreuil émergea des arbres et se mit à brouter au pied d'Ygddrasil. Tout d'un coup, très intéressé Mathom se mit à observer l'animal.

- Qu'il me semble que la blague vingt-huit du chapelet de Pilwill, qu'elle serait toute indiquée pour que je me distraie un moment, fit-il à mi-voix.

La vengeance

La nuit allait tomber lorsqu'après quelques manœuvres laborieuses, Boccob se retrouva sur la voie romaine.

Il faudra que j'améliore la manœuvrabilité, estima-t-il. Peut-être que quelques articulations supplémentaires, taillées dans du bronze sur le modèle des vertèbres qui composent le cou des poulets pourraient me faire gagner en rayon de braquage.

Tout à ces pensées fort intéressantes, il passa successivement les vitesses, accélérant jusqu'à ce que le vent lui siffle dans les oreilles. Nestor, derrière lui, trottinait tout doucement dans la grande roue, à la poursuite de l'éternelle carotte, sans avoir l'air de s'intéresser à leur vitesse incongrue. Maintenant, la momobile s'éloignait de la ferme à vive allure, mettant de plus en plus de distance entre Boccob et Mara.

Mais soudain, grisé par la vitesse il eut une idée. Il ralentit progressivement et entama un laborieux demi-tour. Sur son véhicule, il était quasiment invincible. Il allait en profiter pour donner une leçon à la marâtre. Il revint en arrière et prit la bifurcation allant vers son ancienne maison. Là il croisa un serf, le vieux Jacobi qui s'enfuit en hurlant comme s'il avait le feu aux braies. Au loin se dressait le corps du bâtiment principal. Sur la route devant lui, Mara l'attendait. Il ralentit l'allure, se préparant à sa vengeance, un sourire heureux aux lèvres.

Mara était campée depuis plus d'une heure sur la route, débordant de fureur. Elle attendait le gamin, un gourdin à la main, prête à lui donner une correction pour le retard dont il faisait preuve. Maintenant elle regardait avec inquiétude ce monstre arrivant avec force grognement sur

elle. Sa rage commençait à se muer en appréhension puis en peur devant cette abomination. Puis, soulagée, elle reconnut, juché sur le monstre, Boccob.

La vue du gamin la galvanisa. Sans se soucier de l'air furieux de la bête qu'il chevauchait, elle l'apostropha durement.

- Boccob, espèce de morveux, descend de là ou je te brise l'échine.

Pour toute réponse le monstre se mit à hurler:

*Hou! Hou ! Qu'elle est laide, la vieille sorcière,
Hou ! Hou ! Qu'elle est bête, la grosse Mara,
Mais ça ne durera pas
Car quand on l'attrapera
Les pieds on les lui brûlera
Mais avant l'on la flagellera
Puis l'on la toute piétinera*

Rendue furieuse par tant d'insolence, elle se précipita, le gourdin brandi, vers Boccob et sa monture qui maintenant avançait tout doucement à sa rencontre. Elle eut le temps de voir quatre lanières de fouet claquer violemment devant elle avant que l'une d'elle ne s'enroule autour de ses pieds et ne la renverse. Sous le choc et la brûlure du fouet, elle lâcha son gourdin. Elle comprit aussitôt que le monstre serait sur elle avant qu'elle ne puisse se relever et tenta de s'éloigner à quatre pattes de la route.

Boccob était ravi, tout se passait bien mieux que prévu. Il abaissa la manette qui commandait le ré-enroulement des fouets à partir de la boîte de vitesses. Cette dernière puisait son énergie sur la grande roue qui tournait toujours doucement, actionnée par un Nestor opiniâtre.

Maintenant Mara rampait devant lui. Il continua à chantonner dans son méga-voix :

...
*Les pieds on les lui brûlera
Mais avant l'on la flagellera ...*

Ensuite il actionna son lance-flammes un court instant et accéléra brutalement pour écraser son ennemie couchée à terre et encore fumante.

...
Puis l'on la toute piétinera.

Un grand craquement. Du sang et de la cervelle qui gicle et puis tout fut fini. Il repartit vers la voie romaine, laissant une trace rouge derrière lui. Personne en vue. Tout le monde se terrait, terrifié par son monstre.

En lui, un grand vide s'était installé depuis l'accomplissement horrible de sa vengeance. Maintenant qu'il l'avait réalisée, sur une folle impulsion, il ne savait plus quoi faire⁵.

Il roula un long moment sur la voie déserte à allure modérée, avant de se ressaisir. Il regrettait finalement son geste. La grosse femme n'était pas suffisamment intelligente pour se dresser contre lui. La lutte avait été trop inégale.

Tout à ses pensées, il croisa, sans y prendre garde, le lourd chariot bâché de quelqu'un qu'il connaissait vaguement. C'était un ancien ami de Mara, Bolb Diffur, le marchand d'esclave qui, pétrifié par son apparition, resta cloué sur place pendant qu'il passait.

Il accéléra l'allure.

Désormais, le monde lui appartenait.

Cela ne sert à rien de ruminer, se dit-il. Dans un premier temps, il pouvait se rendre à Rome pour apprendre les arts merveilleux que de grands sages y maîtrisaient. Ensuite, il pourrait construire n'importe où un atelier pour s'y établir et travailler au bien-être de l'humanité. Il avait plein de grands projets en tête, un dragon articulé qui lui permettrait de se soustraire à la pesanteur, un serviteur mécanique pour le délivrer des tâches ménagères, un..

La nuit était maintenant tombée et il alluma le fanal à l'avant de la momobile.

Dans l'arbre magique

A l'intérieur de l'arbre régnait une obscurité visqueuse que la petite luciole parvenait à grand peine à combattre.

La main sur son épée, Firiël attendit que Corfin la rejoigne. Sa luciole beaucoup plus grosse dissipa en partie les ténèbres.

Ils se trouvaient dans une pièce, plutôt grande dont les murs formaient des plis et des replis, ménageant autant de coins d'ombre où pouvait se dissimuler n'importe qui ou plutôt n'importe quoi.

Une forte odeur de fauve régnait qui attestait de la présence proche dans le temps et fort inquiétante d'un grand carnivore. Par ailleurs, quelques os blanchis et soigneusement rongés jonchaient le sol.

⁵ Lire à ce sujet le très intéressant essai du grand alsichiatre Freud sur la nécessité du meurtre rituel de la mère castratrice : "Le complexe de Boccob".

Firiel dégaina lentement et attendit, tous ses sens en éveil. Corfin la considéra moqueusement et lui demanda :

- Alors, on a peur des ombres ?

Il tenait un grand couteau à la main, sorti d'on ne sait où, et son attitude démentait ses paroles. Aussi, Firiel ne prit pas la peine de lui répondre.

Elle fixait un recoin d'où émergeait lentement, comme à regret, une ombre. C'était celle d'un vieil homme apeuré, à l'air particulièrement timide. Il était habillé de haillons et dégageait une forte odeur, la même que celle dont était imprégnée cette tanière. Les lucioles à sa vue s'agitèrent violemment comme prises de folie.

- Que voulez-vous avec vos armes et pourquoi répandez-vous cette mauvaise lumière dans ma demeure ?

- Vieil homme, qui es-tu et que fais-tu ici ? lui rétorqua Corfin, en lui brandissant le couteau sous le nez.

- Laissez-le tranquille, s'interposa Firiel en rengainant son épée. C'est un vieillard sans défense, inutile de le menacer.

Et s'adressant à la pitoyable créature :

- Nous sommes ici à la recherche d'un collier, ne peux-tu nous aider ?

- Le Collier, oui le Grand Collier, marmonna le vieillard avec un sourire rusé sur le visage.

Corfin le dévisagea avec plus d'attention se crispant soudain. Comme s'il percevait cette tension, le vieux reprit alors son aspect pitoyable, se recroquevillant sur place.

- Le collier est là-haut, leur indiqua-t-il. Il est là-haut. Et ce faisant, il leur indiquait une échelle de corde qui pendait à deux coudées au-dessus d'eux et qu'ils n'avaient pas remarquée.

Firiel d'un bon souple l'attrapa et commença à s'y hisser.

- Merci vieillard. Nous ne t'oublierons pas et te récompenserons lorsque nous reviendrons, le remercia-t-elle en grimant rapidement.

Corfin quant à lui recula lentement le couteau toujours brandi.

- Non, non, nous ne t'oublierons pas vieillard et nous te récompenserons avec ceci si jamais... menaça-t-il.

Puis rapidement, surveillant toujours l'être qui s'était blotti sous la menace, il mit le couteau entre ses dents et d'une puissante détente agrippa l'échelle de corde. Il y grimpa comme s'il avait le feu au postérieur, et c'était peut-être bien le cas. En bas des grognements hargneux lui répondirent. Au bout de vingt coudées de montée, il se retrouva dans une salle semblable à celle qu'ils venaient de quitter. Firiel l'y attendait de pied ferme, apparemment courroucée.

- Pourquoi menacer ce pauvre vieillard ? Il est inoffensif et nous a aidés.

- Ça, c'est ce que vous croyez. Je l'ai reconnu, c'est un change-forme, un être de la pire espèce. N'avez vous pas vu les ossements qui traînent

dans sa tanière ? Nous ne serons pas les premières personnes qu'il essaiera de manger et je n'aimerais pas qu'il y réussisse. Il peut prendre n'importe quelle forme redoutable, nous suivre pas à pas et nous attaquer dans l'ombre. Quant à nous aider, il nous a peut-être simplement envoyé dans un piège. S'il ne nous a pas attaqués tout de suite c'est probablement parce qu'il a eu peur de votre épée et parce que la lueur des lucioles le gênait...

Firiel se tut, un peu confuse. Ce moine commençait à l'exaspérer avec sa trop grande confiance en soi et son sourire ironique. Le pire, bien sûr, c'est qu'il avait probablement raison.

Corfin, sans plus s'occuper d'elle, sortit de son carquois trois flèches et, avec une bande de tissu qu'il déchira au bas de son froc, il commença à dresser un piège sur l'échelle de corde. Il travaillait vite et bien. Rapidement il tressa avec la corde et le tissu un logement pour les flèches dont les pointes acérées tournées vers le bas empêcheraient tout intrus de monter. Firiel le regardait faire, vaguement admirative, se demandant de quelle foutue espèce de glandouilleux ce moine était fait. Elle lui fit quand même remarquer sur un ton acerbe :

- Avec toute cette lumière, il va voir d'en bas, gros comme un auroch, que vous faites un piège.

- La lumière lui blesse les yeux, aussi ne doit-il pas regarder. Et puis, s'il se doute de ce que l'on fait, il réfléchira à deux fois avant de nous suivre. Une fois le piège mis en place, il examina la salle. Celle-ci, à première vue, semblait vide. Il en fit le tour avec précaution, scrutant les ténèbres avec attention.

Dans un coin une petite forme sautillait. C'était un crapaud. Après s'être assuré qu'il n'y avait rien d'autre dans la pièce, ils revinrent se pencher sur le mystérieux batracien.

- Comment a-t-il pu se retrouver ici et comment mange-t-il ? questionna Firiel, sans attendre réellement de réponse.

- CROA, émit tout de même l'animal.

- On se croirait dans une fable d'Esopé, murmura Corfin.

- CROA.

- N'est-ce pas non plus un change forme ?

- Non. Regardez les lucioles semblent tranquilles.

Comme pour démentir cette assertion, la grosse luciole se précipita vers la petite apparemment en proie à un soudain désir bucolique. Cette dernière terrorisée s'éteignit et se réfugia dans le giron de Firiel qui furieuse apostropha Corfin.

- Dites à votre stupide machin de rester à sa place ou je le coupe en deux⁶.

La grosse luciole, semblant comprendre les paroles de Firiël, s'éloigna promptement et s'éteignit à son tour.

- Ah ! Bravo, regardez dans quelle situation vous nous avez mis.

Ils se trouvaient en effet dans le noir absolu. Comme pour renforcer son propos le crapaud émit à nouveau un croassement sonore. Tous deux étaient maintenant sur le qui-vive mais rien ne se produisit. Firiël tenta alors de raisonner sa petite luciole.

- Ma petite, ce n'est rien. La vilaine grosse brute est partie, je l'ai chassée. Allez, rallume-toi, tu es en sécurité.

La petite luciole se ralluma d'abord lentement puis confiante dans la situation éclaira plus fort la pièce. Elle prenait garde toutefois à laisser Firiël entre elle et l'autre luciole. Cette dernière, toujours éteinte, avait l'air de boudier. Corfin, malgré ses exhortations, n'arrivait pas à la faire se rallumer. Finalement il apostropha Firiël.

- Allons, ma sœur, dites-lui que vous n'allez pas la couper en deux. Il faut en finir avec cette situation ridicule.

- Quelle situation ridicule ? Cette luciole lubrique reflète certainement les pensées de son maître ! Bon, enfin, je vais faire ce que je peux. Eh ! Grosse machine arrête de faire la tête ou je te coupe réellement en deux.

La luciole s'éloigna un peu se cognant presque à la paroi.

- Alors c'est pas fini ce cirque ? Tu te rallumes ou je m'énerve !

Comme domptée, la grosse luciole émit une lueur vacillante et se réfugia au-dessus de la tête de Corfin. Ce dernier, l'air songeur, regardait Firiël.

- Après un tel numéro de dressage, ma sœur, vous m'avez persuadé que votre virginité ne risque rien. Par contre, je réciterai une prière pour la virilité des hommes qui vous approcheront. Les pauvres...

Plus touchée par ces paroles qu'elle ne l'aurait voulu, Firiël serra les dents et ne répondit pas.

- Bon et maintenant que faisons-nous ? reprit Corfin, pour dissiper la tension. Je propose de laisser là le crapaud et son mystère et de monter plus haut.

L'échelle de corde, en effet, continuait. En silence ils la prirent, Corfin et sa luciole passant cette fois en tête.

⁶ Que le lecteur ne s'y trompe pas : cette phrase pourrait avoir un double sens que l'auteur n'a jamais souhaité introduire. Elle est donc bien à prendre au premier degré.

Zarbelle sur la route

Zarbelle, assise au bord de la route, scrutait intensément les cartes étalées sur son châle, dans la poussière, devant elle.

Le dompteur de dragon allait venir. Ce serait son homme et il faudrait qu'elle s'y soumette. Tel était le message clair des cartes, ses seules amies.

Elle tendit son visage vers le timide soleil d'automne qui déclinait à l'horizon et plongea dans sa mémoire.

Pour en arriver là que d'événements ! Ses plus vieux souvenirs dataient d'une dizaine d'années alors qu'elle avait sept ou huit ans. Elle s'était perdue dans la grande forêt, elle ne savait pas vraiment pourquoi ni où, et avait été recueillie par un vieux troll très gentil. Au début elle avait été un peu effrayée par cet être qui la regardait fixement puis humait l'air violemment comme s'il pouvait sentir des choses merveilleuses. Ensuite invariablement il se mettait à pleurer. Pauvre vieux troll.

Un jour, comme si sa présence était trop dure pour lui, il l'avait confiée à un groupe de bohémiens avec qui il entretenait quelque négoce. Ceux-ci l'avaient élevée comme si elle était de leur race, comme une fille du voyage. C'est eux qui lui avaient donné ce nom de Zarbelle. Une vieille mama l'avait initiée aux arts anciens et mystérieux du tarot, auxquels elle s'abandonnait entièrement aujourd'hui. Les cartes, ces arcanes de puissance, étaient progressivement devenues ses seules amies, l'informant, la conseillant et surtout ne lui mentant jamais.

Un jour les cartes lui avait dit de s'enfuir avec un centurion à qui elle disait la bonne aventure. Ce dernier ravi de l'aubaine l'avait dépucelée violemment au fond d'une tente crasseuse avant de la vendre à un marchand d'enfant, Bolb Diffur. Elle était restée une année entière avec le marchand qui ne pouvait pas se résoudre à se séparer de son corps souple et soumis. Pendant toute cette année elle était restée la fidèle compagne du vieux cochon, répondant sans gémir à tous ses caprices. Elle avait aussi été une mère pour des centaines d'enfants de passage achetés ou volés à droite et vendus à gauche. La situation avait été dure. Mais les cartes lui disaient de rester, et elle était restée.

Ce matin, alors que le chariot avançait doucement sur la route, les cartes lui avait dit de fuir. Elle avait seulement pris le temps d'empocher la bourse garnie du vieux, un méchant couteau et quelques hardes puis elle s'était glissée au bas du chariot. Dissimulée derrière un buisson, elle avait regardé partir l'attelage et sa récolte de misère.

Elle poussa un soupir.

Maintenant le vieux Bolb devait tempêter et regretter de ne pas l'avoir vendue plus tôt dans un bordel. Les enfants, terrifiés, devaient pleurer

leur maman de quelques jours. Elle-même les regretterait. Le vieux chercherait probablement à la récupérer. Mais il ne pouvait rien contre le dompteur de dragon. Les cartes l'avaient dit.

Maintenant la nuit était tombée.

Elle rassembla les cartes devant elle et les enveloppa soigneusement dans le grand châle de soie. Ce châle était une merveille qui l'avait suivie dans toutes ses tribulations et qu'elle avait toujours eue, aussi loin que remontaient ses souvenirs. C'était le seul élément qui la rattachait à son passé. Peut-être qu'un jour un passant qui le verrait pourrait lui en révéler l'origine. Il était même possible qu'ainsi elle retrouve ses parents et une vraie famille qui l'aime.

Plongée dans ses souvenirs, elle s'assoupit sans s'en rendre compte.

Un roulement assourdi la réveilla.

Un bruit de tonnerre enflait à l'horizon. Interdite, elle leva la tête. Dans l'obscurité elle vit un monstre qui fonçait sur elle.

Un monstre ou un dragon ? Comme elle n'en n'avait jamais vu, seulement entendu parler le long des vieilles ballades des gitans, elle se dit que ce devait être un dragon. Lorsqu'elle vit que le monstre lançait régulièrement une flamme devant lui, elle comprit que c'était vraiment un dragon. Dans la clarté des feux, elle distingua une mince silhouette juchée dessus. Ce devait être son dompteur.

Dieux, qu'il avait fière allure ! Il s'avançait sur la route à une vitesse incroyable, tout aurolé d'un nuage de poussière qui dans la lumière des flammes lui faisait un panache rougeâtre.

Bientôt il allait s'arrêter et l'emporter avec lui. Elle lui serait comme une deuxième monture, douce et souple à la fois, ferme sous ses assauts.

Il allait s'arrêter, les cartes l'avaient dit.

Il passa dans un roulement de tonnerre.

Zarbelle tout doucement se mis à pleurer.

Plus haut

Lorsque Firiël sortit du trou par où pendait l'échelle de corde, elle aperçut Corfin qui se tenait à prudente distance d'une forme menaçante et noire. La créature, pour dangereuse qu'elle puisse être, était prostrée sur le sol et semblait enchaînée aux parois de l'arbre.

Aucun danger de ce côté-là, estima-t-elle.

Ainsi rassurée, elle examina plus en détail le lieu dans lequel ils se trouvaient. C'était une pièce similaire à celle qu'ils venaient de quitter. Une étrange caverne de bois dont le grain velouté luisait avec de curieux reflets dorés sous la lumière pulsée des lucioles.

A part la créature, elle semblait vide. Et comme plus bas, une nouvelle échelle de corde continuait vers le haut.

Jusqu'où cela va-t-il ? eut-elle le temps de se demander.

A ce moment, la forme bougea et se redressa. C'était une banshee. Corfin tressaillit et se rapprocha rapidement de l'échelle. Une banshee, fantôme d'une femme morte sous la torture, est un monstre extrêmement maléfisant et virtuellement indestructible. Ces créatures contre nature prennent un plaisir particulier à faire souffrir, à leur tour, les humains dont ils constituent la malheureuse émanation. Peut-être cherchent-ils ainsi à assouvir une vengeance qui ne peut avoir de fin.

La banshee se leva, agita ses bras faisant sonner ses chaînes et se mit à pleurer. Le chant larmoyant d'une banshee peut difficilement être décrit à qui ne l'a pas entendu. Il est terrifiant car il porte en lui toutes les misères du monde. Aucun homme ordinaire ne peut y résister. Ceux, qui en l'entendant ne meurent pas, liquéfiés sur place par un arrêt de toute fonction vitale, s'enfuient la queue entre les jambes, mortellement terrorisés. La rumeur dit, qu'ils sont alors définitivement stériles.

Mais, bien heureusement, Firiël et Corfin n'étaient pas des êtres humains ordinaires. Firiël avait tiré son épée et insensible à toute influence extérieure se récitait la grande ballade de la merde sous la pierre. Ce faisant, elle surveillait la forme noire qui continuait sa plainte en agitant ses chaînes. Corfin quant à lui avait brandi un crucifix ou quelque chose de semblable et semblait réciter des prières.

Combien de temps restèrent-ils ainsi ? Nul ne pourra jamais le dire. Mais finalement, sous le feu de leur regard la banshee mit fin à ses lamentations et, comme domptée, regagna son coin. Le charme étant brisé, ils se retrouvèrent dans une sorte d'état second en train de grimper à l'échelle de corde, fuyant au plus vite l'ignominie à laquelle ils venaient d'échapper.

En haut, une nouvelle pièce les attendait. Toujours le même type de pièce, le même trou au plafond et cette échelle de corde qui continuait de monter. Seul changement dans cette salle, trois lourds coffres disposés comme les coins d'un triangle isocèle parfait.

Encore une énigme, pensa Firiël légèrement irritée. Je commence à me demander dans quelle galère je me suis embarquée. Et cette missive que je dois porter impérativement au château de Charroyé. J'espère ne pas perdre trop de temps dans cet arbre.

Les coffres étaient massifs et lourds, défendus par de grosses ferrures et d'imposants cadenas. Corfin presque gaiement tournoyait autour d'eux. Il allait de l'un à l'autre, examinant un cadenas puis un second, revenant ensuite au premier dans un ballet incessant.

- Cessez donc de vous agiter comme cela, lui lança-t-elle énervée par son comportement. Nous n'avons pas les clefs de ces coffres et ne possédons aucun droit pour les ouvrir.

- Il est des coffres qui doivent être ouverts même si l'on n'en possède pas les clefs.

Surprise par cette remarque, elle le regarda plus attentivement.

- Qui vous dit que ces coffres en font partie ? Et comment comptez-vous exécuter votre projet ?

Il sourit en prenant un air mystérieux.

- Avec l'aide de Dieu, ma sœur. Quant à votre première question, je suppose qu'ils ne sont pas placés ici pour rester fermés mais font partie d'un dessein plus grand. Et puis qui sait, peut-être contiennent-ils un certain collier. Mais j'en doute, trois gros coffres sont de trop pour une petite chaîne et son amulette.

Tiens, tiens, ce collier est en réalité une chaînette avec une amulette, releva-t-elle, se demandant si cette phrase lui avait échappé ou avait été lancée à dessein.

Pendant ce temps, Corfin accroupi devant un des coffres avait sorti d'une des bourses de sa ceinture de petits outils et commençait à s'activer sur la serrure.

Firiël le regardait faire avec fascination.

- Les moines ont de drôles de talents de nos jours.

- La main de Dieu, ma sœur. La main de Dieu...

Quelques minutes plus tard la serrure s'ouvrit dans un grand cliquètement.

- Ouf ! Cette serrure était plus compliquée que je ne le soupçonnais, mais les autres n'en sont qu'une variation mineure et je crois que j'ai compris le truc.

Ils se penchèrent plein d'espoirs sur le coffre dont Corfin soulevait avec précaution le couvercle. Mais Firiël, au vu du contenu, ne put se retenir de laisser échapper un soupir de frustration. Le coffre était plein d'une poussière ordinaire comme si des siècles de salissures s'étaient entassés dans ce récipient. Sans se laisser abattre, Corfin y avait plongé les mains soulevant un nuage qui les fit éternuer.

- Rien, constata-t-il un peu surpris. Mais pourquoi protéger ainsi un simple tas de poussière ? Voyons les autres.

De la même manière, il fractura le cadenas d'un second coffre. Le contenu de celui-ci était tout aussi insolite.

- Du sable, rien que du sable, constata-t-il après avoir remué le fond du coffre pour en chercher tout objet qui puisse y être dissimulé.

C'était, en effet, un vilain sable gris, comme il y en a tant au fond de la plupart des rivières qui scintillent de mille arcs-en-ciel dans le vaste monde connu et à connaître. Elle regarda le sable d'un air morose.

- Ouvrons le dernier coffre, suggéra-t-elle sans trop y croire, et nous déciderons de ce qu'il convient de faire.

Corfin acquiesça de la tête, apparemment déprimé.

Il s'activa en silence sur le dernier coffre. De fines gouttes de sueur perlaient à son front, tant sa concentration était grande. Au bout de quelques minutes, découragé, il s'arrêta.

- Il y a dans le mécanisme de cette serrure une subtilité que je ne saisis pas, constata-t-il.

Pendant quelques instants, sans bruit, il étira ses doigts faisant quelques exercices pour les dégourdir. Puis il reprit son labeur avec plus de concentration encore. Soudain un claquement vint interrompre son travail. Firiël crut un instant que la serrure avait avoué grâce, mais Corfin ne lui laissa pas d'illusion.

- Tabernacle ! cria-t-il.

Dans sa bouche, l'injure avait une consonance ordurière.

- J'ai brisé un élément de la serrure, elle est maintenant bloquée. Même si nous trouvons la clef nous ne pourrons pas l'ouvrir.

Firiël le regarda consternée, peut-être que ce coffre renfermait la solution de toutes les énigmes. Alors que quelques minutes auparavant il ne lui inspirait que défiance, maintenant il lui apparaissait comme un élément d'une extrême importance, presque vital.

Corfin grommela encore courroucé.

- Toute cette histoire me fait penser à une blague de fée ou de lutin. Des coffres qui semblent faciles à ouvrir puis de plus en plus durs. Et finalement une serrure qui casse sans raison.

Firiël essaya de le calmer.

- Prenons quelques minutes de repos. Cela soulagera notre digestion et favorisera les idées.

- Vous avez raison, ma sœur, nous devons réfléchir avant de continuer plus avant.

Il s'assit lourdement et se plongea dans ses pensées. Firiël quant à elle, assise, en position na-té-ka, prit les trois respirations rituelles et se laissa glisser dans son domaine personnel, le domaine des rêves. Elle suivait l'écheveau des actions qu'ils avaient réalisées jusqu'à présent, essayant d'appeler à sa conscience les tenants et les aboutissants de cette aventure. Au passage, elle intégra le fait que Corfin n'était pas un moine et que, depuis le début, il la suivait pour en savoir plus long sur elle. Une simple curiosité qui ne présentait pas de danger dans l'immédiat. Dans cet état de rêve éveillé, elle perçut la magie de l'arbre environnant et son

indifférence pour les douleurs qu'il recelait. Ensuite elle eut connaissance d'un moyen pour ouvrir le coffre. Un moyen que depuis le début elle portait en elle.

Elle se força à émerger par paliers de l'état na-té-ka afin de garder à la conscience les connaissances qu'elle venait d'intégrer. Lorsqu'elle recouvra la vue, elle s'aperçut que Corfin, le faux moine errant, la détaillait avec attention. Sans rien dire, elle lui sourit et, avant qu'il ne reprenne son sourire impassible, lut sur son visage de l'incertitude.

Elle se leva d'un mouvement rapide et souple et dégaina dans la foulée. Toujours sans un mot elle abattit son épée sur la serrure. Celle-ci se volatilisa dans une gerbe d'étincelles. Le coffre était ouvert.

- Si vous avez d'autres serrures à ouvrir, demandez à quelqu'un de compétent, mon frère, déclara-t-elle avec une petite note de triomphe dans la voix.

- Je m'incline avec humilité devant la porteuse de cristal, répondit-il sans s'incliner.

Firiel le regarda fixement. Souriant, il lui rendit son regard, la forçant à détourner les yeux. Il sait pour mon épée, pensa-t-elle, mais cela ne le rendra que plus prudent.

Sans mot dire, ils se penchèrent ensemble sur le coffre. Celui-ci contenait des feuilles d'automne. Rien d'autre que de petites feuilles qui bruissèrent lorsqu'ils les remuèrent. A vrai dire ils s'attendaient à quelque chose de ce genre. Une blague de lutin. Mais les lutins ne sont pas, d'habitude, si tordus dans leurs tours.

Firiel contempla un moment les feuilles avant de dire:

- Prenons une poignée de feuilles, une de poussière et un peu de sable. Cela nous servira probablement plus loin.

Puis, refusant de s'attarder plus longtemps sur le problème, elle s'engagea sur l'échelle de corde pour monter à l'étage supérieur.

Mathom s'amuse

La soirée était bien avancée et Mathom était décidé à s'amuser.

Ils ne reviendront pas avant quelques heures, estima-t-il. Inutile de rester bêtement devant le trou de cet arbre ridicule.

Pour les lutins qui sont des êtres très petits, tout ce qui les dépasse en taille est ridicule. C'est dire l'estime dans laquelle ils tiennent les humains ! Pour eux nous sommes trop grands, trop bêtes et trop ridicules. Mais Mathom ne cherchait pas à philosopher sur le mérite comparé des tailles. Il essayait simplement de se donner des arguments

pour pouvoir justifier l'abandon des consignes de Sofriber-al-kadi-sur-gelait. Celui-ci lui avait donné l'ordre impératif de ne pas quitter le trou des yeux et de ne rien tenter qui puisse mettre en péril sa mission.

Sofriber-al-kadi-sur-gelait avait même, plusieurs fois, insisté assénant des "RIEN DU TOUT" avec cet air particulièrement idiot qu'abordent tous ceux de sa race.

Les gnomes sont forts pour donner des consignes inutiles. C'est contre ma dignité de lutin de respecter ce type de chose, décida-t-il. Et puis, je ne quitterai pas la clairière des yeux.

Se sentant parfaitement dans son droit, il se mit à préparer mentalement le sort de l'herbe qui colle. Cette plaisanterie constituait la vingt-huitième des célèbres blagues du Chapelet de Pilwill, célèbre parmi tous les lutins. Depuis des lustres elle donnait des indigestions à tous les ruminants de nos forêts. Il attendait pour le lancer que le chevreuil se mit à brouter.

L'animal cependant avait une conduite bizarre. Il avançait, comme en transe, d'un trotinement lourd et mécanique. Il s'était dressé dans la clairière, un moment illuminé par les rayons de lune. Maintenant par des bonds lourds et sans grâce, il en sortait sans avoir touché à l'herbe.

Intrigué, Mathom se mit à le suivre. A cet instant il avait oublié toutes les recommandations de Sofriber-al-kadi-sur-gelait. Mais c'était un lutin et il ne pouvait tenir en place. D'ailleurs, y eut-il songé qu'il serait quand même parti de bonne foi en se disant qu'il reviendrait aussitôt et que, tout cela n'avait finalement guère d'importance.

Le chevreuil s'élança vers le cœur de la sylve et Mathom se mit à courir pour le rattraper. La forêt, comme à l'ordinaire, chantait de tous ses arbres et bruissait des milles allées et venues de tous ses petits habitants familiers. Seule la conduite du chevreuil déparait par son étrangeté. Mathom dévala un vallon à sa poursuite et soudain, le perdit de vue. Une odeur bizarre se dégageait vers la droite. Une odeur qu'il n'avait jamais perçu auparavant. Peut-être que le chevreuil était parti par-là ? Empli de curiosité, il suivit cette direction.

Le vallon qu'il connaissait bien, débouchait quelques cinq-cents pieds plus loin, sur la voie romaine. L'odeur devait provenir d'un quelconque élément étranger qui passait par cette voie. Il décida d'aller voir. Avec un peu de chance il assisterait à quelque grandioserie de passage et il pourrait s'amuser un peu. En vérité il le méritait grandement.

En compagnie des humains qui étaient rentrés dans l'arbre, la soirée avait été bien trop grise.

Il prit un petit sentier serpentant dans le fond du vallon, au bord d'un ruisseau empli du gargouillement de bulles folâtres et de grenouilles opiniâtres. Là, malgré l'odeur étrangère de plus en plus forte et malgré

les couleurs fades et mouillées du ruisseau, il retrouva la piste du chevreuil. Il accéléra l'allure pour essayer de le rattraper.

A ce moment il tomba dans le piège.

Un trou de noirceur dans la magie éclatante de la forêt.

Un troubadour dans une histoire de troubadour

La pièce supérieure était vide. Ils en fouillèrent méthodiquement les recoins sans rien trouver. Ce voyage au cœur de l'arbre commençait à devenir désespérant. Au moment où ils allaient abandonner et monter à l'étage, un étrange personnage les apostropha.

- Mes Seigneurs ! Quelle joie de rencontrer des êtres vivants dans ce château. Mais vous êtes bien vivant n'est-ce pas ?

Firiel et Corfin se regardèrent sans rien dire.

Le personnage était grand, mince, habillé d'un velours qui avait dû connaître des jours meilleurs. Il avait au dos une cithare magnétique. C'était un troubadour, probablement de la plus haute caste.

- Oui, vous êtes vivants, je le sens.

Il les regardait avec espoir comme si, finalement, il souhaitait simplement se persuader de leur existence.

- Je me nomme Mégarops Lar'sgasé, troubadour de mon état, Peut-être avez-vous déjà entendu mon nom, annonça-t-il un peu troublé, il ne savait pas trop pourquoi.

Mégarops Lar'sgasé gémit, la salle frémit.

Que vient donc faire ce troubadour dans cette ballade ?

Mais sans attendre, le chant avait déjà repris...

- Voilà longtemps que j'erre dans ce palais, et vous êtes les premiers habitants que je rencontre, soit dit sans vous offenser, Mes Seigneurs.

En même temps qu'il disait cela, il s'inclinait devant eux. Son débit était rapide, presque précipité, comme s'il avait peur qu'ils ne s'enfuient.

Firiel la première prit la parole. Elle ne savait que penser de ce curieux personnage. Les troubadours, peu nombreux dans l'empire, sont généralement gens célèbres. Le nom de celui-ci pourtant ne lui disait rien. Et puis ces allusions à un palais, voilà qui semblait relever du domaine du rêve.

- Nous sommes des voyageurs égarés. Mais vous-même, Maître troubadour, comment se fait-il que vous soyez ici ?

- J'ai subi un contrecoup bien malheureux du destin. Une jeune et belle fée était amoureuse de moi, je le lui rendais bien. Savez-vous que les troubadours, parmi les humains, sont les plus proches du petit peuple ?

- Ce sont, en tout cas, parmi les humains, souvent les plus menteurs, remarqua finement Corfin.

- Vous avez certainement raison, c'est l'habitude de raconter des histoires, je suppose. Mais qu'est-ce que la vérité en réalité ? Suis-je réel ou pas ? Et vous ? Il est possible que nous soyons tous des personnages fictifs d'une histoire contée par un autre troubadour. Qui détient la vérité, le conteur ou le raconté ? Et si le raconté contait des histoires sur le conteur ?

En disant ces mots, il saisit sa cithare et se lança dans un chant brodé de quelques notes de musique.

*Un troubadour, comme moi-même,
Un être de chant et de poèmes,
Nous a dépeints dans ses ballades,
Nous a créés par sa musique.
La dame agile aux yeux rêveurs,
Le moine futé, aux bras musclés
Les deux amants sans amitiés,
Qui se connaissent sans s'être vus.
Et le troisième, un troubadour,
Qui court les routes, après l'amour.
Qui hante les âges, dans ses ballades,
Qui a créé son créateur...*

Il s'interrompit, brusquement troublé.

Il s'interrompit, brusquement troublé.

Mais déjà Firiël applaudissait. Elle avait été sous le charme de la musique. Pour sûr, c'était un troubadour, et un des meilleurs qu'elle n'ait jamais entendu.

- Bravo, bravo ! Quel talent pour une simple improvisation. Car c'en était une, n'est-ce pas ?

- Racontez-nous plutôt la fin de votre histoire, intima Corfin plus pragmatique.

- Oui, oui, vous avez raison.

Il rangea soigneusement son instrument dans son dos et commença son histoire.

Je suis trop troublé par le chant que vient de nous donner ce troubadour pour vous conter entièrement l'histoire qu'il narra ensuite. Sachez simplement qu'il était le plus heureux des hommes, cultivant un succès mérité et l'amour sans faille d'une fée. Mais un jour, suite à un chant que je suis incapable de reproduire ici, il fut banni dans ce palais par une sorcière jusqu'à la fin de ses jours. Depuis, il y erre comme une âme en peine, rencontrant (ou créant ?) parfois d'autres réalités.

Il raconta ceci et bien d'autres choses à Firiël et Corfin qui ne l'interrompirent jamais, à la fois sous le charme de ses talents de conteur mais aussi dans l'incertitude où ils étaient de leur situation. Sans qu'ils s'en soient aperçus, le troubadour les avait convaincus de l'existence du palais, alors qu'ils continuaient à ne percevoir que l'intérieur d'un arbre.

Lorsque le troubadour s'interrompit, Corfin résuma leur situation personnelle en expliquant simplement :

- Nous sommes ici, à la recherche d'un collier. Nous ne sommes pas condamnés à errer continuellement dans ces lieux, sauf si nous ne trouvons pas ce collier.

Aussitôt le troubadour s'écria :

- Non loin d'ici se trouve une salle où est exposé un collier. Je n'ai jamais osé y toucher. Si vous voulez bien je vais vous y conduire.

Sans attendre leur réponse, il marcha vers l'un des bords de la pièce dans lequel il s'enfonça. Firiël se précipita mais la paroi était dure et semblait infranchissable.

- Ce glandouilleux de collier ne doit pas être bien loin, je le sens, ragea Corfin. Et pourtant, c'est comme s'il était à l'autre bout du monde !

- Peut-être que le troubadour nous le ramènera, suggéra Firiël.

- Ça, n'y comptez pas ma sœur, cette mission, c'est à nous de la remplir, pas à un troubadour vaseux et à moitié fou.

- Il n'est pas fou, simplement étrange... et très beau.

Cette dernière parole réussit à faire sortir Corfin de ses gonds.

- Très beau, voilà à quoi pensent les vierges ! Au cas où vous ne le sauriez pas, nous ne sommes pas ici pour baisouiller.

- Monsieur le moine, vous êtes un grossier imbécile. Ce n'est pas moi qui suis venue vous chercher. Et puis, ajouta-t-elle avec malice, il faut bien, un jour ou l'autre, que je pense à perdre mon pucelage. Et ce n'est pas avec un moine qui vit mal son vœu de chasteté que...

A ses mots Corfin faillit s'étouffer.

- Vœu de chasteté, vœu de chasteté ! N'importe quel homme sensé qui vous fréquenterait ferait immédiatement vœu de chasteté. Si vous êtes encore vierge, ce n'est probablement pas sans raison. Même ce troubadour dingy qui n'a pas vu de cul depuis des siècles s'enfuirait à la vue de votre croupion maigrichon !

- Est-ce que par hasard vous parlez de moi ?

Corfin se retourna d'un bond. Mégarops Lar'sgasé se tenait derrière lui et semblait quelque peu vexé. Il tenait à la main une lourde parure en or ornée de trois énormes cabochons.

Firiel éclata de rire devant l'air penaud de Corfin.

- Ce moine pervers et obsédé me suggérait, d'une manière grossière qui sied bien à ce type de personnage, de vous dévoiler mon postérieur. Personnellement ce serait avec plaisir, mais lorsque nous serons en tête-à-tête, n'est-ce pas beau troubadour ?

En disant cela, elle lui faisait les yeux doux, très satisfaite de l'effet de son comportement sur le moine. Ce dernier, en effet, s'était éloigné d'eux et, congestionné, ne semblait plus que s'intéresser aux détails de la paroi ligneuse.

- Mais que ce collier est beau. Puis-je l'examiner de plus près ?

- Je suis allé dans la salle du collier, et, voyant que vous ne m'aviez pas suivi, je vous l'ai ramené, pour tomber sur votre petite scène de ménage, dit-il avec une nuance de reproche dans les yeux.

Il lui tendit le collier. Corfin, dans son coin, réussissait l'exploit de blêmir encore plus (que possible).

Les trolls blancs du Nord

C'était un piège grossier, indigne de sa condition de lutin. Un vulgaire trou dans le sol, recouvert d'une illusion de mousse et dont les parois étaient imprégnées d'un sort de glissade infinie. C'était un piège grossier, mais efficace.

Mathom avait beau se creuser la cervelle, il ne voyait pas comment se sortir de ce mauvais pas. Le chevreuil lui tenait compagnie et le voyant soudain redevenu normal, le lutin se traita d'imbécile.

Bien sûr, cet état étrange dans lequel l'animal était plongé quelques instants auparavant, ce n'était que le symptôme d'un sort d'appel. Un chasseur devait être tapi non loin, qui avait dressé ce piège et lancé un appel aux chevreuils. Il suffisait d'attendre. Celui qui avait lancé tous ces sorts allait apparaître tôt ou tard. Pourvu que se soit tôt, se rappela-t-il soudain. Il fallait, en effet, qu'il soit au pied de l'arbre, avant le lever du jour, pour récupérer le collier. Sinon Sofriber-al-kadi-sur-gelait allait être très mécontent...

L'odeur étrange, qu'il n'avait toujours pas identifiée, se fit alors plus forte. Puis plusieurs visages se penchèrent sur la fosse. Mathom les contempla soudain consterné.

Des trolls, non pire, des trolls blancs !

Les trolls blancs, lointains cousins des trolls, vivent généralement dans les régions du Nord de l'Europe ou dans les zones montagneuses. Contrairement à leur famille du sud, ces féroces combattants vivent en tribu, ce qui ne les rend que plus dangereux. Certains d'entre eux ont, en outre, développé des pouvoirs magiques spécifiques, qui en font un peuple vraiment difficile à fréquenter. Parfois les trolls blancs s'enrôlent comme mercenaires, pour le compte de quelque roi barbare ou sous la bannière d'un magicien dépravé, tant est grand leur goût pour le meurtre et le pillage. Ils comptent peu d'amis parmi les races magiques et sont même de farouches ennemis du petit peuple. C'est pour ces raisons qu'il ne reste guère de lutins et de fées dans les zones froides de notre continent.

En le voyant, les trolls se mirent à glousser. Le plus grand d'entre eux s'esclaffa.

- Voici un idiot de lutin qui s'est pris pour un chevreuil.

Un autre répliqua.

- Je ne savais pas qu'il restait encore des lutins sur terre, je croyais qu'on les avait tous bouffés.

- Mais comment ça se mange-t-il les lutins ? demanda un troisième.

Mathom s'aperçut avec horreur que tous les trolls au-dessus de lui s'étaient mis à saliver. Tous le regardaient avec envie. Soudain il eut une idée.

- Que faites attention, mes Seigneurs, que je suis un petit lutin de la meilleure race, élevé dans la tradition la plus pure, uniquement à base de baies noires soigneusement sélectionnées. Que le mieux est de m'accommoder au court bouillon avec quelques carottes et navets. Qu'il ne faut pas oublier de me mettre des feuilles de menthe dans les oreilles et dans le nez. Que cela donne un arôme délicieux et qu'est absolument nécessaire.

Il avait débité son discours très vite, sachant bien que la saison de la menthe était déjà passée. Des yeux se mirent à briller d'envie, mais l'astuce n'échappa pas au plus grand.

- V'la une suggestion sympathique, lui répondit-il avec un grognement. On a un gros sac de navets et de carottes qu'on a piqué au village voisin. On peut y ajouter quelques truffes⁷ et le chevreuil qu'est là. Mais il y a point de menthe. C'est plus la saison. On a qu'à y mettre des aiguilles de sapin. Ouais, des aiguilles de sapin. Ça suffira bien pour nous remplir le bidon. Ouais, ça suffira bien.

⁷ Les truffes sont des pommes de terre rustiques.

Mathom entendit ces paroles qui le condamnaient, sans perdre espoir. Pour lui, la conversation devenait plaisante. Cela faisait longtemps qu'il n'avait rencontré quelqu'un qui ait de la répartie.

- Que voilà qui est très fâcheux, que les aiguilles de sapin se marient très mal avec la chair de lutin. Qu'un de mes cousins, un jour, qui a été préparé comme vous venez de le dire et qu'il a rendu malade toute une tribu de trolls blancs. Qu'un beau gâchis si vous voulez mon avis. Qu'après cela ces trolls n'ont plus jamais voulu de lutin. Que vous vous rendez compte ! Que le mieux à mon avis est d'attendre le printemps.

Voyant quelques-uns des trolls hocher la tête il poursuivit.

- Qu'on pourrait se donner rendez-vous ici, que je me chargerai de ramener une pleine brassée de menthe. Qu'et puis, je convoquerai une réunion de lutins comme cela vous aurez autre chose qu'une bouchée à vous mettre sous la dent.

Cette dernière phrase était l'argument clé de son discours. A sa grande satisfaction il porta, car plusieurs trolls se mirent à applaudir.

Le plus grand répondit alors.

- Tu m'as convaincu...

Mathom se remit à respirer, mais le grand continua.

- ... pas d'aiguille de sapin pendant la cuisson. Le goût naturel, ya que ça de vrai. Et pis comme les autres, ils voulaient te relâcher, je te mangerai tout seul.

Un des trolls qui avait applaudi émit timidement.

- Mais, chef...

- Silence ! T'as pas entendu qu'ils sont une pleine assemblée de lutins par ici ? Je vais laisser le piège fonctionner et je lancerai un autre sort d'appel. Lorsqu'on reviendra de l'attaque du château de Charroyé, et ben on pourra faire des brochettes. Ouais des brochettes comme dans le bon vieux temps.

Et maintenant, puisque tu sembles si bavard, saute dans ce trou et attrape le lutin et le chevreuil. Et que ça rouscaille ! On va les amener pour les faire mijoter tout de suite.

Et toi Elmeriok, cria-t-il à un petit troll rabougri, va remplir le chaudron au ruisseau.

Le grand Troll resta sur place pour surveiller les opérations. Lorsque Mathom se laissa attraper sans réagir, il annula temporairement le sort de glissement infini afin que le troll puisse ramener son gibier au camp. Il tissa ensuite soigneusement un sort d'appel, particulièrement puissant destiné à tout lutin de passage. Puis il partit vers un repas bien mérité, sa babine retroussée laissant suinter un peu de bave.

Le dragon qui rêve

Firiel avait beau tourner et retourner le collier dans ses mains elle ne parvenait pas à y voir le collier réclamé par Mathom. Cette lourde parure était loin d'avoir l'allure d'une chaînette munie d'une amulette. Cependant les trois cabochons l'intriguaient, elle n'avait jamais entendu parler de pierres de cette taille ni de cette couleur. Pourtant elle ne voyait pas en quoi un tel bijou qui devait valoir une fortune pouvait l'aider à ses affaires.

Elle jeta d'un ton aigre à Corfin :

- Faites quelque chose au lieu de bouder comme un gosse.

Le troubadour, après leur avoir remis le collier, s'en était allé, préférant apparemment le silence du palais aux disputes envenimées de l'arbre. Probablement avait-il aussi été blessé par les remarques de Corfin. Ils avaient tous deux le sentiment d'avoir perdu une sérieuse source de renseignements. Ça ne les rendait que plus agressifs encore.

Corfin se redressa, brutalement hargneux.

- Si vous faisiez moins votre mijaurée, on n'en serait pas là, le mieux est de continuer à monter.

Firiel s'emporta soudain :

- Vous n'êtes qu'un foutu glandouilleux qui veut se faire passer pour un crétin en froc. Pas la peine de forcer la comédie. Vous êtes assez débile comme ça ! Quand je pense que je vous ai suivi dans cet arbre de ...

Son ton était monté vers les aigus et elle allait finir sa phrase en hurlant lorsque soudain un rugissement assourdissant l'interrompit. C'était le cri furieux d'un monstre sanguinaire, capable de croquer cru n'importe quel féroce guerrier.

Les lucioles, de peur, s'éteignirent toutes les deux. L'obscurité leur tomba dessus sans prévenir. Une noirceur absolue qui les emprisonnait plus fermement que le plus sombre des cachots.

La plus petite des lucioles vint alors se réfugier dans le corsage de Firiel.

- Tout doux, ma petite, lui fit-elle à mi-voix tout en la caressant et en essayant de retrouver son calme.

Le cri avait été terrifiant. Elle prit les trois respirations rituelles, fit le vide dans son esprit et retrouva enfin son équilibre. Puis parlant doucement à Corfin qui avait probablement dû avoir aussi peur qu'elle, elle lui dit avec une parfaite mauvaise foi :

- Vos hurlements ont manifestement réveillé un monstre...

Sa phrase fut à nouveau coupée par un rugissement encore plus impressionnant que le précédent. Mais cette fois, elle s'y attendait. Elle put ainsi en discerner la provenance. Le cri venait d'au-dessus de leur tête, vraisemblablement du trou dans le plafond. Ensuite ce fut le

silence, peut-être plus terrible encore que les rugissements. La pièce fut alors baignée d'une légère clarté rougeâtre. Pétrifiée, Firiël s'aperçut que la source lumineuse provenait du trou au plafond. Un énorme œil rouge était en train de scruter la pièce. Ils ne bougèrent plus, comme paralysés par l'énorme pupille. Finalement, le propriétaire de l'œil parut satisfait car la lueur s'éteignit. Il avait probablement fermé sa paupière ou alors avait-il tourné son regard vers une autre direction. Pendant un long moment ils observèrent le silence.

- Que faisons nous maintenant, chuchota Firiël. Il me semble que la voie du haut soit condamnée.

- Non, il faut absolument continuer, le collier doit être plus haut. Je commence à soupçonner que toutes ces salles ne sont là que pour nous ralentir. Il faut se dépêcher de sortir d'ici avant l'aube. Débarrassons-nous d'abord de tout notre barda métallique, nous serons ainsi plus silencieux.

Ayant dit cela, il déboucla sa ceinture et la posa sur le sol avec tous les gadgets dont elle semblait équipée. Il ne garda que son grand arc fixé sur son dos et trois flèches qu'il prit entre les dents.

Firiël, oubliant la colère qui l'avait embrasée quelques instants plus tôt, lui obéit. Elle ôta sa cuirasse, se sentant presque nue, posa son casque et son couteau et ne garda que sa grande épée qu'elle fixa dans son dos. Sous une soudaine impulsion elle prit également le collier qu'elle se mit autour du cou et les petits sacs contenant sable, poussière et feuilles qu'elle enfouit dans une de ses poches. Ils firent un tas de leur équipement qu'ils posèrent en évidence près du trou afin de pouvoir le récupérer rapidement en cas de retraite précipitée.

Puis, toujours dans le noir, ils grimpèrent lentement à l'échelle de corde. Firiël allait en tête, cheminant prudemment, suivi sur ses talons par un Corfin tout aussi silencieux.

Soudain sa tête buta contre une surface dure et lisse. Suspendue d'une main à l'échelle, elle tâta de son autre main l'obstacle. Celui-ci obstruait toute la surface, coinçant l'échelle de corde contre le rebord du trou. La surface en fait, comportait de légères irrégularités organisées en sorte de petites plaques. Après un petit moment de flottement, elle comprit. C'était des écailles et elles provenaient du corps du monstre qui bouchait leur chemin.

Il fallait toutefois vérifier cette intuition, aussi demanda-t-elle à sa petite luciole d'éclairer légèrement. Elle dut s'y reprendre à plusieurs fois pour la convaincre, mais finalement l'insecte émit une petite lueur bleutée et hésitante. C'était bien des écailles de corne, dont le vernis brillait faiblement sous la lumière tremblotante de la luciole. Elle murmura doucement à Corfin:

- Viens nous redescendons, il faut qu'on fasse le point.

En bas, ils discutèrent âprement de la situation, essayant toutefois de ne pas faire trop de bruit. Il semblait n'y avoir que trois solutions au problème. Soit, ils sortaient de l'arbre abandonnant la mission soit, ils tuaient le monstre. Cette seconde solution avait la préférence de Corfin. Firiël était plutôt d'avis de tenter une troisième possibilité qui consistait en une bonne petite discussion avec la bête.

- Ça ne va pas, lui fit remarquer Corfin, dès qu'il nous verra, il va nous croquer. Et puis qui te dit qu'il sait faire autre chose que hurler ou gober des humains ?

- Et toi, comment veux-tu arriver à le tuer ? Il est impossible de lui enfoncer une épée dans des écailles si dures et tant qu'il bouche le trou, nous ne pouvons l'atteindre.

- Bon alors, quelle est ta solution ?

- Je vais essayer de lui parler en toquant très fort. S'il veut se battre nous en reviendrons à ton plan, mais comme il aura dégagé le trou, on pourra choisir son point faible. Si c'est possible...

Devant l'absence de réaction de Corfin, elle commença à grimper à la corde. Cette fois les deux lucioles avaient ordre, quoiqu'il arrive, d'éclairer franchement la pièce. Corfin s'était mis en position, son arc bandé pointé vers le trou dans le plafond. Arrivée en haut, elle toqua du doigt presque timidement sur la peau écailleuse.

- Toc, toc, toc !

Comme le monstre ne réagissait pas, elle cogna à coup de poing, puis de toutes ses forces avec le pommeau de son épée.

- BONG ! BONG ! BONG !

Cette fois l'effet ne se fit pas attendre. La bête remua, libérant le trou. Une voie basse et caverneuse demanda alors :

- Qui vient me déranger dans mon cauchemar ?

Sans réfléchir, Firiël s'engagea dans le trou. Elle se trouvait dans une pièce semblable à toutes celles qu'ils avaient traversées jusque-là. La différence, de taille, provenait de la bestiole qui en occupait la majeure partie. Le monstre, un vrai dragon, d'après ce que pouvait en juger la jeune femme, était lové autour du trou. Qu'il était beau ! Une pure merveille, un lingot d'or vivant qui la regardait avec deux yeux brillants, semblant prendre intérêt à la frêle silhouette qui se tenait devant lui. Pourvu que l'on n'ait pas à se battre contre cette créature, pensa la jeune femme. Elle est tellement belle ! Et semble aussi, si dangereuse !

- Alors, qui vient me déranger ? répéta le monstre.

- Je... Je suis Firiël, messire le dragon. Je ne fais que passer. Je ne souhaite surtout pas vous déranger.

- Hum, il semble que ce soit déjà trop tard. Vous me devez une petite explication. On ne fait pas irruption dans les rêves des autres comme cela, même en rêve. Non, on ne fait pas cela.

Le ton du dragon était chaud, tranquille, presque rassurant. Peu à peu, elle reprit de son assurance, fascinée par la lueur glorieuse de ses yeux.

- Pouvez vous me réveiller ? demanda-t-il soudain, la voix presque triste.

- Je suis moi-même une rêveuse, dit-elle tout bas pour que Corfin n'entende pas. J'ai certains pouvoirs, mais je n'appartiens qu'au quatrième plan.

- Hum, hum, voici enfin une surprise dans ce rêve si morne. Mais que vient faire une rêveuse dans les rêves d'autrui ? Il avait lui-même baissé sa voix comme s'il avait lu la pensée de Firiël.

- Pour tout dire...

- Oui, il faut tout dire lorsque l'on rêve.

- Donc... Je suis à la recherche d'un collier. Un collier caché ici par la reine des fées.

- Eh bien je vois devant moi une jeune vierge qui porte en elle ce qu'elle recherche avec tant de bruit.

- ...

- Le collier est à votre cou. Il brille de mille feux et pourrait même me réveiller si mon sommeil n'était si profond.

- Sire Dragon, ce collier n'est pas celui qu'il me faut. Je cherche une chaînette...

- Qui est à votre cou.

- Et une amulette...

- Qui se trouve dans vos poches.

-...?

- Je ne sais quoi vous dire de plus. Mais vous-même en échange de l'aide que je viens de vous fournir, vous devez maintenant me guider vers l'éveil.

- Sire dragon...

- C'est important. Pour vous comme pour moi.

Le dragon la regardait de ses yeux brillants. Il avait l'air si triste. Alors oubliant tout, elle se mit en position na-té-ka, prit les trois respirations rituelles et se laissa glisser dans le domaine des rêves. Aussitôt, elle se retrouva sur une grande place déserte. Non loin, un magnifique palais brillait de mille feux. A l'intérieur d'une vaste salle de cristal, elle vit Mégarops Lar'sgasé le troubadour qui donnait un récital devant une salle comble. Elle n'eut pas le temps ou plutôt refusa pour quelque obscure raison d'approfondir et détourna la tête. Son regard se posa alors, sur le dragon qui dormait couché à côté d'elle. Elle s'approcha et lui caressa la tête

Dieux, qu'il était beau ainsi !

Sous la caresse, il ouvrit un œil, un œil rouge comme les œillets les jours de mariage, et il lui sourit.

- Ma Dame, j'ai rêvé de vous. Comme vous avez grandi depuis la dernière fois ! Mais qu'importe, vous êtes venue. Vous, la vierge, la guerrière que j'attendais ! Et je vois que vous avez apporté avec vous le Grand Collier. Ce Collier va nous permettre de sortir d'ici.

Machinalement elle porta la main à la lourde parure et eut la surprise de ne sentir qu'une fine chaînette.

- Avant tout il faut y fixer le talisman.

Se rappelant ses paroles, elle fouilla dans ses poches et au lieu des petits sacs dans lesquels elle avait mis la poussière, le sable et les feuilles, elle ne trouva qu'une simple amulette qu'elle mit au collier.

Qu'il était bon d'avoir cet objet au cou !

La texture du rêve se trouva aussitôt modifié. Il devenait réel et elle avait tout pouvoir sur lui. Elle pouvait en contrôler tous les éléments. Pour tester sa nouvelle puissance, elle fit un petit signe au troubadour, non loin dans sa salle bondée. Elle voulait simplement lui montrer qu'elle l'avait reconnu, aussi lui envoya-t-elle, seulement un petit nuage de fumée bleutée, tel qu'on en fait pour les fêtes des moissons.

La salle se remplit soudain d'une fumée bleue.

- Keuf ! Keuf ! Toussa Mathom en appréciant la plaisanterie.

Il était bien le seul. Tout le monde grommelait.

Mais déjà le dragon la rappelait à sa mission.

- Cessez de jouer, nous devons quitter ce lieu.

La fumée disparut.

Comment partir, se demanda-t-elle avant de se rappeler qu'il suffisait de faire cesser le rêve.

Sur le chemin du retour, elle intégra le fait que Corfin l'observait avec attention. Dans cet état de rêve éveillé, elle vit qu'il portait plus de bonté et d'honneur en lui qu'il ne voulait bien en montrer. Elle décida de le ménager un peu plus. Il le méritait.

Elle émergea par palier de l'état na-té-ka, guidant le dragon à petits pas. Lorsqu'elle recouvra la vue, elle sourit chaleureusement à Corfin, avant d'observer le dragon.

- Je suis réveillé, lui dit-il directement dans sa tête avec une lueur d'émerveillement. Merci, Ma Dame. En remerciement je voudrais vous

faire un cadeau. Écoutez bien ce conseil : vous avez du pouvoir mais c'est aussi un danger pour vous. Le pouvoir crée le danger. On peut, comme je l'ai fait, se perdre dans ses rêves ou alors tellement s'éloigner de la réalité que l'on oublie à jamais son enveloppe matérielle. Les petits rêveurs ne peuvent pas aller jusque-là. Ils n'ont pas le Pouvoir. Mais les grands rêveurs, les maîtres... Attention donc à vous, ma dame, et merci encore.

Comme elle le regardait interloquée, il ajouta patiemment :

- Votre pouvoir vient de faire un saut. Ne sentez-vous pas votre puissance ? Vous êtes parvenu à accéder au second plan des rêveurs. Félicitations, donc. Mais faites encore plus attention. Tant de puissance et si peu de connaissances !

Adieu maintenant. Nous nous reverrons dans des temps qui verront plus de peine. Mais merci encore, je vous laisse comme dernier cadeau mon nom. Je m'appelle Midgarsdsomr fils de Sigrdrifumel et de Vijajrnogardrill.

Puis il disparut.

Adieu Midgarsdsomr, répéta tout bas la jeune femme, très touchée par ce dernier présent et déjà triste de ne plus contempler sa splendeur.

Boccob tombe en panne

La nuit venue, Boccob continuait à rouler à vive allure. Il venait d'allumer un projecteur à huile qui, alimenté sous pression, lui permettait de voir loin devant et de conserver bonne allure. Grisé par sa vitesse, dans le silence de la nature, Boccob se sentait le roi du monde. La voie romaine, rectiligne et parfaite était tout à fait adaptée à sa momobile. Les suspensions en boyau de chat suffisaient amplement à absorber les quelques irrégularités des pavés.

Il sourit en pensant au nombre de chats qu'il avait dû étripier pour arriver à ses fins. La plupart provenaient de la maison, c'était les chats de Mara. Mara avait adoré les chats, Bolb Diffur à chacun de ses passages lui en amenait un ou deux. Il se demandait bien pourquoi. En tout cas les chats ne l'aimaient pas et disparaissaient systématiquement, ce qui lui faisait pousser des cris de rage. En fait, Boccob avait inventé un piège spécifique pour attraper tous ces félins.

Finalement lorsque Mara décida de ne plus acheter aucun chat, au désespoir du marchand qui voyait, ainsi, se tarir une source non négligeable de revenu, Boccob avait suffisamment de boyau pour ses projets. Une partie lui avait servi pour réaliser son système complexe

d'amortisseurs. Une autre restait en réserve en cas de casse sur des chemins difficiles.

Enfin il avait utilisé quelques boyaux pour réaliser le système de propulsion d'une petite arbalète de poing. Cette arme avait la propriété de pouvoir lancer quatre minuscules carreaux sans être rechargée. Très utile en combat rapproché, elle constituait une arme redoutable, car ses projectiles pouvaient percer n'importe quelle armure. Il l'avait également conçue de manière à pouvoir décharger les carreaux un à un, pour les combats au corps à corps, ou tous ensemble, en gerbe, pour compenser le manque de précision à longue distance.

Sa pensée vagabondait, passant ainsi de souvenir en souvenir. Il repensa aux chats. Il avait utilisé leurs peaux, après les avoir tannées, pour se confectionner les bâches qui recouvraient les sièges et servaient de tente sur la momobile. Quant aux os, il les avait broyés finement, les mélangeant à de la poussière de plomb et faisant bouillir le mélange dans de l'eau bénite dérobée dans l'église du village. D'après les livres d'alchimie qu'il avait eus à disposition, ce mélange constituait une puissante protection contre les magies de toute sorte. Il avait stocké le produit résultant dans une grande bonbonne munie d'un soufflet automatique à l'avant de son véhicule, loin des parties protégées par le sort de cohésion qu'avait bien voulu lui jeter une fée de passage. Le sort de cohésion lui évitait les pannes en protégeant les parties mobiles de l'usure et il ne voulait surtout pas le perdre par négligence.

Il avait aussi mit un peu de ce mélange anti-magie dans un petit pistolet à poudre qu'il portait à la ceinture. Il avait porté un soin tout particulier à la réalisation de ces artefacts car, dans le vaste monde, il ne redoutait rien tant que la magie. Il savait, en effet, que sur son engin, il était capable de venir à bout de n'importe quelle créature, pourvu seulement qu'elle ne soit pas magique.

C'est à ce point de ses réflexions que la momobile perdit de la vitesse et s'immobilisa avec un sourd craquement.

Pétrifié de surprise, il resta quelque temps sans bouger.

Ce n'était pas possible ! Tout marchait bien et le sort de cohésion avait jusqu'à présent été très efficace. Est-ce que par hasard, la bonbonne à l'avant s'était percée ? Répandant ainsi de la poudre sur tout le véhicule et annulant toute sa magie ?

Il sauta au bas de sa machine et courut voir la bonbonne. Rien, tout était en ordre. Pris d'un pressentiment soudain il courut vers une autre des machines de son invention, son détecteur de magie. Là aussi, rien à dire, pas de sort à l'œuvre, si ce n'est, derrière lui, le sort de cohésion toujours intact. Il scruta l'obscurité environnante, ne sachant plus quoi faire, et aperçût une petite silhouette, une ombre, qui courait vers lui. Il

prit son arbalète dans la main droite et son pistolet anti-magie dans la gauche et attendit fermement l'être qui avait été capable de le stopper, quel qu'il fût.

On redescend

- Bravo pour le collier ! Remarqua Corfin. Comment avez-vous fait pour trouver l'astuce ?

Devant son air ahuri, il lui expliqua que ne la voyant pas revenir et ne l'entendant plus, il était lui-même monté. Il l'avait trouvée assise face au dragon endormi. Il avait voulu lui parler mais elle ne répondait pas, apparemment très concentrée sur ses gestes. Elle avait posé la parure donnée par le troubadour, devant elle, puis avait actionné un mécanisme sur un des cabochons qui s'était ouvert. Elle avait alors sorti de sa poche le sachet de poussière et avait versé un peu de celle-ci dans le cabochon qu'elle avait alors refermé. Elle avait procédé de même avec les autres cabochons, y déversant le contenu des autres sachets. Quand elle avait refermé le dernier, une petite explosion suivie d'un grand éclair s'était produite, dégageant une fumée pourpre. Il avait cru qu'elle allait être blessée, mais apparemment cela n'avait eu d'effet que sur le dragon qui avait disparu.

Firiel se tâta le cou et trouva effectivement l'amulette et sa chaîne. Elle soupira. Elle ne se souvenait de rien si ce n'est d'un sentiment de puissance infinie. Cela arrivait parfois dans la transe na-té-ka lorsque l'on ne respectait pas les paliers de retour à la conscience. Pourtant elle était suffisamment entraînée pour ne plus être sujette à ces oublis. Pour l'heure elle n'avait pas le temps d'élucider ce mystère et devrait attendre un peu avant de s'y appesantir. Maintenant il fallait sortir de l'arbre avant le matin. Ils allaient devoir se presser car il devait déjà être tard, très tard dans la nuit.

Elle réprima un mouvement d'humeur devant Corfin qui l'abreuvait de questions.

- Allons-y, intima-t-elle, ce serait trop bête de rester coincés ici maintenant que nous avons le collier.

Ils dévalèrent rapidement l'échelle de corde, se retrouvant dans la salle du troubadour. Là, ils récupérèrent à toute vitesse leurs affaires, avant de reprendre l'échelle. Corfin allait en tête, descendant les barreaux rapidement mais avec une sûreté remarquable, suivi de près par Firiel. Celle-ci, avant de quitter la salle, jeta un dernier coup d'œil pour voir si le

troubadour ne réapparaissait pas. Il n'y avait personne. Puis, elle crut percevoir la rumeur d'une nombreuse assemblée. Elle cligna des yeux.

Le silence se fit dans la salle. Les gens, inquiets regardaient le troubadour.

Le bruit avait cessé aussitôt. Il devait, tout simplement, être dû à la fatigue. A moins que ce ne soit encore un tour de l'arbre. Elle secoua la tête et se remit à descendre. Corfin avait pris une sérieuse avance. Elle accéléra l'allure, pour le rattraper. Elle traversa à toute vitesse la salle des coffres. Balayant du regard la salle, elle eut la surprise de ne plus voir les coffres. Ceux-ci avaient disparu, comme volatilisés.

Finalement c'est normal, se dit-elle, ils ont fait partie de la cachette et ils n'ont plus lieu d'être. Tout en réfléchissant à leur aventure, elle continuait de descendre. Elle rejoignit Corfin dans la salle de la banshee. Celle-ci recroquevillée dans un coin les regardait les yeux brillants.

- J'ai envie de la délivrer, lui dit-il. Vous savez, j'ai longtemps étudié les créatures magiques. Elles ne sont pas foncièrement mauvaises. Simplement autres. Pouvez-vous trancher ces chaînes de votre épée ?
Quelle drôle d'idée, délivrer une banshee, se dit-elle. Enfin je peux essayer de faire plaisir à ce satané moine, j'ai été assez dure avec lui tout à l'heure.

- Je dois pouvoir, mais est-ce que la créature me laissera approcher ?

- Je viens de lui parler, elle se laissera faire.

Avec méfiance, la jeune femme se rapprocha de la banshee, l'épée au clair. Celle-ci lui tendit ses poignets. En deux moulinets rapides, et précis, Firiël abattit sa lame près des mains de la banshee, tranchant net l'acier des menottes. Celle-ci, aussitôt libérée, se rejeta en arrière tandis que Firiël maintenait son épée ostensiblement brandie devant elle. Elles se fixèrent du regard un moment, sans rien dire, puis la jeune femme se retourna et rengaina son épée dans un même mouvement fluide. Sans un commentaire, elle reprit la descente. Corfin la suivit tandis que la banshee dédaignant l'échelle sautait dans le trou et descendait en planant.

Firiël, suspendue à l'échelle de corde la regarda faire, légèrement inquiète. La banshee avait étendu ses bras maigres, révélant deux grandes membranes qui lui permettaient de planer très efficacement. Elle descendit ainsi rapidement, rattrapant Firiël et la dépassant. Maintenant elle était au pied de l'échelle, en position de force pour les attaquer. Firiël se raidit, songeant à sauter dans le vide pour empêcher la créature de les menacer, en la prenant par derrière.

Cependant, la banshee les dédaigna, s'occupant aussitôt à fureter dans tous les recoins. Firiël se dépêcha alors de descendre pour assurer sa position sur le sol. Corfin la suivit également en vitesse. Ils virent la banshee se pencher vivement et ramasser quelque chose. Avec curiosité, Firiël, s'approcha, se demandant ce qu'elle avait trouvé.

Au "CROA" assourdi qui s'échappa des mains de la créature, elle comprit que celle-ci n'avait fait que ramasser le crapaud.

Pourquoi ?

Encore un des mystères de l'arbre. Elle ne s'appesantit pas trop sur la question, il y avait, en effet, plus urgent, c'est-à-dire descendre encore d'un étage pour s'échapper de l'arbre. Pour la banshee et le crapaud, ils pourraient toujours aviser au dehors.

Cette fois, elle s'engagea sur l'échelle avec plus de précautions. Elle se souvenait, en effet, du piège et ne tenait pas à se blesser dessus.

Mais le piège n'était plus là.

Firiël jura sourdement, un pied dans le vide. L'échelle avait été coupée au ras du trou.

Le destin est en marche

Zarbelle, après un moment d'angoisse, au passage du monstre, se dit que les cartes ne pouvant mentir, ce ne devait pas être le bon monstre. Il lui suffisait d'attendre. Il viendrait.

Avec regret elle suivit des yeux le dragon et son dompteur qui continuaient leur progression et allaient disparaître dans la nuit à un tournant du chemin, lorsque, dans un hurlement, l'équipage s'arrêta.

Aussitôt, elle fut sur ses pieds, rassemblant ses cartes et partit en courant le rejoindre. Finalement ce ne pouvait être que lui et il l'attendait. Lorsqu'elle arriva, essoufflée, près du dragon, elle vit que le dompteur la regardait fixement, pointant sur elle deux objets bizarres. Elle se jeta à ses pieds et se prosterna.

- Mon seigneur, je suis Zarbelle, faite pour vous servir. Emmenez-moi.

Le seigneur du dragon, en qui vous aurez reconnu Boccob, surpris par l'apparence frêle et l'air gracieux de la jeune fille, resta un moment coi. Devant son absence de réaction elle insista:

- Emmenez-moi, je vous servirai en tout.

Un peu embarrassé par la conduite de la jeune fille et réalisant qu'il tenait toujours ses armes braquées sur elle, il les rengaina et lui dit doucement:

- Relève-toi et explique-moi ton histoire.

Avec confiance, elle se redressa. Il n'était pas du tout comme elle l'avait imaginé, il était très jeune, l'air très gentil, un peu rêveur. Elle lui sourit, contente de ce qu'elle voyait, et lui narra ce qu'elle connaissait de sa vie. Ce qu'elle raconta toucha beaucoup Boccob.

- Vous m'emmenez avec vous ? lui redemanda-t-elle, je ne prendrai pas beaucoup de place sur votre dragon et pourrai vous servir.

Il lui sourit pensivement. Pourquoi pas après tout, il aurait besoin de quelqu'un pour la cuisine et pour l'entretien courant de son intérieur, même si pour l'instant cela se réduisait à une tente. Et puis... il rougit, chassant les pensées qui lui venaient à l'esprit. Comme si elle le devinait, elle lui sourit paraissant d'un coup très jolie.

- C'est d'accord, tu t'occuperas de la vaisselle et de la cuisine.

Comme il disait cela, il s'aperçut qu'il avait très faim et rien à manger. Rien non plus pour faire la cuisine. Ce genre de préoccupation ne l'avait pas du tout traversé et il allait falloir trouver une solution.

- Sais-tu chasser ?

- Je sais poser des collets, pour capturer des lapins et aussi ramasser des baies et des racines.

- Tope-là, tu es embauchée. Monte là-dessus avec moi, nous allons chercher une clairière pour camper. Il est tard. Tu pourras me montrer tes talents de... Il rougit à nouveau. Heu..., tes talents de cuisinière.

Il l'aida à monter et fit redémarrer le véhicule. Comme il le soupçonnait, celui-ci fonctionnait au mieux. C'était un de ces mystères qu'aucune science ne pourrait jamais résoudre. Il embraya doucement et se mit à expliquer :

- Tu vois, ce n'est pas un dragon, simplement une machine que j'ai créée.

Il roulait doucement pour ne pas l'effrayer, mais elle se contentait de sourire au vent. Soudain sur le bas-côté, il repéra une clairière. Il ralentit l'allure et s'aperçut alors qu'elle était occupée. Sur le qui-vive, il déclencha ses instruments. Son détecteur lui indiquant une forte concentration de magie, il se mit à avancer lentement prêt à utiliser le grand soufflet anti-magie.

- Gargoyle ! jura-t-il. Des trolls tout blancs.

Dans la clairière effectivement une grande concentration de trolls les regardait, comme paralysés. Certains, au moment de leur arrivée, étaient affairés auprès d'un feu, sur lequel une grosse marmite bouillonnait et qui éclairait toute la scène. Un petit troll achevait de dépecer un chevreuil pendu à un arbre. A côté du chevreuil, un lutin était ficelé, attendant avec résignation de subir le même sort. Le petit troll à leur vue, lâcha son couteau et s'enfuit en compagnie de quelques-uns de ses congénères. Seul un grand troll ouvrit la bouche et se mit à parler

doucement, comme pour lancer un sort. Sans ménagement, Boccob, l'aspergea de poudre lui coupant ainsi le sifflet. Il fit reculer légèrement la momobile pour ne pas être pris dans le nuage ainsi produit, dégaina son arbalète et décocha au grand troll une salve de quatre traits. Comme au ralenti, dans la lueur du feu, la grande brute s'écroula. Les autres reprirent soudain leurs esprits et s'enfuirent en hurlant.

Toute l'action s'était déroulée en un clin d'œil.

Zarbelle, à ses côtés, n'avait pas eu le temps de bouger et regardait la scène, muette de stupéfaction. Prudemment Boccob rechargea son arbalète et descendit de la momobile. Plus un chat en vue. Seul le lutin s'agitait dans ses liens. Il alla tout d'abord donner un coup de pied au grand troll pour s'assurer qu'il était bien mort. Trois carreaux l'avaient touché mais avant de mourir, il avait eu le temps de jeter un dernier rictus infâme à ses ennemis. Boccob le retourna pour ne plus voir sa face hideuse. Puis il s'occupa du lutin. Celui-ci venait de s'évanouir dans ses liens. Boccob le détacha doucement et aidé de Zarbelle l'allongea auprès du feu. Il paraissait respirer avec difficulté.

- C'est un être magique, dit-il, et j'ai peur que ma poudre ne l'ait sérieusement affecté. J'espère qu'il survivra.

Pendant qu'elle le baignait avec un peu d'eau fraîche tirée du ruisseau qui serpentait non loin de là, il gara sa momobile à côté du feu pour pouvoir y sauter en cas de danger.

- Je ne pense pas qu'ils reviennent, dit-il. Ils ont eu trop peur. Mais on ne sait jamais.

Comme le lutin s'était endormi, une compresse fraîche sur le front, ils firent le tour de la clairière pour recenser le butin pris aux trolls. Il y avait une grande profusion de couteaux et Zarbelle s'empara d'un petit canif, très ouvragé mais dont la lame paraissait de bonne facture. La marmite sur le feu dégageait un arôme particulièrement agréable, c'était un ragoût à base de divers légumes frais.

- C'est assez bon pour des trolls, ça sera encore meilleur dans notre ventre, remarqua Boccob en se léchant les babines.

- Attends, nous allons y rajouter des morceaux de chevreuil.

Le chevreuil étant pratiquement dépecé, Zarbelle acheva de le déshabiller sous le regard ravi de Boccob. Elle en coupa quelques morceaux qu'elle mit dans le ragoût. Puis elle découpa une cuisse qu'elle fit griller au-dessus du feu sur une broche improvisée. Ensuite elle entreprit de bâtir une petite hutte en branchage dans laquelle elle suspendit les morceaux restants. Sur le sol, elle rassembla un tas de bois vert, choisi avec soin, auquel elle mit le feu. Boccob la suivait partout, la regardant faire avec beaucoup d'intérêt.

- Voilà, cela va fumer toute la nuit et demain, nous aurons de la viande boucanée. Maintenant nous pouvons aller manger.

Le ragoût était délicieux. Le gigot de chevreuil succulent. Boccob commençait à regarder la jeune fille avec admiration. Zabelle lui sourit, heureuse de l'instant présent, pour la première fois depuis longtemps. Elle sortit ses cartes et les étala devant elle. Ce qu'elle vit à la lueur du feu la fit frémir. Demain sera un jour de mort. Que des combats, du sang et du carnage ! Puis, lorsque le soleil se couchera, de l'espoir.

Elle rangea les cartes, se refusant à approfondir sa vision. Ce soir, elle était avec son nouveau maître et il fallait en profiter. Pour la première fois de sa vie, elle ne voulait surtout pas savoir quel serait son destin proche.

Boccob, qui la regardait dans l'éclairage dansant du feu vit une ombre, qui ne provenait pas de la lumière changeante des flammes, passer sur son visage. Impulsivement, il tendit la main et lui caressa la joue. Déjà elle se tournait vers lui et lui souriait. Elle jeta un regard au lutin, il dormait paisiblement.

Un léger sourire aux lèvres, elle commença à se déshabiller. Elle ôta tout d'abord son chemisier qu'elle posa à côté d'elle, dégrafa son corsage et enleva sa jupe.

Boccob la regardait faire, figé. Il n'avait jamais vu de femme nue et cela remuait en lui, il ne savait trop quoi. Il admira tout d'abord la courbe de ses seins, petits et fermes, pas encore complètement formés. Ses mamelons proéminents invitaient à la caresse.

Il tendit la main, elle l'encouragea du regard. Doucement, il s'empara d'un de ses tétons et le caressa. Il la sentit frémir et la prit dans ses bras. Ils étaient maintenant debout, enlacés à côté du feu. Elle était nue et il commença à explorer son corps. Son sexe, en feu lui faisait mal. Pendant que maladroitement, il la caressait, elle entreprit de le défaire de ses habits.

Une fois nu, elle lui couvrit le corps de baisers s'attardant sur son sexe en érection. Dès qu'il sentit la langue de la jeune fille s'enrouler autour de son gland il éjacula violemment, manquant de l'étouffer. Elle reçut son sperme, agenouillée devant lui, comme on reçoit l'eucharistie, avec ferveur.

Il se sentait bien et avait même un peu sommeil mais comme elle continuait sa caresse buccale il recommença à s'intéresser à son corps. Ses cheveux étaient doux et faisaient une auréole à son visage peut-être trop sérieux. Il lui caressa la bouche, le nez, et fit de ses doigts le tour de sa tête. Maintenant elle le regardait un sourire dans les yeux. Elle libéra son sexe, toujours érigé et se releva lentement.

Il eut le temps de faire le tour de son corps, les épaules arrondies, le dos légèrement cambré, les fesses à la fois fermes et pleines de promesses. Elle le poussa légèrement et ils s'allongèrent dans l'herbe. Il était sur le dos et elle s'assit sur lui. Il sentit qu'il la pénétrait. A nouveau il eut envie de jouir. Il voulait bouger son bassin mais elle l'immobilisa d'un geste. Très lentement, elle commença à onduler. Il la laissait bouger au-dessus de lui, fasciné. Comme attiré, il prit ses seins entre ses mains et commença à en masser les pointes.

Le plaisir venait et refluit un peu comme ces vagues au bord des grandes étendues d'eau qu'il n'avait jamais vues. Un monde nouveau s'ouvrait à lui, un monde de plaisir et de jouissance mais aussi de caresses et de douceurs. Il se demanda si une machine pouvait lui donner les mêmes résultats. Peut-être devrait-il en greffer une sur la momobile?

Le cri de jouissance de Zarbelle le ramena à la réalité. Elle avait accéléré l'allure, bougeant avec rapidité au-dessus de lui. Elle râlait en tanguant de la tête. Cette allure était irrésistible. Il se déchargea en elle avec ravissement.

Fistule mécanique ! Que c'est bon ! A nouveau elle cria puis à nouveau encore. Enfin elle s'éroula sur lui, toujours empalée sur son sexe.

Plus tard, alors qu'il tombait dans le sommeil, elle recommença à s'agiter sur lui. Il la renversa dans l'herbe et répondant à son désir, il synchronisa ses mouvements aux siens.

Pour quelques pieds de corde...

Accroupie sur le sol de la pièce, elle examina la coupure de la corde. Celle-ci avait été mordillée avant d'avoir été tranchée comme si une bouche monstrueuse s'était acharnée dessus.

- Ça doit être le change-forme. Mais comment a-t-il fait pour couper la corde sans tomber dans le vide.

- Il a peut-être pris la forme d'un oiseau et est descendu en planant. Mais peu importe. Ce qui compte c'est de redescendre. Comment va-t-on faire ?

Firiel examina désespérément la pièce autour d'elle. Rien. Mais il fallait pourtant trouver une solution. Ils devaient quitter l'arbre à tout prix. Ils ne pouvaient pas sauter, la hauteur était trop importante, ils risquaient de se briser les os. Elle examina ses compagnons. Déchirer les habits pour en faire une corde ? Cela ne suffirait pas. La banshee n'avait rien sur elle et

s'ils devaient tresser une corde solide, il leur faudrait un peu plus que quelques braies.

- Peut-on descendre en planant sur la banshee ? demanda-t-elle soudain.

- J'ai eu la même idée lui répondit Corfin, mais ses ailes sont trop fragiles. Elle s'écraserait sur le sol et nous aussi.

Soudain elle eut une autre idée.

- Dans le fourbi qu'il y a à votre ceinture, vous avez bien du fil de pêche?

- Effectivement, mais ce n'est pas assez solide.

- Peu importe, avez-vous un hameçon ?

- Ah ! Ah ! Je vois ce que vous voulez tenter. Mais dès qu'il va nous voir partir à la pêche à la corde notre copain du dessous va l'enlever, s'il ne l'a d'ailleurs pas déjà fait.

- Non, il l'a probablement coupée et laissé choir. Maintenant il est caché dans un coin en attendant que l'un d'entre nous tombe.

- Oui, mais il va voir l'hameçon et il va arracher la ficelle dès que nous la ferons descendre.

- C'est là que l'on va être plus malin, Monsieur le moine. On va envoyer les lucioles éclairer violemment la pièce. Il se contentera de fermer les yeux en attendant que nous descendions.

- D'accord, ça vaut la peine d'être tenté.

Pendant toute leur discussion, la banshee s'était contentée de les regarder tout en caressant doucement le crapaud.

Les lucioles descendirent avec réticence dans la pièce. Firiël avait dû les convaincre, usant de douceur pour la plus petite et de menaces pour la grande. Là, elles se mirent à projeter une violente lumière pulsée, plus brillante que tout ce qu'ils avaient pu voir. Firiël exhala un soupir de soulagement. L'échelle de corde gisait bien en tas au centre de la pièce et dans un coin une ombre s'était recroquevillée, un bras sur la tête. C'était le change-forme qui avait pris l'allure d'un grand singe carnivore. Sans attendre, Corfin fit descendre l'hameçon et avec une habileté ahurissante accrocha au premier essai l'échelle. Il testa la solidité de la prise en donnant de petits à-coups. Satisfait, il hala l'échelle le plus rapidement possible. Il l'avait pris par le milieu aussi quitta-t-elle assez vite le sol s'élevant en totalité dans les airs.

A ce moment, le change-forme, comprenant ce qui se passait se mit à grogner. Puis, il bondit en l'air d'une détente incroyable. Il rata l'échelle de quelques pouces. Non pas qu'il ait sauté trop bas mais ébloui par les lucioles il avait mal calculé sa trajectoire et était passé à côté de cette dernière. Maintenant elle était hors de sa portée, s'élevant toujours doucement vers l'ouverture du plafond.

Ils assistèrent alors à sa transformation. Ses traits simiesques s'altérèrent, le museau s'allongeant. Ses bras longs et velus se raccourcirent, les poils se transformant en plumes. Enfin ses jambes musclées disparurent pour laisser place à de courtes pattes munies de serres redoutables. Il avait en quelques secondes pris l'allure d'un faucon tueur, un faucon géant. Sous cette forme il pouvait encore espérer déchiqueter l'échelle. Corfin avait toutefois mis à profit le temps de la transformation pour tirer la corde un peu plus haut. Aussi lorsque le faucon s'y accrocha, il plongea la main dans le vide, accrochant de justesse l'échelle. Cependant le poids du volatile fit basculer son gros corps dans le trou et il serait tombé si Firiël n'avait pas agrippé ses pieds au passage. Ils restèrent quelques secondes dans cette position précaire, le faucon battant des ailes pour dégager l'échelle, Corfin tenant fermement un barreau dans ses mains et la jeune femme luttant pour hisser le tout.

Finalement, la banshee vint à l'aide de Firiël et à deux, ils purent commencer à soulever l'ensemble. Rapidement le corps de Corfin émergea du trou, l'échelle le suivant. Le faucon se dégagea au dernier moment. Il se mit à tournoyer furieusement dans la pièce, poursuivant les lucioles. La grande disparut rapidement, se sauvant probablement par l'entrée, tandis que la petite, plus fidèle remonta se nicher sur l'épaule de Firiël. La jeune femme la caressa pour l'apaiser. En bas, le faucon tournait inlassablement. Elle fronça les sourcils.

- Bon, on a la corde, on va pouvoir la réparer. Mais dès que l'on va descendre cette horreur va nous attaquer et nous déchiqueter sur l'échelle.

Corfin qui commençait à rattacher l'échelle récupérée, resta silencieux quelques secondes avant de répondre.

- Nous n'avons pas le choix. Seule votre épée peut venir à bout d'une telle créature. Vous allez descendre et la tuer.

- Mais...

- Moi, pendant ce temps, je vais l'empêcher de voler.

- Comment?

- Je vais lui tirer des flèches dessus. Ce sont des flèches ordinaires qui ne peuvent réellement blesser cette créature. Mais lorsqu'elle en aura deux ou trois dans le corps, elle ne pourra plus voler. Et puis elle souffrira énormément. Ça va la ralentir. Elle sera obligée de se poser pour ôter les flèches. A ce moment-là, il faudra descendre, et vite.

Ils s'exécutèrent en silence. Tout d'abord Corfin répara l'échelle. Il ligatura finement les brins, réussissant à lui rendre toute sa solidité. Pendant ce temps Firiël enroutait l'échelle.

Pas question de la laisser pendre dans le vide, le change-forme pourrait à nouveau la couper. Elle la déroulerait au fur et à mesure de sa descente si tout se passait bien.

Puis Corfin décocha, avec une incroyable précision, coup sur coup, deux flèches qui firent chuter le faucon dans un tourbillon de plumes. Il se transforma en tombant et se reçut avec un bruit sourd sur le sol alors qu'il était encore entre deux formes. Firiël sans attendre s'était élancée, dévalant l'échelle le plus rapidement possible. Lorsqu'elle arriva au sol, elle vit devant elle une forme qu'elle n'avait jamais vue qui la chargeait violemment. C'était un animal trapu, de la taille d'un buffle avec une corne sur le front. Elle esquiva prestement. Le monstre était trop lourd pour pouvoir la viser correctement. Comme s'il avait lu ses pensées, il commença à nouveau à se transformer. Elle dégaina rapidement et se porta à sa rencontre avant qu'il ne puisse terminer sa métamorphose. Il avait repris une allure humanoïde et des bras lui poussaient. Quatre bras prolongés chacun d'une épée courte. Sans réfléchir, elle se fendit et lui en trancha un.

La créature hurla. Le son, réverbéré par la salle, venait de toutes parts, aussi bien du bras qui se tortillait sur le sol que du corps maintenant agité de tremblements. Profitant de son avantage, elle lui allongea une botte furieuse, perçant les chairs. Cette fois la créature perdit sa consistance, oscillant entre diverses formes étranges. Elle recula ainsi de quelques pas sous le regard médusé de Firiël avant de s'écrouler en arrière. Son corps se mit alors à fumer de toute part puis rapidement il ne bougea plus.

- Amen, dit une voix derrière elle.

C'était Corfin qui était descendu en silence pendant que la banshee toujours chargée du crapaud voletait vers eux. Il lui indiqua soudain la fissure dans l'arbre:

- N'est-elle pas plus étroite ?

- Il faut sortir ! Hurla Firiël

Ils se précipitèrent. Firiël passa sans problèmes. Mais Corfin resta coincé dans la fente qui se refermait à vue d'œil. Pratiquement hystérique, Firiël s'arc-bouta sur l'arbre tirant comme une folle sur son compagnon. Elle le voyait déjà mourir, écrasé dans la fente maintenant très étroite. Puis soudain il en fut éjecté. Manifestement il était plus svelte qu'il ne le paraissait. Il lui tomba dessus et ils roulèrent pêle-mêle dans le près. La banshee, plus petite, se joua sans difficulté de la fissure.

Dans la magie pastel de la nuit agonisante, ils étaient dehors. Ils étaient saufs.

L'attaque du château

Le Comte de Charroyé fronça les sourcils tout en essayant d'évaluer la situation. Par sa position sur les marches du Nord de l'empire, il était astreint à maintenir une forte troupe en armes. Celle-ci, bien équipée et disciplinée, servait à prévenir tout raid barbare. Mais ce qui lui tombait sur les bras, aujourd'hui était bien autre chose qu'un raid barbare !

Qui eût pu penser que le peuple magique s'en prendrait à son château ? Qu'ils soit si nombreux et si féroces ?

Heureusement qu'ils sont aussi très indisciplinés, pensa-t-il.

Dans un premier temps, ils avaient attaqué le village, révélant au château le danger, alors qu'ils auraient pu tout détruire par surprise. C'était comme s'ils agissaient sans chef, attaquant automatiquement tout ce qui bougeait. La horde était restée deux jours et deux nuits au village, dévorant tous les corps, détruisant les maisons et surveillant les agissements du château.

Il avait profité de ce sursis pour envoyer, aux deux châteaux les plus proches, des émissaires afin de demander de l'aide et d'informer de la situation. Il attendait beaucoup de ses voisins, les seuls capables d'intervenir suffisamment vite. Mais les émissaires lui avaient été retournés, à moitié dévorés, par une bande de harpies ricanantes. Pas d'espoir de ce côté là. Pas d'espoir du tout d'ailleurs. Ils semblaient trop nombreux et trop féroces pour espérer quelque rémission. Les légions romaines, qui seules auraient pu être capables de pouvoir faire face à cette menace, étaient postées trop loin. Pas d'espoir donc.

Comme pour renforcer cette sensation, aujourd'hui, ils étaient venus s'établir à deux portées de flèches du pied des remparts.

C'était de fortes murailles, capables de résister un temps raisonnable à n'importe quel engin de siège. Mais comment pourraient-elles contenir le peuple magique. Il avait demandé à l'un des rares survivants du village, le curé, de venir bénir les fortifications, ainsi que toutes les armes et tous les combattants. Cela affaiblirait la magie, c'était connu, mais pour combien de temps ? Et puis comment résister aux monstres volants crachant le feu ? Il avait fait mettre en batterie sur le donjon les trois balistes du château. Mais la lutte serait inégale contre les six dragons qu'ils avaient pu repérer. Le Comte avait lui-même ordonné aux servants de tirer après avoir soigneusement visé... et puis de se sauver. Pour l'heure, c'était d'hommes dont il aurait le plus besoin, afin de résister à toutes les choses sifflantes, grognantes et bavantes qui grimperaient aux murailles.

Il avait opté pour une stratégie simple, en se basant sur le fait que la horde n'élaborerait pas de plan compliqué. Tous les hommes valides seraient sur les murailles, un archer alternant avec un piquier. Ce dispositif permettrait de tuer le maximum de monstres, dans le temps le plus bref possible en touchant à la fois ceux qui seraient en bas mais aussi ceux qui essaieraient de franchir les remparts. La faille, bien entendu, c'est qu'il n'avait constitué aucune réserve pour venir colmater les brèches. Dès qu'il y en aurait une, le château serait perdu.

En fait le Comte avait opté pour cette tactique primaire, simplement par découragement. La veille il avait harangué ses troupes en disant simplement :

- Nous allons probablement tous mourir, car c'est un combat sans espoir. C'est également un combat où nous ne pouvons pas nous rendre. Seulement mourir en essayant d'en tuer le plus possible pour que d'autres qui viendront après nous puissent anéantir cette meute. Alors tuez, TUEZ ! Et n'oubliez pas, mieux vaut mourir au combat qu'être fait prisonnier. Les morts seront mangés par ces horreurs, mais les survivants seront aussi dévorés... ..vivants.

Tous avaient frissonné en l'écoutant, mais ce discours avait affermi la résolution des moins vaillants. Ils s'étaient mis en position sur les remparts, prêts à mourir, les mains crispées sur les lames et les piques, les flèches disposées à filer et à pénétrer des chairs non humaines.

Depuis rien ne s'était produit. Malgré tout, ils commençaient à reprendre espoir. Le sursis leur donnait le temps de s'organiser, en mettant en place des dispositifs coupe-feu, en préparant des seaux d'eau et des récipients de poix, en montant des munitions aux hommes sur les créneaux. Peut-être même, que la horde se contenterait d'un siège en règle, essayant de les affamer. Ce faible espoir avait, malgré tout, redonné courage au Comte. Cette année ils venaient d'engranger des récoltes exceptionnelles et pourraient tenir très longtemps en se rationnant. En outre, les deux puits fournissaient en abondance une eau claire et saine. Ils avaient donc le temps d'attendre des secours. S'ils venaient jamais...

A ce moment le Comte aperçut, en l'air, les six énormes dragons qui approchaient à tire d'aile. C'était six monstres hideux et horribles, chacun plus gros qu'une maison. Du feu courait dans leur gueule pendant qu'ils s'approchaient, portés par un air lourd. A eux seuls, ils semblaient en mesure de brûler entièrement le château.

Un vent de panique souffla soudain sur les remparts. Le Comte n'était pas le seul à avoir aperçu les monstres. Déjà la trompette retentissait pour donner l'alerte. Sur le chemin de ronde, tous les hommes, parfaitement synchronisés, se couchèrent derrière les créneaux afin de

ne pas attirer inutilement le feu des monstres. Dans la cour, des servants puisaient avec frénésie de l'eau, préparant de quoi éteindre un incendie probable. Sur les toits des valets arrosaient la paille.

Le claquement sec de deux balistes retentit. La troisième était encore en train de s'aligner. Trop tôt pour tirer, pensa le Comte. Mais les servants savaient ce qu'ils faisaient car l'un des dragons vraisemblablement touché par un lourd trait avait du mal à avancer. Finalement il atterrit plutôt rudement non loin du château et fit demi-tour en se traînant. Puis, les trois balistes tirèrent en même temps, les servants ayant réussi à recharger à temps. Les résultats dépassèrent les espérances du Comte, deux dragons furent touchés de plein fouet et ils durent mourir sur le coup car ils s'écrasèrent dans un torrent de flammes à quelques coudées seulement des murs du château. Un quatrième dragon fut simplement blessé par un trait qui lui traversa la membrane d'une de ses ailes. Cela ne parut point l'affecter outre mesure et les trois dragons survivants se ruèrent vers le donjon en vue de réduire les balistes et leurs insolents servants à l'état de charbons fumants. Contrairement aux ordres du Comte, les servants s'entêtèrent et entreprirent de recharger leurs armes. Il pesta rageusement.

- Les imbéciles ! Ils vont brûler comme de la paille.

Malgré les apparences et contrairement à ses pairs, le Comte tenait plus à ses hommes qu'au matériel. Il rageait de les voir s'exposer ainsi.

Lorsque les dragons passèrent au-dessus des murailles tous les archers se redressèrent et d'un même geste décochèrent de toutes parts leurs longues flèches noires. Celles-ci se fichèrent par dizaines, avec une facilité dérisoire, dans le ventre blanc de chacun des trois dragons. Ces derniers hurlèrent de rage et de douleur, lançant des flammes tout azimut. Le premier des dragons, sérieusement blessé, hésita un moment en vol puis s'écrasa dans la cour, tuant net un valet. Le second, malgré de nombreuses blessures, vira rapidement et se posa sur le toit du donjon où il entreprit systématiquement de tout détruire, hommes et machines. Curieusement il ne soufflait plus de feu mais usait avec une précision terrible de ses crocs et de ses griffes. Le dernier dragon, apparemment fortement touché, tenta de s'élever lourdement pour échapper aux archers, mais une seconde volée de flèches le cueillit en plein vol et il s'écrasa aux abords du château. En haut du donjon le carnage avait pris fin. Plus rien ne bougeait. Un silence surnaturel, s'étendait sur tout le château. Finalement un piquier apparut sur le toit en hurlant:

- Le dragon est mort !

Sur les créneaux les hommes lancèrent des vivats et des hourras. Certains se congratulaient.

Au milieu de toute cette liesse, le Comte était songeur.

C'est curieux que tout se soit passé si facilement. Bien sûr nous avons perdu nos balistes mais en temps ordinaire six grands dragons comme ça auraient pu raser à eux seuls le château. Ils ont commis toutes les erreurs possibles. Ils sont arrivés groupés, présentant une bonne cible, puis nous ont survolés en hauteur présentant le défaut de leur cuirasse aux archers. Le Comte frissonna en pensant à ce qui se serait produit si les dragons avaient fait le tour des fortifications en rase motte, arrivant de tous cotés à la fois et brûlant tout ce qui se trouvait sur le chemin de ronde.

A ce moment le clairon résonna, annonçant un nouveau danger. Le Comte, se retournant vers la plaine, n'en crut pas ses yeux. De toute part accourait une masse noire, composée à la fois de trolls, de gobelins et d'orcs, mais aussi de banshees, de harpies et d'ogres et de bien d'autres créatures. L'air était rempli de hurlements et la plaine couverte de griffes, de crocs et de glaives.

Comment résister à cette horde ?

Les assaillants n'avaient pas d'engin de siège mais leurs griffes leur permettraient d'escalader les murs et leurs crocs de creuser la porte. Malgré le succès remporté contre les dragons, la situation demeurerait toujours désespérée. Le Comte sortit son épée et se prépara à perdre la vie. Il pensa une dernière fois à sa femme qu'il rejoindrait bientôt.

La fée Twilquiviik

Ils étaient dehors.

Le jour commençait à s'emparer du cœur de la forêt. Les couleurs se réveillaient, chantant les joies à venir. Bientôt le soleil allait poindre, accordant à toute chose un peu de son éclat ensorcelé. Une bien belle journée pour échapper à un arbre divin. Les dernières écharpes de brume, paressant au ras du sol, semblaient autant d'étendards destinés à saluer leurs exploits.

Firiël s'étira avec volupté pendant que Corfin faisait le tour de la clairière à la recherche de Mathom. La petite luciole lentement s'éteignit et se posa sur l'épaule de la jeune femme. Cette dernière n'osa la déranger. La grande luciole avait disparue. A côté de Firiël, la banshee était comme pétrifiée. Elle tenait le crapaud à deux mains et semblait le regarder dans les yeux. Peut-être lui transmettait-elle un incompréhensible message. Corfin, qui revenait bredouille après avoir fait le tour de la clairière, était en train de proférer des malédictions à

l'encontre du lutin. Il s'immobilisa en arrivant à côté de Firiël et tendit le bras, les yeux écarquillés. Ensemble ils regardèrent la banshee.

Une transformation incroyable était en train de s'opérer devant leurs yeux. La banshee s'était mise à chantonner et ses traits torturés et horribles prenaient de manière surprenante un air plus doux. Le plus frappant, au milieu de son visage étaient ses yeux, qui se teintaient de vert, comme une eau précieuse. Le chant n'avait rien à voir avec la terrifiante plainte dont elle les avait agrémentés la veille. Il coulait dans l'air du petit jour, tissant d'étranges arabesques avec la rosée du matin. Il s'enroulait autour de chacun et colorait maintenant la créature infernale d'une teinte féerique. La transformation n'avait rien à voir avec celle du change-forme. Non, plutôt que d'une métamorphose contre-nature, il s'agissait d'un réajustement de l'ordre des choses. Cela devait être, ils le sentaient.

Maintenant le chant s'était transformé en une musique légère et aérienne, presque gaie. Ils s'aperçurent alors que le crapaud avait disparu. Et les mains réunies de la... chose devenaient des ailes, ou plutôt des ailes enveloppant des mains. De petites ailes, translucides, chatoyantes et gracieuses. La transformation continuait tandis que le chant prenait de l'ampleur. Maintenant s'y joignait un chœur formé par plusieurs rossignols réunis sur les branches d'un charme opportunément planté au bord de la clairière. Il leur semblait assister à une naissance ou plutôt à la métamorphose d'une chenille en un merveilleux papillon. Autour d'eux, l'air même avait changé de texture. Il était plus chaud, tout vibrant de nuances rousses et de teintes de garances.

Soudain ils comprirent. Devant eux se trouvait une fée. Elle se dressait, belle et étrange dans la gloire du matin. Ses yeux, magnifiques, étaient deux lacs profonds, dans lesquels n'importe quel mortel aurait aimé se noyer. Elle battit des ailes, comme pour s'envoler, les replia, fit quelques pas en titubant, puis s'écroula, les yeux fermés. La transformation semblait avoir été par trop épuisante. Ils se précipitèrent vers elle. Corfin la prit délicatement dans ses bras et l'allongea du mieux qu'il put sur un épais coussin de bruyère au pied d'un grand chêne. Firiël eut le temps d'admirer la délicatesse et la beauté de ses traits. Corfin l'examina un court moment.

- Je crois qu'elle est simplement fatiguée par ce qu'elle vient de faire. Laissons-la se reposer, déclara enfin le moine.

Ils restèrent un moment en silence, chacun ruminant ses pensées.

- Mais où est Mathom? demanda Firiël, après un petit moment.

- Je ne sais pas, je ne l'ai pas trouvé. C'est étrange, il semblait tenir au collier.

- Moi, je pense qu'il a simplement voulu nous faire prisonniers de l'arbre. Mais... Regardez ! Il a disparu !

En disant cela, elle tendait le doigt vers la clairière ou à la place d'Ygddrasil ne se trouvait plus qu'un buisson de sauge bleuisant dans la montée du jour.

- Je crois que nous sommes sortis à temps. Si je tenais ce maudit Mathom...

- Mathom, vous avez parlé de Mathom ! s'exclama une petite voix.

C'était la fée. Elle s'était redressée, appuyée sur un coude et venait d'interrompre leur conversation. Ses yeux verts fulminaient. Traversés par des éclairs bleutés, les lacs étaient la proie d'un orage d'été.

- Où est-il ce foutu miroton de lutin mal étrillé ? Dites-moi où il se cache que je le remplume par le cul !

Elle s'étrangla de colère et s'écroula sur sa couche improvisée, visiblement épuisée.

Firiel et Corfin se regardèrent un moment avant de répondre. Finalement ce fut Corfin qui prit la parole.

- Justement, nous ne savons pas où il est. Mais comme cette histoire m'a l'air plus compliquée qu'il n'y paraît, le mieux est de s'expliquer calmement. Tout d'abord, qui êtes-vous et comment se fait-il que vous ayez été une banshee dans l'arbre ?

La petite fée fit visiblement un effort pour leur répondre.

- je m'appelle Twilquiiviik, je suis une fée du fort bleu de Héruliit. Je ne sais plus quand, car il n'y a pas de notion de temps dans l'arbre Ygddrasil. L'abominable lutin que vous connaissez sous le nom de Mathom, sous prétexte de me conter fleurette, m'a volé mon Collier.

Firiel lança un regard interrogateur à son compagnon. Mais déjà la fée poursuivait:

- C'est un collier d'une puissance infinie. Il a le pouvoir de rendre Belle. Avec lui, j'étais la plus belle des fées. Ma reine, Auroreaviik, en crevait de jalousie et avait ourdi mille complots pour me le dérober. Mais, moi, je faisais attention... Il a fallu que ce maudit Mathom me le prenne.

- Mais que voulait-il en faire ? Croyez-vous qu'il aurait désiré être le plus beau des lutins ?

- Non, je ne crois pas. Les lutins n'ont aucun esprit d'esthétique, ce sont des rustres presque pires que les humains.

Elle ne semblait pas s'apercevoir qu'elle s'adressait justement à deux humains. Elle continuait de parler, en fait, sans regarder son auditoire, toute à sa fureur.

- Tout ce qu'il voulait faire, continua-t-elle, c'est me faire enrager et me jouer une de ses blagues débiles.

- C'est certes très affligeant.

- Mais il y a pire ! Une heure après que le miroton de lutin m'ait dérobé mon collier, alors que je ne m'en étais pas encore aperçue, une sorcière est venue me trouver. Une drôle de bonne femme. Elle me faisait penser à une corneille. Elle voulait le collier, ayant appris, je ne sais comment, que je l'avais. Il faut dire que c'est une vieille femme très laide, beaucoup plus que vous, dit-elle en lançant un regard peu amène à Firiël.

- Merci, répondit d'un ton aigre la jeune femme.

- J'avais essayé de vous prévenir sur ce sujet dans l'arbre, insista en souriant Corfin. Il est dur de voir s'envoler ses illusions.

Firiël lui lança un regard noir.

- Je...

Mais la fée ne leur laissa pas le temps de se chamailler.

- Cette sorcière voulait absolument le collier. Elle en avait besoin, c'est sûr, vu sa laideur. Elle me menaça, me supplia. Lorsque je lui ai avoué que je ne l'avais plus, elle me lança ce sort terrible de dédoublement et m'enferma dans les deux endroits où vous m'avez trouvé.

Elle s'interrompit un moment, plongée dans ses souvenirs, puis reprit avec passion :

- C'était horrible, je percevais le monde avec deux corps différents. Sous la forme du crapaud, je ne pouvais grimper en haut et sous forme de la banshee, j'étais enchaînée et ne pouvais descendre. Mais je pouvais m'entendre croasser en haut et me lamenter en bas. Je suis restée une éternité, ainsi, dans l'arbre et j'ai cru ne jamais en sortir. Heureusement que vous êtes arrivés...

- Mais comment est-il ce collier ? lui demanda Firiël.

- Oh ! C'est une petite chaîne avec un médaillon.

- Comme celui-là ? demanda la jeune femme, en dégrafant son col et en le dévoilant.

- Mais c'est lui ! Mon collier ! Mon collier, rendez le moi !

- Attendez, attendez. Pour l'instant, je l'ai et ne sais ce que je vais en faire. Nous allons vous raconter notre histoire, à notre tour, et nous déciderons.

Vaincue la petite fée se recoucha, tout en continuant à dévorer le collier de ses yeux verts.

- Ma chère Twilquiiviik, commença Corfin d'un ton très calme, nous ne sommes pas venus dans l'arbre simplement pour vous délivrer. En fait, on ne savait même pas que vous étiez une fée. Non, nous sommes venus prendre le collier.

- Mais il est à moi !

- Attendez, attendez, nous allons y venir. Nous sommes venus chercher ce collier parce qu'un lutin, du nom de Mathom, lutin que vous semblez connaître, nous l'a demandé.

De nouveau elle s'empourpra.

- Mais c'est mon collier, il n'a pas le droit...

- Lui, nous a dit que c'était le sien.

- C'est un sale voleur.

- Il nous a également dit que la reine Auroreaviik le lui avait pris et l'avait enfermé dans l'arbre par jalousie. Et il nous a envoyés le chercher, après que nous ayons passé un petit marché. Malheureusement il n'a pas l'air de vouloir récupérer son collier.

- Mon collier, rectifia la petite fée.

- Ce qui semble indiquer, poursuivit Corfin, sans avoir eu l'air de remarquer l'interruption, qu'il nous a envoyés dans l'arbre comme si nous ne pouvions en revenir. Il a dû croire que cet arbre serait une prison pour nous. Pourquoi un lutin agit-il ainsi? Je n'en sais rien. Mais il se passe des événements étranges dans la région. Avant de nous envoyer dans l'arbre, il nous a fait une promesse. Si vous pouvez honorer cette promesse, le collier est à vous.

- C'est mon collier et je n'ai aucune promesse à faire, protesta la fée. Mais comme vous m'avez délivrée, je veux bien entendre vos doléances.

- Oh, il s'agit simplement de nous guider sans mésaventures en direction du château de Charroyé. Nous sommes un peu perdus dans cette forêt et nous ne souhaitons pas faire de rencontres malencontreuses.

- A part, bien sûr, si nous rencontrons un certain lutin de nos amis, rajouta Firiél. Celui-là, si nous le trouvons, on prendra un peu de temps pour lui causer.

- Bref, on souhaite être guidé jusqu'à la voie romaine...

Ils virent l'expression méfiante du visage de la petite fée se transformer en soulagement. Elle avait dû penser qu'ils lui demanderaient la lune.

- C'est d'accord, dit-elle aussitôt en sautant sur ses pieds. Mais vous me jurez que j'aurai mon collier?

- Promis, déclara solennellement Firiél avant que Corfin ne soit tenté de prononcer un faux serment.

- Et puis si on rencontre le lutin, je pourrai en avoir un petit bout pour m'amuser aussi?

- Promis...

Le Baron de Thulé

Le Comte regarda le jour se lever avec sérénité. Il était épuisé, n'ayant pratiquement pas dormi de la nuit. La veille, l'attaque désordonnée de la meute s'était soldée par un échec retentissant. Jamais aucun des

monstres n'avait réussi à prendre pied ou patte sur le rempart. Les archers en avaient décimé la majorité, les piquiers repoussant sans peine les survivants qui s'accrochaient aux murs du château. Cependant il savait bien que, malgré ce désordre, malgré toutes ces attaques brouillonnes, le château ne résisterait pas à beaucoup d'autres assauts. Bientôt viendrait le moment où il n'y aurait plus de flèches à tirer pour endiguer la monstrueuse vague. Bientôt ils se battraient au corps à corps. A cette pensée, il sentit son corps frémir. Ah ! La joie de tuer, de plonger son épée dans des ventres et de souffrir sous les coups de griffes. La joie de se battre et de mourir en hurlant. Car la vie n'est-elle pas là pour tuer la vie. S'opposer à la mort ne rime à rien, songeait-il en souriant hideusement. Mais mourir en tuant. Oh, mourir en tuant la vie !

A ce moment, les quelques hommes d'armes qui contemplaient le visage exalté du Comte se mirent à frémir. Dans le matin blême, il semblait en proie à un démon, tout comme le jour de la mort de sa femme. Embarrassés, la plupart se détournèrent, arpentant le rempart comme pour en chasser tout fantôme.

La femme du Comte était restée dans les mémoires comme un exemple de bonté. Mais elle était morte dans des conditions étranges. Non que son décès en soit imputable au Comte, mais certains signes étaient troublants. Elle était morte suite à une chute au travers d'une fenêtre du donjon. Une fenêtre dont on ne pouvait tomber sans le vouloir ou sans en être poussé...

Depuis, le Comte n'avait jamais ri et que très rarement souri. Aujourd'hui, pour la première fois depuis longtemps, il venait d'éclater de rire, pris dans les rets de ses sombres pensées.

C'est le moment que choisit la horde pour charger. Elle s'ébranla, véritable fleuve de bave dans lequel des milliers de créatures hurlaient et criaient. En tête venaient les sombres harpies, ricanantes, les griffes en avant, l'air féroce. Derrière, se disputant l'honneur (l'horreur?), couraient des trolls noirs et des gargouilles verdâtres, brandissant des massues et des bâtons dont les pointes semblaient suinter une humeur noirâtre. Derrière encore venait la foule bigarrée des kobolds et des gobelins armés de dagues et d'épées courtes et rouillées. La rumeur voulait que ces armes soient dérobées sur des cadavres de chrétiens morts sans confession et abandonnés sans sépulture. Leurs blessures, même les plus infimes ne guérissaient pas et procuraient à leurs victimes une mort lente et très douloureuse. Enfin venaient les orcs mordorés, grands, massifs et farouches guerriers, qui brandissaient des glaives aux lames ébréchées par de nombreux combats. C'était de redoutables combattants, aguerris et expérimentés qui ne reculaient devant rien, et

ils semblaient pousser devant eux la marée sombre des autres monstres.

Le Comte fut frappé de constater que, par rapport à la veille, la meute, tout aussi nombreuse, malgré les pertes subies, semblait s'être organisée. Les races avançaient en ordre, les groupes étaient disposés avec un semblant de dessein. Les couleurs avaient un sens, une organisation celui de leur défaite et de leur anéantissement.

Sur une colline, non loin, un petit groupe semblait veiller. Il n'y était pas durant la bataille, le soir précédent et cela, en soi, constituait un mauvais signe.

L'état major de la meute, s'interrogea le Comte ? Celui qui l'avait organisée aujourd'hui ? Si tel était le cas, l'affrontement prendrait une autre allure.

Il plissa les yeux, essayant de déceler ce qui se trouvait en face, sur la butte. Au milieu d'un groupe d'orcs, véritable garde noire, se tenait un chevalier. De temps en temps, il se penchait sur une forme grise debout à côté de son cheval, une vieille femme à qui apparemment il tenait un discours. Puis il se redressa et le Comte crut reconnaître son voisin, le Baron de Thulé, barde de mauvais renom, avec qui il avait eu quelques difficultés au printemps précédent.

Une question de frontière, anodine entre nobles, mais que le baron avait essayé de résoudre de manière violente. Une histoire qui aurait fini dans un bain de sang si le chevalier Nervalys, de l'ordre des archers, n'y avait mis son grain de sel. Depuis les deux hommes se vouaient une vive haine.

Le chevalier, quel qu'il fût, leva alors les bras et sembla entonner un chant. La vieille, à ses côtés paraissait chanter avec lui.

A ce moment l'action qui se déroulait au pied du château prit un cours nouveau et requit toute l'attention du Comte.

Comme la veille, les archers avaient attendu que le gros des monstres hurlants soit à une demi-portée de flèche avant de déchaîner un mur de traits mortels. Aujourd'hui les hommes étaient confiants, ils avaient vu l'effet de leurs projectiles sur les créatures. Cette fois au dernier moment, au-dessus de la horde, les flèches se heurtèrent à une barrière invisible. Quelques rares traits la traversèrent sans problème tuant ou blessant quelques monstres, mais la plupart rebondirent sur ce mur et par ricochet se perdirent au loin. D'autres enfin rebondirent complètement et retournèrent à leurs propriétaires. Deux archers tombèrent des remparts, tués par leurs propres flèches. Une dizaine de soldats furent blessés. Avant que le Comte n'ait eu le temps d'interdire un nouveau tir, une deuxième salve dans la foulée de la première avait été tirée des remparts. Cette fois beaucoup plus de flèches traversèrent la barrière

magique et aucune ne revint. Toutefois, l'effet sur la meute était négligeable. Là où, la veille, des dizaines de cadavres avaient fait un cortège sanglant au mouvement de la horde, il n'y avait aujourd'hui que quelques corps piétinés.

Une bien maigre consolation par rapport aux deux archers morts et à la dizaine de blessés. Ces bras vont bientôt nous faire défaut, pensa le Comte sombrement.

Fort heureusement, la troisième salve eut son effet habituel. Le bouclier semblait avoir perdu de son efficacité. Sur les remparts, les hommes, un moment désorientés, reprenaient confiance. Toute magie a ses limites et celle-ci, en fin de compte, ne semblait guère puissante.

A ce moment un nuage de fumée noire commença à se former devant les remparts cachant partiellement la horde. La quatrième salve de flèches se perdit dans cette obscurité, sans que personne ne puisse en constater l'efficacité. Avant que le brouillard ténébreux n'ait envahi le champ de bataille, le Comte eut le temps d'apercevoir à nouveau la silhouette sombre. Cette fois elle se dressait, solitaire, sur la colline. Il y avait juste une corneille noire (un familier ?) posée sur son épaule. Lorsque le cavalier tourna la tête, le Comte le reconnut formellement.

- Mais c'est vraiment le baron de Thulé ! hurla-t-il, en dégainant son épée. Le faquin ! J'espère que j'aurai le temps de lui trancher le cou pour lui apprendre à s'associer à cette engeance.

Le Comte cessa d'y penser lorsque le brouillard recouvrit le château. Déjà des bruits de griffes lui parvenaient. Des créatures grimpaient aux murailles sans que personne ne puisse les voir. Il décapita la première tête qui émergea dans la grisaille. Dès lors, il ne fut plus occupé qu'à taillader et à découper.

Lorsque quelques instants plus tard, le brouillard se leva, le soleil se répandit sur une scène de carnage. Des corps jonchaient un peu partout le chemin de ronde et les créneaux. L'ennemi y avait été repoussé, mais seulement au prix de lourdes pertes. Dans la plaine, la horde qui s'enfuyait, fortement réduite, s'était parée de couleurs plus vives. Le vermillon y étincelait. N'eut été l'horreur de la situation, on aurait pu se croire dans un défilé de carnaval.

Quelques dernières flèches rattrapèrent un faible nombre de créatures, les étendant sur les corps encore chauds de leurs semblables.

Rencontre dans la forêt

Au matin, de joyeux et insoucians gazouillis d'oiseaux réveillèrent Zarbelle. Allongée sur une banquettes moelleuse, elle mit un moment à

se rappeler où elle était. Boccob, épuisé par son enthousiasme de la veille était blotti tout contre elle. Elle lui caressa les cheveux en souriant. Les cartes ne lui avaient pas révélé cette fougue. Elle chassa ces pensées frivoles, avant de se mettre au travail.

Tout d'abord, il fallait nourrir Nestor le cheval. Celui-ci avait attendu patiemment pendant toute la nuit dans la grande roue afin d'être prêt, en cas de besoin, à repartir rapidement. Heureusement, tout s'était déroulé au mieux. Il n'y avait eu aucune alerte. Elle le fit donc sortir et le laissa brouter l'herbe de la clairière.

Ensuite, elle se mit à préparer le petit déjeuner. Un peu de gruau bien épais oublié par les trolls, et une tranche de chevreuil devrait suffire à mettre son maître de bonne humeur.

Celui-ci était d'ailleurs en train d'émerger d'un sommeil peuplé de petites Zarbelle gigotantes dans toute leur nudité. Assis sur le siège rembourré de la momobile qui leur avait servi de couche, le sexe en érection, il loucha vers elle d'un air intéressé. Puis son nez capta l'odeur de la viande fumante et il abandonna provisoirement toute idée lubrique pour ne plus songer qu'à se remplir l'estomac.

Sans un mot Zarbelle le servit, évita lestement ses mains baladeuses et puis se retira dans un coin de la clairière afin de procéder à la cérémonie des cartes du matin.

Nu, accroupi devant le feu, le sexe maintenant complètement recroquevillé, il l'observa en silence tout en dévorant à belles dents. Sans se soucier de son regard, elle étala devant elle son vieux châle de soie sur lequel elle disposa les soixante-dix-neuf cartes du jeu pharaonique. Au centre de la roue de sagesse elle commença, ainsi que le veut la tradition à retourner en croix cinq des vingt-trois atouts.

La journée sera difficile, se dit-elle en retournant le vingt-troisième atout⁸ et en le plaçant au centre du jeu. Mais cela, elle le savait déjà, elle l'avait lu la veille. Elle fronça légèrement les sourcils en retournant la seconde lame, il s'agissait de la carte sans nom. Liée à la première, les deux lames promettaient des carnages sans compter. Elle écarquilla franchement les yeux en voyant la troisième carte. Il s'agissait de la maison d'Anubis foudroyée par la colère de Zeus.

Boccob la vit retourner les deux derniers atouts d'une main tremblante. Il n'osa l'interroger lorsqu'elle ferma les yeux au-dessus du jeu, semblant se concentrer pour en tirer l'ultime signification. Ensuite, comme faisant

⁸ Ce vingt-troisième atout ne nous a pas laissés de nom. C'est la seule figure du jeu de tarot à avoir disparu dans la nuit des temps. Les experts en chiromancie se perdent en conjectures à ce sujet. Est-ce dû à une volonté supérieure des esprits qui animent les cartes ou bien au contraire, est-ce plutôt lié à la sagesse des anciens qui voyaient en cette lame un symbole trop puissant pour le laisser à la malveillance des temps futurs ? En tout cas il est peu probable que cet arcane dont le pouvoir a été si bien établi ait disparu accidentellement.

un effort sur elle-même, elle entreprit de retourner les cartes ordinaires en cercle autour de la croix. Elle procédait maintenant avec détermination, et sa main inéluctablement alignait des cartes toujours plus sombres les unes que les autres. Épées et bâtons s'entrechoquaient avec violence sous sa main implacable.

Lorsque le jeu fut totalement retourné, il voulut venir le voir, un peu par curiosité mais un peu aussi pour se rassurer. Les expressions qu'il avait vues défilier sur son visage l'avait alarmé. Elle ne lui en laissa pas le temps. D'un geste brusque, elle mélangea toutes les cartes et releva la tête, le regardant avec défi.

- Que... Qu'as-tu vu ? lui demanda-t-il, un peu troublé par son attitude.

- Je ne peux tout te dire, lui répondit-elle avec une gentillesse étudiée. Sache seulement qu'aujourd'hui, nous nous rendrons ensemble dans une grande maison, un château peut-être, et qu'en chemin nous verrons du sang et des larmes. Sache aussi que cette épreuve nous rendra plus proches et plus forts encore.

Brusquement elle se détourna, le laissant désespéré. Elle rassembla ses cartes et les enveloppa soigneusement dans le châle. Ensuite, elle mit le tout à sa ceinture avant de se relever pour commencer à ranger le camp.

Soudain, alors qu'elle était en train de s'activer, elle poussa une exclamation :

- Le lutin, vite, nous l'avons oublié !

Ils avaient effectivement oublié le petit lutin, tout à la découverte de leurs talents respectifs.

Ils se précipitèrent vers l'endroit où ils l'avaient couché la veille, pour le voir dormir paisiblement. Un peu honteux de leur oubli et de leur affolement, Zarbelle se pencha sur Mathom pour écouter les battements de son cœur. Rien.

Elle ouvrit de grands yeux et ne put dissimuler sa peine. Le petit lutin, à l'air si doux et gentil, était mort pendant la nuit. Il n'avait pas pu supporter la poudre. Elle se jeta dans les bras de Boccob en pleurant. Celui-ci lui tapota les cheveux, très embarrassé. Il se sentait un peu coupable car il se savait à l'origine de cette mort. Bien entendu, il s'agissait d'un accident et s'il n'avait pas secouru le petit être ce dernier aurait tout de même fini dans la marmite des trolls. Mais enfin, c'était lui qui, en définitive, avait envoyé la poudre meurtrière.

A ce moment, un éclat de rire les fit sursauter. Ils se retournèrent soudain pour voir le lutin les regarder d'un air moqueur. C'en était trop pour Zarbelle qui s'écria :

- Sale petit klong ! Tu ne l'emporteras pas au paradis.

Aussitôt elle lui allongea une taloche qu'il évita prestement.

- Laisse-le Zarbelle, tous les lutins sont comme ça et ils ne peuvent s'empêcher de faire des blagues idiotes, répondit Boccob, finalement soulagé.

Mathom lui fit une révérence ironique, enchanté du tour que prenait la conversation.

- Que effectivement, noble dame, que la nature ne nous a pas aussi bien pourvu que vous autres humains.

Il prit une mine très triste avant d'ajouter :

- Que c'est un grand malheur que nous n'ayons ni votre incommensurable balourdise ni même votre inépuisable bêtise.

Sur ce, il s'esquiva après une ultime pirouette, laissant Zarbelle ivre de fureur. Déjà, avant qu'ils n'aient pu bouger, il se trouvait à l'orée de la forêt. Un moment plus tard, au loin, dans les arbres, leur parvint à nouveau la voix flûtée de Mathom :

- Que nous nous revoyons à bientôt, grand Alchimécanicien. Que nous nous reverrons, que si les petites femelles ne te croquent pas avant !

- Quoi, qu'a-t-il dit ?

- Il m'a simplement appelé par le nom que me donne le peuple magique, expliqua Boccob. Pour eux je suis l'Alchimécanicien, celui qui marie les lois physiques pour créer des objets autres. Quant à la suite de sa phrase, il devait faire allusion à notre, hum... relation.

- Mais il a parlé de plusieurs femelles !

- Mais non. D'abord je ne connais que toi. Et puis ensuite c'est un lutin, il raconte un peu n'importe quoi. Il ne faut pas trop y faire attention, ils sont tous comme ça...

- Hum...

- Allez, et si on continuait notre chemin ?

Elle lui lança un regard soupçonneux avant de commencer à plier les bagages.

La Grange au Fou

La petite fée les avait conduits sans problème au travers de la sombre futaie, jusqu'au lieu-dit de la Grange au Fou. Grâce à elle, ils avaient cheminé rapidement et sans encombre dans la forêt si profonde et inhospitalière pour des humains.

Ils avaient bien dû éviter une petite troupe de loups mages en maraude, mais rien de bien grave. Avec le talent propre à sa race, Twilquiiviik les avait dissimulés sans trop de peine aux yeux de ces féroces créatures. Puis elle avait continué de les conduire, gardant sans cesse un œil sur le

cou de Firiël, comme si elle craignait que le collier ne disparaisse au dernier moment.

Il doit avoir beaucoup d'importance à ses yeux, pensa la jeune femme en se baissant pour contourner une branche basse.

Une fois rendue à la lisière de la forêt, Firiël lui avait remis le collier et aussitôt, Twilquiviik avait disparu sans même les remercier.

Maintenant ils étaient à la grange au fou. Là, un embranchement de la voie romaine les conduirait au château de Charroyé.

Désormais seuls, ils se sentaient plus vulnérables, comme si des forces maléfiques étaient en train de les observer, pour fondre sur eux à la première occasion. Corfin eut un haussement d'épaule fataliste. Personne n'était en vue, ils verraient bien. Ils s'engagèrent sur la voie romaine, après avoir vérifié leurs armes. Puis ils prirent l'embranchement menant au château. Rapidement, ils laissèrent derrière eux le carrefour, cheminant en silence dans une forêt aux aguets. Firiël avait du mal à marcher avec, en permanence, cette sensation d'un regard braqué sur elle.

Ils avançaient tout de même d'un bon train lorsque, la petite luciole s'envola de l'épaule de la jeune femme, comme prise de frénésie. A ce moment, jaillissant des fourrés, une bande d'une dizaine de trolls blancs se jetèrent sur eux. C'était des bêtes coriaces, carrées d'épaules et qui se stimulaient en criant. Ils arrivèrent sur eux avant qu'ils n'aient pu se concerter sur la tactique à suivre. Firiël eut néanmoins le temps de tirer son épée et de frapper son premier adversaire, lui tranchant net un bras, pendant que Corfin décochait coup sur coup deux flèches. Les deux traits tirés avec une précision mortelle firent tous deux mouche. Ils se retrouvèrent dos à dos avec la petite luciole tournant désespérément au-dessus d'eux, pour affronter la petite troupe maintenant réduite de trois membres. Corfin avait lâché son arc pour une épée courte tirée d'on ne savait où. Cette arme ne lui procurait aucune facilité par rapport à l'allonge de la massue du troll qui lui faisait face. Il était donc obligé de se défendre plutôt que d'attaquer, en essayant de parer les impressionnants coups de son adversaire, plus par son agilité que grâce à son arme. Dans le même temps, il devait rester sur place pour protéger son dos et celui de la jeune femme.

Celle-ci, de son côté, affrontait avec plus de bonheur deux colosses qui se gênaient mutuellement. Elle se battait avec une dangereuse grâce qui révélait une maîtrise profonde des arts martiaux. D'un revers élégant de l'épée, elle taillada le visage du premier de ses deux agresseurs qui, aveuglé par le sang, se mit à batailler au hasard. Elle para ensuite, adroitement, un coup à assommer un bœuf prodigué par le second troll. Négligemment, elle lui renvoya la pareille, faisant mouche à nouveau et

lui tailla l'épaule. Dans la foulée, elle porta une seconde botte au premier, l'éventrant sans rémission. Lâchant sa massue, ce dernier tomba devant lui, agenouillé, les mains croisées sur l'abdomen dans l'espoir de retenir ses tripes. Mais Firiël ne lui en laissa pas le loisir. D'un revers adroit, elle le décapita, envoyant sa tête bouler au milieu des autres trolls.

Ceux-ci, pendant toute l'échauffourée, avaient tourné autour des combattants, esquissant des attaques mais ne pouvant pas réellement porter de coups, faute de place. Ils avaient été refroidis par les deux premiers morts et par le blessé qui se tordait de douleur par terre. Apparemment, ils avaient cru pouvoir faire un parti facile aux deux voyageurs, malheureusement, la plaisanterie apparaissait beaucoup plus sérieuse que prévue. Pour certains la tête coupée qui leur roulait dans les pattes fut de trop. Ils tournèrent casaque et se ruèrent dans les buissons. Les autres restèrent indécis jusqu'à ce que Firiël achève son deuxième attaquant. Ce fut alors une débandade générale. Ne demeurait en lice que le protagoniste de Corfin que ce dernier lardait de coups, sans pouvoir réellement prendre l'avantage. Firiël le contourna et proprement, d'un seul coup d'épée, lui ouvrit le crâne. Le troll s'écroula dans une posture grotesque. Soulagée, la luciole vint se reposer sur son épaule.

- Vous savez, nous avons de la route à faire. Il ne faut pas perdre de temps à faire mumuse, commenta-t-elle ironiquement.

- Ma religion m'interdit les actes violents, ma sœur. J'étais en train de le convertir, répondit-il avec une nuance de reproche dans la voix.

- Eh bien, mon frère, il semblerait que pour un moine, vous ayez de la ressource dans vos bagages, dit-elle en montrant la lame courte que Corfin brandissait encore. Est-ce un bon moyen de convertir les trolls ?

- Oui, oui... Encore que je préfère mon arc.

Ils furent alors distraits de leur gentille petite conversation par un violent bruit de piétinement et des grognements féroces. Ils se retournèrent d'un bloc vers la nouvelle source de tapage.

A l'orée de la forêt, une douzaine de gros aurochs avaient pris à parti les trolls survivants et leur avaient fait un mauvais sort. Les aurochs, monstres énormes à l'air mauvais, avaient chargé les rescapés de l'affrontement et les avaient écrabouillés sans leur laisser une seule chance. Un gros mâle, terrifiant, s'était maintenant tourné vers Corfin et Firiël et grattant le sol de ses pattes antérieures s'était mis à renâcler. Le reste de la horde, pour l'instant dédaigneux des deux humains, continuait à piétiner joyeusement les cadavres des trolls.

Corfin attrapa en vitesse son arc et pointa une flèche vers le monstre. Bien entendu, il ne se faisait que peu d'illusion sur l'effet d'une ou deux

flèches. A la rigueur, ils auraient été capables d'affronter un auroch seul, mais tout un troupeau ? Ce dernier, continuait à grommeler en grattant furieusement le sol. Firiël s'aperçut avec surprise qu'elle comprenait ses grognements, comme si c'était de simples paroles.

- Dame, dites à l'archer de baisser son arme ou je lui lâche dessus mes compagnons.

- Euh...

Elle était trop surprise pour réfléchir clairement.

- Euh..., pourquoi vous obéirais-je ?

- Peut-être, parce que nous sommes, tous ici, alliés contre cette engeance. Nous sommes de bons citoyens de l'empire qui ont besoin de nous serrer les coudes dans ces temps troublés.

- Citoyens de l'empire ?

- Oui, à l'origine, nous sommes des légionnaires en mission. Je suis le centurion Randallen, venu m'enquérir, avec mes hommes, des activités louches d'un certain Baron de Thulé. Le dit Baron nous a accueillis fort civilement, nous permettant de monter notre camp dans l'enceinte de son château. Mais au matin de la première nuit, nous étions tous transformés en un troupeau bon pour l'abattoir... Vous connaissez comme moi la valeur gustative des aurochs ?

- Oh ! Oui, en vous regardant, si je ne me lèche pas les babines, c'est par pure politesse.

- Hum, merci. Où en étais-je ? Ah ! Oui. D'après ce que j'ai compris, le sort fut l'œuvre d'une vieille sorcière qui accompagne toujours le baron dans ses déplacements. Nous n'avons rien pu faire; nous avons été parqués non loin du château et engraisés comme de vulgaires cochons. Vous savez comme la viande d'auroch est recherchée. Bientôt d'ailleurs, vous, les humains, vous les aurez tous tués. J'ai vu mes camarades partir les uns après les autres au marché ou aux cuisines. Un jour à la faveur d'une distraction des gardiens, nous avons réussi, à une petite quinzaine à nous enfuir. Depuis, nous errons dans la forêt, en essayant d'éviter les chasseurs. Non pas que nous ne les craignons dans un affrontement de front, mais ils parsèment nos sentiers de fosses pleines de pieux. Deux de nos camarades sont morts ainsi. Mais le pire, en définitive, ce sont les tracasseries des lutins.

- Mais qu'avez-vous à grogner comme ça ? interrogea Corfin assez nerveusement.

- Tu n'as qu'à écouter, lui lança Firiël avant de retourner son attention vers l'auroch.

Celui-ci lui expliqua :

- C'est normal Dame, s'il ne comprend rien. Seules les pucelles peuvent comprendre les animaux magiques, ce qui n'est apparemment pas son cas.

- Ah ! ...

Elle se retourna alors pour expliquer la situation à Corfin.

- C'est un de mes amis et si tu ne baisses pas ton arc rapidement, je lui demande que ses copains t'enfoncent une ou deux paires de cornes dans les fesses. Il pense comme moi que ça te ferait du bien.

- Attends. Ne me dis pas que tu parles avec cette chose ?

Par précaution, il baissa tout de même son arc.

- Cette chose est mon ami. J'ai le droit de causer avec mes amis ? Non ? Elle se retourna avec une parfaite mauvaise foi et s'adressa à l'auroch qui suivait, admirativement leur conversation.

- Tu viens avec nous, Randallen ? Nous nous rendons au château de Charroyé.

- Écoute petite. J'aime bien ton aura. Aussi, je veux bien t'accompagner. Mais à proximité du château nous vous laisserons; il y a trop de chasseurs par là-bas. Enfin, ça nous fera un bout de chemin sur la voie romaine... Ça nous rappellera le bon vieux temps.

Il prit vigoureusement la tête de la troupe.

- Allez, en avant. Une ! Deux ! Une...

Au bout d'un petit moment Corfin demanda d'une voix douce :

- Est-ce que ton copain va grogner comme ça tout le temps ?

Le choc

Ils reprirent la route dans une humeur mitigée.

Zarbelle, croyant aux prédictions des lutins se demandait pourquoi le petit Mathom avait mentionné des femelles (avec un S). Les cartes lui avaient parlé de sang et de morts mais pas de femelleS. L'envie la démangeait d'interroger les cartes plus en détail sur le sujet, mais en même temps, elle préférait attendre d'être plus tranquille pour le faire. Cela ne l'empêchait pas d'être de mauvaise humeur. C'est dans cet état d'esprit que depuis la fuite de Mathom, elle avait repoussé fermement toutes les avances érotiques du jeune garçon.

Boccob, quant à lui, se posait également de nombreuses et fort importantes questions. Pourrait-il bientôt refaire l'amour ou bien devrait-il attendre jusqu'au soir ? Il avait fait une timide avancée dans ce sens mais avait été impitoyablement refoulé.

Evidement, il n'en comprenait absolument pas la raison. Elle avait semblé y prendre plaisir la veille, en en redemandant même. Elle l'avait couvert de caresses et de baisers, s'était ensuite abandonnée et, maintenant, lui refusait ce monde merveilleux. Pourquoi ?

Il ne savait pas encore, que rien ne doit être demandé aux femmes, mais que tout doit être pris fermement de par le droit de la nature⁹. Aussi en était-il réduit à attendre le bon vouloir d'une créature de loin son inférieure¹⁰.

Mais n'est-ce point là, la malédiction qui pèse sur tous les grands hommes y compris les troubadours ? La salle tout entière opina à cette déplorable évidence.

Seul Mathom gloussa de rire. Les affaires humaines lui apparaissaient parfois comme un peu grotesques.

Peut-être pourrai-je m'affranchir de ces contraintes d'humeur que me pose cette petite Zarbelle, songea Boccob. Une femelle mécanique ne devrait pas être excessivement difficile à produire. Il n'y a guère de choses en elle. Seulement un peu de peau, de poils, une structure articulée et une intelligence sommaire... Il faut absolument que je me rende à Rome, se dit-il, pour consulter le traité des automates de Vitruve. D'après le peu que j'en sais, Vitruve a surtout utilisé l'énergie hydraulique pour réaliser ses clepsydres et autres machines merveilleuses. Cette source d'énergie conviendrait parfaitement à une femelle mécanique car, comme j'ai pu le constater hier soir, la femelle humaine est de nature essentiellement humide¹¹.

Ils allaient ainsi, chacun plongé dans ses pensées lorsque, soudain, ils virent au milieu de la route un guerrier en position de combat, sa longue épée les menaçant de manière dérisoire.

⁹ C'est une des théories en vigueur à l'époque que nous avons redécouvert avec surprise... et un peu d'envie. Bien qu'elle ne soit absolument pas applicable ni même défendable de nos jours.

¹⁰ La aussi, nous laisserons le lecteur seul juge de cette affirmation fort péremptoire.

¹¹ Ce projet fut mené à bien beaucoup plus tard. L'énergie hydraulique auquel il est fait allusion ici ne fut toutefois pas suffisante et c'est au terme de nombreuses et longues recherches que Boccob réussit à synthétiser le principe féminin. Les historiens s'accordent à penser que cette invention fut très importante pour notre société. Elle serait à l'origine de la grande période de calme et de prospérité qui s'ensuivit, permettant de neutraliser les effets néfastes de l'influence féminine sur les cultures médiévales. A cette époque et pour bien des siècles la femme est restée à une place qu'elle méritait sans perturber la vie civile comme elle le faisait dans les temps primitifs. Aujourd'hui cependant pour le meilleur comme pour le pire, cette situation a bien changé.

Boccob débraya prudemment, afin de ne pas perdre l'inertie de la grande roue tout en diminuant sa vitesse. Il pourrait ainsi, si le guerrier s'avérait réellement dangereux, reprendre de la vitesse rapidement. En attendant, il ralentissait, afin de voir ce que désirait l'énergumène. Il profita de sa perte de vitesse pour vérifier ses armes. Les fouets frontaux et latéraux étaient bien tendus, les lance-flammes pleins. Il disposa à côté de lui sa petite arbalète et son pistolet anti-magie, après les avoir rechargés. A priori, un guerrier seul ne devait pas faire le poids.

Mais pourquoi ce crétin s'obstine-t-il à rester au milieu de la route, se demanda-t-il ?

Il ne voulait pas tuer, ni même estropier le malheureux. Il souhaitait simplement que cet imbécile dégage du chemin afin qu'il puisse passer.

Zarbelle, de son côté avait sorti de sa ceinture la méchante petite dague prise dans le butin des trolls. Elle la pointait d'un air menaçant devant elle, tout en affichant un air farouche. En fait, elle pensait que les événements annoncés par les cartes allaient probablement se produire.

Boccob, toutefois, la regardant de côté, se mit à rire devant l'air résolument agressif avec lequel elle brandissait son couteau. Elle le regarda, déroutée, puis lui sourit. Devant le danger, à nouveau, ils se rapprochaient.

Ils se rapprochaient comme l'avait indiqué les cartes.

Mathom va moins beaucoup mieux

Mathom sentit le rire s'étrangler dans sa gorge. Il secoua la tête avec énervement. Qu'avait-il fait avec ces humains ? Il n'arrivait plus à savoir ce qui lui était arrivé. Il sentait bien que quelque chose de trouble s'était produit. Mais quoi ? Il n'avait pas les yeux trop clairs ce matin. La forêt lui paraissait brumeuse, triste et morne. Toute magie en était partie.

Il marcha lentement, suivant sans le voir un sentier et, au détour du chemin, il découvrit une vaste fosse, profonde et noire.

Qu'un piège creusé par des trolls, que pour attraper toute sorte de gibier, pensa-t-il avant de continuer, son intérêt nullement éveillé. Il contourna la fosse sans plus la regarder, et poursuivit sur le sentier.

Le jour s'était levé depuis une bonne heure et la forêt resplendissait de tous ses arbres chargés d'or et de bronze, sous le timide soleil matinal. De petits animaux, véritables clowns industriels, s'affairaient en tout sens, comme inconscients de la présence du lutin. Un faisan poussa l'insolence jusqu'à le regarder avec curiosité, comme s'il n'avait jamais vu un être semblable. D'ordinaire, tous les animaux auraient depuis

longtemps disparu à la vue d'un lutin. Aujourd'hui, nul ne semblait éprouver la moindre inquiétude à son sujet, un peu comme si tous percevaient son apathie.

Il passa devant un couple d'écureuils, en les regardant vaguement. Il commença à esquisser un geste, comme s'il devait faire quelque chose, puis il s'arrêta indécis. Une vague idée lui était venue, mais maintenant, elle lui échappait. Il devait faire apparaître une noisette, mais pourquoi ? Pas pour les écureuils en tout cas. Ces derniers avaient autre chose à faire qu'à courir après de fausses noisettes.

Il baissa la tête, découragé. Il ne se souvenait déjà plus de ce qu'il avait en tête un instant plus tôt. Il poursuivit son chemin, les yeux dans le vague.

Quelques temps plus tard, toujours suivant le sentier, il déboucha dans une grande clairière. Celle-ci lui rappelait quelque chose mais il n'aurait su dire quoi. Il nota distraitemment les traces légères d'une biche, mais ne vit pas ses propres pas. Les lutins ont par nature, le pied si léger qu'eux-mêmes ne sont pas toujours capables de retrouver les rares empreintes qu'ils laissent sur le sol.

Plus loin, il retrouva les marques nettes et sans grâce de deux lourdauds d'humains. Ceux-ci avaient piétiné la douce herbe de la clairière sans aucune sorte de respect pour les petites clochettes qui la parent lorsque vient l'automne. Au centre, un buisson de sauge gardait l'odeur tenace de ces inintéressants individus. L'un d'eux devait être une vierge, une odeur somme toute agréable, mais tellement fugace. Il fronça un peu du nez, l'odeur se poursuivait non loin vers le sud. La vierge se dirigeait avec son compagnon directement vers le château de Charroyé.

Bon débarras.

Il s'allongea dans le buisson du centre, bercé par l'odeur de la vierge à laquelle se mêlaient les senteurs automnales de la sauge. L'odeur enivrante le berça doucement. Il s'endormit dans la chaleureuse lumière du soleil.

Une mouche, une des dernières attardées de la saison, hésita un instant avant de se poser sur son nez. Elle y trotta un moment, cherchant on ne sait quoi puis s'envola en bourdonnant. Un nez de lutin n'est jamais très folichon. Pas de quoi nourrir une mouche. Plus tard, une corneille noire arriva à tire d'aile. Elle se posa sur une branche et l'observa attentivement. C'était une méchante corneille, arrogante comme une vieille femme tôt aigrie par l'âge.

Au-dessous d'elle, insouciant, le lutin dormait à poings fermés, ronflant légèrement. La corneille se mit à attendre patiemment.

Une heure passa. Le lutin dormait toujours sous le regard attentif de la corneille. Tout était tranquille lorsqu'un léger chant leur parvint de la forêt.

*... recordées
Je n'attends miséricorde.*

*Gnome n'est de tel parage
Ou lignage
Ou corsage
Qui soit sage,
Si en Fortune se fie,
Car elle est si très sauvage
En courage
Sans langage
Que c'est rage.*

Par un chemin qui donnait dans la clairière, apparut un petit personnage bizarre.

Dans l'arbre la corneille battit un moment des ailes, comme pour se réveiller, puis se carra sur la branche.

Le personnage avait une allure comique. C'était un vieux gnome vêtu d'une robe tachée et d'un bonnet de laine rouge. Il avançait en se dandinant directement vers le dormeur. Il avait une barbe folle, à moitié déplumée, qui lui donnait l'air d'un vieux hibou mal empaillé. Tous les habitants de la forêt auraient reconnu en lui Sofriber-al-kadi-sur-gelait, le célèbre sage gnome (pour peu, bien sûr, que les gnomes soient sages). Il s'approcha du lutin endormi tout en continuant de chanter.

*On l'appel fol s'y fie.
Car personne ne défie,
Mais épie
La partie
Endormie
Pour avoir à l'avantage.¹²*

...

Arrivé devant le dormeur, il s'interrompit et lui flanqua un vigoureux coup de pied dans les côtes.

¹² Que le lecteur, cultivé ne s'étonne point, pas plus que les lettrés dans la salle face à Megarops Lar'sgasé. Ce poème fut composé en son temps (quelques siècles plus tard) par Jean Regnier. Il s'agit de " le lai du prisonnier" composé vers 2190 (après FDR). Mais il est dit de source sûre, que Jean Regnier l'avait lui-même copié à partir de vieilles archives gnomes. Il s'agit donc du premier plagiat interracial de l'histoire multiraciale romaine.

- Debout là-dedans ! C'est point une honnête heure pour dormir. Espèce de fainéant de lutin !

Mathom ouvrit les yeux, un peu ahuri. Visiblement il n'avait toujours pas récupéré de la veille.

- Quoi, qu'est-ce...

- Stupide kobold, je t'ai attendu toute la matinée, dans ma cabane. Il faut se déplacer pour te voir maintenant que tu as le collier ?

- Mais, mais...

- Réveille-toi, ventre mou, et donne-moi le collier.

- Mais quel collier à la fin ?

Sofriber-al-kadi-sur-gelait parut frappé d'un coup sur la tête. Ses yeux s'étrécirent et il contempla d'un air suspicieux le lutin.

Sur la branche la corneille se pencha, comme pour mieux écouter.

- Je vois que tu cherches à faire monter les enchères.

Puis il se pencha sur lui d'un air rusé :

- Que veux-tu de plus que ce dont nous avons convenu ?

- Mais, mais, je ne te connais pas, vilain barbu... et puis, je n'ai jamais eu aucun collier.

Le gnome devint furieux. Il commença par rougir avant de devenir tout violet et d'éructer :

- Attention à toi. J'ai les moyens de te tourmenter pour l'éternité...

Sa voix était lourde de menaces. Devant lui, terrorisé, Mathom se recroquevillait.

Le gnome réfléchit un instant avant d'ajouter sur un ton mielleux :

- Supposons que je te transforme en humain. Tu seras déchu de tout pouvoir, tu erreras comme ces malheureux sur cette terre, tu seras sale et bête, visqueux et morveux. Tu mourras, car ils ne vivent que peu de temps et toujours dans l'attente de la camarde. Tu iras dans leur abominable paradis, chanter sans cesse des alléluias au grand barbu. HA ! HA ! HA ! Et puis, je te prendrai quand même le collier quand je te transformerai. HA HA ! ...

Il s'interrompt, soudain, surpris par quelque chose qu'il était seul à voir. Il observa attentivement le lutin à ses pieds. Celui-ci se recroquevilla encore plus, ne comprenant toujours rien, mais persuadé de devenir dans la minute un horrible humain. Sur sa branche la corneille écoutait toujours aussi attentivement.

- Mais, mais... Ma parole, tu as perdu toute magie ? Mais qu'as-tu donc fait ? Encore un de tes tours qui a mal fini ? Attends un peu...

Il farfouilla dans ses poches et en sortit une invraisemblable quantité d'objets hétéroclites avant de retrouver une petite fiole d'une jolie couleur rose. Sans demander quoi que ce soit au jeune lutin, il lui enfourna le

contenu de la fiole dans la bouche, le forçant à avaler. Il recula ensuite d'un pas ou deux, pour contempler le résultat de son action.

Celui-ci ne se fit attendre : le lutin, plutôt que de se voir transformer en humain, préféra s'évanouir sur place.

La rencontre sur la voie

La petite luciole s'envola. Firiël se crispa un instant se souvenant de l'épisode des trolls. A ce moment, elle entendit venir le monstre, loin derrière elle. Elle se retourna prestement tout en dégainant son épée. Autour d'elle, il n'y avait plus de signe des aurochs; ils s'étaient enfuis et à nouveau, ils étaient seuls sur la voie romaine. D'un signe de tête, elle indiqua à Corfin un buisson, d'où il pourrait arroser d'un feu nourri toute la route, sans la gêner.

Quelques instants plus tard, alors qu'ils tenaient fermement leur position, le monstre apparut au loin dans un long hurlement. Ce n'était pas un dragon, pas même un broque, une de ces hideuses montagnes de chair habillées de haine. C'était simplement un monstre de cauchemar, tout droit sorti de l'enfer pour les poursuivre. Il fonçait vers eux à toute allure, lorsqu'il se mit à ralentir, comme pour prendre leur mesure. Deux cavaliers étaient juchés sur son dos, brandissant des couteaux.

Firiël prit les trois respirations rituelles, brandit son épée devant elle, la pointe légèrement relevée et attendit. Elle était détendue, complètement centrée sur elle-même, prête à l'impossible.

Curieusement, depuis sa rencontre avec le dragon dans l'arbre, elle avait l'impression de mieux maîtriser son corps et surtout son état de rêveuse. De même elle semblait mieux s'accorder avec son épée, trouvant des positions où l'énergie pouvait couler plus librement. L'espace autour d'elle acquérait alors une nouvelle densité.

Pour l'heure elle se sentait bien, à mi-chemin entre rêve et réalité. Elle avait atteint un rare moment de maîtrise où tout semblait possible. Elle comprit en un éclair que, depuis qu'ils étaient sortis de l'arbre, ses pouvoirs avaient considérablement augmenté.

Elle fit circuler un peu plus vite l'énergie en elle : de la pointe de l'épée à sa vulve où l'hymen intact lui garantissait une pureté sans faille.

De la vulve à la pointe. Plus vite.

De la pointe à la vulve. Plus vite encore.

A chaque aller-retour, elle accélérât le déferlement de la vague donnant à chaque fois plus de force à son champ personnel. Elle accumulait en

elle, sur ce chemin magique une énergie considérable qui la rendait un peu euphorique.

Maintenant, elle sentait l'air vibrer autour d'elle.

De la vulve à la pointe. De la pointe à la vulve.

Au ralenti, toutes ses perceptions en éveil, elle analysa son environnement. Corfin, un peu interloqué par le monstre était néanmoins prêt à tirer toutes ses flèches pour la défendre. Il en avait deux pour les deux cavaliers et une troisième aussitôt pour le monstre. Les aurochs, aussi, étaient là, déployés en éventail, prêts à tenter une charge. Elle reporta son attention sur la progression du véhicule. Car c'était un véhicule et non pas un monstre. C'était un grand chariot à moitié magique et à moitié mécanique, monté par deux enfants apeurés.

Elle avait, maintenant, accumulé tellement d'énergie qu'elle aurait pu brûler le chariot d'un simple geste. Ce serait si facile. Mais c'était inutile.

Elle laissa à regret l'énergie se dissiper autour d'elle. Ou plutôt non ; elle s'aperçut avec surprise, au moment où elle relâchait son contrôle que cette énergie lui appartenait toujours. Elle avait simplement renforcé son aura. Elle se sentait forte, rayonnante et vibrante.

A ce moment la flèche vibra dans le ciel, suivi aussitôt de sa sœur.

Catastrophe.

Pourquoi tuer deux enfants apeurés ?

Sans même y penser, elle banda sa volonté et détourna les deux flèches. Puis elle lâcha son épée et la laissa se ficher en terre devant elle. Elle leva alors les mains en signe de paix, mais aussi, pour indiquer à ses compagnons de ne rien faire.

Le monstrueux véhicule ralentit doucement, puis s'arrêta à une trentaine de pas. Il hurla d'une voix forte qui surprit la jeune femme qui attendait des cris enfantins.

- QUI ETES-VOUS ? QUE VOULEZ-VOUS ?

- Je suis Firiël, vierge guerrière, grande voyageuse et redresseuse de tort. Mais vous-même, votre équipage m'intrigue. Qui êtes-vous donc ?

Dans la momobile, Boccob et Zarbelle s'agitaient. Boccob répugnait à charger la jeune femme qui levait toujours les mains en signe de paix. Mais d'un autre côté, il pouvait très bien s'agir d'un piège. Il avait entendu parler des sirènes qui hantaient la rivière Rhin si proche. Peut-être s'agissait-il d'une sirène de la route ? Mais Zarbelle ne lui laissa pas le choix. Elle lui flanqua un vigoureux coup de coude en lui disant d'une voix tout excitée :

- C'est elle, c'est la dame d'épée désarmée. Il faut la suivre aujourd'hui, elle nous sauvera.

- Hein ? Sauvera ? De quoi ?

- Elle et ses compagnons nous sauveront du carnage qui va bientôt se produire ; sans elle nous sommes perdus.

- Ah ! Nous allons voir.

Firiel qui attendait une réponse fut à nouveau surprise par l'amplitude et la force de la voix provenant du véhicule.

- BONJOUR NOBLE DAME, POUVEZ VOUS NOUS PRÉSENTER VOS COMPAGNONS ?

- Je suis accompagné d'un véritable moine errant dénommé Corfin, ainsi que d'une troupe d'aurochs, anciennement légionnaires romains. Nous sommes en route vers le château de Charroyé et nous vous invitons à nous accompagner si cela vous dit. Les routes ne sont pas sûres en ce moment.

Elle s'exprimait avec une tranquille assurance, qu'était bien loin de partager Corfin toujours dissimulé dans l'ombre. Depuis le début il se sentait dépassé. Pour la première fois depuis bien longtemps, il avait vu ses flèches rater leur cible. Puis, il avait assisté sans rien comprendre à leurs différents échanges, la trouvant finalement bien audacieuse, ainsi désarmée, face au danger que représentait ce monstre. Il croyait d'ailleurs que c'était ce dernier qui avait détourné les flèches par un grand pouvoir magique. Comme il respectait beaucoup les grands pouvoirs magiques, il en était venu à avoir beaucoup de respect pour le monstre rugissant.

Randallen quant à lui, d'ordinaire homme fin et réfléchi, sous son apparence d'auroch, se sentait déchiré entre deux aspirations. D'une part attendre et voir ce que voulait le monstre afin, peut-être, de percer ses secrets et connaître ses faiblesses. Ça c'est ce que lui recommandait son côté humain. Mais par ailleurs, il renâclait d'envie de se mesurer dans une folle charge à la bête. Un mâle de forte prestance et d'orgueilleuse race, d'après son apparence. Il balançait longtemps entre ses différentes pulsions, grattant rageusement le sol devant lui. Puis, finalement le côté humain fut le plus fort. Il regarda la scène et écouta attentivement la conversation qui se déroulait.

Firiel s'était avancée vers le véhicule, les mains libres, laissant son épée de pierre plantée derrière elle. Elle sourit au garçon et, les mains bien en évidence, lui demanda :

- De graves événements se sont produits ces derniers temps dans la région. Je n'en ai pas bien compris la signification mais il me semble que nous devons nous entraider.

- Quel type d'événement ?

- Les créatures magiques se sont, semble-t-il, liguées pour annihiler des villages entiers. A quelques lieues d'ici nous avons été attaqués par une bande de trolls blancs.

- Nous avons vu leurs cadavres et d'ailleurs, nous avons, hier soir, eu affaire à ces même créatures, ou tout au moins à leurs frères. D'où viennent-ils ?
 - Ce sont des lointains cousins des trolls de nos régions, ils sont plus féroces et plus cruels encore. Je ne sais pas exactement pourquoi ils sont venus par ici, mais cela doit avoir un rapport avec les événements. Peut-être que quelqu'un les a appelés.
 - Ca alors ! Voilà qui est grave. Que fait l'empire ?
 - L'empire est loin et une de ses légions a été exterminée, il n'y a pas longtemps. Nul doute que l'empereur n'envoie des renforts, mais il se passera bien du temps avant qu'ils arrivent.
- Firiel fit une pose puis reprit.
- Nous nous rendons au château de Charroyé. Voulez-vous nous accompagner ? Nous formerons ensemble une troupe plus forte et là-bas, nous pourrons prendre conseil auprès du Comte de ce qu'il convient de faire.

Les portes du château tombent

Le Comte soupira.

Ouf ! Finalement, ils avaient réussi à repousser ce terrible assaut sans trop de mal. Malheureusement, le quart de la garnison avait été décimé et, sur le moment, il avait cru que tout était perdu. Mais en face, l'ennemi avait également énormément souffert. Actuellement, ils n'étaient plus suffisamment nombreux pour pouvoir réellement les inquiéter. Les murailles du château étaient toujours debout, solides et rassurantes, prêtes à les protéger. Ainsi, même s'ils demeuraient toujours incapables de chasser leurs opposants, car trop faibles pour une bataille rangée, ils avaient bon espoir de leur tenir tête jusqu'à l'arrivée de renforts. Les légions romaines, établies en garnison à Toulus et alertées par les nombreux réfugiés, viendraient certainement très vite voir ce qui se tramait dans la région.

Contre toute attente, l'espoir demeurait. Il suffisait d'attendre et de tenir bon.

Pour l'heure, l'ennemi devait être occupé à lécher ses plaies. La meute s'était massée sur la colline autour du baron de Thulé dont la haute silhouette dominait la scène.

Dans la plaine désertée, au pied du château, une patrouille d'une dizaine de piquiers était en train d'achever les blessés ennemis et essayait de récupérer toutes les flèches en bon état. Ils en avaient encore un grand

nombre en réserve mais mieux valait se prémunir contre tout risque. La capacité de tir des archers était un élément trop stratégique pour la défense du château.

Le Comte essaya d'imaginer ce que pouvait tramer le baron de Thulé Il ne disposait plus d'assez de troupes pour tenter un assaut direct. Pas même avec l'appui de la magie.

A ce moment un archer poussa un cri d'horreur.

De partout les morts étaient en train de se relever. En peu d'instant la plaine fut un grouillement de cadavres. La patrouille de piquiers qui continuaient à ramasser les flèches, fut aussitôt submergée, presque sans bruit. Sur les murailles, les cadavres de monstres et d'archers, avec une macabre solidarité s'étaient aussi redressés. Déjà ils engageaient le fer avec les défenseurs. Là, le rapport de force n'était pas trop défavorable. Aussi, après un premier instant de surprise, les piquiers et les archers purent-ils contenir les quelques zombies qui se trouvaient en haut des murailles. Le Comte lui-même fut assailli par un hideux zombie qui lui avait été, peu de temps auparavant, un de ses propres gardes. Il se défendit avec acharnement, mais la créature semblait insensible à tous les coups d'épée qu'il pouvait lui donner. Il lui avait déjà tailladé le ventre, les mains et la face et ce dernier continuait à avancer avec une froide détermination, les mains tendues en serre devant lui.

Comment l'arrêter, se demanda le Comte, commençant à ressentir les affres de l'angoisse ?

Il dut parer d'un revers d'épée une attaque du monstre et il lui arracha presque la main. Celui-ci, cependant insensible à la douleur, continuait d'avancer en le menaçant.

Heureusement qu'il est beaucoup plus lourd et raide qu'un vivant, pensa le Comte en renouvelant ses moulinets défensifs.

Soudain le mort-vivant disparu. Surpris, le Comte se figea s'attendant à une nouvelle diablerie. Mais ce n'était qu'un de ses piquiers qui, du bout de son arme avait accroché le zombie et l'avait précipité dans le vide. Le Comte soupira de soulagement. Un peu partout sur les remparts, ses hommes faisaient de même. La plupart des morts-vivants, ainsi précipités, s'écrasaient au pied des murailles et ne bougeaient plus. Certains, cependant, animés par une inébranlable haine continuaient à remuer faiblement.

Le Comte regarda alors vers la plaine. L'innombrable armée des morts déferlait avec lenteur vers le château. C'était très impressionnant.

Comment pourra-t-on l'arrêter se demanda-t-il ? Ils avaient déjà eu bien du mal avec les vivants, mais là ? Ils seront probablement insensibles aux flèches. Au feu ? Oui, c'est ça avec des flèches enflammées !

Il fit rapidement passer le mot d'ordre et peu après, des traits de feu s'élevèrent dans le ciel. Les flèches se fichaient par centaines dans les corps sans vie. Malgré cela, les zombies continuaient implacablement à avancer, le corps bardé de flambeaux. Enfin, un premier zombie s'écroula, brûlant complètement. D'autres à sa suite se couchèrent, eux aussi en flamme. Mais malgré ces petits foyers, le gros de la troupe continuait à avancer. Ils arrivèrent ainsi en masse au pied des murailles, après avoir essuyé de nombreuses autres salves enflammées et laissés un cortège de corps flambants derrière eux.

A ce moment les portes du château s'ouvrirent.

Le Comte sursauta.

- Quelle est cette nouvelle diablerie ?

Puis réalisant :

- Quel est le sale traître qui a bien pu faire ça ?

En plissant les yeux, il distingua une ombre qui s'enfuyait le long d'un mur. Mais déjà les zombies étaient dans la cour. Il la perdit de vue pour se concentrer sur la situation. L'inconnu ne perdrait rien pour attendre.

Dans la cour, la masse des morts-vivants faisait une bonne cible pour les archers disposés en haut des murs. Les traits de feu tombaient de partout et les cadavres grésillaient en s'enflammant. L'odeur de chair carbonisée était horrible. Cependant, les assaillants paraissaient beaucoup trop nombreux. Lentement, ils gravirent les escaliers des murs Nord et Est, repoussant petit à petit les défenseurs. Ces derniers utilisaient pourtant la tactique qui avait déjà fait ses preuves, la seule possible face à l'insensibilité de ces machines à tuer. Du bout de leurs piques, ils écartaient les zombies, les poussant vers le vide pour les faire dégringoler de l'escalier. Au début, comme l'action se situait au bas des marches, les zombies une fois à terre se relevaient et revenaient aussitôt prendre part aux combats. Par contre, dès qu'une ouverture était laissée libre par un piquier débordé, aussitôt, un mort vivant s'y engageait, y laissant au besoin un bras ou une patte mais repoussant à chaque fois la défense vers le haut. De temps en temps un des piquiers, trop lent pour reculer ou alors trébuchant dans les marches, se faisait agripper et déchiqueter sur place.

Petit à petit les défenseurs, de moins en moins nombreux, se faisaient repousser vers le haut des murailles. L'avancée se ralentit toutefois, car maintenant, les zombies qui chutaient du haut des escaliers ne se relevaient plus.

Seul, l'escalier sud résistait bien. Le Comte remarqua que le curé du village, Fromentus, y faisait du bon travail. Il tenait un crucifix d'une main, murmurant probablement des prières sans queue ni tête. Mais si le pouvoir de la petite croix pouvait retenir la fougue des morts vivants,

c'était surtout un solide gourdin, manié d'une main de fer qui faisait des ravages dans leurs rangs. Le Comte se demanda un moment comment il faisait. Un coup ou deux seulement lui suffisait à écrabouiller les monstres qui ne se relevaient plus, alors que les épées les mieux affûtées ou les piques les plus acérées semblaient n'avoir aucun effet. La seule autre tactique étant de précipiter les morts-vivants du haut des remparts.

Vint le moment où les flèches manquèrent. Les archers avaient fait du bon travail, brûlant les trois-quarts des cadavres ambulants. Cela ne suffisait cependant pas et la centaine de zombies encore debout était bien près de prendre pied sur la muraille. Le curé, lui-même se fit déborder; il fut sauvagement griffé par un grand zombie et ne dû son salut qu'à un recul précipité. Mais maintenant, il semblait épuisé, peut-être même blessé, et ses coups paraissaient manquer et de force et de précision.

A ce moment le Comte se retourna. Que faisaient les assaillants, les vrais, les vivants ? Ce qu'il vit le fit sursauter. Ils avançaient en masse compacte, doucement et sans bruit pour les déborder de toute part. Ils allaient certainement escalader la muraille afin de leur tomber dessus par-derrière. Il envisagea la situation; elle apparaissait comme désespérée.

Déjà quelques zombies, au prix de terribles pertes, avaient pris pied sur la muraille nord. Là, ayant éliminé tous les piquiers, ils étaient en train de massacrer les archers qui n'avaient plus de flèches et étaient mal équipés pour leurs résister. Il ne restait plus qu'une chose à faire : s'enfermer dans le donjon pour présenter un front plus étroit aux assaillants. Il hurla à la retraite et se dirigea en courant vers cet abri.

Sofriber-al-kadi-sur-gelait s'en va bredouille

Sofriber-al-kadi-sur-gelait venait de décider de se couper la barbe. Il estimait que ce ne pouvait qu'être de la faute de cet appendice pileux, pour l'heure fort déplumé, s'il avait perdu le Grand Collier de l'Ultime Sagesse. Plutôt que de passer son temps à le mâchonner, par pur plaisir esthétique, il aurait mieux fait de surveiller ce grolamch¹³ de lutin.

¹³ Le grolamch est un animal à poil laineux, doté d'une faible capacité neuronale, qui hante les forêts européennes méridionales. Les neurobiologistes sont divisés sur ses capacités adaptatives. Résiste-t-il à l'inévitable pression prédatrice grâce à son manque chronique d'intelligence qui en fait une fort peu honorable proie pour les fiers prédateurs de la forêt tempérée, ou alors n'est-ce pas plutôt une sorte de déguisement habile lui permettant de passer justement inaperçu. Toujours est-il que, malgré son comportement extrêmement stupide, ce curieux animal a pu survivre jusqu'à nos jours. Bien entendu seuls les gens du petit peuple, grâce à leurs pouvoirs magiques sont capables de débusquer les grolmochs. Les humains, trop balourds, n'en ont jamais vu spontanément.

Celui-ci, en effet, après avoir ingurgité la potion, s'était vu régénéré dans ses souvenirs et dans ses pouvoirs. Face à un gnome fort en colère, il avait avoué, la tête basse, son abandon de poste et son inconstance. Pour une fois il avait été honnête, peut-être la première et la dernière fois de sa vie.

Finalement rien de bien surprenant dans cette insouciance pour un lutin, pensa le gnome. Il aurait dû s'en douter à l'avance. Certes, en définitive, il ne méritait pas la possession d'un appendice pileux aussi délicieux. Il allait se le couper sans tarder.

Il réfléchit un instant.

Quel était le sort le plus intéressant? Probablement une conversion masse, vitesse et énergie. Oui, c'est cela même. Je vais convertir la masse de ma barbe en vitesse, comme ça, à énergie constante, je pourrai aller bien plus rapidement. C'est finalement une punition suffisante. Je pourrai gagner du temps et je ferai plusieurs choses dans l'intervalle temporel que m'aurait pris une seule action en temps normal. C'est ça la solution. Je pourrai remonter plus rapidement la piste du collier.

Il marmonna quelques paroles magiques.

*Par le grand trimégiste et le petit Albert
Que le Euh... et Galle Aime Cé par lui même¹⁴
J'invoque les puissances Alphysiques afin
Qu'en toute équité
Ma pilosité me donne
Célérité...*

Et comme il finissait de prononcer ces paroles, il disparut de la vue de tout observateur extérieur.

En réalité il venait de changer de plan de vitesse et ne devenait perceptible que par des moyens extraordinaires ou par des entités se baladant à la même vitesse que lui.

De toute manière, mieux valait ne pas le voir car par étourderie il avait perdu sa barbe (ce qui était prévu) mais aussi ses cheveux et ses sourcils et ainsi que tout autre poil que son corps pouvait posséder (ce qui n'était pas prévu). Sans tout cela il était vraiment très moche. L'avantage de cette perte, outre le fait qu'on ne le voyait plus, c'est qu'il allait encore plus vite que prévu.

¹⁴ Célèbre formule magique donnée dans le petit Albert sous la forme suivante : $E=mc^2$. Toutefois, aujourd'hui encore, les Alphysiciens ne sont toujours pas d'accord sur les limitations qu'une telle formule induit dans notre univers gouverné par le principe d'incertitude. Pour les mêmes raisons, ils sont incertains de l'utilisation possible d'une magie si puissante. Un conseil de l'auteur troubadour : que les Alphysiciens demandent aux gnomes de leur expliquer la réalité vraie, sachant tout de même que pour les gnomes il n'y a PAS de vérité.

Les héros arrivent toujours à l'heure (dans les chants de troubadour)

Bien sûr que les héros arrivent toujours à l'heure. Sinon, il n'y aurait pas d'histoire possible. Bien sûr ils font comme s'ils avaient un peu de retard, mais ils s'en sortent toujours.

Firiel, notre héroïne ne dérogera probablement pas à la règle. Mais comme c'est une femme, elle aura un peu plus de retard que le héros moyen.

Mais il est fortement probable qu'elle arrivera avec ses compagnons, presque à l'heure.

C'est ainsi, du moins c'est ainsi que le veut la réalité du Chant premier. Même s'il y a quelque opposition sur ce sujet dans la troupe des troubadours accompagnant Mégarops Lar'sgasé. Certains que l'on ne nommera pas allant jusqu'à s'opposer au succès du Comte car, pour eux, le baron de Thulé est quand même quelqu'un de bien -c'est un troubadour- et il faut lui laisser du temps pour montrer ce qu'il sait faire.

Le public remua nerveusement. Qu'est-ce que ça voulait dire? Pourquoi cette dissension dans la troupe? L'histoire n'était-elle pas unique?

Mégarops Lar'sgasé plaqua un accord coloré de rose pour calmer les esprits et l'histoire unique, la seule vraie, continua.

Du moins nous l'espérons.

Le donjon de Charroyé, massive tour destinée à recueillir les derniers rescapés lors d'un assaut du château, possédait trois issues. La première, donnait dans la cour et avait été close lors de l'irruption des zombies. Les deux dernières donnaient respectivement sur les murs Sud et Est du château. Seuls deux archers rescapés du mur Est purent y entrer en catastrophe et fermer la poterne de ce côté là. Les assaillants y avaient été particulièrement féroces et tous leurs camarades avaient été déchiquetés. Du côté Sud et Ouest, les combattants purent évacuer en bon ordre les murailles. Les zombies y avaient été presque complètement annihilés. Le Comte disposa devant la poterne quelques piquiers pour défendre l'étroit passage qu'il garda ouvert. Il fit entrer à

l'intérieur du donjon le curé qui n'était plus en état de se battre et l'ensemble des archers survivants (une vingtaine). Il leur fit distribuer des côtes de mailles et des piques. Les armes de poing et les armures abondaient dans les réserves de la tour. Il garda les cinq meilleurs tireurs et leur distribua les quelques flèches restantes. Ils avaient comme mission de ne tirer sur l'ennemi qu'à coup sûr. Afin de pouvoir juger de la situation, il les accompagna en haut de la tour.

Là, la vue lui permettait de distinguer tout le champ de bataille. Non loin, les troupes du Baron de Thulé avançaient inexorablement. Il intima aux archers de garder les flèches pour ces derniers.

Sous lui, les quelques zombies restants essayaient de prendre d'assaut la poterne ouverte sans grande chance d'y parvenir. Pas besoin de gaspiller des flèches pour ces morts-vivants en sursis. En effet, ils affrontaient à la queue-leu-leu les piquiers qui positionnés par deux de front les faisaient basculer sans difficulté dans le vide. Bêtement, les zombies continuaient à avancer, comme à l'abattoir, sans se soucier de leur sort. Ils essayaient bien d'attraper la pique ou de mordre le piquier, mais à chaque fois, ils se faisaient pousser impitoyablement dans le vide.

Le Comte sourit farouchement. Bientôt tous les zombies seraient détruits. Mais il faudrait alors affronter les troupes du Baron de Thulé, qui lentement avançaient, comme à l'exercice.

Dieu sait quelle magie il nous réserve encore, se dit le Comte sombrement. Enfin, nous aurons vendu chèrement notre peau.

Une silhouette se profila à la porte d'une réserve. C'était l'homme qui avait ouvert les portes. Le Comte tendit le bras pour le montrer à un archer.

- Qui est-ce?

- Tiens, il est encore vivant ? Je pensais qu'il était mort avec sa cargaison. C'est Bolb Diffur, le marchand d'enfants. Sa charrette a brûlé au début et les enfants ont été massacrés quand les zombies sont entrés.

- C'est lui qui a ouvert la porte, abats-le. Vite !

Sans mot dire, l'archer choisit une flèche bien droite. Il banda rapidement son arc et en fit chanter la corde. La flèche, comme vivante, vint mordre le marchand et lui suça d'un seul trait toute sa vie.

- Un de moins ; j'espère que Dieu n'aura pas son âme.

Alors que le marchand s'écroulait, le dernier zombie fut éliminé en étant poussé par-dessus la muraille. Mais rien n'était gagné car simultanément les premiers trolls entrèrent dans le château. La sonnerie sinistre d'un cor retentit pour saluer leur arrivée, en même temps que les archers lâchaient leurs premiers traits. Chaque flèche fit mouche et cinq trolls

morts s'entassèrent sous le porche du château pendant que les autres reculaient précipitamment.

A la grande surprise du Comte, personne n'avança plus.

Il jeta un coup d'œil dans la plaine et ouvrit de grands yeux. L'armée du baron de Thulé s'était regroupée pour faire face à la charge d'un formidable monstre accompagné par une troupe d'aurochs sauvages. La troupe d'aurochs semblait commandée par un terrible mâle sur lequel était juché une frêle combattante. Tous les soldats acclamèrent les arrivants dès qu'il devint clair qu'ils s'attaquaient à la horde.

Enfin, comme promis, les héros sont arrivés à l'heure.

La charge des arrivants était effrayante. La momobile fonçait à pleine vitesse pendant que son conducteur, grisé par l'allure infernale, hurlait dans son mégaphone. Sur les remparts et dans la plaine, tout le monde se tut, attendant avec anxiété le choc. A mi-parcours, la momobile pris légèrement à droite afin d'aborder l'armée par une subtile tangente, pendant que la troupe d'aurochs prenait à gauche.

La rencontre des deux groupes fut terrible. Les aurochs pénétrèrent l'aile gauche comme dans du beurre, écrasant sans peine des dizaines de monstres. Le plus actif était sans conteste l'auroch de tête, toujours monté par sa cavalière dont l'épée de pierre s'abattait avec une régularité et une précision terrifiante. La troupe d'aurochs continua sur sa lancée presque jusqu'au mur du château et fit un vaste demi-tour afin de prendre ses adversaires à revers.

Pendant ce temps, la momobile s'était élancée à toute vitesse vers l'aile droite. A son bord, pendant toute son avance, un archer, avec une précision et une vitesse de tir diabolique, avait abattu les monstres les plus gros et les plus dangereux. Maintenant, à pleine vitesse, la momobile percutait l'aile droite dans un déchaînement de flammes. Elle traversa une zone couverte de cadavres calcinés et criblés de flèches. En parfaite synchronisation avec la troupe d'aurochs, elle entreprit un demi-tour parfait afin de se diriger vers le centre de la petite armée.

Les monstres, apparemment terrorisés par leurs adversaires, se débandèrent alors rapidement, s'éparpillant dans toutes les directions. Profitant de leur déroute, les aurochs accompagnés par Boccob sur sa momobile se précipitèrent à leur suite, les écrasant, les brûlant et les détruisant sans pitié. Sur la colline face au château, un petit noyau de résistance s'organisa autour du Baron de Thulé, mais Firiël, toujours juchée sur Randallen, se précipita avec furie contre cet adversaire.

L'auroch eut tôt fait de balayer la petite troupe pendant que la jeune femme sautait à terre pour affronter le chevalier. Celui-ci plissa les yeux et la bouche en un sourire sardonique.

Il pense encore pouvoir maîtriser la situation, se dit la jeune femme. Elle prit les trois respirations rituelles, croyant devoir affronter une attaque psychique. Dans ce cas mieux valait être détendue et prête à encaisser. Elle fit circuler l'énergie et cristallisa la substance solide du rêve autour d'elle. Le présent est fait de plusieurs réalités qu'il conviendra de choisir au bon moment, estima-t-elle.

A sa grande surprise, le baron saisit dans son dos un instrument de musique, une viole et se mit à égrener quelques notes.

Mon Dieu, encore un troubadour ! Va-t-il falloir que je détruise son art ? se demanda la jeune femme troublée. Mais déjà il avait commencé de chanter.

*Oh, femme dont j'ai rêvé
Piètre créature sans réalité
D'une note je puis t'effacer
D'un soupir te disperser
Passe ton chemin, tête baissée,
Humblement de ma route disparaît`
Car tu ne peux m'affronter
Moi le troubadour qui t'ai créée...*

Du regard, il la contraignait, lui faisant baisser la tête et chacune des notes qu'il émettait, à chaque fois la blessait. Elle lutta un instant tirant son énergie de sa fidèle épée et prenant appui sur d'autres réalités rêvées. Mais le chant, lui-même issu d'un rêve musical avait trop de pouvoir. Elle tomba à genoux, prise dans les rets de la chanson. Elle avait envie de se rouler en boule et de se laisser mourir.

Soudain, il fit une fausse note, puis une autre. Le charme était rompu. Les chaînes qu'elle s'était elle-même forgée avec la musique du Baron se déliaient maintenant. Seule persistait la douleur que les notes lui avaient infligée.

Un, deux et trois. Trois respirations pour se recentrer. Elle releva la tête fièrement. Il était toujours à cheval, mais son instrument de musique avait disparu. Il se tenait raide, les mains tendues vers elle. Puis il bascula de selle et elle vit qu'une flèche l'avait transpercé de part en part. Elle eut le temps de sentir une forte odeur de brûlé avant de s'évanouir à son tour.

Elle ne vit pas arriver la corneille qui tournoya un moment au-dessus du cadavre du baron avant de s'enfuir à tire-d'aile.

Retour à la réalité

Lorsqu'elle revint à elle, la luciole blottie contre sa tête, Corfin lui tenait la main. Elle nota que pour une fois il n'avait plus son sourire énervant. Elle se trouvait dans un grand lit blanc, dans une pièce un peu monacale. Corfin assis sur un tabouret de bois noir la regardait d'un air tendu.

- Ça va, demanda-t-il anxieusement?

- Oui, oui, je me sens un peu comme un potiron que l'on vient d'éplucher pour la soupe, mais sinon ça va. Où suis-je ?

- Nous sommes au château. Le Comte nous héberge, vous allez pouvoir rejoindre vos amis. Du moins s'ils sont toujours vivants.

- Quels amis ? demanda-t-elle, sans percevoir l'ironie de la remarque.

Sa question demeura sans réponse.

Elle se rendormit.

Un peu plus tard lorsqu'elle se réveilla de nouveau, elle se sentit endolorie de partout, comme si elle avait été blessée en de multiples endroits. Elle se rappela l'odeur de brûlé. Peut-être que Boccob en voulant la défendre l'avait blessée de ses lance-flammes ? Elle avait pu constater le manque de précision de ces engins, ainsi que de leur propriétaire.

Il faisait nuit et la pièce dans laquelle elle se trouvait, était plongée dans l'ombre. Seule une petite lueur l'éclairait. C'était... Oui, c'était sa petite luciole. Elle n'était pas seule, on ne l'avait pas abandonnée. Elle se rendormit rassérénée. Elle sommeilla un moment avant de se rappeler les dernières paroles de Corfin.

Il lui avait parlé de ses amis ! Il s'était moqué d'elle. Il avait dû faire référence au jour si lointain, et pourtant si proche dans le temps, où, dans cette auberge de Par-cent-près, elle lui avait dit qu'elle venait rejoindre des amis au château. Avec sa maudite curiosité il avait dû questionner tout le monde pour s'apercevoir que personne ne la connaissait.

Ceci lui rappela la lettre. Il était urgent qu'elle la donne au Comte de Charroyé.

Pourvu qu'elle n'ait pas brûlé, pensa-t-elle. Elle chercha ses affaires des yeux. Tout était au pied de sa couche, mais elle n'eut pas la force de s'en approcher. Plus tard, pensa-t-elle avant de se rendormir.

Quand elle ouvrit les yeux, elle n'était plus seule dans la pièce. Un homme se tenait assis à côté d'elle. C'était un curé.

- Je suis Fromentus le Benêt¹⁵, curé du village et un des rares survivants. Je suis venu voir comment vous vous remettez de vos blessures.

- Que... que m'est-il arrivé ? Je ne me rappelle pas grand chose.

- Le Baron de Thulé, ce maudit, vous a envoyé boule de feu sur boule de feu jusqu'à ce que vous tombiez. Vous deviez avoir une bonne protection divine car vos blessures ne sont pas trop graves. Un archer, dont je ne me souviens plus du nom, l'a tué pendant que vous l'occupiez. Il vous a envoyé tellement de flammes que le sommet de la colline semblait embrasé. On ne vous voyait plus du tout. Moi, j'étais persuadé que vous étiez complètement carbonisée. Un vrai miracle.

Devant son silence il se reprit.

- Mais je parle, je parle et je vous fatigue.

- Non non, dites-moi plutôt comment vont mes compagnons.

- Oh oui ! Il s'est passé une chose extraordinaire lorsque le baron fut tué. Le troupeau d'aurochs s'est transformé en une troupe de légionnaires. Ils ont mis un moment avant de pouvoir parler la langue franche de manière normale. Leur chef, Randallen nous a tout raconté. Une sacrée histoire...

- Oui je la connais. Et les deux enfants ?

- Boccob et Zarbelle ?

- Oui, ces deux-là.

- Boccob s'est acharné pendant un moment après les restes des troupes du baron de Thulé Grâce à sa machine il en a occis un grand nombre. Je ne suis pas sûr de la sainteté de son engin, mais c'est la providence, autant que vous ma fille, qui l'ont amené ici. Il est venu vous voir quelquefois. Quant à la fille, il lui manque malheureusement une éducation religieuse. Elle croit un peu trop à ses arcanes de païens et pas assez à notre seigneur. Enfin elle nous est utile, elle soigne les blessés, vous par exemple, et elle s'occupe des enfants rescapés.

- Quels enfants ?

- Un marchand d'enfants est venu juste avant l'attaque du château. Pendant le siège il a été tué, certains disent que c'est parce qu'il a commis une trahison. Toujours est-il que lorsque les zombies sont entrés, une partie des enfants ont été massacrés. Le Comte a accueilli les autres et leur donnera un foyer. C'est un saint homme.

- Bien sûr, il aura besoin de bras pour tout reconstruire. Dans dix ans tous ces enfants seront adultes et feront des villageois reconnaissants. Et Corfin que fait-il ?

- Qui est Corfin ?

- Un gros moine qui tirait à l'arc.

- Non vous devez vous tromper; il n'y a pas de moine ici.

¹⁵ Benêt est un mot de la langue franche qui veut dire bénit (du latin benedictus).

- Il m'a veillé aussi. Une fois, lorsque je me suis réveillé, il était là, auprès de moi.

- Non, non, les seules visites que vous avez eues furent les miennes, celles de Boccob et celles de Zarbelle tous les soirs pour vous soigner. Vous avez dû rêver cela.

Le rêve, bien sûr. Le troubadour l'avait blessée en plein rêve. Elle allait en subir les séquelles au travers de tous ses instants de conscience. Il fallait qu'elle examine cela.

Elle changea de sujet.

- Je voudrai demander une entrevue au Comte de Charroyé.

- Vous êtes trop faible.

- Non, non, d'une part je vais mieux, et d'autre part je suis ici uniquement pour cette entrevue. Je dois lui remettre en main propre une lettre d'une grande importance.

- Très bien, je vais voir ce que je peux faire pour vous. Je le confesse justement ce soir, comme chaque semaine. Je lui en glisserai un mot. Mais maintenant, il faut vous reposer.

Sur cette promesse, il sortit de la salle.

Firiel se rejeta en arrière dans le lit. Tout allait bien, le château était délivré, bientôt elle aurait remis sa missive. Elle pouvait prendre un peu de temps pour elle-même. Elle avait un grand travail à accomplir en elle-même. Tout d'abord réparer son corps pour être prête pour l'entrevue avec le Comte. Ensuite il y avait un certain nombre de choses à élucider. Elle sourit à la luciole puis elle prit les trois respirations rituelles.

Un souci de troubadour

Mégarops Lar'sgasé, tout en fronçant les sourcils, se mit en devoir de réduire le glissando du chœur. La création est œuvre itérative où l'objet que l'on fait émerger interagit sans cesse avec le créateur, lui échappant parfois et générant ses propres formes.

Ce concert n'échappait pas à cette règle, mais beaucoup trop d'événements semblaient avoir acquis une indépendance qui le perturbait. Était-ce un tour du petit peuple ? Non les psycho-gardes étaient là, justement, pour empêcher toute intrusion du public sur la scène. La tranquille assurance qu'ils affichaient, montrait qu'ils n'avaient été inquiétés par aucune intervention psychique.

Le pire, c'était cet inexplicable troubadour, qui se dénommait de lui-même Mégarops Lar'sgasé, comme s'il pouvait y avoir deux Mégarops. Et puis, il était trop souverain et insolent à son gré, apparaissant dans l'arbre, assumant seul son emprisonnement et le défiant lui, le créateur de l'histoire, comme s'il était sa créature.

L'autre problème avait été causé par le baron de Thulé. Encore un troubadour non désiré ! Mégarops Lar'sgasé enrageait car son équipe, chose jamais vue, s'était divisée pendant le chant, sur l'avenir qu'il fallait accorder au dit baron. Ils avaient contesté la réalité historique. Mais surtout, ils avaient remis en cause ses décisions artistiques !

A ce moment de ses réflexions, Flimdrill, un de ses doubles cloniques, son acolyte sur scène, lui tapa fortement dans le dos, d'une bourrade affectueuse que seuls peuvent se permettre les frères génétiques.

- Bravo ! J'ai été super, ce soir. Mais où ai-je été chercher cette hyper-réccurrence avec le troubadour dans le troubadour ? J'aurai juré ne pas pouvoir avoir de tels idées. Enfin, c'est vraiment bien trouvé et je m'émerveille moi-même. Il faut absolument que je continue dans cette veine. C'est génial ! J'espère que j'y arriverai.

Pour un observateur extérieur une conversation entre deux frères génétiques est toujours un peu

déroutante, dans la mesure où ils n'emploient jamais le tutoiement. Pour eux, le « je » signifie à la fois « moi » et « toi ». Difficile de s'y retrouver. Mais entre eux, bien sûr, ils se comprennent parfaitement à demi-mot.

- Oui, j'ai été super se contenta de répondre le troubadour, pendant que Flimdrill s'éloignait apparemment inconscient de son trouble. J'ai été super mais, ce n'est pas de ma faute. Pas ce soir en tout cas.

Pendant ce temps, dans la salle, Mathom s'agitait dans son fauteuil. Il y avait dans l'air une anomalie qu'il n'arrivait pas à cerner. Enfin, le spectacle avait été excellent, bien supérieur à tout ce qu'il avait imaginé. Au début, il s'était un peu ennuyé et avait même projeté de faire une petite blague malgré les psycho-gardes. Comme si, ceux-ci pouvaient l'en empêcher ! Mais finalement le spectacle l'avait complètement captivé et cette idée lui était sortie de la tête. Ce type est vraiment très fort, estima-t-il. Et puis, il me semble que l'histoire s'est déroulée ainsi. Ou plutôt corrigea-t-il après une petite minute de réflexion, qu'elle se déroule normalement ainsi.

Le spectacle recommença malgré la répugnance évidente de Mégarops Lar'sgasé.

Chant Second : La malédiction

La lettre

Debout dans la salle d'audience, la petite luciole au repos sur son épaule droite, Firiël faisait face au seigneur de Charroyé. Elle commençait à s'énerver. Cela faisait dix jours qu'ils avaient délivré le château. Elle en avait passé huit au lit et ce n'était que maintenant, depuis qu'elle se sentait mieux, que le Comte de Charroyé daignait lui accorder audience. Il faut dire à sa décharge, admit-elle, qu'il a été continuellement pris par des problèmes matériels insolubles, comme la réfection en urgence des défenses du château, quelque peu bousculées par le siège. Il fallait également brûler les nombreux cadavres sous peine de risque d'épidémie, recenser et reloger les rares habitants survivants dans le village, soigner les blessés, lancer des excursions pour évaluer la situation de la région et veiller à mille détails avec seulement quelques rares hommes valides. Le comte y avait pris part sans faillir, malgré son bras en écharpe, résultat d'une confrontation inamicale avec un ogre devant le château lorsque tout était quasiment fini. Il avait eu le bras cassé, mais l'ogre était maintenant profondément enfoui sous terre.

Son énervement avait aussi une autre raison. Cela faisait dix jours qu'elle n'avait pas revu Corfin. Le gros faux moine s'était volatilisé. Même Boccob qui l'avait trimballé, jusqu'à ce qu'il descende de la momobile pour venir l'aider face au baron, ne l'avait plus vu depuis la bataille. Il avait complètement disparu. A croire que le gros moine fait parti des cadavres qui avaient été brûlés. Mais Firiël en doutait. D'abord, il semblait beaucoup trop futé pour cela. Il ne faisait pas parti de ces gens qui récoltent bêtement des blessures au champ d'honneur (comme elle-même). Ensuite, elle l'avait vu à son premier réveil. Tout le monde lui avait dit que c'était une hallucination due à la fatigue, mais après être descendue, en rêve, au fond de son être, elle avait compris que ce n'était pas une illusion. Il était vraiment venu. Une seule explication, il avait eu maille à partie avec les gens du château et il s'était défilé. L'imbécile, elle aurait pu le défendre, faire valoir son aide. Si seulement elle avait été debout. Mais dans sa position...

Pendant qu'elle remuait ainsi ses pensées, assis devant elle, le comte avait pris maladroitement la lettre de sa main gauche puis avait brisé le

sceau de son pouce et l'avait ouverte. La missive contenait quelques lignes et une autre lettre plus petite, également scellée. Il retourna cette dernière dans tous les sens, en fronçant les sourcils. Finalement, il tira une sonnette et jeta quelques mots à l'oreille du serviteur aussitôt accouru. Lorsque celui-ci fut parti, il regarda plusieurs fois Firiël par en dessous, comme pour l'évaluer puis se décida à parler d'un ton peu amène.

- Mille excuses pour ce retard, ma dame, j'aurais dû vous recevoir plus tôt. Cette missive est étrange, mais guère plus que l'attaque du peuple magique. Nos éclaireurs ont rencontré quelques fuyards terrorisés. Un peu partout, les nouvelles sont mauvaises. Le village de Par-cent-prés et son abbaye ne sont que décombres. Le château de Bonne-veine a été complètement détruit, après semble-t-il, quelques jours de combat. Les habitants ont fait le repas des goules et des harpies.

- Dieu ait leur âme.

- C'est un peu grâce à eux que nous avons pu résister. Ils ont vendu cher leur vie et ont considérablement affaibli les forces qui nous ont assaillies. Il semble que nous sommes le seul îlot de l'empire qui ait résisté à des lieux à la ronde. Mais ils peuvent revenir en force et ce sera l'hallali. Qui connaît réellement leur nombre ?

Nos défenses et nos tactiques ne sont pas faites pour résister à leur magie. Heureusement votre ingénieur, Boccob, est en train d'y remédier. Assisté de notre maître forgeron, il met en place un certain nombre de dispositifs ingénieux qui, s'ils fonctionnent correctement, pourraient les entraver considérablement.

Il fit une pose, comme pour chercher ses mots.

- Merci pour l'aide qu'il est en train de nous fournir. Merci pour l'aide que vous nous avez fourni devant le château. Je ne savais pas que mon voisin le baron était aussi bon magicien.

- Ce n'était pas un magicien, mais un troubadour. Ils sont capables de tours de magie, mais seulement par l'intermédiaire de leur art.

- Oui, oui c'est juste. Hum... Quant à votre lettre, je ne sais qu'en penser. Je connais bien votre maître l'illustre et sage Jen Blow-in-door et une profonde amitié me lie à lui. Mais écoutez plutôt ce qu'il m'écrit:

*"Au Comte de Charroyé de la part de Maître Jen Blow-in-door,
Le 16 du 6ème mois de l'année 1996 après la fondation de Rome.*

Très cher ami, il semble que de graves événements vont se dérouler dans les contrées où tu résides. Firiël, ma fille adoptive, pourrait être une solution à la crise qui se prépare. Confie la, avec la missive ci-jointe, au chevalier Nervalys, qui réside, d'après mes

informations dans ton château. A eux deux ils réussiront peut-être à dénouer une situation qui de loin m'apparaît comme particulièrement catastrophique pour notre civilisation..."

- Voici l'essentiel de son message, il est suivi par quelques remarques plus personnelles et aussi par cette missive. J'ai fait mander le chevalier Nervalys, pour remplir les vœux de votre maître et père adoptif. Vous avez de la chance, car, s'il réside effectivement dans mon château, il voyage souvent pour ses propres affaires et n'est revenu ici que depuis ce matin.

Encore une fois, il la regarda curieusement, mais n'ajouta rien.

Firiel ne savait pas trop quoi penser. Elle, la clef de cette affaire ? Il faudrait qu'elle se recueille un moment pour y voir plus clair. Cette histoire était trop obscure pour elle. Et puis ce chevalier, que pouvait-il lui apporter ? Elle en était venue à s'habituer à ses compagnons de route et répugnait étrangement à se mettre au service d'un nouvel étranger. Peut-être voulait-elle continuer à faire équipe avec le gros moine, si par hasard elle le retrouvait. Elle chassa aussitôt cette pensée. Ce soir elle aurait un peu plus de temps pour l'examiner en détail (la pensée, et surtout pas le gros moine qui n'était plus là).

A ce moment, le chevalier fit son entrée. Grand et mince il était bien découplé, presque beau. Il portait une cuirasse de buffle et une magnifique épée au côté. Fait incongru, une flèche noire était tatouée sur son front.

- Je vous présente le chevalier Nervalys de l'ordre des Archers, déclara cérémonieusement le Comte. C'est un honneur pour notre maison que de l'héberger.

Firiel sursauta. Un Archer, un membre de cette confrérie très fermée et redoutée de l'ordre des chevaliers. Voilà qui expliquait le tatouage. Mais déjà le chevalier prenait la parole.

- Je vous remercie Comte, mais nous nous connaissons déjà. N'est-ce pas ma sœur.

Et il s'inclina devant elle avec un sourire qu'elle reconnut aussitôt.

- Corfin s'exclama-t-elle, Corfin...

Puis elle se tut ne sachant plus que dire. Attendre et voir venir, il n'y avait rien d'autre à faire.

- Eh oui ! Un peu de fond de teint et quelques coussins autour du ventre, voilà qui donne l'apparence d'un moine. Un air hypocrite et une forte tendance à la boisson, voilà qui donne un air de sainteté. Finalement l'habit fait le moine.

Firiel se mit à rire.

- Si tous les moines étaient comme vous, il y aurait moins de problèmes dans cette région. Je crois...

Le comte les coupa abruptement.

- Ma dame et Messire Chevalier, je m'excuse de vous interrompre, mais j'ai des choses urgentes à faire. Mais avant tout, cette missive...

Sire chevalier, reprit-il, voici une missive de la part de maître Jen Blow-in-door et cette jeune dame que vous connaissez apparemment bien et qu'il me demande de vous confier. Sur ce, j'ai énormément de travail et peu de temps pour les amusements.

Il semblait tout à coup très pressé et sortit de la salle presque en courant, le visage fermé.

Firiël et Corfin se regardèrent avec embarras. Ils se retrouvaient seuls dans la salle d'audience.

- Quelle mouche l'a donc piqué ? demanda finalement la jeune femme.

- C'est un homme de bien, mais beaucoup trop rigide pour vivre heureux. Sa femme s'est suicidée de tristesse, il y a quelques années, et cela l'a rendu encore plus renfermé. Dès qu'on fait mine de plaisanter ou de s'amuser en sa présence, il se referme comme une huître romaine. Cela ne s'est certainement pas arrangé avec l'attaque de son château. Mais laissons ça et regardons plutôt cette lettre.

- Avant ça, espèce de gros moine de mes fesses, j'aimerais savoir où tu étais passé.

- Pourquoi, ça a un rapport avec vos fesses, ma fille ?

- Espèce de grolamch ! N'essaie pas de détourner la conversation.

- Non, non, je philosophais seulement. J'étais juste parti avec une patrouille pour savoir quel était l'état d'esprit du petit peuple, dans la région.

- Ah ? Et alors ?

- Oui, j'étais un des rares hommes encore valides qui connaisse bien le petit peuple, aussi suis-je parti juste après avoir constaté que tu te portais bien. L'ennemi a apparemment fui très loin. Le petit peuple est plutôt content que la paix soit revenue dans la région. Ils m'ont dit de vous remercier.

- Moi ?

- Oui ils savent la part que vous avez pris dans la destruction du baron de Thulé.

- Mais c'est toi qui...

- Je n'ai pu le faire que parce que tu détournais son attention. A propos, j'ai aussi rencontré Mathom, le lutin. J'ai eu une sérieuse explication avec lui. Finalement, il n'était pas trop coupable; il avait eu des problèmes avec des trolls.

Il lui raconta rapidement l'histoire de Mathom et comment il avait été sauvé et blessé par Boccob.

- Par contre, il n'était pas du tout content qu'on ait donné le collier à la fée Twilquiiviik. Aux dernières nouvelles, il serait parti à la recherche de la fée et du collier dans le Nord.

- C'est curieux que tant de monde cherche ce collier.

- Oui, enfin, les petits êtres ont parfois des comportements bizarres. Et maintenant si nous lisons cette lettre ?

Si Rven s'en mêle

Sirven, enfila un caleçon long, en peau de castor, une chemise douteuse et se passa un fessai sur les cheveux. Il accomplissait toutes ces actions machinalement, tout à ses pensées.

Cette nuit, la lune lui avait conseillé de se mettre en marche.

La terre est notre mère, se répéta-t-il. Mais la lune qui nous observe de haut avec sérénité peut nous donner des conseils avisés.

Cette nuit, la lune l'avait averti qu'il allait se décharger de son fardeau. Il n'en éprouvait aucune émotion, simplement le sentiment du devoir à accomplir. La vie avait beaucoup joué avec lui, lui ravissant sa mère à sa naissance et son père treize lunes auparavant. Malgré ces malheurs, c'était un bel enfant qui comptait vaillamment ses quinze printemps. Il était plutôt grand pour son âge, amaigri par une vie d'ascète et endurci par l'expérience exaltante de la communion avec la nature. Ses grands yeux bleus, pleins d'honnêteté¹⁶ ravissaient et confondaient tous ceux, hommes comme animaux, qui y avaient affaire. Nul ne savait s'il était conscient de sa puissance, mais comme il considérait tout être vivant comme son frère, il n'était pas prêt à user de son pouvoir pour faire le mal, ni le bien d'ailleurs.

Mais pour l'heure, la lune lui avait conseillé de partir et il allait le faire. Il s'estimait prêt pour la tâche qu'il devait accomplir. Son père l'avait suffisamment formé à cela. Une seule petite chose le tracassait ; il ne savait pas qu'elle était exactement cette tâche. Il savait simplement que pour l'âme de son père, il ne devait pas faiblir.

Il déposa dans un vieux chiffon un morceau de viande séchée, de fromage et une galette de blé sauvage. Il roula ensuite le chiffon et tout

¹⁶ Les troubadours de par leur métier confondent souvent honnêteté avec naïveté. Il est certain que ces deux mots riment ensemble. Mais ceci ne suffit pas, à notre avis, pour fixer de manière nette la sémantique.

son contenu dans sa couverture élimée. Puis il jeta l'ensemble au fond d'un vieux sac qu'il se passa au dos.

Il ne restait plus rien dans la grotte. Seulement quelques braises d'un feu mourant qu'il dispersa du pied.

Il toucha la paroi fraîche de la grotte en murmurant ces paroles :

- Je te remercie, mère de m'avoir prêté cet abri. Maintenant je pars et te le rends pour que tu puisses y héberger d'autres enfants.

Puis il baisa légèrement la paroi. Il eut l'impression que sa caresse était comprise. Il se détourna rapidement et quitta les lieux, marchant à grands pas.

Une heure plus tard, messire Groumff, à la recherche d'un site pour hiberner se dressa devant l'entrée de la caverne. Le lieu lui plaisait. Il renifla longuement. Dans l'air et dans la roche, il n'y avait que l'odeur d'un frère parti et un message de bienvenue. La place était libre. Il entra en se dandinant dans son nouveau logis.

Quelques instants plus tard, des ronflements punctuaient sa prise de possession du site.

Pendant ce temps, Syrven se hâtait dans la grande forêt. Il se dirigeait à grands pas vers le village de Reddiff. Là-bas, il y aurait des hommes qui lui expliqueraient le message de la lune. Ce serait des explications non argumentées, bien entendu, pas même portées par des mots. Ce serait simplement des actes qui le conduiraient vers sa nouvelle existence. Car là-bas, pensa-t-il, les hommes sont trop ignorants pour pouvoir saisir le sens d'un tel message, mais en même temps, inconsciemment, ils pourront m'aider par leurs actions.

Il cheminait sur une sente de cerf, se mettant dans l'état d'esprit de l'animal pour suivre au mieux le chemin, éviter les griffures des ronces et toujours aller plus vite sans fatigue. La sente déboucha soudain sur un chemin d'humain. Un pauvre chemin, cassé par les cahots et défiguré par les ornières. Maintenant, son pas se faisait plus hésitant, presque dur et il perdait sa cadence.

Au détour d'un virage, il tomba sur le chariot. Il s'arrêta, car qui dit chariot dit humains.

La scène était étrange. Un homme armé d'un arc et d'une épée courte pointait une flèche sur le conducteur du chariot. Celui-ci, un gros paysan suant de peur, finit par se détourner pour prendre un sac à l'arrière de sa carriole qu'il jeta aux pieds de l'homme en armes. Ensuite il fouetta ses bœufs pour détaler au plus vite. Les pauvres bêtes firent leur possible pour contenter le maître dont elles percevaient la terreur, et l'attelage disparut bien vite au loin.

L'homme en arme se pencha en avant pour saisir le sac. Il le hissa sur ses épaules dans un grand ahanement. Mais lorsqu'il se releva, son

sourire se figea. Face à lui, se tenait tranquillement Syrven. Le visage ouvert du gamin et surtout ses mains libres de toute arme le rassurèrent bien vite.

- Je peux t'aider, demanda l'enfant avec un sourire charmeur ?

Le visage de l'homme refléta la surprise, puis la confiance.

- Oui, porte mon arme.

C'est ainsi que Syrven fit la connaissance de Vrizer.

La lettre dans la lettre

La lettre ne présentait pas d'ouverture apparente, comme si le papier avait été collé sans qu'aucune trace n'en persiste. Dans un des coins était inscrit d'une écriture cursive et ferme:

A l'attention du chevalier Nervalys. Que soit maudite toute autre personne qui chercherait à en lire le contenu.

Corfin sourit.

- Ce vieux shnock de Jen a employé un sort mineur de clôture. Quiconque voudrait l'ouvrir sans en connaître la clef risquerait d'en détruire le contenu. Je pense que le comte a dû être surpris par l'allure de cette enveloppe.

Il s'activa sur le papier, le parcourant des doigts et appuyant à des endroits précis.

Firiel fit remarquer :

- J'espère que tu réussiras mieux que pour un certain coffre de ma connaissance, parce que cette fois, mon épée aura du mal à t'aider.

- La main de Dieu, ma sœur, ayez confiance dans la main de Dieu. Et ce disant, il ouvrait la lettre.

Il se plongea aussitôt dans sa lecture. Parfois son regard se faisait rieur et à un moment, il regarda Firiel, comme s'il découvrait en elle des choses insoupçonnables. Puis soudain il s'assombrit allant jusqu'à jurer à haute voix.

- Sang Christ ! Ça c'est trop fort !

Puis il se reprit, se remit à sourire et termina sa lecture. Enfin, il leva la tête et resta un moment silencieux. Firiel le laissa faire, impressionnée par ses réactions. Finalement, d'une voix très calme, il reprit parole.

- Il y a dans le contenu de cette lettre deux choses importantes. La première est d'une gravité considérable. Elle touche l'avenir du monde dans lequel nous vivons. Nous en discuterons tout à l'heure avec le

comte et quelques personnes de bon conseil. Le second sujet te concerne directement et nous allons l'examiner immédiatement.

Le test des rêves

A travers de nombreux couloirs, il l'avait conduite dans une pièce sombre, une de ces grandes salles du donjon dans laquelle le jour n'entre que par d'étroites meurtrières. Sans plus de cérémonies il s'était assis par terre, l'invitant à prendre place face à lui.

Firiel voulu parler :

- Sire chevalier...

- Non, non, pas de cérémonie entre nous. Nous avons été compagnon de batailles et de dangers et malgré quelques différents nous y avons acquis une certaine connaissance mutuelle. Appelle-moi Corfin, comme par le passé, c'est mon nom de bataille et j'aime bien l'entendre prononcer. Il souriait en disant cela, mais quand il reprit parole, son visage était grave.

- Pour des raisons qui me sont personnelles, j'étais en campagne depuis quelques mois et j'avais surpris certains mouvements de troupe du peuple magique, lorsque je t'ai rencontrée. Je savais que des événements importants allaient se dérouler à Par-cent-prés. J'étais là-bas pour y assister lorsque tu es arrivée à l'auberge. Cela ne pouvait être une coïncidence. Aussi, après la destruction du village ai-je décidé de te suivre, d'autant plus que tu te rendais comme moi au château de Charroyé. Mais je t'ai perdu tout de suite. Cela déjà n'était pas normal. J'ai su, ainsi, que tu disposais de pouvoirs étranges, acquis peut-être grâce à ta lame de cristal.

Firiel hocha la tête.

- Ce que me révèle la lettre, reprit-il, c'est que tu appartiens à la race des rêveuses, des grandes rêveuses. Jen me demande de te mener au maître de cette discipline afin que tu y reçoives l'entraînement adéquat. Trop de pouvoirs non maîtrisés peuvent être dangereux. Mais auparavant je vais te faire rentrer dans l'ordre des chevaliers.

Firiel hoqueta de surprise. L'ordre des chevaliers, fondé à Rome sous la république avait une renommée des plus flatteuses et peu de gens en faisaient parti.

Corfin lui sourit.

- Si vous êtes d'accord, bien entendu, ma sœur.

- Oui, oui, je suis d'accord, mais tellement surprise. Quelles sont mes obligations ?

- Eh bien, dans un premier temps, tu seras mon apprentie. Tu me serviras à table et veilleras à ce que mes habits soient propres et bien entretenus, que mon lit soit garni chaque soir par une jeune vierge entreprenante et ...

Il s'interrompit devant la rougeur subite de la jeune femme.

- Mais que vous arrive-t-il ma sœur, ceci fait parti des mœurs de tout chevalier qui se respecte !

Elle le regarda furieuse puis, devant son air narquois, se calma quelque peu et répondit.

- Soit, sire chevalier, étant vierge je garnirai votre couche si tel doit être mon devoir, mais mon épée dormira avec moi pour éviter tout malentendu.

Elle s'interrompit un instant, comme pensive.

- C'est une lame très tranchante, qui risque de couper tout ce qui dépasse... Prenez garde de ne point y perdre votre virilité, ce serait malséant pour un fier chevalier comme vous, conclu-t-elle dans un éclat de rire moqueur.

- Enfin, lui rétorqua-t-il, un grand sourire sur le visage, puisqu'il en est ainsi apprentie, tu monteras la garde au pied de mon lit. Au moins ton épée te servira à quelque chose d'honnête. Mais dans ces conditions, j'ai bien peur de ne jamais pouvoir faire de toi un vrai chevalier...

Une étrange complicité, était en train de faire jour entre eux deux. Firiël se prit à regretter son vœu de chasteté. Mais elle devait son service à son épée et celle-ci n'obéirait jamais à autre chose qu'à une vierge. Cela avait, dès le début, été clair pour elle.

Corfin la ramena promptement à la réalité.

- Nous ne sommes pas là pour baguenauder à l'infini, apprentie Firiël, je souhaiterai explorer un peu ton pouvoir, avant que nous ne décidions de notre action future.

Il la regarda dans les yeux.

- Es-tu prête ? Ça risque d'être dur. Peut-être même, dangereux. Si tu n'es pas bien remise de...

- Je suis prête.

- Alors donne-moi les mains.

Il lui tendit les siennes qu'il avait fortement charpentées et très musclées. Elle enfouit dedans ses mains plus petites, comme fragiles en comparaison, mais dotées d'une forte aura. Le contact de ces quatre mains de guerriers était doux, étrangement tendre et un observateur extérieur aurait pu se méprendre sur ce qui unissait à cet instant cet homme et cette jeune femme.

- Ferme les yeux, Firiël et rêve. Rêve du Grand Collier !

Le Collier, mais pourquoi ? eut-elle le temps de se demander, avant de se replier en elle-même pour s'élancer sur les traces de ses rêves.

Le collier, encore lui, pensa-t-elle en le suivant à la piste le long des corridors de ses souvenirs.

Le collier, le collier de pouvoir, s'entendit-elle proclamer devant la fée Twilquiviik à l'orée de la grande forêt.

Celle-ci lui sourit, montrant son cou nu et lui indiqua du doigt un chemin qui s'enfonçait dans les sous-bois.

- Par-là tu arriveras à une clairière dans laquelle est érigée une tour solitaire. Dans cette tour est enfermé un troubadour, chanteur de rêves et rêveur de collier. Il te renseignera sur ce collier de puissance.

- Mais on te l'a donné. Qu'en as-tu fait ?

- On ne me l'a jamais réellement donné; ce n'est pas mon collier. Je ne l'ai donc pas.

- Mais...

- Va à la tour, les réponses sont là.

La fée s'esquiva prestement, laissant Firiël un peu surprise. Elle jeta un rapide coup d'œil autour d'elle. Elle était seule devant la redoutable forêt de Parmentille. Celle-ci se dressait, d'est en Ouest, comme une barrière infranchissable pour le genre humain. Seul le petit chemin que lui avait indiqué la fée, constituait une étroite et peu engageante entrée dans le massif végétal. Derrière elle, les plaines infinies de Lorraine s'étalaient, telle une femme impudique, attendant le printemps pour que l'homme de la glèbe la pénètre de son soc.

Comme il n'y avait rien d'autre à faire, elle s'engagea dans le chemin. Celui-ci tournait et virevoltait comme s'il constituait la trace matérielle du parcours d'un papillon folâtre. Il montait et descendait sans cesse et à un moment il tourna à angle droit devant la tanière de ce qui lui sembla être une araignée géante. Elle avait l'impression que seul l'instinct (de qui ou de quoi ?) gardait son chemin de tout danger.

Les arbres avaient grandi au fur et à mesure qu'elle s'enfonçait dans la forêt. Parfois, elle cheminait au niveau de leurs monstrueuses branches. D'autre fois, elle rampait entre des racines aussi torturées que des vers de terre hallucinés.

A un moment donné, elle s'arrêta ayant l'impression d'être suivie. Rien, il n'y avait rien dans les ombres menaçantes qui l'entouraient. Peu rassurée, elle continua quand même son chemin. Maintenant, elle avait constamment le sentiment que quelque chose ou quelqu'un la pistait. Elle n'arrivait toutefois pas à percevoir ne serait-ce que l'ombre de son pisteur.

Elle accéléra le pas, pressée d'arriver à la tour. Mais le chemin continuait à se tortiller entre ciel et terre, avançant comme à l'aveuglette dans la forêt profonde.

Quelque chose ne collait pas.

Malgré le danger qui semblait la presser, elle s'arrêta et, par prudence, sortit son épée.

Il fallait qu'elle réfléchisse. D'abord, que faisait-elle bêtement dans cette forêt ?

Elle s'accroupit en position na-té-ka, prit les trois respirations rituelles et ouvrit son esprit au rêve éveillé. Elle se retrouva aussitôt dans la salle mal éclairée d'un donjon, en train d'observer deux personnages les mains dans les mains, dans une position d'amoureux transis. L'homme et la femme se regardaient les yeux dans les yeux. Malgré son inexpérience, Firielle supposa qu'il s'agissait d'un prélude à l'acte (si terrible) d'amour. Bientôt la bestialité s'emparerait de ces deux personnages si tranquilles et si beaux. Frustrée par la conscience de la perte proche de l'humanité de ce couple si tranquille, elle décida de les endormir dans cette position. Un simple attouchement à leur mental et ils fermèrent les yeux, s'assoupissant face à face. On aurait dit deux statues dédiées à l'amour éternel.

Elle se retourna satisfaite et s'approcha d'une meurtrière. La forêt de Parmentille s'étendait aux alentours comme une mer d'émeraude lancée à l'assaut du donjon dans lequel elle se trouvait.

Un bel endroit pour rêver, pensa-t-elle avant de se retourner comme une porte s'ouvrait dans son dos.

Un homme entra par une petite porte. Il était grand, mince, habillé d'un velours qui avait dû connaître des jours meilleurs. Il portait avec fierté un magnifique collier, le collier de pouvoir. Il avait également au dos une cithare magnétique. C'était un troubadour, probablement de la plus haute caste.

- Ma dame ! Quelle joie de rencontrer des êtres vivants dans ce donjon ! Mais vous êtes bien vivante, n'est-ce pas ?

Firielle le regarda sans rien dire. C'est comme si j'avais déjà vécu cette scène par ailleurs, pensa-t-elle.

- Je me nomme Mégarops Lar'sgasé, troubadour de mon état. Peut-être avez-vous déjà entendu mon nom, annonça-t-il un peu troublé, il ne savait pas trop pourquoi.

Mégarops Lar'sgasé gémit, la salle frémit.

Que vient faire de nouveau ce troubadour dans cette ballade ?

Mais le chant avait déjà repris...

- Voilà longtemps que j'erre dans les salles désertes de ce donjon, et vous êtes la première dame que je rencontre, soit dit sans vous offenser, ma Dame.

Il s'inclina devant elle. Il parlait vite, comme s'il avait peur qu'elle ne se sauve.

Elle resta sans rien dire. Oui j'ai déjà vécu cela, pensa-t-elle. Mais c'est normal, c'est le refrain de ce chant de troubadour. Et les refrains se répètent.

- Merci pour ce refrain, gentil troubadour, mais maintenant mon histoire continue, je dois regagner mon corps. Nous nous reverrons dans le prochain chant.

Elle lui sourit doucement, comme le donjon perdait de sa consistance et qu'elle regagnait son corps.

Maintenant, elle était accroupie dans le sentier tout encore à son propre rêve. Le retour à la réalité, ou plutôt à cette réalité, était par trop pénible. Soudain, des pas se firent entendre dans le sentier. Le pisteur avait apparemment décidé de la rejoindre. Elle se redressa et brandit son épée en l'attendant.

C'était un homme, grand et fort. Il resta à distance prudente de son épée et s'inclina.

- Apprentie Firiël, me reconnais-tu ?

Elle hésita un moment avant de répondre.

- Ne seriez vous pas apparenté à un gros moine nommé Corfin ?

Il eut un sourire fugitif, avant de dire :

- Oui, oui je suis Corfin. Ta mission est maintenant accomplie, il nous faut rentrer. Nous ne sommes guère en sécurité dans cette forêt de rêves.

- Ma mission, s'exclama-t-elle un peu surprise, mais de quelle mission voulez vous parler ? Je suis ici pour... pour...

Brusquement elle ne savait plus très bien, ce qu'elle faisait là. Tout se perdait dans les brumes de sa mémoire.

Il la regarda gentiment avant de lui ordonner.

- Range cette épée et donne moi les mains.

Sur une branche une corneille noire les observait en silence.

- Voilà, ajouta-t-il pendant qu'elle s'exécutait, maintenant nous allons nous réveiller. NOUS RÉVEILLER...

Elle ferma les yeux, lui obéissant, et les rouvrit dans une pièce sombre. Ils étaient de nouveau face à face dans le donjon.

Machinalement elle chercha des yeux le troubadour. Sa silhouette se tenait non loin de la fenêtre.

Mégarops Lar'sgasé sursauta. Non ! Il n'était pas là-bas. Non ! Il ne voulait pas. NON !

Firiel cligna des yeux, le troubadour avait disparu. En face d'elle il y avait seulement Corfin qui lui souriait aimablement.

La mémoire totale du rêve lui revint et oubliant le troubadour, elle rougit, en pensant à certains détails.

Corfin interrompit de nouveau le fil de ses pensées.

- Bravo, ce fut un rêve extraordinaire. Je n'ai jamais vu quelqu'un rêver dans un rêve. Tu as un pouvoir incroyable, bien plus grand que le mien. Moi, par exemple, je suis incapable de voyager ainsi, sans l'aide de quelqu'un. Je ne suis pas un rêveur. Bien entendu, il faudra apprendre à mieux maîtriser tout cela, le danger est trop grand.

- J'ai déjà entendu cela quelque part.

- Oui, oui, je radote. Mais ton rêve était vraiment très intéressant. Il faudra donc que je vous conduise chez Maître Fifoen, grand rêveur devant l'éternel. Et je le répète encore, au plus vite car les rêves que tu fais sont chargés de trop de pouvoir et sont donc trop dangereux.

Il s'interrompit un moment, méditant ses propos.

- Mais cela devra attendre. Maintenant, il va falloir examiner avec le comte la seconde partie de la lettre. Notre sécurité à tous semble en dépendre.

Explications

Le comte siégeait au centre de la salle d'audience. Son visage affichait ouvertement un masque d'irritation et d'impatience. Assis tout autour, se trouvaient Corfin, très solennel, Randallen, le centurion romain l'air un peu perplexe, Fromentus, le curé du village, le seul érudit que l'on puisse trouver à des lieues à la ronde et qui de ce fait affichait un air des plus fat et enfin Boccob tenant Zarbelle par la main. Ces deux derniers, malgré leur sérieux, et du fait de leur jeune âge, apparaissaient un peu déplacés dans cette réunion solennelle.

Firiel eut le temps de penser que Corfin devait avoir beaucoup d'influence pour avoir réussi à convoquer cette réunion alors qu'elle-même avait mis plus de deux jours pour joindre le comte.

Corfin s'éclaircit la gorge.

- Hum, hum, je vous ai réunis car vous êtes plus ou moins mêlés à une histoire qui peut avoir des répercussions dramatiques sur notre bout de monde...

- Dépêchez-vous Chevalier, l'interrompit le Comte. Nous n'avons pas que ça à faire.

- Je me dépêcherai si vous ne m'interrompez pas à tout bout de champ, Comte. Où en étais-je ? Ah oui. Un objet, doté d'un grand pouvoir, circule dans cette région. Cet objet, disparu depuis longtemps est revenu par l'entremise d'un lutin, qui avec beaucoup d'innocence l'a égaré. Cet objet c'est le...

- Le collier, s'exclama Firiël impulsivement.

- Oui, c'est le collier de pouvoir. Selon la légende, il fut créé, il y a des siècles, par l'Ange Gaby, peu après que Dieu ait créé le monde. L'Ange a conçu cet objet pour pouvoir administrer les biens terrestres de son maître. Mais l'objet dès qu'il fut créé, lui a échappé. Il a aussitôt disparu. Il semble qu'il possédait sa propre volonté, et l'Ange Gaby ne pût ou ne sut le maîtriser convenablement. Depuis, il erre dans le monde, apparaissant de-ci de-là. D'après les chroniques impériales, la dernière fois qu'il a été aperçu, c'était sous le règne d'Olibrius le Troisième. L'histoire raconte que son aïeul, Olibrius le Premier, l'avait trouvé par hasard. Grâce à son pouvoir, Olibrius le Premier a rétabli la puissance de l'empire qui au Xème siècle semblait se désagréger face aux peuplades barbares de l'Est et du Nord. Il est ensuite resté pendant deux générations dans la famille de l'empereur. Un beau jour, il a de nouveau disparu. L'histoire officielle nous conte qu'il a été subtilisé par un lutin. Si c'est vrai, là aussi, il a été bénéfique au petit peuple, aux lutins et aux elfes et même au peuple magique c'est à dire les ogres, les trolls et tous leurs congénères. Il est reconnu, en effet, qu'au Xème siècle les vieilles religions et les anciennes magies chancelaient et disparaissaient sous l'impitoyable avancée de la religion du Christ.

Fromentus se signa rapidement. Tout l'auditoire paraissait maintenant captivé et même le comte avait perdu son air blasé. Corfin les regarda tous, puis reprit sa narration.

- L'apparition de l'objet dans cette région a éveillé l'attention de tout ce qui y a un peu de pouvoir. Le maître de Firiël, l'a dépêchée ici pour nous en avertir car c'est ici que tout s'est noué.

- Ici ? sursauta le comte, finalement intéressé malgré lui.

- Oui, ici. Je crois, à certains signes, que feu le baron de Thulé a conjuré ses alliés du peuple magique pour prendre le château car c'est ici que résidait l'objet. Mais l'objet est parti. Cela j'en suis sûr car nous l'avons eu en main pendant un moment.

Fromentus hoqueta. Corfin ne lui prêta aucune attention. Il continua son discours sur le même ton.

- Le baron est quand même venu ici pour enquêter, car le collier y était apparu. D'après ce que j'ai compris, la reine des fées Auroreaviik, consciente de son pouvoir, l'a caché dans un arbre magique, nommé Ygddrasil, l'un des Dieux du petit peuple. A ce moment, plus personne n'était capable de localiser le Collier. C'est pourquoi le baron est venu. Il devait penser que quelqu'un ici l'avait maîtrisé. Il faut comprendre qu'un des effets curieux de cet artefact, c'est que quand il a choisi un porteur, plus personne ne peut le repérer. Pas même un magicien. Par contre, s'il n'est pas "accordé" sur un porteur, il fait un sacré charivari. Tous les moindres détenteurs de magie et autres brocanteurs de sortilèges sont avertis de sa présence.

Corfin se racla la gorge avant de continuer avec un petit sourire.

- Pour résumer, le collier était ici, il y a à peu près une semaine. Cela a rameuté toutes les créatures possédant un bout de perception de la magie. Puis le collier a disparu. Alors les monstres rassemblés ici, ont attaqué en espérant trouver le porteur.

- Ce que je ne comprends pas, c'est ce que l'objet est venu faire ici, le coupa le comte.

- Je ne sais pas réellement comment il est arrivé ici et comment il en est parti. Tout ce que je sais c'est que seul le collier pouvait attirer le baron.

- Hum ! Conjectures que tout ça.

Soudain une ombre petite et gracieuse sorti d'un des coins de la salle. Un lutin, le rire moussant aux lèvres, venait d'apparaître.

- Non, non, tout est vrai, s'exclama-t-il, le regard brillant de malice.

Zarbelle poussa un petit cri et tous regardèrent le petit être avec stupéfaction.

- Un lutin. D'où sort-il ? s'écria Boccob.

Après quelques secondes de silence, le comte demanda d'un ton hargneux.

- Peut-on savoir ce que fait un lutin dans mon château ?

- C'est une longue histoire et je ne savais pas qu'il y avait un château ici. Voyez-vous, j'ai quitté cette région il y a huit siècles et à l'époque il n'y avait qu'un dolmen où les druides de Gwen venaient converser avec mon peuple. Je suis venu ici pour réaliser une cérémonie, car il faut que vous le sachiez, j'étais le porteur du collier depuis plus de mille de vos années.

Il les regarda insolemment. C'était indiscutablement un lutin, peut-être un peu plus vieux et un peu plus ridé, que le commun de sa race. Mais il semblait tout aussi peu crédible et suspect que n'importe quel autre lutin.

Corfin le considéra avec un sourire dubitatif.

- Quel est ton nom, petit homme ?

- Dans ma langue, chevalier, on m'appelle Pilwillustiicherfich, mais les humains préfèrent dire Pilwill, il paraît que c'est plus facile.

A l'énoncé de ce nom, célèbre dans tout le monde connu, Corfin sembla pour la première fois le croire.

- Qui me prouve ta bonne foi ?

- Je ne sais pas ; c'est là un mot de la langue franche que je n'ai jamais entendu. Peut-être qu'il n'existait pas quand je suis parti.

- Non, non il ne ment pas, assura à ce moment Firiël dont les yeux avaient papilloté dans le vague un instant.

- Bien sûr que je ne mens pas, s'exclama l'intéressé avec une lueur espiègle dans le regard. Je ne mens jamais.

- Bon, admettons, et qu'est devenu le collier ?

- Je crois qu'il faut commencer par le début. Le collier est... vivant, c'est quelqu'un. On est tout le temps en train de discuter avec lui. Il est très curieux et veut toujours faire des choses bizarres. En échange, il nous aide, nous les porteurs. Au tout début, c'est lui qui m'a contacté quand l'empereur Olibrius III était en visite à Parigus¹⁷. Il m'a appelé et je suis venu le ramasser, là où on l'avait oublié. Entendons-nous bien. Je n'ai pas eu besoin de m'introduire dans une pièce pour le voler. Je l'ai simplement ramassé par terre, dans la boue d'un chemin dans lequel il avait été égaré. Le jeune empereur l'avait laissé tomber. En fait, le collier m'a raconté qu'il n'avait jamais entretenu de bons rapports avec sa majesté impériale Olibrius III. Avec moi, ça a été différent. Il n'avait jamais été porté par un lutin et nous nous sommes amusés ensemble comme des petits fous. Nous avons créé à deux une œuvre d'art monumentale que j'ai appelé le Chapelet de Pilwill.

Il les regarda un instant pour quêter leur approbation.

- Oui, j'ai entendu parler de cela, lui accorda Corfin. Les lutins en raffolent encore de nos jours.

- Effectivement, mon peuple devenait anémique, la magie refluit devant vos pratiques religieuses impérialistes. Tout cela leur a donné un coup de fouet. Maintenant c'est un peuple en pleine forme, parfaitement adapté à la vie moderne. Un peuple fier et libre...

- Nous savons tout cela, dépêchez-vous de finir, l'interrompit le comte qui visiblement n'appréciait pas trop le lutin.

- Je me dépêcherai si vous ne m'interrompez pas à tout bout de champ, Comte, répondit le lutin avec une imitation si parfaite de la voix de Corfin que Zarbelle et Firiël ne purent se retenir de rire. Corfin lui se contenta de son éternel sourire.

¹⁷ Aujourd'hui Parigus a pris le nom de Lutèce.

Le lutin leur adressa en retour une grimace espiègle. Le comte se renfrogna un peu plus mais se contenta et ne rajouta mot. A quoi bon de toute manière avec un lutin, surtout un de cette envergure ?

- Bon, je reprends, continua ce dernier l'air toujours aussi espiègle. Au bout de quelques saisons...

- Deux siècles, précisa Corfin imperturbablement.

- C'est ça. Au bout de ces quelques années, tout allait pour le mieux pour mon peuple et le collier décida de faire le tour du monde.

- Ah non vous n'allez pas vous y mettre aussi et dire que la terre est sphérique, s'insurgea alors Fromentus, visiblement à bout.

- Je n'ai jamais dit ça, répliqua le lutin avec un regard rieur. Tout le monde sait bien que la terre est un disque. Il suffit de monter dans la lune pour s'en rendre compte. Et donc ce que voulait le collier c'était suivre le pourtour du disque, c'est à dire faire le tour du monde.

Le curé grommela, ne sachant si le lutin se moquait de lui ou non. Boccob sourit par-devers lui. Pour avoir pratiqué quelques expériences d'alphysique, il connaissait une des réponses possibles.

- Nous sommes, donc, passés par un premier pays plutôt très vert où quelques barbares blonds font pousser des vignes. Puis nous sommes rendu dans une région que j'ai prise pour l'Inde. Je l'ai appelé Nouvelle Inde. Un pays fascinant. J'abrège, car j'y suis bien resté trois ou quatre centaines de vos années. En suivant toujours le disque, nous sommes arrivés en Chine, où je ne me suis pas senti bien à l'aise. Pas assez de magie là-bas. Les gens sont trop souriants et sereins. Un peu comme le chevalier, mais en plus jaunâtre.

Firiel ne put se retenir de rire.

- Nous avons alors gagné le Soudan, continua le lutin, et ses peuplades délicieusement fétichistes. Il y a là-bas, comme en Nouvelle Inde des civilisations qui dépassent de loin la votre. Ils ont compris beaucoup de choses sur la nature que vous ne voulez pas voir. Ils ont des rêveurs de premier ordre. Leur civilisation est supérieure, non pas militairement mais dans son rapport cosmique à l'essentiel. Il est possible qu'un jour vous les envahissiez, il est alors possible que vous ne remarquiez pas qu'ils aient une civilisation. Dans ce cas la terre aura perdu beaucoup...

Enfin, bref, d'Afrique, j'ai fait un saut jusqu'à ce que je croyais être un dolmen.

- Mais pourquoi ?

- Nous commençons à en avoir assez l'un de l'autre. Et puis, je soupçonne ce cher collier de vouloir accomplir quelques actions d'éclat. Il a donc voulu qu'on revienne ici pour fêter notre séparation. Mais en fait dès que je suis arrivé, il est parti. On n'a rien eu le temps de fêter.

- Il est parti ?

- Oui, je le soupçonne de s'être éloigné avec un gros rat gris, un dénommé Crsihhhrutt. Nous avons fait ami-ami quand je suis arrivé au château. Il m'avait fait visiter la bâtisse et surtout montré les réserves. Puis il m'a invité dans sa tanière, beaucoup plus confortable que toutes ces chambres pleines de courants d'air. Nous nous sommes endormis ensemble et au matin ils avaient disparu tous les deux.

- Comme ça ?

- Oui comme ça. En fait, je me doutais de quelque chose. Dès qu'on est arrivé au château, il s'est mis à faire un raffut pas possible. Il a dû avertir de sa venue tous les magiciens à des lieux à la ronde. Puis il est parti et maintenant il ne dit plus rien.

- Mais pourquoi fait-il tout cela ?

- J'ai l'impression qu'il a mis en place un processus de sélection pour son prochain porteur. Une sorte de concours. Lui, il s'est maintenant retiré et observe les candidats. Pourquoi exactement ? Je n'en ai nulle idée.

Haine noire

Pilwill sentit la main se faire lourde sur son épaule. Dans le couloir, le comte venait de l'agripper férocement. Il se retourna lentement. Il devait en passer par-là, il le savait. Un moment douloureux pour eux deux, en perspective. Mais il avait appris, depuis le temps qu'il errait sur terre, que de tels moments, pour pénibles qu'ils soient, sont nécessaires à tous les hommes. Il se résigna donc à l'inévitable et regarda le vieil homme avec compassion.

- C'est donc toi, le monstre auquel je dois... tout ce massacre. L'attaque du château, la destruction du village, Tout ce massacre cracha le comte.

- Non, Comte vous vous méprenez. J'ai amené le collier ici sans savoir ce qui allait se produire. C'est lui qui a tout déclenché. Parfois je le crois bon et puis il fait des choses comme ça. Je pense que nos existences lui importent peu. Il n'est pas accessible aux sentiments...

- Balivernes que tout ça. Tu te cachais pendant que mes gens mouraient.

- Encore une fois non, Comte, c'est moi qui ai guidé les flèches des balistes contre les dragons. Et croyez-moi, j'estime beaucoup ces gros animaux, pour stupides qu'ils soient.

Mais le comte ne l'écoutait pas.

- Tu t'es caché et tu ne les as pas empêchés de pénétrer dans le château.

- Non, Comte, c'est moi qui ai dissipé le mur magique qui retournait les flèches envoyées par vos troupes. C'est aussi moi qui ai détruit le rideau

de fumée qui vous empêchait de voir les ennemis. Et croyez moi c'est beaucoup pour un petit lutin.

- Démon, tu crois m'endormir avec de belles paroles. Tu n'as rien fait contre les zombies qui ont faillis nous annihiler.

- C'est vrai que je ne connais rien à la nécro-magie. Mais j'ai enchanté le gourdin du curé et il a fait du beau travail. C'est drôle mais c'est la première fois que j'aide un prêtre.

- Tu blasphèmes, ce fut le seigneur Dieu qui a guidé son bras. Pas tes sortilèges diaboliques. C'est toi qui les as appelés ces créatures, tes frères des enfers. C'est toi le coupable et maintenant je vais te...

- Je ne suis pas votre femme que l'on jette de la fenêtre d'un donjon parce qu'elle en a aimé un autre, répondit sans se démonter le petit homme. Et ne me dites pas que je mens. J'ai rencontré son fantôme chaque nuit depuis que je suis ici.

Le comte qui avait presque dégainé son épée, laissa retomber sa main et devint tout pâle.

- Comte, repris le petit homme, vous me haïssez plus pour ce que je suis que parce que j'ai été associé à cette boucherie. Mais sachez quand même que ce monde, pour chrétien qu'il soit, me doit beaucoup. Je l'aime et ne souhaite pas détruire ce que j'ai contribué à construire.

Enfin autre chose. Ce que personne n'a remarqué c'est que moi aussi j'ai été marié. J'ai été marié pendant mille ans à un collier. En deux jours, j'ai tout perdu. Même si je n'avais rien fait pendant le siège, j'aurais eu des excuses et vous ne seriez plus là pour me haïr.

Sur ces dernières paroles, Pilwill lui tourna le dos et disparut comme par enchantement dans les ombres du couloir.

Prélude au plan de campagne

Corfin les avait, de nouveau, tous convoqués. Firiël se préparait à aller à la réunion. Elle coiffait ses longs cheveux tout en ressassant ses pensées.

Depuis la dernière entrevue, elle avait passé son temps en rêveries. Tout d'abord elle avait de nouveau contacté l'âme de cristal de sa lame. Une discussion des plus plaisantes dont elle était sortie rayonnante. Que c'est bon d'avoir des amis sur cette terre ! Puis elle avait médité sur la situation et l'étrange attrait que le collier exerçait sur eux tous. Une chose était sûre, c'est qu'il n'était pas pour elle. Elle l'avait porté suffisamment pour en être certaine. Il faudra que je mentionne mes conclusions sur l'essence véritable de ce collier, si ce que va nous

annoncer Corfin correspond à mes déductions, pensa-t-elle. Cela nous aidera peut-être.

Elle avait ensuite essayé de mieux comprendre l'âme de ses compagnons.

Le comte était le plus difficile à cerner. Elle avait dû remonter loin dans les rêves pour saisir l'origine de son attitude. Maintenant, elle comprenait et admettait même son animosité envers les femmes.

Fromentus, le curé, n'avait ensuite que peu retenu son attention. Bien évidemment, sous sa façade monolithique de bon chrétien crétinisé, se cachait une âme sensible, parfois en prise au doute. Il considère les événements à venir avec une terreur soigneusement dissimulée, remarqua-t-elle. Il doit craindre que son univers ne s'écroule à tout jamais. Il ne faut pas le laisser s'enfermer dans cette attitude, nota-t-elle. Il faudra que j'aie une bonne discussion avec lui, sinon il risque de se fanatiser, en dépit de tout bon sens.

Par contre, Randallen, le légionnaire d'élite, est un peu l'antithèse du curé. Depuis sa délivrance de ce sortilège qui l'a maintenu sous la forme bestiale d'un auroch, il a profondément changé. Il a vu toutes ses certitudes fermement établies, celles d'un militaire de carrière, s'écrouler. Maintenant, après avoir vécu la réalité de la forêt de Haye, il ne fera plus un bon soldat, estima-t-elle. Il a découvert trop de chose et acquis trop d'expérience sur l'existence du monde. Par ailleurs je perçois en lui un regret affreux pour la forme terrible du monstre qu'il a incarné. Il a tellement pris de plaisir lors de la bataille, alors que j'étais sur son dos. Il a chargé l'ennemi, les a éventrés de ses cornes et écrasés de ses sabots. Mais sous les déchirures apparentes de son être, je sens bien que demeure, intact, le roc qui constitue l'essence même de cet homme. Il s'en sortira peut-être. Malheureux à jamais, mais il s'en sortira. Et puis surtout, après avoir goûté à l'univers des archétypes, il deviendra peut-être, comme moi, un rêveur.

Pilwill fut une visite intéressante et triste à la fois. Ce lutin n'en est plus un. Même sa façon de parler n'est plus celle d'un lutin. Le collier l'a modifié, broyé et reconstruit. C'est maintenant un grand sage sous des apparences de lutin butineur.

Firiel l'avait rejoint dans un de ses rêves et avait longuement discuté avec lui. Nous allons partir en campagne, lui avait-il confié. Corfin va nous annoncer cela tout à l'heure. Il va falloir retrouver le collier pour que quelqu'un le porte. Sinon le mal sera terrible.

Mais pourquoi ce lutin m'a-t-il confié tout cela ? En tout cas, il y a une chose de sûre, c'est que ce n'est plus vraiment un lutin. Il le sait et il en est triste. Il sait aussi qu'il ne sera plus jamais le porteur de l'objet. Il en est soulagé et affligé à la fois. Quel terme a-t-il utilisé ? Ah oui, le

mariage. Ils ont rompu leur mariage d'un commun accord, mais il souffre maintenant de la solitude. Pauvre être vivant qui n'est plus un lutin et qui s'est transformé en autre chose !

Corfin, quant à lui, est toujours égal à lui-même. Un éternel sourire pour dissimuler en public la noirceur de son âme. La noirceur de ce qu'il croit être son âme. Dessous évidemment le diamant de son cœur. Je n'ai pas eu le pouvoir de pénétrer suffisamment loin pour percevoir le problème, pour saisir ce qui fait qu'un être aussi bon se croit mauvais. Une blessure de jeunesse ? Un défaut dans son éducation. La religion fait parfois des choses comme ça. Elle instaure la culpabilité et détruit les bonnes volontés. Avec lui, je n'ai pas le pouvoir de le voir. Il a lui-même trop de force et j'ai trop d'amour pour lui. Le sait-il ? Oui, je crois.

Boccob est un grand garçon, trop complexe pour moi. Je n'arrive pas, non plus, à le comprendre. Ce n'est pas comme Corfin, une question de pouvoir, mais il rêve de trop de choses que je n'arrive pas à imaginer. L'autre jour, son esprit vagabondait dans ce qu'il appelle l'alphysique céleste ! Une seule loi, de réalité supra-divine pourrait expliquer les mouvements des corps dans le ciel. Cette loi, si j'ai bien compris relie les graves et le temps d'une façon étrange mais très belle¹⁸. Oui, les rêves de Boccob sont incompréhensibles mais ils sont très beaux. Ce sont de véritables tableaux d'un grand artiste. Voilà la clef, Boccob est guidé par

¹⁸ La différence de perception du temps entre Firiël et Boccob révèle deux tournures d'esprit finalement étrangères l'une à l'autre. Boccob imagine un temps classique, linéaire et irréversible. Il utilise cette notion pour élaborer ce qui sera sa grande théorie des graves. C'est cette théorie qui lui permettra de valider le modèle de Ptolémée au grand désespoir de Fromentus qui vers la même période publia "Une critique de la raison impure et grecque". Le modèle élaboré par Boccob perdurera pendant quelques siècles avant que ne soient redécouverts les secrets cachés du petit Albert sur lesquels sont fondés l'alphysique moderne. Les savoirs de Firiël s'inspirent au contraire de cette tradition Iso-étherique du petit Albert. Pour elle le temps est grosso-modo un plan composé de deux axes rigoureusement parallèles. Le premier axe englobe l'axe temporel classique de Boccob, à la différence près que là le temps est réversible et que la notion de passé et de futur n'a de sens que par rapport à l'entropie. Le deuxième axe constitue tous les possibles temporels. Pour essayer d'expliquer clairement cette vision du temps nous allons prendre un exemple : Imaginez vous maintenant, votre passé est derrière vous et votre futur devant. La connaissance de votre état actuel va déterminer vos futurs ainsi que vos passés possibles. Cette connaissance représente l'entropie que vous dégagez dans votre situation. Plus l'entropie est importante et plus vous connaissez votre situation, c'est à dire que plus vous connaissez votre futur et votre passé. A la limite si vous ne connaissez pas votre présent, vous êtes dans plusieurs états de temps possible et ceci au même instant ! Tout un tas de possibles co-existent avec un tas de passés. Mais en fait, dans nos vies une seule certitude existe : c'est celle de notre disparition. Plus on s'en rapproche et plus l'entropie augmente. Elle sera maximum lorsque nous serons au seuil de notre vie. Les rêveurs comme Firiël utilisent ces deux dimensions du temps auxquels nous avons accès dans nos rêves pour obtenir une connaissance supérieure du monde. Ils ont aussi un levier sur les futurs possibles et les passés alternatifs. Les grands rêveurs peuvent modifier la texture même de l'univers. Nulle magie n'est plus forte que celle du rêve. Mais c'est une magie dangereuse car elle crée de l'entropie.

l'art. On perçoit la forme de ses rêves sans en comprendre la dynamique ni les détails.

Et puis il y a le cas de Zarbelle. La si belle Zarbelle qui passe dans la vie comme dans le chant d'un troubadour. Zarbelle protégée par les âmes de ses cartes, qui la guide et la conseille. Zarbelle qui sans le savoir est l'esclave de ces puissances antiques. Zarbelle à l'âme si lisse qu'on se demande où se dissimule l'étincelle de vie dans son corps parfait. Mais qui est Zarbelle ? Jamais, je n'ai pu percevoir le moindre rêve en elle. Rien, c'est comme si c'était une des machines étranges de Boccob. Non cela ne se peut pas, car il y a les cartes. Mais les cartes ne rêvent pas. Qui est Zarbelle ? Les êtres vivants rêvent tous, même les lutins, même les gnomes et même les dragons, mais pas Zarbelle. Qui est-elle ? Qui est-elle ?

Plan de campagne

Ils étaient de nouveau tous réunis dans la salle d'audience. Cela faisait deux jours depuis la première séance. Seul le comte était absent. Rien d'étonnant à cela, se dit Firiël. Il a beaucoup de respect pour le chevalier, mais il hait tellement tous les autres (et surtout lui) qu'il n'a pu que s'abstenir.

Le chevalier s'était longtemps entretenu avec Pilwill avant de provoquer la nouvelle réunion. Le connaissant et se rappelant sa conversation en rêve avec le lutin, Firiël, se disait qu'il avait dû décortiquer complètement l'histoire du collier et certainement trouver des choses intéressantes. Elle ne se trompait pas.

Corfin attendit que tous soient installés avant de prendre la parole. Il souriait comme d'habitude mais son sourire était grave.

- Je vous ai de nouveau réunis car la situation est sérieuse. Nous sommes les seuls humains organisés par ici, qui possèdent quelque pouvoir sur la destinée. L'empereur et ses forces sont trop loin. Nous devons prendre en main la situation.

Il l'a déjà prise, pensa Firiël. Et comme dans les mauvaises chansons de troubadour le preux chevalier va partir à la recherche de l'objet maudit. Lui seul saura le récupérer en sauvant au passage une belle en détresse.

Mais qu'est-ce qui m'arrive ? fit-elle en secouant la tête. Un rêve éveillé ? Cet homme me fait trop d'effet. Elle fit un effort pour revenir à la réalité. Bien entendu, elle savait qu'il n'était pas comme ça, aussi idéal. Mais tout se déroulait comme dans une mauvaise chanson de troubadour.

Hum, hum, fit Mégarops Lar'sgasé.

Pendant ce temps Corfin continuait de soliloquer.

- ... ce que désire le collier, d'après ce que j'ai compris c'est d'être porté par une femme.

Firiel sursauta.

- Je pensais qu'il souhaiterait t'avoir comme porteuse.

- Non. Moi je n'en veux pas et si lui l'avait voulu, je pense qu'il me l'aurait fait savoir.

- Cela me semble raisonnable. Je crois qu'il a aussi essayé avec la fée Twilquiviik et probablement avec la reine Auroreaviik. Rien de tout ça ne lui convenait et apparemment, il continue à chercher.

Le problème c'est que dans la région, habite une sorcière puissante nommée Micilia. D'après notre ami Pilwill, elle se serait alliée avec le baron de Thulé lors de la bataille. Ce serait même elle qui aurait conjuré les forces du peuple magique, le baron ne jouant que le rôle de général. Peut-être l'avez-vous aperçue ? Elle prend souvent l'apparence d'une corneille. A l'heure qu'il est, elle doit toujours courir après le collier. Si c'est elle qui est choisie, attendons-nous à une période sombre pour l'histoire de la terre. Nous devons donc trouver le collier avant elle.

- Pourquoi faire, demanda Fromentus ? C'est le collier qui choisit, si du moins j'en crois vos paroles. S'il décide de choisir cette Micilia, nous n'y pourrons rien.

- Non, c'est vrai. Mais tout porte à croire que l'objet est encore indécis. Par ailleurs nous pourrions lui proposer un candidat valable.

- Qui donc ? Vous peut-être ? Pour qui vous prenez-vous chevalier ?

- Non pas moi, curé. J'ai déjà fait remarquer, répondit Corfin en martelant ses mots, qu'il cherchait une porteuse. Nous avons ici quelqu'un de très valable. Il s'agit de Zarbelle.

Le regard du curé, qui s'était déjà tourné avec hostilité vers Firiel, vacilla de surprise.

- Cette... cette gamine impudique, cette esclave échappée ? Vous n'y pensez tout de même pas ? Je vous rappelle que ce collier est une très sainte relique et qu'il doit revenir dans le giron de l'église.

Firiel se sentit obligée d'intervenir.

- Mon père, rien ne nous dit que cet objet puisse être une relique. Il n'est mentionné nulle part dans la bible, pour ce que j'en sais tout au moins. Par contre dans les rêves, il est animé par l'esprit d'un troubadour nommé Mégarops Lar'sgasé. Je crois que c'est lui son véritable créateur. Et c'est lui qui anime cet artefact. Lorsque nous aurons trouvé l'objet, nous pourrons voir ce qu'il décide et éventuellement lui expliquer la

situation. Peut-être pourrons nous éviter un nouveau massacre. Car que croyez-vous ? Et si le carnage devant le château était simplement dû au désir qu'ont le collier ou son créateur de s'amuser ?

- Ma fille, répondit avec une douceur surprenante le curé, attention à vos blasphèmes.

- Oui mon père, je vous propose donc un marché. Nous essayons de retrouver le collier et nous verrons ce qu'il nous dira.

Le curé acquiesça un peu à contrecœur. Corfin lui lança un regard de remerciement. Elle avait apporté de l'eau à son moulin. Tout le monde semblait satisfait de cette conclusion. Implicitement, tout le monde s'était aussi engagé à partir à la recherche du collier.

A partir de là, les détails sur leur expédition furent réglés rondement. Ils partiraient le lendemain vers le Nord dans la région où pour la dernière fois le collier avait été vu avec la fée Twilquiiviik. Les légionnaires survivants de la cohorte de Randallen resteraient au château afin d'aider le comte. Désormais, plus personne ne redoutait une attaque du peuple magique. Le collier n'y était plus. Mais quelques hommes de plus au château n'y feraient pas de mal. Ils aideraient à pacifier la région et à reconstruire.

Boccob, à regret, laisserait également sa momobile dans les écuries. Corfin avait fortement insisté là-dessus. Il souhaitait avant tout que le groupe soit discret, aussi ne pouvaient-ils s'encombrer d'un tel monstre. Ils seraient donc six, sans compter les chevaux. Six aventuriers fiers et déterminés, comme dans toutes les mauvaises chansons de troubadour. Avec, en sus, un septième compagnon, le lutin, Pilwill, qui semblait vouloir les accompagner. Conscients de cela, tous semblaient heureux de l'aventure à venir.

Seule, Firiël ressentait de l'inquiétude. Elle ne savait toujours pas ce qu'était réellement Zarbelle. Pour une future porteuse d'un tel objet, c'était grave. Mais qui est-elle ? Un terrible soupçon commençait à poindre en elle. Mais, elle n'en ferait même pas part à ses rêves car qui sait si un troubadour de sa connaissance n'était pas à l'écoute.

Qui sait ? Et d'ailleurs qui est Zarbelle ?

La séparation

Ce matin Vrizer s'était réveillé de mauvaise humeur. Il avait fait des cauchemars pendant toute la nuit et cela ne lui plaisait pas. Était-ce un signe ? Probablement, mais il répugnait à l'admettre, de même qu'il

répugnait à en parler. Il avait peu dormi, se tournant et se retournant souvent sur sa couche. Au milieu de la nuit, il avait même résolu de rester éveillé, face au feu qu'il avait rechargé pour chasser toutes les ombres de la nuit. Le feu avait pétillé un moment, lançant des brandons aux étoiles, comme par défi, puis il s'était calmé. Vrizer s'était alors à nouveau assoupi et, encore une fois, avait été la proie des mêmes cauchemars. Encore une fois, il s'était réveillé et avait ravivé le feu, puis, encore une fois, lorsque la flamme avait baissé, il s'était assoupi pour être derechef la proie de ses mauvais rêves.

La nuit s'était passée ainsi. Il avait constamment lutté contre le sommeil et contre ses fantômes. A ses côtés, son compagnon d'aventure, le jeune Syrven, l'adolescent à peine sorti de l'enfance, avait eu, lui aussi, un sommeil agité. Il avait souvent marmonné des paroles sans suite, mais jamais ne s'était réveillé. L'homme était demeuré seul face à ses terribles pensées. Souvent il avait pensé réveiller le gamin. Mais pour lui dire quoi ? Pour quoi faire ?

Puis le jour avait fini par arriver.

Est-ce un signe se redemanda-t-il pour la centième fois ? Un message des dieux ? Non, je refuse d'y penser encore. Il tisonna le feu puis se leva pour faire les cent pas. Le soleil se levait, le jour arrivait et emportait, avec lui, les ombres de la nuit.

Syrven bougea encore un peu puis ouvrit les yeux. Il contempla la silhouette en contre jour, dressée au-dessus de lui. Puis il s'assit sur son séant, avant de lancer un vigoureux bonjour. Enfin, il déclara :

- J'ai bien dormi, mais qu'est-ce que j'ai rêvé ! Il y avait beaucoup de butin... puis son sourire s'éteignit. Il y avait du sang aussi. Tu sais, Vrizer, je crois que je vais arrêter de... faire ça avec toi. Il y a toujours trop de sang.

Énervé par sa mauvaise nuit, mais aussi par les paroles du gamin, l'homme vit rouge.

- Depuis que nous sommes ensemble, malgré les risques je n'ai plus tué personne. Simplement parce que tu me l'as demandé. Et maintenant, tu veux m'abandonner ? Espèce de petit morveux ! Je prends des risques rien que pour toi et maintenant tu vas me lâcher.

- Écoute, j'étais heureux là-bas dans la forêt. Puis on s'est rencontrés. C'est sûr que tu as changé ma vie, nous sommes devenus amis. Je t'ai suivi pour voir, ça m'amusait de voler les gens... Mais maintenant, cela me suffit. Je préfère arrêter. Un jour, nous allons tuer quelqu'un, et cela je ne veux pas. La vie est trop importante.

- Tu ne peux pas me faire ça !

- Écoute, on pourrait changer de métier, voir le monde d'une autre manière. Tu sais que je suis capable d'attirer et de dresser un ours ou un lynx. On se produirait dans les villages et on continuerait à vivre ensemble.

Sous le coup de la colère, Vrizer étendit le gamin à terre d'une taloche. Il s'arrêta embarrassé. C'était la première fois qu'il frappait son ami, son grand ami. Il s'agenouilla et le prit dans les bras. Ainsi enlacés, ils pleurèrent ensemble pendant quelques minutes. Finalement Syrven se dégagea. Il se releva, séchant ses larmes et sans mot dire, fit son maigre baluchon. Prostré par terre, Vrizer, le regardait faire. Toujours sans un mot, l'enfant disparut dans les broussailles.

Dans la clairière, Vrizer étouffait ses sanglots. La matinée s'annonçait à la hauteur de la nuit. Puis il se releva, prépara ses armes et se rendit seul sur le lieu de la prochaine embuscade.

L'orage

Depuis deux jours qu'ils avaient quitté le château, leur voyage s'était bien déroulé. Le soleil de cette fin d'automne réchauffait les cœurs et donnait un peu de magie à leur périple. Ils avaient tout d'abord coupé vers le Nord-Est, au travers des champs de Charroyé, puis s'étaient enfoncés de plus en plus profondément dans les terres stériles. Désormais, ils se dirigeaient plein Nord vers l'endroit où, d'après ce qu'avait raconté Mathom à Corfin, la fée Twilquiiviik se rendait. Toujours selon les informations du chevalier, ce serait un petit cercle de fée, se trouvant à trois jours de marche du village de Faëmil. Ils avaient du retard, mais pourraient très bien, vu la nature inconstante des fées, y arriver avant Twilquiiviik. Le problème consistait à savoir ce qu'ils devraient faire au moment où ils retrouveraient la fée. Corfin et Firiël pariaient sur le fait que Pilwill saurait s'en faire respecter. Les autres en étaient moins sûrs. Zarbelle pour sa part avait refusé de leur communiquer ce qu'en pensaient les cartes.

La journée avait bien commencé mais cela n'avait pas duré. Dans l'après-midi, le ciel se couvrit de nuages et finit par se faire menaçant. Le vent se leva et rendit la progression difficile.

L'orage leur tomba dessus alors qu'ils avançaient péniblement dans le maquis désolé. Ils étaient rompus de fatigue et étaient en train de chercher un endroit propice pour établir un campement lorsque les premières gouttes d'eau s'écrasèrent avec fracas. Comme affolée par

les éléments, la petite luciole qui depuis le début les avait accompagnés, disparut loin devant. Ils la suivirent, péniblement, dans cette direction. Entre deux bourrasques, Firiël, dressée sur son cheval, eut le temps d'apercevoir la sombre silhouette d'un château solitaire, non loin de là, au sommet d'une petite éminence.

- Là-bas, cria-t-elle, pour se faire entendre de ses compagnons. Un abri. Ils accélèrent l'allure dans cette direction. Une pluie battante les isola chacun dans une bulle mouillée, loin de tous et de tout. Les chevaux renâclaient sous le déluge, glissant parfois dans les torrents de boue qui dévalaient sous leurs pattes. Les dernières foulées sur leurs montures furent terribles. Face à la pluie qui s'abattait sur eux, par grosses claques sonores, ils avaient du mal à respirer. Les éléments semblaient se conjuguer pour les empêcher d'avancer.

Ils ne virent pas le panonceau branlant auprès duquel ils passèrent pourtant. Mais rien, pas même son inscription menaçante, n'aurait pu les faire renoncer à gagner le havre que représentait à leurs yeux, le château.

Puis soudain, ils se retrouvèrent relativement à l'abri dans la cour du castel. Là, ils ne virent personne. Le château semblait en ruine, peut-être abandonné.

Corfin glissa au bas de son cheval et se dirigea vers la porte principale. Il heurta trois fois le battant mais personne ne répondit. Il poussa alors la porte qui s'ouvrit dans un grincement inquiétant. La salle, éclairée sporadiquement par des éclairs, était sombre et déserte. Ils s'y réfugièrent tous avec leurs chevaux. Randallen tira une torche de son paquetage et quelques coups de silex plus tard, ils purent contempler une grande pièce vide, en apparence à l'abandon depuis longtemps. Quelques meubles brisés traînaient dans un coin. Les tapisseries avaient depuis disparu, ne laissant que des marques plus claires sur des murs noircis par l'âge et peut-être par un incendie. Des portes béantes s'ouvraient dans les profondeurs de l'édifice. Personne n'osa s'y engager tellement la salle avait sinistre allure.

Toujours est-il que la pièce, si calme par rapport aux éléments déchaînés à l'extérieur, devenait presque accueillante. Corfin commença à réunir les débris épars du mobilier et les empila dans la vaste cheminée. Bientôt un agréable feu se mit à crépiter. Hommes et bêtes s'en rapprochèrent pour se réchauffer.

A ce moment ils s'aperçurent qu'ils n'étaient plus que six. L'un d'entre eux manquait à l'appel.

- C'est encore ce païen de lutin, s'emporta Fromentus. Mais peu importe. Il ne nous manquera pas.

Pilwill avait en effet disparu. Mais Zabelle se montra plus inquiète que le curé.

- Il sait à peine monter à cheval. Il a dû être déséquilibré par les bourrasques et chuter. J'espère qu'il ne lui est rien arrivé de grave.

Corfin se voulut plus rassurant.

- Les lutins vivent dehors et celui-ci à plus d'un tour dans son sac. Il nous rejoindra bientôt. Dans le pire des cas, il a dû s'abriter dans un refuge à sa taille.

- De toute manière, remarqua Firiël, nous ne pouvons pas partir à sa recherche dans cette tempête, maintenant que la nuit tombe.

Zabelle, pour dissiper son anxiété, s'accroupit devant le feu et se mit à sortir des paquetages les ingrédients nécessaires à une copieuse tambouille. Bientôt tous purent se régaler d'un délicieux ragoût de viande et de légumes. Ils devisèrent plus calmement de la journée, s'interrogeant sur le devenir des anciens habitants de ces lieux. Pourquoi le château avait-il été abandonné ? Était-ce suite à une maladie ou alors à une guerre ? Tous évitaient soigneusement de parler du lutin.

Dehors, l'orage, après avoir redoublé de violence, se calma lentement. Il semblait passer et s'éloigner vers le sud. La pluie crépita encore un petit moment puis cessa complètement. A la fin du repas, Corfin sortit, pour faire quelques pas. L'atmosphère de la salle l'étouffait. Dans le ciel, lavé par l'orage, des étoiles crépitaient. L'air était pur. Inconsciemment il tendit l'oreille, essayant de percevoir le pas d'un cheval. Rien. A ce moment il vit approcher une petite lumière. Il se tendit, se demandant qui ça pouvait être. Le lutin ?

Ce n'était que la luciole qui arrivait d'on ne sait où. Elle se précipita vers Firiël et se mit à lui faire des fêtes pendant que la jeune femme lui murmurait des mots doux.

Quand les flammes commencèrent à tomber, faute de combustible, ils établirent des tours de garde. Boccob se proposa pour le premier.

Comme la compagnie s'enroulait, chacun séparément, dans son paquetage, il disposa ses pièges à feu aux diverses portes. Ainsi nul être vivant ne pourrait les déranger impunément. Puis, il déballa soigneusement un livre trouvé au château de Charroyé et que le Comte lui avait offert. Avec extase, il se plongea dans l'étude du célèbre « théâtre de machines » de Héron d'Alexandrie, à la lueur du lumignon mécanique qu'il avait inventé au château.

La nuit s'écoula ainsi, petit à petit. Boccob, plongé dans son ouvrage avait depuis longtemps oublié de réveiller Corfin qui devait monter la garde juste après lui. Il était en train d'aborder un passage particulièrement fascinant relatif aux machines de siège, lorsque

soudain, une ombre se forma au milieu des dormeurs. Pris par sa lecture, Boccob ne s'aperçut de rien.

La sorcière mal aimée

Sur la route, non loin de là, Micilia menait sa monture d'une main ferme. Elle allait lentement, prenant le temps de respirer et de sentir la terre sous les sabots du cheval. Elle n'était pas bonne cavalière, pas dans le sens où l'entendaient tous ces hommes trop sûrs d'eux. Mais elle savait parler aux bêtes et s'en faire écouter. Elle savait aussi parler aux hommes, qu'elle considérait, pour la plupart, comme à peine supérieurs aux animaux.

Deux d'entre eux l'attendaient en ce moment même, prêts à devenir ses serviteurs. Deux braves bêtes en quête d'une maîtresse. La nuit précédente, elle les avait appelés en rêve et ils avaient accouru. Ensembles, ils avaient rendez-vous, non loin de là.

Ce sont deux ours encore sauvages qui ne demandent qu'à être dressés, pensa-t-elle. Ne vous inquiétez pas, j'arrive et j'ai du travail pour vous.

En cheminant doucement, sur la route, vers le point de rencontre, elle échafaudait ses plans. Aidée par les deux ours, elle n'aurait qu'à rattraper cette Firiël. Le rêve lui avait dit que la jeune femme se dirigeait vers Faëmil. Là, elle tiendrait sa vengeance contre la vierge. Quelle peste que cette fille ! Dire qu'ils avaient failli l'éliminer devant le château de Charroyé. Le baron de Thulé en était mort, ce qui tendait à prouver, encore une fois, qu'on ne peut se fier à un homme, quelle que soit sa puissance. Surtout face à une femme douée, car la petite était douée ; gênante mais douée.

Enfin, à Faëmil, elle aurait une autre occasion d'arriver à ses fins. Là, elle mettrait un terme, d'une manière ou d'une autre, aux pouvoirs malfaisants de la vierge. Elle avait bien une ou deux petites idées sur la question. Mais il suffisait d'attendre et puis on verrait bien là-bas. Une fois Firiël éliminée, elle rattraperait la fée et lui arracherait le collier.

Le lieu du rendez-vous avec les ours approchait. La route après avoir serpenté au soleil, s'enfonçait maintenant dans une forêt plus sombre, presque menaçante. Elle reconnut le passage ombragé qu'elle avait vu en rêve. Les deux ours devaient être là, à l'attendre de tout leur être. Elle sourit, elle allait participer à leur élévation dans l'ordre naturel. Après l'avoir servie, ils ne seraient plus les mêmes animaux, à demi-sauvages et à demi-féroces.

Ils seront complètement féroces, pensa-t-elle. Mais plus du tout sauvages. Ils seront surtout bien dressés pour mes ambitions. Finalement je vais leur rendre un grand service. Dire qu'ils ne le sauront jamais et qu'ils ne m'en remercieront pas, soupira-t-elle. La vie est trop ingrate. Mais maintenant, courage, un grand œuvre m'attend.

Sur ces pensées, elle s'engagea dans les sous-bois. Soudain, son cheval fit un violent écart en hennissant de peur. Une flèche encore vibrante venait de se ficher, dans le sol, juste devant ses pattes. Elle s'attendait à cela, aussi c'est d'une main ferme, qu'elle le ramena dans le chemin tout en l'apaisant. Un ours, gros et fort apparut alors. Il portait un arc avec une flèche engagée à la main et l'agitait d'un air menaçant. Ses petits yeux brillaient d'une lueur lubrique en la détaillant. Elle l'observa attentivement, en prenant garde de ne trahir ses sentiments ; jamais devant les animaux. Mais où était le second ours ? Elle n'en percevait nulle trace. L'ours maintenant parlait. Elle fit un effort pour écouter ce qu'il disait.

- ... de cheval sans opposer la moindre résistance. Nous vous demandons de déposer toutes les armes que vous portez et de vous éloigner du cheval.

Ben tiens, pensa-t-elle, et puis quoi encore ? Peut-être me laisser violer par ces animaux ? Puis, elle s'étonna. Mais où est passé le plus jeune ? L'ours en face d'elle commençait à s'énerver. Il lui hurlait des ordres péremptoires. Elle n'y fit pas attention.

- Où est ton compagnon, lui demanda-t-elle à brûle-pourpoint ?

Ses paroles claquèrent comme un coup de fouet. Il en resta bouche bée, choqué par le ton de l'ordre. Quand elle réalisa qu'il n'avait pas saisi le sens de la question, elle leva la main et lui imposa un puissant sort de charme. Il tituba sous le choc, puis tomba à genou et tendit les mains.

- Maîtresse... réussit-il à croasser d'un air implorant.

- Brave bête, brave ! Dis-moi, où est ton compagnon ?

- Il m'a quitté ce matin, maîtresse.

Surprise, elle demeura un moment silencieuse. Comment un animal pouvait-il avoir résisté à ses injonctions ? Car le fait que les deux ours se soient séparés le matin, juste après avoir rêvé, était un signe qui indiquait un pouvoir capable de lui résister. Elle prit note mentalement de cela. Il faudrait qu'un jour, elle retrouve le jeune impertinent pour lui apprendre le sens de la vie. Il était anormal que des animaux possèdent du pouvoir.

- Allez en route, animal.

Il fit mine de la suivre comme ça. Elle le foudroya du regard et lui intima.

- Reprend tes armes, imbécile. Et maintenant en route, nous devons être à Faëmil avant le soir.

Elle mit sa monture au trot, tandis qu'il la suivait en courant, déjà essoufflé.

Pilwill s'égare

Lorsque le ciel s'était couvert, la veille, alors qu'ils chevauchaient encore en groupe, Pilwill en était à vouer sa monture aux neufs enfers de l'Est. Ces humains qui l'accompagnaient commençaient à lui porter sur le système, mais pour l'instant c'était surtout le cheval qui l'horripilait. Il avait plusieurs fois envisagé de changer le sale canasson qui offensait sa dignité de lutin en grenouille géante, sans toutefois s'y résoudre. Il pensait bien, que les humains, avec leurs manies arrogantes n'accepteraient guère de le voir filer à toute allure sur un batracien enchanté. Il soupçonnait tout spécialement que le digne Fromentus n'hésiterait pas après un tel acte à le bassiner d'eau bénite. Pouah ! Peut-être même, que la jeune vierge à l'odeur si agréable, le menacerait de lui tailler les oreilles en pointe, tant que la grenouille n'aurait pas repris la forme d'un cheval.

Il fallait toujours compter, même pour les actes les plus raisonnables sur l'éternelle idiotie des humains. Finalement, tout tournait autour de ces deux gros problèmes : le canasson et les humains. Changer le canasson reviendrait à affronter la vindicte des humains et le supporter tel quel, c'était devoir supporter aussi les humains. Il lui fallait, absolument, trouver une solution à cette terrible situation. La vie n'était pas faite pour autant d'ennuis !

Aussi, dès que l'orage commença à éclater, fit-il légèrement ralentir son cheval. Rapidement, ses compagnons disparurent derrière des rideaux de pluie. Nul ne faisait attention à lui. Maintenant, les bourrasques étaient devenues si furieuses qu'il avait du mal à tenir en selle. Aussitôt, profitant de son isolement, il transforma sa monture en une trépidante grenouille qui se trouva ravie de l'atmosphère humide dans laquelle elle était plongée. Ainsi équipé, il s'éloigna perpendiculairement à la direction qu'avaient choisie les six humains.

- Bon débarras, marmonna-t-il le visage soulagé. Je les retrouverais quand ils se rapprocheront du collier.

Du fait de sa longue fréquentation de ce dernier, il savait qu'il était toujours porté par la fée, plus loin au Nord. Il savait aussi, que le collier n'avait toujours pas trouvé de compagnon de route. Il n'imagina pas un instant que Corfin comptait justement sur lui et sur ses pouvoirs pour les guider vers l'objet. Pour l'instant, par de grands sauts insouciantes et

joyeux, il se projetait à travers les rafales d'eau en direction d'une certaine grotte où, dans le temps résidait un de ses cousins.

Oh la joie de sauter ! Oh la joie d'être mouillé !

Pendant un moment il ne fut plus que plaisir pur, comme le sont tous les lutins au cœur des éléments humides. Il eut même l'illusion que rien n'avait changé, qu'il était toujours le même lutin que des siècles auparavant et qu'il pourrait s'amuser ainsi durant toute son existence, ce qui, rappelons le, par rapport aux normes humaines, est fort long.

Puis il se demanda comment profiter de sa nouvelle liberté.

Une petite visite de famille, voilà qui me détendra. Peut-être même que le cousin Amattar aura-t-il du bon jus de baies noires tout prêt.

Sans souci de la pluie, il continuait à avancer, batifolant avec les éléments déchaînés lorsque, soudain, sans comprendre comment, il se retrouva par terre. L'instant d'après il était ficelé comme un poulet. Avant d'avoir pu dire ouf, il était jeté en travers du dos de la grenouille.

Autour de lui, personne ! La pluie continuait à tomber comme si de rien n'était. La grenouille se remit à avancer dans la même direction. Il eut beau lui crier d'arrêter, le batracien semblait sourd à ses cris.

Une ombre dans le castel

Une ombre se forma au milieu de la pièce. C'était l'ombre torturée d'un vieillard terrifiant, habillé de noir et portant au front une couronne ducale. Il ouvrit la bouche au milieu des dormeurs et s'écria :

- Humains, écoutez-moi !

Son cri était fort, surtout si l'on considère que les cordes vocales de son propriétaire n'étaient, somme toute, que virtuelles. Son cri était suffisamment fort pour réveiller instantanément la compagnie. Suffisamment fort même, pour tirer Boccob de ses chères études.

Chacun se retrouva instantanément debout, les armes à moitié brandies et l'air passablement ahuri.

Boccob, encore assis, détailla avec un intérêt pratique le fantôme. Des bandes de peau verdâtres et boursouflées lui pendaient de partout. Avec une froideur toute clinique, il se demanda un instant si le spectre bougeait et tenait debout que par le simple grouillement de vers que l'on apercevait sous sa peau, au travers des déchirures béantes. Ceci pourrait avoir des répercussions théoriques intéressantes, pensa-t-il. En effet, ne pourrait-on pas créer un être vivant à partir d'être plus petits et plus simples ? C'est une magnifique continuation de la théorie de

Démocrite sur les atomes, estima-t-il, avant d'être interrompu par le hurlement de Zarbelle qui venait de réaliser ce qu'elle avait devant elle. Le spectre, après avoir marqué un petit temps pour que tous puissent le contempler, récita alors un petit monologue pas très original et visiblement appris par cœur.

*Par vos rires mon repos vous troublez,
Par votre vie ma douleur vous souillez !*

HUMAINS, JE VOUS MAUDIS !

*A moi, vous deviendrez pareil,
Sans vie, vous n'aurez plus de sommeil,
Si à retrouver mon repos ne m'aidez,
Si vous refusez de me rendre la paix.*

HUMAINS, JE VOUS MAUDIS !

*Le premier jour, vos cheveux se détacheront,
Après vos dents se déchausseront,
Ensuite vos yeux s'exorbiteront,
Enfin vos membres se dessécheront,
Si avant mon malheur ne retrouvez,
Si avant mon malheur ne brisez.*

*HUMAINS, JE VOUS MAUDIS !
Fuyez, FUYEZ !*

Sous ces terribles injonctions, Zarbelle s'évanouit, pendant que Randallen, Fromentus et Corfin tournaient casaque et se précipitaient à toutes jambes vers l'extérieur. Seuls demeurèrent Firiël, Boccob et la petite luciole.

Firiël, dès l'apparition du spectre, avait pris ses trois respirations rituelles. Elle laissa librement couler en elle le flot de l'énergie terrestre. A un niveau de conscience différent elle encaissa les malédictions et comprit qu'elle n'y survivrait probablement pas. Le spectre avait directement agi sur la structure de l'univers. Bientôt ce dernier les rejeterait. Seul le temps, le temps des rêves mais aussi celui de la vie pouvait être son allié. Seul le temps pouvait les sauver.

Boccob, au contraire, était trop concentré sur ses observations pour avoir accès à ce que le monde lui disait. Il nota le ton particulier du fantôme. Son aura d'autorité suprême lorsqu'il ordonna à tous de fuir. Il

remarqua alors que seule Firiël ne partait pas. Ah oui, elle est en transe. En tout cas, cette autorité s'accompagnait d'une émission sonore plutôt étrange. Il faudra que j'essaie de reproduire ces bruits, pensa-t-il. Peut-être confèrent-ils un pouvoir hypnotique sur le commun des mortels. Je pourrai alors installer un générateur de bruit sur ma momobile, derrière mon méga-voix.

Il interrompit ses méditations pour observer attentivement la disparition progressive du spectre qui parut se diluer dans l'air. Puis il se replongea dans ses pensées. Pour faire du bruit, il y a bien ces instruments de musique, dont je ne sais plus le nom. Enfin, il est bien connu qu'une corde tendue que l'on frotte chante de manière différente selon la longueur de la corde. Je pourrais explorer les nuances du son en faisant varier la corde de quelques dizaines de pas à quelques pouces. Il y a aussi un autre moyen, avec...

A ce moment, il fut secoué par Firiël, qui après l'avoir regardé lui demanda :

- Ça va ?
- Oui très bien, pourquoi ?
- Et bien occupe-toi de Zarbelle, je vais chercher les autres.
- Ah oui, Zarbelle...

Il s'agenouilla devant la jeune fille, pendant que Firiël tournait les talons et s'éloignait à grands pas. Il eut le temps de penser que la luciole était toujours avec eux et qu'elle avait eu moins peur du spectre que de l'orage. Puis il s'occupa de Zarbelle qui se remettait juste de son évanouissement. Assise sur le sol, elle pleurait à chaudes larmes. Il la prit dans ses bras et la berça, sentant venir une érection, pendant qu'elle lui contait sa terreur à coup de gros sanglots.

Quelques instants plus tard la jeune femme revint avec les trois fuyards. Elle les avait trouvés non loin de là, à l'entrée du château. Tous semblaient embarrassés et plutôt gênés par leur attitude.

Fromentus grommelait des prières où il était question de protection contre les créatures infernales.

Randallen était rouge de honte. C'était probablement la première fois qu'il fuyait devant l'ennemi.

Seul Corfin semblait plus calme, sauf que pour une fois son sourire avait disparu. En l'observant plus attentivement, on aurait également pu voir que ses mains tremblaient. Mais bien sûr, personne n'avait le cœur à détailler qui que ce soit.

Tous baissaient la tête. Ils restèrent ainsi, un moment, embarrassés, puis, Firiël jugeant qu'ils étaient remis, s'en fut, les laissant méditer leurs aventures. Sans mot dire, sa luciole l'éclairant bien haut au-dessus de sa tête, elle enfila un couloir sombre et au bout d'un moment ils purent

l'entendre farfouiller dans quelque pièce éloignée. Ils se rapprochèrent les uns des autres, dans l'obscurité, encore nerveux et se sentant presque abandonnés. Finalement elle revint, chargée de petit mobilier brisé. Bientôt, un feu joyeux se mit à crépiter dans la cheminée. L'atmosphère du même coup se détendit et ils purent boire plus sereinement le breuvage chaud qu'elle leur prépara.

Lorsqu'elle les jugea suffisamment réconfortés, elle ouvrit la discussion sur le problème qu'ils avaient à affronter.

- Ce fantôme, cette âme damnée, est réellement très puissant. Le sortilège qu'il nous a envoyé nous tuera tous si nous n'y faisons rien.

- Explique-toi, lui demanda Corfin.

- Il nous a maudit, en nous condamnant tout d'abord à perdre nos cheveux, puis nos dents. Après ce seront nos yeux et ainsi de suite, jusqu'à ce que mort s'en suive.

- Dieu ne nous laissera pas être le jouet des forces des ténèbres. Il nous sauvera si nous avons la foi, intervint hargneusement Fromentus.

- Laisse-la parler, curé, lui répondit Randallen. Ce sont nos vies qui sont en jeu, pas nos âmes !

Le ton s'échauffait. Cela énerva Firiël, même si elle ne s'attendait à rien d'autre de leur part.

- Dieu nous aidera, remarqua-t-elle doucement, comme il aide l'enfant innocent qui meurt de la peste. Il nous aidera, mais je préfère m'aider auparavant.

- Blasphème, blasphème, cria presque le curé. C'est votre impiété qui nous fait craindre la vengeance divine.

Et il tomba à genoux pour marmonner ses prières.

La jeune femme l'ignora et reprit la parole.

- Nous ne sommes certainement pas les premiers à tomber au pouvoir de ce fantôme. Il faudrait trouver le village le plus proche pour comprendre ce qu'il veut exactement.

- D'après les cartes de la région que j'ai consultées avant de partir, il y a deux villages non loin d'ici, leur indiqua Corfin. Nous nous y rendrons demain. Auparavant il faudra fouiller le château, on ne sait jamais ce qu'on pourrait y trouver.

- Peux-tu nous tracer le plan de la région, lui demanda Firiël ?

Concentrés sur leur situation, ils travaillèrent sur leurs problèmes jusqu'à ce que le jour se lève. Ils mirent ainsi au point un programme d'action énergique, pour toute la journée.

Aucun d'entre eux ne dormit et, de fait, personne n'avait envie de se reposer. Seuls le curé et Boccob ne se joignirent pas à la discussion. Fromentus passa la nuit en prières. Boccob, quant à lui, était resté avec

les autres, mais ses pensées l'attiraient avec force vers la situation qu'il venait de vivre.

Vraiment, cela offre de nombreuses possibilités. Il faudra que je trouve un forgeron demain, pensa-t-il. J'ai quand même beaucoup à faire.

Les problèmes de Pilwill

Lorsque Pilwill s'éveilla, il se trouvait toujours saucissonné, mais cette fois, couché par terre, dans une grotte douillette.

Il se remémora les événements de la veille. Il avait cheminé pendant quelques lieues sur le dos d'une grenouille qui avait acquis une autonomie suspecte. Puis, alors qu'il commençait à trouver sa position pénible et qu'il se mettait à vouer au ciel, toujours encombré de trombes d'eau, une haine solide, l'animal s'était soudain arrêté, le faisant chuter dans une flaque de boue.

Tomber dans la boue est un jeu passionnant dont aucun lutin ne peut se lasser. De surcroît, cela faisait longtemps que ça ne lui était pas arrivé. Mais avant qu'il n'ait pu, ne serait-ce que rire de sa position, il s'était retrouvé dans cette grotte. Pourquoi et comment s'était-il déplacé d'un lieu à l'autre ? Un vrai mystère.

Certainement une histoire de magicien. De nouveau, il tendit ses narines en vain. Rien. Mais il n'avait plus l'odorat de sa jeunesse et, finalement, ça ne voulait pas dire grand chose s'il ne percevait pas la riche et chaude odeur de la magie.

Ses souvenirs de la veille s'interrompaient là, au moment où il s'était retrouvé dans la grotte. Probablement encore une histoire d'odeur de magie ? Seule la magie pouvait l'avoir anesthésié devant une situation aussi passionnante. Est-ce que les lutins ont l'habitude de s'endormir alors que la situation devient intéressante ? Personne au monde n'en a jamais vu roupiller ainsi, à part un magicien.

Enfin, maintenant il était éveillé et il pouvait observer tout à loisir. Il regarda autour de lui. La grotte était une jolie petite cave, de formation naturelle, fermée par une grosse pierre bien ronde. On aurait dit une grotte de lutin. Non, c'était une grotte de lutin. Probablement une resserre, car il y avait un gros sac de baies noires dans un des coins. Un gros sac de baies noires ! Il se lécha les lèvres à cette pensée. C'était peut-être un lutin qui lui avait joué ce tour. D'ailleurs les lieux lui rappelaient... Mais oui, bien sûr, il devait être dans le réseau de grotte de son cousin Amattar. Quelle bonne blague, le capturer et l'enfermer, attaché devant un plein sac de baies noires ! Il faudra qu'il la refasse à

quelqu'un. Peut-être à son neveu Mathom qui était presque aussi gourmand que lui-même.

Il eut un sourire joyeux. Amattar aura une bonne surprise quand il reviendra et qu'il ne trouvera plus aucune baie. Ce n'était pas à lui qu'on allait faire des blagues comme ça !

Il lança sur ses cordes un sort de vieillissement. Un bon sort qui est utilisé surtout pour améliorer l'Aquae Vitae que les moines concoctent dans le secret de leurs grandes et ridicules maisons. Mais le sort n'eut pas l'effet désiré. Les cordes étaient faites de bonnes fibres bien solides. Elles refusaient malgré l'âge de casser. Il relança son sort toujours sans effet. Oh ! Si ce n'est que ça, un peu de rosée du matin pour les attendrir et de nouveau un bon vieillissement d'une centaine d'années. L'effet fut saisissant. Avec l'aide de l'humidité, ses liens se mirent à pourrir à toute vitesse tout en dégageant l'agréable odeur d'une mare saisie de putréfaction au cours d'une journée belle et ensoleillée. Quelques secondes plus tard, il était libre.

Fébrilement il courut vers le sac et batailla quelques secondes avec le nœud.

- C'est bien du cousin Amattar de faire de gros nœuds comme ça. Il doit croire que les baies vont s'envoler. Ha ! Ha ! Malgré les nœuds, elles vont s'envoler. Ha ! Ha ! Ha !

Son rire s'étrangla dans sa gorge. A la place des succulentes baies il y avait le corps sans vie d'un lutin.

- Mais, mais, qu'elle idée de venir mourir ici ? Scélérat, tu as mangé toutes mes baies ? Et qui es-tu d'abord ?

Sous l'empire de la colère et de la frustration, il renversa complètement le sac faisant rouler, sans façon, le corps.

- Mais...

De nouveau la stupéfaction le paralysait.

- ... mais, c'est le cousin Amattar !

Puis la suspicion fit place à la surprise. Il ausculta rapidement le cadavre. Non, il n'était pas mort. Il allait probablement se dresser comme un diable à ressort et se moquer de lui. Rapidement il recula jusqu'à ce que la paroi de la grotte l'arrête et observa la scène. Amattar ne bougeait toujours pas. Il était maintenant étendu sur le dos, respirant régulièrement. Soudain il se mit à ronfler. C'en était trop.

- Espèce de grolamch de lutin, jura-t-il.

Puis il se détourna du dormeur. Il fallait qu'il trouve celui qui avait orchestré toute cette mise en scène et qu'il lui explique gentiment que l'on ne pouvait tout simplement pas le traiter comme ça. Que l'on enferme Amattar dans un sac de baies, soit. Mais qu'on lui fasse croire

que son cousin était un tas de succulents fruits des bois, non, c'en était trop.

Il se dirigea vers la pierre ronde qui fermait la caverne et essaya de la repousser. Impossible, elle était trop lourde. Qu'à cela ne tienne ! Il connaissait les secrets qui font mouvoir les pierres.

Se concentrant, il marmonna en fixant le dessous de la roche le bon vieux charme de "pousse accélérée de la mousse". Aussitôt des filaments verdâtres se mirent à grandir sous la pierre. C'était une bonne mousse des sous-bois bien grasse qui se formait à vitesse accélérée. Dès que la mousse devint suffisamment épaisse, la pierre effectua un demi-tour sur elle-même.

Un sort bien pratique que celui de la "pousse accélérée de mousse". Toutes les pierres, en effet, savent que la mousse ne peut croître que sur leur face supérieure. Aussi dès qu'on en fait pousser dessous, elles sont obligées de tourner jusqu'à ce que la mousse revienne au-dessus. Bien sûr ce sort ne peut servir qu'une fois avec la même pierre, car lorsque celle-ci a déjà de la mousse dessus, elle ne peut pas accepter d'en avoir aussi dessous !

Dans le cas présent, la pierre, après avoir tourné, avait dégagé le passage. Pilwill put s'y faufiler sans problèmes. Un courant d'air le frappa, lui apportant une odeur qui ne lui était pas inconnue.

- Curieux, curieux, marmonna-t-il.

Mais il avait autre chose à faire qu'à se préoccuper des odeurs. Il voulait des baies noires. Il s'orienta un instant. Comme il se rappelait à peu près de la disposition des lieux, il se dirigea directement vers la cuisine.

Le château dans la clarté du jour

Lorsque le jour eut fini d'envahir la grande pièce, ils étaient prêts à s'aventurer dans le château. Tous s'étaient équipés de pied en cap, comme s'ils partaient en guerre contre l'armée du roi des trolls blancs. Cependant, cette débauche d'armement masquait difficilement leur tension. Ils étaient sur le qui vive, comme dans la crainte d'une ribambelle de fantômes. Seule, Firiël, probablement du fait de la discipline qu'elle pratiquait, semblait plus sereine. Mais, même elle, insidieusement se laissait gagner par la nervosité générale.

Elle secoua la tête. Il ne fallait pas se laisser prendre à ce piège.

- Allons-y avant que nous ne puissions plus bouger, décida-t-elle.

- Nous allons commencer par ce couloir, fit-elle tout haut, en indiquant le passage qu'elle avait pris la veille.

C'était le plus éclairé, le moins sinistre et donc le plus apte à leur redonner confiance. Sans mot dire, ils la suivirent et se mirent à explorer systématiquement toutes les pièces.

Rapidement ils firent le tour du rez-de-chaussée du château. Tout était vide ou, plutôt plein de débris sans intérêt. Ainsi, de la pointe de leurs épées, ils remuèrent des tas de détritiques pleins de poussière, sans aucun résultat tangible. Mais, en même temps que le soleil se levait et qu'il s'agitait, ils retrouvèrent un peu plus de confiance.

Ils la suivirent donc, sans aucune hésitation, lorsqu'elle les mena dans le grand escalier vers les étages supérieurs. Là non plus, il n'y avait rien d'intéressant. Seuls les meubles et les tentures semblaient avoir moins souffert des atteintes du temps. Cependant, tout sentait la désolation et l'abandon. Au dernier étage, le toit était crevé par endroits et le sol avait été souillé par de nombreuses pluies.

Très bientôt, ce château sera totalement en ruine, pensa Firiël. Lorsque le toit tombe c'est la fin.

Il restait à visiter les caves. Leur ardeur retomba lorsqu'elle les entraîna dans un escalier sombre et humide comme un caveau. Elle envoya en avant sa luciole. Celle-ci les éclairerait et les préviendrait du moindre danger. Puis elle s'engagea dans l'escalier, immédiatement suivie de Randallen et de Corfin. Les autres firent preuve de moins d'entrain à pénétrer les ténèbres du souterrain.

L'escalier descendait en pente très raide. Il tombait presque à pic, dans une grande salle voûtée d'où partait un couloir. Rapidement, ils firent le tour de la salle où ils ne trouvèrent que fatras, comme partout ailleurs dans le château. Parmi les débris épars de vieux tonneaux, un tonnelet paraissait intact. Mais Corfin qui s'était précipité pour en goûter le contenu, ne put s'empêcher de faire une grimace. Le contenu vermeil du tonnelet qui après autant de temps passé à l'abri dans cette cave, promettait merveilles, avait en toute simplicité acquis un horrible goût de vinaigre. A tel point que le chevalier cracha et dut se rincer plusieurs fois la bouche à sa gourde.

Cet incident les fit rire et détendit tout le groupe. Les voyant dans ce nouvel état d'esprit, Firiël reprit sans hésiter la tête du groupe. Ils s'engagèrent à la queue-leu-leu dans le couloir.

Le corridor, beaucoup plus étroit que l'escalier, descendait lui aussi en pente raide. Rapidement, la maçonnerie se transforma en roche et ils se retrouvèrent dans une fissure de plus en plus étroite. Dans certains passages, la main de l'homme avait agi, taillant avec adresse dans la roche, pour élargir le chemin. Le travail avait été réalisé avec une grande habileté. De véritables maîtres avaient été à l'œuvre ici, réalisant un ouvrage solide et durable, qui dégagait une aura de beauté.

A force de descendre, ils avançaient maintenant loin sous terre, dans une zone de plus en plus humide. Ils avaient du mal à progresser, car sous leurs pieds la roche devenait glissante.

Soudain, Firiël s'arrêta, imitée par tous. Elle avait perçu un bruit. Ils tendirent l'oreille. Effectivement, le murmure étouffé de l'eau qui court leur parvint. Il y avait un ruisseau non loin. Ils reprirent alors leur progression. Très vite le sol redevint plat.

De nouveau Firiël s'arrêta. Une forte grille fermait le couloir. Sans mot dire Corfin s'en approcha.

La grille, quoique très corrodée par le temps, semblait encore fort solide. Impossible de l'enfoncer. Le chevalier l'examina un moment avant de repérer une serrure.

- Voilà qui ne devrait pas poser problème, murmura-t-il en déballant une trousse d'outils.

- Je crois avoir déjà entendu cette remarque, ironisa la jeune femme.

- Demande plutôt à ton animal de venir m'éclairer, grommela-t-il en prenant une fiasque d'huile.

Pendant que la luciole se rapprochait, il versa un peu d'huile dans le mécanisme.

- La seule difficulté vient de la rouille.

Dès que la lumière fut suffisante, il s'activa avec des gestes précis sur le mécanisme. Boccob s'était rapproché et l'observait avec curiosité.

- Ce mécanisme est très simple, on devrait pouvoir en faire de plus sûr, remarqua-t-il.

- Oh oui ! Il suffit d'en faire un qui soit plus rouillé !

Puis ils se turent, chacun à ses pensées. Dans le silence, le déclic de la serrure qui jouait fit l'effet d'un bruit assourdissant.

Magie des elfes

Au détour du tunnel, Pilwill s'arrêta brusquement. Une silhouette de lutin se tenait debout devant lui.

- Salut, énonça-t-il d'un ton neutre.

- Bonjour, messire Pilwill.

- Qui êtes-vous, répondit-il, surpris d'avoir été reconnu ?

Il s'avança de quelques pas et se bloqua sur place de surprise. Devant lui, maintenant, il percevait mieux la silhouette aperçue un moment auparavant. Cette silhouette, c'était lui-même. Un instant il s'affola. Quelle était donc cette magie ? Il la sentait sourdre devant lui, douce et solide. Elle avait une odeur elfique, une odeur de...

Ah oui ! Il se reflétait dans un grand miroir doré, un magnifique instrument, fruit d'un artisan très habile. Son reflet était parfait, sans aucune déformation. La magie elfique, bien sûr.

Mais à part ce miroir, suspendu en face de lui au mur, il n'y avait personne d'autre. Qui avait donc parlé ? La réponse ne tarda pas.

- Je suis Deux-version, miroir fortement elfique et quelque peu magique.

- Euh, salut Deux-version.

- Mais c'est que tu te répètes, mon pauvre petit.

- ...

- Allons ne fait pas le timide, je sais que tu peux être plus bavard que ça. Veux-tu quelque chose en particulier ?

Cela commençait à bien faire, ce miroir était trop impertinent. Soudain, il s'aperçut que quelque chose clochait. Son cousin Amattar n'avait jamais eu de miroir. Il était trop laid pour avoir besoin de se mirer dans un quelconque artefact réfléchissant. Cette maison n'était donc pas forcément celle de son cousin.

- Mais où suis-je ? se demanda-t-il.

- Où suis-je ? répéta-t-il à haute voix.

- Tu as l'insigne honneur de te trouver face à Deux-version, miroir hautement elfique et également quelque peu fortement magique.

- Oui, mais où ? insista-t-il.

- Est-il normal que tu répètes tout le temps tes paroles ? Ou est-ce simplement une maladie qu'ont tous les lutins. Je crois que j'apprécierais plus de diversité dans ton langage, petit ami.

Pilwill ne se mit pas en colère. Pas encore. Il était lutin après tout et savait goûter à une bonne blague. Comment puis-je l'amener à me répondre, se demanda-t-il ?

- Je crois que ce défaut m'est propre, entama-t-il prudemment. Mon cousin Amattar ne l'a certes pas.

- Non il est pire, il est idiot et trop gros.

Pilwill sourit. Le miroir lui avait donné une première indication. Il connaissait Amattar. Son reflet dans le miroir lui sourit à retardement.

- Connais-tu d'autres lutins ?

- Attention, je dois te prévenir, tu ne t'es pas répété. Serais-tu tout à coup souffrant ?

- Non je voulais simplement savoir si...

-... d'autres lutins, je connaissais. Ouf ! Ça va de nouveau mieux. Tu as recommencé à radoter. Mais j'ai eu peur pour toi.

Pilwill haussa les sourcils ; il s'était encore fait avoir. Mais il fallait qu'il continue.

- As-tu rencontré Amattar chez lui ?

- A ma connaissance, Amattar n'a pas de chez lui aujourd'hui. Ta question manque de pertinence. Comment pourrais-je rencontrer quelqu'un, quel qu'il soit, dans un endroit qui n'existe pas ? La réponse est donc non.

- As-tu rencontré Amattar ici ?

- Encore une fois tu te répètes. Ta question manque encore de pertinence. Lorsque j'ai rencontré Amattar, c'était ici, devant moi. Comme tous les gens que je rencontre, c'est devant moi, forcément, où que je sois. La réponse est donc oui.

- Hum. Tu es très bavard pour un miroir.

- Attend, je réfléchis.

Pilwill le regarda avec surprise. En face de lui, son reflet fit une grimace et lui tira la langue. Bien sûr qu'un miroir doit réfléchir, c'est le rôle de tout miroir. Qu'avait-il voulu dire par-là ? Peut-être qu'il le réfléchissait lui ? Oui bien sûr, il lui renvoyait l'image d'un Pilwill bavard, donc il était bavard. Que faire avec ça ?

- Effectivement, tu réfléchis bien.

- Merci.

En fait, maintenant, il commençait à comprendre. Ce miroir était un piège, il ne pouvait rien lui apprendre, puisqu'il ne faisait que lui renvoyer sa propre image. Il s'était moqué de lui avec maestria. Était-il donc, lui-même, si bon à ce jeu ? Oui certainement.

Il sourit et se prépara à continuer son chemin. Il n'avait plus rien à faire avec cette imitation magique de lui-même.

- Allez, salut.

- Bon chemin, petit ami.

Le couloir continuait vers une pièce plus éclairée qui était une cuisine. Du bruit s'en échappait. Il avança tout doucement, évitant de perturber les araignées dans leurs toiles. Il cheminait avec tant de précautions, que nul insecte ne perçut sa progression. Enfin, au dernier moment, juste devant la porte de la cuisine, il se transforma en rat, à l'instar de son copain dans les douves du château de Charroyé. L'instant d'après, il se faufilait dans la pièce éclairée. Là, la surprise le cloua sur place.

- Ainsi c'est donc ça, murmura-t-il dans le langage inaudible des rongeurs.

Sous terre

La grille s'ouvrit en grinçant. Derrière, la luciole éclaira une vaste caverne remplie de stalactites. Sa lumière douce se réverbérait à travers

les délicates dentelles de pierre. Tous retinrent leur souffle devant la beauté du spectacle. Corfin, le premier brisa le silence.

- Bon, nous ne sommes pas venus pour regarder des cailloux.

- Chut ! Est-ce que personne n'entend un bruit d'eau qui coule ? demanda Firiël, plus pour ignorer le cynisme du chevalier.

- Si. Ça doit venir du fond de la caverne, répondit Zarbelle qui avait l'oreille fine.

En avançant de quelques pas, ils entendirent tous distinctement le bruit de l'eau qu'ils avaient moins bien perçu avant la grille.

Ils se déplacèrent en silence dans la grotte. Ils avançaient tous de front, contournant avec précaution les blocs de pierre.

Effectivement un petit ruisseau courrait dans la partie la plus éloignée de la caverne. Il jaillissait d'une fissure de la paroi et se perdait dans une faille au bout de quelques dizaines de coudées. L'eau, pure et cristalline, réfléchissait la lumière par mille paillettes. Un beau petit ruisseau sorti tout droit du ventre de notre mère la terre et qui y retournait très vite, comme horrifié par le monde de laideur qu'il percevait. Sa chanson était celle de la vie qui refuse d'être dévoyée. En son sein, quelques poissons aveugles jouaient avec l'eau limpide. A part cela, la grotte était vide.

- Mais pourquoi avoir mis une grille pour fermer une salle aussi tranquille ? interrogea Firiël, sans attendre de réponse.

- Il y a une ouverture de l'autre côté du ruisseau remarqua Corfin.

Effectivement, un passage, à moitié dissimulé par les ombres de la grotte, s'ouvrait dans la paroi du fond. D'un bond, Firiël franchit le ruisseau et s'y engagea. Les autres la suivirent un peu à contre cœur.

Le couloir était sombre et tortueux. Il ne ressemblait pas du tout à celui qu'ils avaient emprunté pour venir jusque là. La pierre était taillée sommairement, de manière grossière et fruste dans un style bien différent de tout ce qu'ils avaient vu. De plus le couloir était humide et de l'eau suintait par endroits. Bref, il présentait un aspect peu engageant.

Ils s'y enfoncèrent, avec répugnance, tous à la queue-leu-leu, sans mot dire. Ils essayaient simplement d'éviter de se perdre de vue ou de glisser sur les pierres. Toutefois, le simple examen de leurs nuques crispées ou de leurs mains tendues au-dessus de leurs armes indiquait la tension qu'ils essayaient de refouler. Tous attendaient de cette galerie un aboutissement digne de son aspect.

Le couloir, au bout de quelque cinquante pas tortueux, se termina alors sur une vieille porte vermoulue. Sur la porte, étaient gravées quelques runes que Firiël fut incapable de traduire. Elle laissa la place à Corfin, le spécialiste en porte et en déchiffrement. A la lueur de la luciole, il lut avec difficulté :

*"Ici repose, le seigneur de Toilledieu,
Qui de son temps était un preux,
Fier de son sang et de ses talents.
Pour cause d'un orgueil infamant,
Il connut un destin malheureux.
Son esprit errera en attendant,
Celui qui le sauvera de ses tourments,
Ou périra sous son terrible chant."*

- Ce sont des runes elfiques, déclara le chevalier après un petit temps. Et ces vers me rappellent une histoire ancienne qui est toujours contée dans l'Est.

Il se concentra un petit moment avant de poursuivre.

- Le seigneur du château de Toilledieu, puisque tel est son nom, était un homme de grande allure et de fière prestance, à moitié elfe de par sa mère. Le château était alors situé dans les limites de l'empire romain. Son maître participa avec honneur à diverses campagnes pour refouler les barbares. Il en revint victorieux, avec un orgueil démesuré. Rentré sur ses terres, il rencontra une jeune paysanne dont il tomba amoureux. Mais l'histoire dit que la belle ne voulut jamais de lui. Elle en aimait un autre, un druide itinérant du nom de... Enfin, son nom m'échappe. Toujours est-il que le seigneur, profitant d'une absence provisoire du druide, enleva la damoiselle et la força à se marier avec lui. Au retour du druide, le seigneur lui raconta que la dame l'avait préféré, lui, le puissant, au pauvre charmeur de gui et autres fariboles. Désespéré, ce dernier quitta la région pour toujours.

On ne sut jamais ce qu'il devint. Mais le couple eut un premier garçon, puis la dame de Toilledieu se suicida alors qu'elle portait le second enfant de son seigneur. Il ne se remaria pas. Il vécut solitaire avec son fils, jusqu'au jour où un incendie ravagea le château et où les deux derniers Toilledieu périrent dans des souffrances terribles.

Un silence accompagna ses dernières paroles. Celles-ci avaient retenti sinistrement dans le couloir. Fromentus se racla la gorge, comme embarrassé avant de dire :

- Il doit y avoir la dépouille du sire de Toilledieu là dedans. Je pense qu'il vaut mieux, par charité chrétienne de ne pas troubler son repos.

Firiel se mit à rire.

- Allons, nous ne sommes pas descendus jusqu'ici pour nous sauver sans avoir vu ce que contient cette pièce. Et n'oubliez pas qu'une malédiction pèse sur nos épaules.

Puis, reprenant un ton plus grave, elle ajouta :

- Corfin peux-tu nous ouvrir cette porte ?

- Oui, ma sœur, répondit-il, heureux d'agir.

Il huila copieusement la serrure avant de s'y activer. Comme il s'y attendait, cette dernière ne lui posa aucun problème et fut rapidement forcée.

Puis, doucement, il entrouvrit le battant, la main sur la poignée de son épée courte. Les autres l'observaient tendu.

A ce moment, la luciole s'éteignit et se réfugia sur la tête de Firiël.

Le battant était maintenant grand ouvert et, dans l'obscurité, devant eux, deux yeux rouges brillaient. Profitant de la magnifique occasion qui lui était ainsi offerte, Zabelle se mit à hurler.

La belle trouvère

L'auberge du dragon rose était considérée par les habitants du pays, et par beaucoup d'autres, à bien des lieues à la ronde, comme la seule merveille de ces terres ingrates. La salle était grande et spacieuse, mais ce n'était pas la raison. Le mobilier était confortable au possible, les chaises, par exemple, ayant été adoucies par des années de durs services mais cela ne constituait pas non plus la raison. La servante était jeune et accorte, elle ne s'effarouchait pas facilement et, pour quelques piécettes, accordait volontiers ses charmes sur une botte de foin frais dans le secret de l'écurie, mais cela non plus ne constituait pas la raison. Le propriétaire, fin commerçant, tenait à tous un langage agréable, il donnait du cœur à sa maison et tout le monde s'y sentait chez soi, comme étant l'hôte le plus important. Cela non plus n'était pas la raison. Le véritable secret de cette auberge, fameuse dans toute la contrée, résidait dans sa bière, pétillante et fraîche, qui y était servie à toute heure de la journée. Un peu de magie entraît dans son élaboration, une magie douce et amère sur le palais. Mais son secret, le secret de cet exceptionnel breuvage provenait de l'amour et de l'honnêteté qui était à la base de sa fabrication. C'était une bière qui chantait sur la langue et donnait envie de vivre, de travailler et de danser. Une bière vivante, à la saveur puissante et subtile, comme on ne sait plus en faire de nos jours. Pour cette raison et pour cela par-dessus tout, les gens des environs, étaient prêts à faire des lieues pour venir en masse à l'auberge, tous les soirs de la semaine, quel que soit le temps ou la saison. Aussi, ce soir là et comme d'habitude, il y avait foule. L'auberge se remplissait et menaçait, bientôt de craquer.

Mais, contrairement aux jours plus ordinaires, dans cette foule des soirs tranquilles, quelques têtes déparaient. Il y avait d'abord Framboise, la

charmante et charmeuse trouvère dont l'art ajoutait une touche d'imagination aux petites têtes bornées des gens du cru. Elle était arrivée deux heures auparavant, poussée par l'orage qui grondait sur la plaine. Avec l'instinct sûr des gens de la route, elle avait décidé de rester à l'auberge, alors que le jour n'était pas encore prêt à décliner. L'aubergiste avait accepté de la loger à la condition qu'elle joue aux clients quelques airs de cet Empire si lointain. Et maintenant, dans la salle, devant un solide cruchon de bière, elle se réjouissait de sa décision. La pièce commençait à se remplir. Bientôt, elle aurait un auditoire à sa mesure. Pourtant, ce n'était pas tellement de jouer qui l'intéressait, c'était tous les ragots, qu'elle pourrait recueillir, une fois que la musique et la bière auraient délié les langues. Et puis, tout en étant étrangère, elle n'avait pas manqué de remarquer les têtes nouvelles qui dépareillaient dans cette foule joyeuse et bonne enfant. Pour elle, il y aurait des histoires venues d'ailleurs, colportées le long d'étranges chemins pour venir échouer dans cette salle. Des histoires pour son livre. Car il faut peut-être préciser ici, que Framboise le trouvère était surtout venu dans ces provinces barbares, avec comme projet de réaliser un livre, un grand livre qui servirait les générations futures. Sa rançon pour l'immortalité.

Pour l'instant, elle se contentait de dévisager les occupants de la salle. Il y avait déjà, malgré l'heure deux bonnes douzaines de paysans, manifestement habitués aux lieux, car à l'aise aux tables. Tous, la scrutaient à la dérobée, probablement au courant de son art. Ils devaient se demander comment une femme, jeune de surcroît, pourrait les distraire. Certains échangeaient des plaisanteries à voix basse, une lueur lubrique à l'œil et un rire gras aux lèvres. Elle détourna la tête, écoeurée comme toujours par ces manifestations grossières, dont elle aurait, pourtant, dû avoir l'habitude. Son regard se porta sur les deux autres étrangers de la salle.

Une grande femme, d'une beauté sévère, habillée de noire et d'or avec une sorte de faste discret qui la rendait presque féérique. Une magicienne ? Elle était assise depuis peu à une table où elle avalait, à petites gorgées, avec un détachement hautain, une sorte de tisane. Elle venait d'arriver seule, avait demandé une chambre et s'était installée là. Cette femme fascinait Framboise. Quelle aura de mystère ! Elle aurait été tout à fait à sa place à la cour impériale, en tant que magicienne du palais. Mais que pouvait-elle donc faire ici ? Manifestement, elle ne s'intéressait à rien de ce qui pouvait se passer dans la pièce.

Et aussi, fait fort surprenant, aucun des paysans n'avait l'air de l'avoir remarquée. Ou bien alors, peut-être la connaissaient-ils ? Peut-être savaient-ils qu'il ne fallait à aucun prix la déranger.

Il y avait un second étranger. Un homme fort, solide et dur, assis, solitaire, à une table non loin de là. Lui était le seul dans toute la salle qui ne cessait de dévisager la mystérieuse femme. On aurait dit un amoureux transi. Il était entré quelques minutes après la dame et n'avait salué personne. Il s'était assis, solitaire et avait accepté une bière d'un grognement. Depuis, il n'y avait pas touché. Il s'était contenté de contempler, avec une sorte de fascination, la femme en noir. Dans le même temps émanait de ce mystérieux personnage un air de bestialité et d'animalité féroce.

Framboise frissonna. Que d'histoires cachées dont elle serait heureuse de pouvoir dénouer les fils !

From'agique

Dans la cuisine, la première chose que vit Pilwill sous sa forme de rat, fut le fromage. Un énorme fromage qui faisait bien la taille d'un ou deux gros chats. De quoi nourrir une légion affamée de rats comme lui. Un magnifique fromage gros et tendre qui dégagait un fumet délicieux. Le fromage, curieusement était posé par terre. Avant d'avoir pu s'étonner de cette étrange position pour un tel trésor laitier, il se sentit inexorablement attiré par son fumet. Il n'eut pas le temps de se demander pourquoi un tel fromage était par terre au lieu de rester dans le garde manger, comme le doivent d'habitude tous les fromages de bonne composition.

Hum ! Que de délices en perspective !

Seul cela comptait.

L'odeur était tellement envoûtante qu'il ne prit pas garde non plus aux deux silhouettes qui se tenaient dans la pièce. Pourquoi s'en faire ? Le fromage était à sa portée. Toute la méfiance séculaire des rats était maintenant effacée, seule existait, en face de lui, la promesse d'un délicieux repas. Babines retroussées, il se précipita dessus. Il s'y attaqua à pleines dents, se gorgeant de la pâte succulente. Au moment, où il allait s'attaquer à une deuxième gorgée, il entendit les silhouettes parler.

- Voilà, maintenant tu en as attrapé un. Qu'est-ce que tu vas en faire ?

- Et bien, qu'on va le regarder et puis qu'on...

Quelque chose n'allait pas. Les voix pourtant proches semblaient s'éloigner, comme si les êtres qui parlaient s'éloignaient dans le lointain. D'ailleurs la pièce avait grandi. Un tour de magie ? Il fronça les narines. Non, pas de magie à l'œuvre seulement l'arôme puissant du fromage. A ce moment les voix se rapprochèrent.

- Bon, revenons à nos affaires, tu dis qu'elle va bientôt aller à Faëmil.

- Que oui et que là nous pourrons...

De nouveau les voix s'éloignaient. C'était vraiment bizarre et puis ça lui rappelait quelque chose. La pensée, pourtant proche, disparut et il s'attaqua à un nouveau morceau de fromage.

- Que je la sens proche, qu'il n'y a qu'elle pour avoir cette odeur...

Encore ces voix. Mais pourquoi tous ces silences. Il ouvrit la gueule soudain alarmé. Le fromage diminuait brusquement de taille. Il claqua la mâchoire dans le vide. Non, il ne diminuait pas, c'était simplement une illusion d'optique. Il se sauvait à toute vitesse. Il se lança à sa poursuite et se heurta à une barrière molle.

- Ha, ha, ha ! Que tu le regardes lui, qu'il commence à ...

Le fromage avait maintenant disparu. Seule, devant lui demeurait sa langue. Elle était en train d'enfler.

C'est peut-être pour ça qu'elle est sortie de ma gueule, pensa-t-il.

Il la considéra un moment avec inquiétude. Elle n'arrêtait pas de grossir et de s'allonger. Maintenant elle avait la taille d'une belle couleuvre. Elle avait des yeux mauvais qui le suivaient sans cesse. Elle s'arqua et l'observa, prenant un air dangereux.

Elle veut m'hypnotiser, pensa-t-il avant de faire demi-tour pour se sauver. A ce moment, il entendit de nouveau distinctement.

- Ha ! Ha ! Ha ! Que c'est trop drôle !

Il y avait de quoi rire, estima-t-il. Où qu'il aille, sa langue se trouvait devant lui. Il préféra s'évanouir, pour ne pas la voir se préparer à le dévorer.

L'ombre d'un elfe sombre

Zarbelle poussa donc son cri et se réfugia aussitôt derrière un Boccob plus curieux qu'effrayé.

En face d'eux, les yeux rouges suivaient tous leurs mouvements avec une acuité terrifiante. Pendant ce temps, Firiell essayait de convaincre sa luciole de donner un peu de lumière, tandis que Fromentus brandissait son crucifix en marmonnant des prières. Tous les autres avaient dégainé leurs armes et se tenaient prêts à tout. Tout, ici, leur faisait penser au pire, à l'inénarrable comme à l'inimaginable. En bref ils étaient prêts à se sauver, comme à défendre chèrement leur peau, voire les deux et pas forcément dans le bon ordre. Finalement, après une minute intolérable, une faible lueur gagna sur les ténèbres. La lumière ne provenait pas de la luciole, apparemment toujours terrorisée, mais plutôt de la pièce. Le

flux de lumière se fit plus fort et ils purent en déterminer l'origine. Il sourdait en fait d'un grand coffre, que tous, bientôt, reconnurent comme étant un cercueil. Devant le cercueil, se tenait la créature dont les yeux rouges les avaient terrorisés. Corfin la reconnut le premier.

- Un elfe sombre ! s'exclama-t-il.

Fromentus se signa en blêmissant. Les elfes sombres n'ont pas bonne réputation chez les chrétiens qui les assimilent volontiers, du fait de leur noire apparence, à une engeance du démon. En réalité, c'est un peuple pacifique, grand amateur de musique et de rires. Ils ont parfois une attitude paillardes que méprisent leurs cousins, plus sérieux, les elfes pâles, mais qui en font de bons compagnons de beuverie. Il était donc surprenant d'en rencontrer un ici, gardant le tombeau d'un homme maudit.

- Je sais que vous êtes surpris de me voir ici, commença l'elfe.

Il fut interrompu par un bruit de fuite. C'était Fromentus qui détalait en courant.

- Mais, reprit la créature sans se soucier de l'interruption, c'est par fidélité pour mon maître que je suis de garde devant son tombeau ou plutôt, que mon image est ici. Car je ne suis présent qu'en rêve auprès de la dépouille de mon ami et seigneur. Je suis également ici pour aider ses victimes. Aussi comme j'ai pu constater que vous êtes marqués par sa malédiction, je vais essayer d'accomplir mon devoir et vous aider de mon possible.

Il fit une pause pour leur permettre de pénétrer dans la salle. C'était une petite pièce taillée sobrement dans le roc, dans laquelle, le cercueil occupait presque toute la place. Il était fermé et sur le dessus un profil avait été sculpté. Firiël reconnut, en frissonnant, sur la gravure, le visage du spectre. Comme elle était la seule, avec Boccob à l'avoir examiné la veille, les autres n'y prêtèrent aucune attention. Boccob, pour sa part, était trop fasciné par l'elfe pour faire attention au cercueil et à ses sculptures.

Mais déjà l'image reprenait.

- Mon maître, Carlus de Toilledieu, était un prince elfe, apparenté par son père aux hommes. Dans sa jeunesse, poussé par un orgueil que l'on ne rencontre que chez les humains, il avait enlevé la femme d'un druide. Une grande beauté qui se nommait Alenia. Le druide, jeune mais puissant, fut abusé par mon maître et quitta la région sans mot dire. Carlus eut un fils de cette Alenia, maudit soit son nom. L'enfant que l'on appela, Roberto, était fort beau et il ressemblait par bien des traits à Carlus. Il promettait merveilles et faisait la joie des elfes comme des humains. Mais lorsqu'il eut un an et demi, Alenia prit la fuite dans la mort et se noya dans la rivière Sangrine. L'enfant fut donc orphelin très tôt.

De nouveau l'elfe fit une pause; on pouvait voir du chagrin sur sa figure. Puis il reprit d'une voix altérée.

- Seules les humaines sont capables d'abandonner ainsi leur engeance. Je pense que Roberto ne se remit jamais vraiment de la fuite de sa mère dans la mort. Son père, en tout cas, changea du jour au lendemain. Il acquit un caractère morose et renfermé qui ne le quitta jamais jusqu'à son décès. Je crois qu'il se sentait coupable du décès d'Alenia.

Je vins avec ma femme du royaume des elfes pour aider à élever le petit garçon. Tout se passa bien jusqu'à l'anniversaire de ses quinze ans. Ce jour là, d'après ce que j'ai compris, il rencontra le druide, l'ancien amoureux d'Alenia, de passage dans la région. Je ne sais ce qu'ils se racontèrent, mais à son retour, le petit avait un visage terrible. Il s'enferma avec Carlus, se disputèrent, se battirent probablement et finalement le château brûla. Heureusement, le feu prit lentement. Nous eûmes le temps d'évacuer le château, mais, au dernier moment, Carlus retourna dans les flammes, probablement poussé par l'aversion de son fils et surtout par ses remords. Roberto ne versa pas une larme. Il se sauva et nul elfe ne le revit jamais. Depuis Carlus de Toilledieu erre dans ces ruines et lance sa malédiction à tous ceux qui ont la malchance de passer par-là. C'est son destin.

- Mais que devons nous faire ?

- Il errera, tant que son fils ou un de ses descendants ne vienne lui pardonner sur son cercueil, car c'est le désespoir d'avoir perdu sa femme qui l'empêche de trouver le repos.

- Mais où diable pouvons nous trouver ce descendant ?

- Il ne doit pas être loin, il ne doit pas pouvoir quitter la région à cause de cet enchantement qui doit aussi agir sur lui. Probablement lutte-t-il chaque jour contre cette magie.

Maintenant vous devez aller ; vous avez peu de temps pour trouver l'enfant. C'est votre seule chance de vous débarrasser de cette malédiction.

Sans mot dire, ils quittèrent la salle et prirent le couloir obscur. Dans la caverne, ils retrouvèrent Fromentus qui, terrifié, claquait des dents dans le noir. Là, reprenant confiance, la luciole daigna s'allumer et les éclairer jusqu'à la surface. Toujours en silence, ils firent leurs paquetages et montèrent sur leurs chevaux dans la cour du château. Corfin prit alors la parole. Pour une fois il ne souriait pas.

- Le mieux, pour nous, est de nous rendre au village le plus proche. Là-bas, nous aurons peut-être des renseignements plus détaillés sur ce Roberto de Toilledieu. Si je me rappelle bien de la carte, le village que nous allons rejoindre se nomme Faëmil. Il est situé non loin de la rivière

Sangrine. En poussant un peu nos chevaux, nous y serons dans les deux heures.

Sans que personne ne fasse un seul commentaire, il prit la tête du groupe. Une fois sorti du château, il s'orienta quelques instants sur de mystérieux indices, avant de choisir résolument une direction. Ils cheminèrent ainsi à allure soutenue sans que personne ne rompe le silence.

Puis, Firiël se porta à hauteur de Fromentus pour lui expliquer ce qu'ils avaient découvert dans la salle. Mais le gros curé resta muet, comme prostré sur sa selle. Plus que quiconque dans le groupe, il avait mal supporté son passage au château. De toute la troupe, il faut dire que seul, Boccob semblait ne pas se soucier de leur avenir. Il avait bien d'autres pensées en tête.

Les habitants de Faëmil

Le soleil était déjà haut dans le ciel lorsqu'ils entrèrent dans Faëmil. Talonnés par la nécessité, ils avaient durement poussé leurs montures pour arriver le plus tôt possible au village. Corfin arrêta le premier habitant, un vieux bonhomme, qu'ils croisèrent.

- Holà mon brave ! Nous sommes étrangers à la région et nous cherchons des renseignements.

- J'va essayer de faire mon possible pour vous contenter, mon seigneur. Dites vouère ce q'vous voulez savoir. Son latin était quelque peu grasseyant et déformé, mais le vieux s'exprimait de manière suffisamment intelligible pour nos amis. Corfin lui répondit donc.

- Je cherche le seigneur Roberto de Toilledieu.

- J'ai jamais entendu ce nom là d'ma vie. Ya bien un castel de Toilledieu dans les collines par là-bas, mais ya qu'les fantômes qui l'habitent. Et y faut point y aller vouère.

Il cracha par terre avant de reprendre :

- Roberto, ça c'est un nom qui m'dit rien. On dirait un de ceusse de l'empire. Vous pourriez y faire un tour, dans l'empire et vouère si y zont pas un citoyen d'ce nom là. Sinon p't'être qui faut demander à l'auberge par là-bas.

Corfin lui lança une piécette afin de le remercier. L'homme salua bien bas avant de repartir, doucement, vers ses affaires. Ils prirent le chemin de l'auberge. L'affaire s'annonçait mal.

L'auberge était grande, presque somptueuse pour le village. A cette heure de la journée il y avait peu de monde, seulement l'aubergiste, une

accorte serveuse et un baladin qui accordait une harpe. Dès qu'ils se furent installés à une table, l'aubergiste accouru, très empressé.

- Que puis-je servir à vos seigneuries ?

- Tout d'abord une bière à chacun, ensuite des chambres pour la nuit, répondit Corfin, après avoir lancé un regard interrogateur à Firiël. Cette dernière acquiesça brièvement de la tête.

- C'est un honneur, vos seigneuries, fit-il après avoir fait une courbette. Les bières arrivent tout de suite.

Puis il hurla.

- Mazirde, six bières pour ces seigneurs. Et va les tirer au tonneau du fond, qu'elles soient bien fraîches.

La servante détala aussitôt vers une pièce qui s'ouvrait derrière le comptoir.

- Quant aux chambres, reprit-il, je ne peux vous en louer que deux pour cette nuit. Nous avons en ce moment beaucoup de monde. Il y a le troubadour que vous voyez là, mais aussi, nous avons l'honneur d'accueillir, depuis hier, une grande dame, une comtesse avec son équipage.

- Deux chambres, voilà qui est parfait, aubergiste, répondit Corfin. Mais nous avons aussi besoin de renseignements.

- Je suis à votre service, Mes Seigneuries, fit l'homme après une nouvelle courbette qui remplit Zarbelle de joie.

- Nous sommes à la recherche du seigneur de Toilledieu. Un certain Roberto.

- Non vous devez faire erreur. Le castel a brûlé, il y a bien deux cents ans et, depuis, il n'y a plus de seigneur là haut.

- Deux cents ans ! s'exclama Firiël. C'est si vieux que ça ?

- Oh ! C'est peut-être encore plus vieux même. Mais il faudrait demander au chef du village, le vieux Finrod. Lui, il connaît toutes ces histoires. Il pourra vous dire de quand date l'incendie.

- Deux cents ans, répéta à voix basse Randallen.

Sur ce la servante servit des bières en lançant des œillades enflammées aux hommes, tandis que l'aubergiste, estimant que le sujet était épuisé, s'éloignait.

- Deux cents ans, répéta encore une fois Randallen. Mais Roberto doit être mort depuis longtemps. Comment trouver sa descendance s'il en a ?

Corfin poussa un soupir.

- La seule piste est d'aller voir ce Finrod.

Ils burent en silence leurs bières. A ce moment là, quelqu'un leur demanda doucement :

- Excusez-moi de vous déranger, nobles sires, mais j'ai cru comprendre, que vous cherchiez des renseignements sur la famille des Toilledieu.

C'était une femme.

- Effectivement l'amie, répondit Corfin avec un sourire urbain. Mais avant tout, qui es-tu pour t'intéresser à nos affaires ? Son sourire démentait le ton froid de ses paroles, mais la menace affleurait sous chacun de ses mots.

- Je suis le trouvère Framboise El Gracia, comme vous, citoyenne de l'empire, répondit-elle sans sourciller. Je suis venu ici pour réaliser une histoire des peuples barbares, à l'instar de mon maître spirituel le grand Hérodote.

- Très bien, très bien, mais qu'est-ce qui vous fait croire, jeune dame que vous pourriez nous aider ?

- Eh bien, j'ai des lumières dans les sciences de l'héraldique. Ainsi, je connais quelques faits sur la noble famille des Toilledieu.

- Oui ?

- La famille fut fondée vers l'an sept cents par un prétorien romain qui gagna ses terres comme récompense pour de bons et loyaux services envers l'empire. Il avait dans ses bagages un morceau du saint suaire qu'il avait récupéré en Palestine quelques années auparavant. C'est de là que sa famille tire son nom Toile-de-Dieu. Ils se firent appeler ainsi pendant quelques siècles puis progressivement cela devint Toilledieu. Même si les Toilledieu n'étaient pas chrétiens, ils conservèrent la relique qui leur donnait un certain pouvoir. Est-ce que cette histoire vous intéresse ?

- Oui, bien sûr. Prenez donc place à notre table.

Pendant qu'elle s'installait, il héla l'aubergiste qui arriva avec une nouvelle tournée. Quand tous eurent rafraîchi leurs lèvres à la mousse onctueuse, il lui enjoignit de continuer. Elle sourit puis reprit.

- Les Toilledieu ont gardé les marches de l'empire pendant des siècles. Un des plus célèbres fut Carlus de Toilledieu. Il remporta dans sa jeunesse une victoire écrasante contre les guerriers barbares de Attila von Steinberg. C'était il y a deux cent soixante ans. Depuis aucun raid barbare n'est à déplorer, pour diverses raisons, dont l'une tient à l'aura de ce Carlus. Les barbares croient que son fantôme erre toujours, prêt à défendre l'empire. Mais la réalité est moins gaie. Carlus fut le dernier des Toilledieu à porter ce nom. Il périt dans l'incendie de son château. Depuis, bizarrement, l'empire s'est retiré de ces régions et les barbares n'ont toujours pas avancé. C'est devenu une sorte de zone neutre.

- Mais n'y avait-il pas un enfant, un certain Roberto ?

- Si fait, mais il disparut avant sa majorité. Il n'eut pas vraiment le temps de porter le nom de Toilledieu.

- On dit qu'il a survécu. Peut-être a-t-il eu une descendance ?
 - Ce que je vous ai conté, c'était l'histoire. Après il y a les légendes. Mais ici nous allons faire un échange.
 - Dites toujours, fit Corfin, le sourire tout d'un coup acéré.
 - Je vais vous chanter les légendes que je connais. En paiement...
 - Ah nous y voilà !
 - En guise de paiement, vous me raconterez votre histoire.
 - Comment, pas d'argent ?
 - Non, simplement votre histoire.
- Corfin consulta les autres du regard. Ils acquiescèrent tous en silence.
- C'est d'accord, allez-y, chantez vos ballades, j'espère qu'elles en valent le coup.
 - Ne vous inquiétez pas de cela, écoutez plutôt. C'est une très ancienne ballade, contemporaine des événements. Je la tiens d'un vieux barde aujourd'hui décédé. A ma connaissance, plus personne ne la chante aujourd'hui. Je n'ai d'ailleurs plus souvenir de toutes les paroles.
- Elle accorda son luth avant de commencer à chanter d'une voix douce.

*En ce temps là, l'enfanceau s'était formé
A la sagesse des elfes jamais nés.
Il avait appris les secrets de notre terre,
Auprès de ses enfants les plus chers.
Il vivait seul, parmi les plantes,
Avec un père qu'à jamais hante
Les souvenirs d'un amour noyé,
Par sa main plus que par l'eau bleutée.*

*Alors, le fils de la terre lui apparut,
Il lui raconta son mal vécu,
Ils se mêlèrent dans des regrets passés
Et se quittèrent plein d'animosité.
Rage, cria l'enfanceau.
Vengeance, voilà ce qu'il me faut.
Le nom de la Toile de Dieu ne peut plus,
Être porté par cet homme que j'ai crû.
Ce père, déchu de l'humanité, m'a créé,
Et en même temps ma mère il tuait.
Cette sombre humeur qu'il traîne avec lui,
Est l'aveu des crimes dont son âme est meurtrie.*

*Son père au bruit de ce tonnerre
Perdit son maintien de fer.*

*Il implora le pardon en vain,
De l'enfant plein de fier dédain...*

Le trouvère interrompt son chant.

- A partir de là, je ne connais plus les paroles de cette ballade. Je ne crois pas qu'il y ait quelqu'un qui puisse encore aujourd'hui les chanter. Mais l'histoire continue à peu près ainsi : l'enfant fut battu par son père qui le chassa du château. Il partit en emportant la Toile de Dieu, afin que sa famille ne puisse plus porter ce nom. Dès que la relique quitta le château, celui-ci fut la proie de tous les cataclysmes qui avaient été évités jusque-là. Finalement le château brûla avec son maître.

- Et que devint l'enfant ?

- Les derniers vers de la ballade, si ma mémoire est bonne, sont les suivants :

*Dans la forêt verte l'enfance au a grandi
Là-bas, au milieu de ses seuls amis,
L'arbre, l'ours et la chauve-souris
Mais aussi le fils de la terre
Qui aurait pu être son père.
Dans cette auguste compagnie,
Il apprit tous les pouvoirs
De la nature ainsi que le savoir
Qui lui donna la rédemption ?*

*Cependant, en son cœur, une raison
L'empêche de trop s'éloigner,
De l'ombre qui jadis lui a donné
Rage, désespoir, et surtout fierté.
Ainsi en va-t-il de lui et de sa postérité.
Seule le délivrera le don du pardon,
A celui qui erre dans sa maison.
Car à jamais il est le porteur
De ce qui pour sa famille est le malheur...*

- Il y a encore quelques vers qui portent sur la toile de Dieu, mais je ne me les rappelle pas avec précision.

- Mais je trouve que c'est très clair, s'exclama Firiël. Corfin la regarda d'un air sceptique.

- Oui, reprit-elle. Le jeune homme est parti avec l'ancien amoureux de sa mère, celui qui aurait pu être son père et avec lui il devint druide. Mais lui

ou ses descendants ne peuvent pas s'éloigner, tant qu'ils n'auront accordé leur pardon au fantôme du père.

- C'est vrai, ça correspond. Pour se délivrer du sort, il suffit de chercher un druide dans les forêts aux alentours, parmi les monstres de toutes sortes, remarqua Corfin avec un sourire sarcastique. Dans quelques années, on devrait avoir trouvé.

- Non. Allons plutôt voir le chef Finrod, intervint Randallen qui n'avait pas perçu l'ironie du chevalier.

Tous approuvèrent de la tête. Ils vidèrent en vitesse leurs bières avant de se préparer.

Dans la cuisine

Le rat se réveilla nauséux. Il était couché le ventre à l'air, à côté d'un misérable bout de fromage à moitié rongé. Il secoua la tête avant de se redresser.

Maintenant, il se rappelait ce qui s'était passé. On lui avait joué un tour, un sale tour. C'était un lutin qui avait fait ça. Il en était sûr puisque ce tour avait pour titre "le faux-magique" et constituait la trente-quatrième blague du chapelet de Pilwill. Malgré son mal au crâne, il apprécia la plaisanterie. Cette blague était celle du fromage hallucinogène. Il ne s'était jamais douté en la lançant qu'elle puisse être aussi éprouvante pour les petits rongeurs. Il frissonna en repensant à sa langue. Par le Grand Collier, qu'elle avait eu l'air affamée !

Il regarda, ensuite tout autour de lui.

La pièce dans laquelle il se trouvait était petite et sombre avec un fourneau et un bac en pierre dans lequel glougloutait une eau vive et claire. Une vraie cuisine de lutin. Le bac avait été taillé pour laver des baies noires et le fourneau avait l'air d'attendre d'en faire cuire. En observant plus attentivement, à certains détails, il reconnut que c'était bien la cuisine du cousin Amattar. Il savait, maintenant, avec certitude où il était.

A ce moment un bruit le fit sursauter. Des êtres approchaient. Rapidement, il se réfugia dans un coin sombre. Des voix accompagnaient les bruits de pas.

- Je me demande bien où il a pu passer. J'ai bien demandé à cet imbécile de miroir, mais ses réponses sont toujours aussi idiotes.

Pilwill sursauta dans sa cache. La voix s'exprimait dans le langage filandreux des gnomes avec l'accent inimitable du sud. C'était la voix du vieux Sofriber-al-kadi-sur-gelait. Il sourit dans l'ombre. Le vieux shnock devait parler de lui.

- Que ne t'inquiète pas, tel que je le connais, qu'il ne doit pas être bien loin. Qu'il est possible qu'il nous attende, dehors, juste que devant l'entrée de la grotte, que pour nous jouer une de ses blagues. Que je pense qu'on va bien s'amuser. Qu'il me tarde de voir ce garnement.

De nouveau Pilwill sursauta. La voix, maintenant était celle d'une autre personne de sa connaissance, son neveu, ce petit chenapan de Mathom. C'était bien de lui, de le traiter de garnement, alors qu'il était, pour le moins, deux fois plus jeune.

La porte s'ouvrit et deux silhouettes se profilèrent sur le seuil. C'était tout à fait ça. Ses vieilles connaissances, le gnome et le lutin. Le vieux Sofriber-al-kadi-sur-gelait avait cependant beaucoup changé depuis la dernière fois qu'il l'avait vu. Maintenant il avait le crâne brillant, sans un seul poil pour l'habiller. De même, son menton était imberbe, ce qui, pour un gnome est quand même étrange. Qu'était-il arrivé à son vieil ami ?

- Que tiens, reprit Mathom avec un sourire réjoui, que le rat s'est enfui. Qu'il a dû avoir la peur de sa vie ! Ha ! Ha ! Ha !

Pilwill sourit, ça avait été une bonne blague. Mais le rat était toujours là et il allait rire encore un peu. Les deux silhouettes se dirigèrent vers la table de la cuisine. Au moment où ils s'asseyaient, Pilwill modifia la structure du bois. C'était difficile dans son état de rongeur, mais il avait l'habitude d'agir sur les formes organiques, aussi le sort marcha avec des effets qui dépassèrent toutes ses espérances.

Quand Mathom fit porter son poids sur la chaise, celle-ci n'opposa aucune résistance. Elle plia et se déforma complètement, l'enveloppant étroitement. Avant qu'il ne réalise qu'il était à terre, la chaise se referma sur lui, le ligotant et le bâillonnant de manière très efficace. Le bois avait maintenant repris sa structure, et on aurait dit qu'il avait poussé tout autour du lutin. Pour le gnome l'effet fut le même, sauf que celui-ci une fois au sol... disparut sans laisser de traces. Les bras et les pieds de la chaise se refermèrent sur du vide. Pratiquement en même temps, Pilwill entendit la porte de la cuisine s'ouvrir et se refermer à toute vitesse. Il resta stupéfait de cette vitesse de réaction. Où le gnome avait-il bien pu acquérir de tels pouvoirs ?

Prudemment, il sortit de son recoin. Mathom se débattait faiblement, essayant de se délivrer. L'imbécile ! Il allait s'étrangler s'il continuait comme cela. Il l'endormit avec un sort simple que toutes les mamans lutins emploient pour leurs enfants trop turbulents, ou pour leurs amants trop entreprenants¹⁹.

¹⁹ En fait ce sort est presque exclusivement employé sur les enfants lutins qui sont par nature toujours turbulents. Par contre, il n'est pratiquement jamais utilisé entre amants car les adultes, apprécient de manière immodérée la copulation. En pareil instant, les lutins lui préfèrent de loin le sort de "dureté infinie" ou celui plus dangereux "d'accroissement des sensations".

Ensuite, il s'assura que la porte était bien fermée. Après avoir repris sa forme naturelle, il poussa le loquet pour plus de sécurité. Il se redressa avec un soupir de soulagement. Les moustaches lui manqueraient un peu, mais qu'est-ce que c'était bon de pouvoir marcher.

Puis, il rendit aux chaises leur forme habituelle et se mit en quête de baies noires. Il devait bien y en avoir un peu quelque part dans cet antre de lutin. Il les trouva, toutes fraîches, en train de tremper dans l'évier. Prenant son temps, car les baies noires doivent être dégustées avec respect, il s'installa à table et se mit à manger. Mmmh, un vrai régal !

Tout en mangeant, il se demandait ce que pouvait bien lui vouloir le gnome. Il se rappelait son esprit tortueux et ses manières grossières. Mais rien dans sa nature n'indiquait qu'il aurait pu lui jouer un tel tour. Bien sûr, il était toujours assoiffé de connaissances et de savoir, mais qu'est-ce que lui, lutin ordinaire pouvait lui apporter ?

Ah oui ! Ça devait avoir un rapport avec le collier. Ne savait-il pas que lui, le grand Pilwill, s'était séparé de cet artefact par trop encombrant ? Ou, peut-être voulait-il simplement des renseignements sur le collier ? Et bien il n'avait qu'à demander à quelqu'un d'autre. D'ailleurs, il avait presque fini les baies et il allait partir. Soudain, alors qu'il considérait avec regret la dernière baie, il eut une idée.

Il prit délicatement la baie noire et l'écrasa sur le vieux morceau de fromage que Mathom avait enchanté. Il malaxa un moment le tout et en fit de petites boulettes qu'il disposa sur une assiette. Puis il parla d'une voix douce en passant les mains au-dessus du plat.

Quiconque, homme, lutin ou gnome qui se serait trouvé dans la salle, aurait alors vu les morceaux de fromage sale se transformer en de succulentes baies noires. Un parfum attirant se serait élevé du plat et il n'aurait pu se retenir de s'y jeter pour tout dévorer.

Pilwill se mit à rire, il venait de transformer le sort classique de fromage hallucinogène en un sort bien plus rigolo de baies noires hallucinogènes et surtout tout aussi redoutable. Quand Mathom se réveillerait, il aurait droit à une petite partie de rire. C'était, avec beaucoup de justice, un rendu pour un prêté.

Maintenant, il fallait sortir d'ici. Cela ne devrait pas poser de problèmes, car la cuisine donnait sur un cellier qui communiquait par une petite et discrète cheminée avec la forêt.

Boccob quitte le village

Lorsque tout le monde décida de se rendre chez le chef, Boccob, se dit

qu'il avait bien d'autres choses beaucoup plus intéressantes à faire. Tout d'abord, une visite au forgeron s'imposait. Il avait une ou deux idées à réaliser. Le problème, comme il s'en rendit compte très vite, c'est que de forgeron il n'y avait pas l'ombre d'une enclume à Faëmil. Finalement, un petit vieux, lui indiqua un maréchal ferrant qui faisait aussi office de forgeron à l'entrée du village de Reddiff à une demi-journée de cheval. Prenant son courage à deux mains, le jeune garçon se mit à marcher sur la route qu'on lui avait indiquée. Il avait absolument besoin de se rendre dans une forge. Ses amis attendraient bien un peu. Et puis, à chacun ses préoccupations.

Finalement, la route avait une allure engageante dans l'après-midi fluide de cette fin de saison. Tout à ses pensées, il ne s'en préoccupait d'ailleurs pas et s'avancait d'un air conquérant vers ce village de Reddiff dont il n'avait aucune idée de l'éloignement. Au bout d'une heure de marche, au détour du chemin, il fut accueilli par le murmure rafraîchissant de l'eau qui coule. Se superposant à ce bruit, la clarté d'une flûte semblait habiller le paysage d'une dentelle de magie.

Surpris dans ses pensées les plus profondes il tendit le cou. Le paysage était toujours aussi morne, l'eau n'était pas encore en vue, pas plus que le mystérieux musicien. Il pressa le pas, attiré malgré lui par les notes cristallines. Il pressa encore le pas et au tournant suivant, il aperçut le fleuve et les deux ponts de grosse pierre de taille qui se dressaient côte à côte dans une semblable immobilité.

Le murmure de l'eau se précisait. Il venait d'un ruisselet qui se jetait avec une vigueur toute juvénile dans le grand fleuve, beaucoup plus sage. Par contre le musicien était toujours invisible. Le son semblait cependant provenir des deux ponts. Boccob les examina plus en détail. Au premier abord, ils semblaient absolument semblables. Mais au bout d'un moment, il commença à discerner des différences importantes. L'un des deux était bien plus vieux que l'autre. Un attentif examen montrait par exemple, que ses pierres avaient été cruellement atteintes par âge. Certaines étaient érodées, d'autres brisées. Finalement, on pouvait presque se demander comment le pont tenait encore debout. Mais de loin les silhouettes des édifices étaient parfaitement jumelles.

Boccob s'avança encore et finalement découvrit une ténébreuse silhouette au milieu du vieux pont. Ça doit être le musicien, pensa-t-il. Il faut que j'aille le féliciter. Il s'avança encore et se trouva face à l'entrée des deux ponts.

Mais que se passe-t-il ici ? se demanda-t-il, vraiment très surpris.

L'énigme était de taille. D'abord, pourquoi avoir construit deux ponts côte à côte ? Le plus surprenant, cependant, était le décor du vieux pont. Celui-ci, manifestement inutilisé, était encombré par de nombreuses

carcasses de chevaux qu'accompagnaient quelques squelettes humains. Un peu partout des armures rouillées traînaient ainsi que des épées ébréchées, des haches cassées et autres colifichets.

Seule la sombre silhouette se dressait, solitaire, au milieu du pont. Il s'agissait d'un chevalier caparaçonné de pied en cap, cheval compris, de plaques de métal noirci. Une chose était sûre, ce chevalier ne jouait pas de musique.

Boccob frissonna. C'était probablement une antique malédiction qui pesait sur ces lieux.

Maintenant, il comprenait mieux pourquoi il y avait deux ponts. Le chevalier, manifestement ensorcelé, devait interdire l'accès au pont le plus ancien. Les habitants de la région, ne pouvant plus traverser, s'étaient probablement résolus à en construire un second.

Une énigme demeurait toutefois. D'où pouvait bien venir cette satanée musique ? Ou plutôt, cette douce musique, car après la menace du pont, la musique avait des parfums de paradis.

Il haussa les épaules et commença à traverser le nouveau pont. Cela ne le concernait pas après tout. Il devait avant tout aller voir un forgeron.

Puis la musique se précisa. Elle provenait de sous le pont.

Curieux, il se pencha par-dessus la rambarde, pour recevoir le choc de deux grands yeux aux lueurs d'émeraude, qu'encadrait une somptueuse crinière de feu. La jeune femme lui fit signe d'une main tout en continuant à jouer de l'autre. Il nota avec fascination que lorsqu'elle agitait ainsi la main, les pointes roses de ses tétons se balançaient en cadence. Une double invitation.

Sans plus réfléchir, il sauta dans l'eau profonde.

Bien entendu, il ne savait pas nager.

Chez le chef

Avec beaucoup d'obligeance, Framboise le trouvère les guida vers la demeure du chef de Faëmil le dénommé Finrod. Celui ci prenait l'air devant sa porte, un brave homme, à première vue. Il les regarda arriver avec suspicion, ce qui mit Firiël de mauvaise humeur. Mais aussitôt, faisant effort de volonté, la jeune femme se reprit. Elle ne pouvait guère se formaliser d'une telle attitude, car ils devaient avoir plutôt féroce allure, avec tout le clinquant qu'ils portaient.

Finrod les détailla de la tête aux pieds avant d'arrêter son regard sur Corfin. Ses yeux s'étrécirent un instant avant qu'il ne s'exclame.

- Elrin, vieille crapule ! Quel vilain coup es-tu en train de mijoter ?

- Mais... Mais je ne vous connais pas monsieur ?

- Aller, arrête de me faire cette comédie. Tu étais peut-être incognito avec ce groupe ? Ah, ah, ah ! Le vilain crapaud ! Tu n'as pas changé à ce que je vois.

Puis Finrod regarda avec attention autour de lui, et prenant des airs de conspirateurs souffla doucement :

- Le village à des oreilles, venez plutôt à l'intérieur, nous pourrions discuter plus tranquillement.

Ils le suivirent tous dans sa maison. C'était une jolie petite maison, construite en pierres sèches et qui semblait bien confortable même si elle ne possédait aucun raffinement. Firiël en y entrant prit le bras de Corfin et lui murmura :

- Tu as intérêt à te justifier, sinon...

- Ne vous inquiétez pas pour lui, il arrivera toujours à vous embobiner. rétorqua le chef qui avait surpris l'aparté. Je ne l'ai jamais entendu dire la vérité. Ha, ha, ha ! Sacré Elrin !

- Attendez, maître Finrod, il ne me semble vraiment pas vous connaître, rétorqua Corfin avec un accent de parfaite bonne foi.

- Tu veux peut-être que je te rafraîchisse la mémoire. A l'époque, je m'appelais Fredus, j'étais simple soldat dans les célèbres gardes noirs. Tu étais mon Capitaine, le terrible Cap'taine Elrin, roi du carnage. Nous avons pillé ensemble Byzance, c'est là que t'as trouvé ce grand arc noir qui touche à tous les coups, par magie. Alors, c'est pas là que tu l'as trouvé, cet arc ?

- Oh non, répondit tranquillement Corfin, cet arc m'a été donné par mon maître lorsque j'ai été fait Archer. C'est un cadeau.

- Un cadeau, Ha ! Ha ! Je vais mourir de rire. C'est vrai qu'il te l'a donné de bon cœur, ce pauvre chevalier archer, quand il a eu toute ton épée courte dans le corps. Ha ! Ha ! Ha ! Un cadeau ! Ce qu'il y a de bien avec toi, c'est que tu as toujours eu le sens de l'humour.

- Dites-moi, cher maître Finrod, il me semble que vous ayez un passé plutôt chargé pour un chef de village, rétorqua, Corfin. Comment pouvons nous croire à tous vos mensonges ?

- Oh ! Je vois à quel jeu tu veux jouer, lui répondit-il en prenant un air sournois. J'ai une preuve de ce que je j'avance.

- Ah, voilà une chose intéressante.

- Oui, à Sardanapoulos, nous nous étions introduit dans un harem, tous les deux. Tu t'en rappelles ?

- Non, toujours pas, il faudra que je me fasse soigner.

- T'inquiète pas, ça va revenir. On faisait ça pour se venger d'un homme, le mari du harem, qui avait gagné au jeu, notre part de butin. Donc on s'introduit dans le harem, on bâillonne les femmes en les menaçant et on commence à les violer. Non pas que ce fut une partie de plaisir, c'était

surtout des vieilles peaux; mais il fallait qu'on se venge...

- Continue, ça devient intéressant, indiqua Corfin, avec un visage de pierre.

- Malheureusement, nous avons dû faire preuve de trop d'enthousiasme, car nous avons réveillé l'eunuque qui gardait les dames. Il s'est approché en douce et t'a donné un grand coup de hache dans le dos, alors que tu forniquais en toute quiétude avec un grand échalas. Heureusement que ton cri m'a alerté. J'ai pu tuer l'eunuque et on a déguerpi en quatrième vitesse, après avoir tranché la gorge à toutes les femmes qu'on n'avait pas eu le temps de violer. On était quand même venu pour se venger.

Corfin écoutait l'histoire avec un sourire ironique. Firiël le regarda avec inquiétude. Elle ne savait pas trop que penser de toute cette histoire.

- Après ça, repris Finrod, j'ai eu beaucoup de mal à te ramener à la caserne, tu pissais du sang, pire qu'un cochon à l'abattoir. J'aurai jamais cru que tu en réchappes. Mais voilà, monsieur a une santé de fer et il est toujours vivant.

- Tout cela ce n'est que du vent, le reprit Corfin, je ne vois pas où est votre preuve.

- Et bien, c'est tout simple, il me semble qu'il t'est toujours resté une grande cicatrice dans le dos depuis cet incident. Si t'enlevait ta cote de flanelle, cap'taine Elrin, tu pourrais nous montrer ton joli dos.

Corfin, sans mot dire, commença à se débrailler sous le regard ironique de Finrod. Dans la salle, tout le monde, à part Firiël, avait le regard vissé sur lui. La jeune femme avait un regard vague, comme si elle s'intéressait à autre chose.

Finalement, Corfin ôta sa chemise. Son dos, plutôt maigre, malgré une musculature certaine, était vierge de toute balafre. Il y avait bien une ou deux petites égratignures dans un coin, mais rien de bien sérieux.

Finrod, le regarda, la mâchoire béante.

- Ah, ben messire, finit-il par dire, je vous demande pardon, mais je vous avais pris pour mon vieux pote Elrin.

- Il n'y a pas de mal, maître Finrod, ou dois-je dire Fredus ?

- Non, non, j'ai acquis une certaine honorabilité par ici. Je me suis repenti et j'ai complètement changé de vie. Maintenant, je m'appelle Finrod, maître de Faëmil.

- Bien, et moi, je me nomme Corfin. Nous avons déjà oublié tout ce qui vient d'être dit.

Finrod hocha la tête, à moitié rassuré. Il avait l'air de vouloir rentrer sous terre.

- Nous sommes seulement venus pour obtenir quelques renseignements. Votre passé ne nous intéresse pas. Nous recherchons

un certain Roberto ou l'un de ses descendants.

- Ouh la la ! Cette histoire est vieille. Mais vous avez de la chance, je me suis beaucoup intéressé aux histoires de la région.

Il fit un clin d'œil et continua.

- J'ai fait discuter les vieux. Ça m'a permis d'asseoir ma popularité ici. C'est fou comme les gens aiment bien discuter et respectent ceux qui les écoutent... En tout cas pour votre histoire, ça ne date pas d'hier. Roberto était à moitié elfe, il a vécu longtemps dans les bois, puis il est mort, il y a une centaine d'année. Mais pourquoi cette question ?

- Nous avons, par mégarde, campé dans le château des Toilledieu et...

Finrod les interrompit d'un long sifflement.

- Oui, je vois le problème. Vous n'êtes pas les premiers à qui cela arrive. Mais n'avez vous pas vu le panneau que j'ai fait mettre à l'entrée ?

- A vrai dire nous nous sommes réfugiés dans le château à cause d'un terrible orage...

- Je comprends mieux. L'orage devait avoir été suscité par le spectre du vieux Toilledieu pour vous emmener dans sa demeure.

- Vous connaissez la légende, le baratin sur la toile-de dieu ?

- Oui, oui, on cherche le dernier des Toilledieu.

- Je suis désolé, je sais que Roberto a eu des descendants. Il y en a encore au moins un qui erre dans nos forêts. Il est passé au village une fois. Je l'ai rencontré. Il tient plus de la bête sauvage que de l'homme. Mais je ne sais rien de plus. Il m'avait dit son nom, mais je ne m'en souviens pas. Il est probablement, vu la malédiction, toujours dans la région, mais où ? Nos forêts sont vastes et peuplées d'êtres plutôt antipathiques. Les hommes des bois peuvent s'y fondre sans problèmes. Je suis désolé, mais je ne peux vous aider.

Il semblait en effet sincèrement désolé.

- Si je finis par me rappeler le nom, je vous le ferai savoir.

Ils se regardèrent tous, atterrés. Framboise, alors pour la première fois prit la parole.

- N'y a-t-il pas une histoire étrange avec la dent noire ?

- La dent noire ? Cela n'a rien à voir avec les Toilledieu, répondit Finrod, surpris par la question. C'est seulement un épisode étrange qui est survenu, il y a quelques siècles. Un chevalier, vêtu d'une armure noire et nommé Dan a eu pour ordre, lors de la retraite des troupes de l'empire de garder le pont à l'Est d'ici, sur la rivière Sangrine. Il le garda si bien, qu'il y est encore et que depuis nul ne peut franchir le pont. On murmure dans les chaumières, le soir au coin du feu, qu'il a interdit le passage à une puissante fée, qui pour se venger l'a rendu immortel. Mais si vous vous rendez au pont, vous verrez qu'à part son armure et celle de son cheval, il n'y a aucune chair vivante là-dedans, rien que du vide. C'est

assez effrayant. On ne voit pas de pattes dépasser, on a l'impression que le cheval flotte au-dessus du pont.

- Mais comment passe-t-on de l'autre côté ?

- C'est assez simple. Les villageois ont reconstruit un nouveau pont, à côté de l'ancien.

- Mais pourquoi cette question, demanda Firiël au trouvère ?

- Et bien, il me semblait que dans la ballade sur les Toilledieu, il était fait mention de la dent noire. Mais, je ne suis sûre de rien.

N'ayant plus rien à dire, ils prirent congé de leur hôte. Sur le seuil, Firiël s'aperçut que Boccob manquait à l'appel.

- Où est donc passé Boccob demanda-t-elle à Zarbelle ?

- Il nous a quittés en chemin pour aller voir le forgeron, répondit la jeune fille.

- Mais il n'y a pas de forgeron à Faëmil, intervint Finrod.

- Dans ce cas, nous le retrouverons à l'auberge.

Tu es Bière et sur cette Bière, je construirai une auberge

A l'auberge, Framboise les quitta pour coucher sur papyrus les événements dont elle avait été le témoin et pour se préparer pour la soirée. Comme chaque soir, pour payer son gîte, elle devait chanter devant les villageois. La veille, elle les avait enthousiasmés avec la Guerre des Gaules. Ce soir elle leur jouerait la grande complainte du troubadour romain Shakespeare, "les amours de Romeus et Julietta". Elle prévoyait que ces cœurs simples prendraient beaucoup de plaisir à écouter cette histoire joyeuse des temps passés.

Une heure plus tard, les compagnons se retrouvèrent pour manger un délicieux ragoût de chevreuil. La bière, comme d'habitude pour le lieu, était parfumée en diable et l'ambiance de la salle, très chaleureuse. Pourtant tous faisaient grise mine, ressassant les nouvelles de la journée.

Firiël songeait à tenter une Grande Transe, l'ultime sortilège que seuls pratiquent les grands rêveurs, afin de retracer les événements passés. Elle pourrait peut-être ainsi, retrouver la trace de la descendance de Roberto. C'était le seul moyen qui restait à sa disposition. Mais c'était un moyen dangereux, réservé aux grands initiés, car il engageait vers un seul but et une seule tâche toutes les ressources du corps et de l'esprit. Il fallait s'enfoncer dans les méandres du temps et de l'espace tout en gardant en tête, la réalité d'un corps faible et inerte qui nécessitait soin et

attention. Maints rêveurs dans le passé avaient fini par laisser dépérir leur corps et s'étaient retrouvé soudainement coupés de tout lien avec la vie matérielle. Depuis, ils erraient dans les cauchemars des humains et des dragons. C'était une voie dangereuse, mais guère plus que de se laisser mourir sous le coup de la malédiction.

Les autres tiraient également une tête de trois pieds de long, chacun pour des raisons personnelles.

Le curé se demandait en bavant, de quoi était pavé l'enfer et de quelles couleurs seraient les petites culottes des démons.

Zarbelle, quant à elle, avait oublié la malédiction, elle se demandait où était passé Boccob. Le jeune garçon avait disparu dans le village sans laisser de trace. Elle mourait d'envie d'aller consulter ses cartes, mais en même temps redoutait ce qu'elle n'avait pas pu y voir avant.

Randallen, pour sa part, se rongait les sangs, à la fois parce qu'il avait démérité la veille en se sauvant pour la première fois depuis le début de sa carrière de soldat, mais surtout parce qu'il savait que la peur était toujours là, tapie au fond de son cœur. Il allait bientôt crever de cette peur et cela le mortifiait encore plus.

Quant à Corfin, il cachait un air pensif sous un sourire de parade. Un sourire un peu tordu et un peu cynique qui rappelait, à tous ceux qui le regardait, l'étrange histoire d'Elrin le roi du carnage.

Finalement, les bières finies sans entrain, ils partirent tous se coucher sans même jeter un regard à Framboise qui commençait à gratter de son luth devant une foule joyeuse. Ils ne virent pas plus le regard noir de la noble dame, la Comtesse ou la magicienne, qui suivait chacun de leurs mouvements.

Dans le couloir, devant sa porte, Firiël attrapa Corfin par le bras. Il se retourna, railleur.

- Corfin, je voudrais te dire que je n'ai rien cru de tout ce qui a été dit cet après midi.

Il la regarda, surpris, surtout qu'elle ajoutait :

- Peux-tu m'embrasser mon chevalier servant ?

Lorsqu'il se pencha, un sourire hésitant aux lèvres, elle lui saisit la tête et d'un geste brusque l'attira à lui. Puis, elle la lui coinça sous son bras gauche, avec une force qu'il ne lui prêtait pas. Il essaya un peu de se débattre, mais dans le couloir de l'auberge, il avait peur d'attirer du monde et de paraître ridicule. Il ne comprenait pas où elle voulait en venir.

- Qu'est-ce qu'il y a ? Firiël, tu es devenue folle ?

- Juste une minute, beau chevalier.

De la main droite, elle lui frotta le haut du visage, puis le libéra brutalement en lui jetant :

- Il faudra re-tatouer votre flèche messire chevalier, je viens de l'effacer par mégarde.

Puis elle le laissa là, pantois. Elle rentra dans sa chambre et claqua la porte. Corfin porta une main à son front désormais nu, puis se détourna en haussant les épaules.

Dans la chambre, qu'elle occupait avec Zarbelle, Firiël se jeta sur sa couche, afin de se calmer. Elle respira plusieurs fois selon le rythme de pensée Na-té, afin de se recentrer.

Mais Dieu ! Que c'était dur, de se réveiller un matin pour s'apercevoir que son meilleur ami n'était qu'un serpent !

Petit à petit, inspiration après expiration, elle se calma, envisageant les récents événements sous un autre jour. Malgré tout, Nervalys était un héros des marches de l'Est, il fallait s'en aider. Corfin était un solide compagnon de voyage, il fallait s'appuyer dessus. Et si l'ignoble Elrin existait réellement et montrait son nez, il fallait le chasser à coup de pied. Les choses étant ce qu'elles étaient, mieux valait continuer son chemin et voir venir.

Pour l'instant, conclut-elle, nous sommes tous sur la même galère et Corfin, Nervalys et même Elrin ne peuvent que ramer dans le même sens que les autres.

Elle se redressa alors, plus sereine, après avoir purgé l'abcès.

Zarbelle sur son lit, juste en face d'elle, était en train de contempler son jeu de cartes.

- Que vois-tu, interrogea la jeune femme ?

- Un chemin tortueux pour nous tous, répondit d'un ton neutre la jeune fille. Un long voyage va commencer pour toi, comme il a déjà commencé pour Boccob.

Ça c'est mon départ dans la grande transe, pensa Firiël, mais Boccob ?

Comme pour répondre à ses pensées, Zarbelle ajouta :

- Pour Boccob, le voyage est un voyage d'affaire. Pour toi, c'est à la fois un voyage dans le monde spirituel et matériel.

- ???

- Tu en reviendras renforcée après avoir été vaincue par ton ennemi l'ours.

- Je n'y comprends rien.

- Ne t'inquiète pas, tu comprendras le moment venu.

- Si ce n'est pas trop tard.

- Oui.

Après un moment de silence, Firiël aborda la question qui lui tenait à cœur depuis le début.

- Zarbelle, j'ai quelque chose à te demander.

- Demande toujours, mais je crois que je vais accepter.

- Voilà, je vais me mettre en transe...
- Le voyage spirituel ?
- Oui, mais c'est dangereux. Il faudrait que quelqu'un me surveille. Je pensais demander à Corfin, mais maintenant, je n'ai plus confiance en lui...
- Il n'y a pas de problème, que dois-je faire ?
- Simplement me surveiller et veiller à ce que je mange et je boive. Il faut que mon corps vive. Dans un jour ou deux, si je ne suis pas rentré, il faudra me rappeler.
- Comment ?
- Je ne sais pas, mais il faudra essayer.
- Bien, les cartes ne parlent pas de difficulté sur ce point. Quant à Corfin...
- Oui ?
- Chaque fois que je les interroge dessus, je tire l'ermite.
- Et, cela veut dire quoi ?
- C'est la carte des solitaires, qui poursuivent leur vérité pour le bien de l'humanité. Il n'y a aucun mal en un tel homme, mais de la solitude, voulue dans son cas et surtout de la bonté. Il cherche quelque chose mais porte ses propres lumières. Tu peux l'aimer sans tourments. Mais...
- Mais quoi ?
- Il n'est pas encore prêt à vivre en ta compagnie, même s'il t'aime.
- Ah, répondit faiblement Firiël.
- Oui, c'est pour ça que le voyage que tu entreprends vous fera du bien à tous les deux.

L'attaque de nuit

Randallen était en train de rêver.

C'était un rêve récurrent, qui, depuis l'attaque du château était présent chaque nuit et qui lui faisait agiter mains et jambes dans un galop puissant. Revenu sous sa forme d'auroch, il parcourait des territoires jamais visités, montant la garde avec les autres aurochs de son troupeau contre un ennemi inconnu.

Soudain, pour la première fois, son rêve changea. Il aperçut une mince ombre armée d'une grande épée brillante. Il se précipita à sa rencontre, curieux et méfiant à la fois. Puis il reconnut la silhouette, c'était une svelte femme nue, armée d'une grande épée de cristal, c'était Firiël. Elle lui fit un signe de la main, puis partit en courant vers une forêt qui venait d'apparaître. Il l'accompagna un moment, mais malgré son galop

puissant, elle le distança rapidement et disparu dans les lointains. Maintenant il était seul dans la forêt. Il avait perdu son troupeau. Il erra un moment, au hasard, essayant de se guider sur l'odeur de la vierge pour la retrouver. Mais la piste n'arrêtait pas de se brouiller, comme si un sortilège était à l'œuvre pour le perdre.

Soudain, il entendit un grognement devant lui. C'était un ours, qui semblait suivre la même piste que lui. Un ours ? Que faisait-il là ? Il hésita un moment, non pas qu'il ne se sente pas de force à affronter un ours, mais, dans un rêve, où peut bien se situer la force ? Et puis, il y avait autre chose, dans le bruit que faisait l'ours, qui lui causait de l'effroi. Aussi avança-t-il à foulées prudentes, rattrapant petit à petit le plantigrade. Rapidement, il le vit se dandiner sur une piste qui apparaissait comme par miracle sous ses pattes. Mais le plus surprenant, c'est qu'une corneille était juchée sur l'épaule de l'ours. Elle semblait le diriger, lui chuchotant à l'oreille. Il redoubla de prudence pour les suivre. Mais maintenant que la forêt s'éclaircissait et qu'il avait plus de facilités pour progresser, il ne lui restait que peu de cachettes. Heureusement, les deux animaux, pris par leur poursuite, ne se retournèrent jamais. Il en fut obscurément soulagé. Il ne savait pas pourquoi, mais il ne voulait surtout pas se faire voir.

Ils continuèrent ainsi pendant quelque temps, escaladant une colline. Désormais, il en était certain, l'ours et la corneille suivaient Firiël. Son odeur de vierge, lui parvenait par bouffées de plus en plus fortes. Finalement, ils atteignirent une grande tour qui se dressait, solitaire au sommet de la colline. Randallen se dissimula derrière un fourré pour observer la scène. Il savait que la jeune femme était dans la tour. L'ours commença à en faire le tour, et disparut derrière. Il allait se déplacer pour continuer à les surveiller quand un autre luron apparut. C'était un jeune garçon, frêle d'aspect, mais qui dégageait une forte aura qui lui plut tout de suite. Le garçon lui fit un signe amical et se rapprocha de lui, nullement effrayé par sa terrible apparence.

- Bonjour, mon ami. N'aurais-tu pas vu un ours ?

Surpris par la question, Randallen tarda à répondre. L'enfant insista.

- Je cherche un ours. C'est mon ami. Je voudrai le retrouver.

- Oui j'ai vu un ours. Il est derrière cette tour. Mais j'ai peur de...

Sans écouter plus, l'enfant s'élança vers la tour. Randallen à contrecœur le suivit. Ils firent le tour de la construction, mais il n'y avait plus aucune trace du plantigrade ni même de la corneille.

Ils avisèrent une porte basse fermée à double tour. Randallen allait s'élançer pour la fracasser lorsqu'il aperçut une petite fenêtre qui béait. Il l'indiqua à l'enfant qui sans hésiter y grimpa après avoir escaladé son dos. Randallen à cause de sa nature et de sa stature ne pouvait

seulement songer à s'y engager. Il se résigna à monter la garde au pied de l'ouverture.

Un moment passa.

Soudain, il entendit des bruits sourds. On se battait dans la tour. Du sabot, il gratta le sol de frustration. Là où il était, il ne pouvait rien faire. Puis il entendit une voix lointaine lui crier :

- Randallen ... leurs...

Les bruits de lutte continuaient et il n'arrivait pas à entendre les paroles. Il savait simplement que c'était la voix de Firiël.

- Le petit-fils de Roberto... Il s'appelle ...

Les paroles s'arrêtaient là. Il hurla de frustration ne pouvant rejoindre la jeune femme pour l'aider.

A ce moment il se réveilla. Corfin, penché sur lui, le secouait. Il avait l'air inquiet.

- Randallen, tu vas bien ? Tu n'arrêtes pas de te débattre et de crier, comme si...

Tout à son rêve le grand légionnaire répondit :

- C'est Firiël. Elle est en danger. Il faut la sauver.

- Mais non, elle dort dans la chambre, à côté.

A ce moment, ils entendirent distinctement des bruits de lutte provenant de la chambre de la jeune femme. Ils se précipitèrent dans le couloir, mais la porte de la pièce était barrée. Les bruits s'arrêtèrent sur un dernier choc sourd. Randallen se précipita sur la porte, dans une charge qui rappelait celle de l'auroch. Il se fit mal à l'épaule mais cette dernière vola en éclat.

Cependant, quand ils firent irruption dans la pièce, il était déjà trop tard. La fenêtre béait, attestant de la fuite des attaquants. Des bruits de cavalcade s'éloignaient dans le lointain. Zarbelle était étendue à terre, sans connaissances. Dans un coin, un jeune homme était recroquevillé. Mais surtout, Firiël avait disparu.

Corfin avait l'impression étrange que quelque chose clochait à la scène. Bien sûr, Firiël avait dû aller poursuivre les attaquants, mais quelque chose le dérangeait, qu'il n'arrivait pas à retrouver. Il se retourna, frustré et attrapa le garçon par le col. D'une voix sinistre il lui dit :

- J'espère que tu vas pouvoir t'expliquer.

Pendant ce temps, Randallen se précipitait auprès de Zarbelle. Il se pencha sur son corps inerte et déclara :

- Elle vit. Elle n'est qu'assommée.

- Tu as de la chance, bandit, indiqua doucement Corfin en serrant un peu plus le cou du jeune homme.

Complètement étonné, il roula des yeux et se tint coi. Il se contentait de fixer Randallen d'un air désespéré. Ce dernier, avait relevé la tête et

détaillait pour la première fois le garçon. En voyant son visage, il ne put retenir une exclamation.

- Il se passe quelque chose ici qui m'échappe, remarqua Corfin.

Il percevait toujours cette impression de bizarrerie. Quelque chose dans la scène n'était pas normal.

- C'est lui. C'est lui, qui m'a indiqué comment venir ici, expliqua le garçon. Il m'a montré le chemin jusqu'à la fenêtre.

- Aucune chance, gamin, il dormait... et j'en suis sûr car j'étais avec lui.

- Non intervint Randallen. Je l'ai rencontré dans mes rêves, il m'a demandé où était l'ours et je lui ai indiqué...

- J'ai jamais demandé après un ours, protesta le garçon. Je demandais pour...

- ASSEZ ! hurla Corfin, manifestement à cran.

Randallen le regarda surpris. C'était la première fois qu'il le voyait s'énerver.

- Toi tu vas commencer par me raconter comment tu es arrivé ici, reprit-il. Puis Randallen nous expliquera son rêve et on verra ce que l'on peut en comprendre. Vas-y maintenant.

- Et bien, c'est assez long à raconter. Je m'appelle Syrven. Jusqu'à présent, je vivais avec un homme nommé Vrizer, un ami, une sorte de frère. Et puis, on s'est séparé, sur une dispute. Quand j'ai essayé de le retrouver, il avait quitté notre... demeure. J'ai suivi jusqu'ici sa piste et j'ai rencontré cet homme, il indiquait du menton Randallen. Je lui ai demandé s'il avait vu Vrizer et il m'a montré cette fenêtre. Il m'a même fait la courte échelle pour que je puisse rentrer.

- Qu'est-ce que tu en penses, demanda Corfin au légionnaire ?

Ce dernier haussa les épaules et leur narra son rêve.

- Je n'y comprends rien, conclut-il. Comment ai-je pu l'aider physiquement, tout en étant endormi.

- Pour les histoires de rêve, il faut peut-être demander à Firiël, remarqua Corfin. Mais j'espère qu'elle n'est pas partie trop loin à leur poursuite, dans cette nuit. Moi ce que je ne comprends pas, c'est ce qu'ils voulaient.

Ils firent une pose, réfléchissant. Corfin allait reprendre la parole lorsque Syrven demanda :

- Pouvez-vous me relâcher messire ?

Corfin s'aperçut alors avec surprise qu'il serrait toujours le col du garçon. Il le libéra.

- Qui est cette Firiël, s'enquit alors Syrven ?

- C'est la jeune femme qui dormait avec Zarbelle, et il montra la forme toujours inanimée que Randallen avait déposée sur un lit.

- Mais elle ne les poursuit pas, s'exclama le garçon. Quand je suis rentré, la femme que Randallen a vue sous forme d'une corneille luttait avec cette fille et Vrizer portait une jeune femme endormie. Ils ont du l'enlever. Je n'ai rien eu le temps de faire. J'ai voulu parler avec Vrizer, mais c'était comme s'il ne me reconnaissait pas. Ils se sont enfuis aussitôt. Il y avait une luciole qui les a suivis.

La petite luciole qui ne quittait jamais la jeune femme n'était effectivement plus là.

- Mais qu'est-ce qu'ils veulent ? s'exclama Corfin en se prenant le visage entre les mains.

Il venait soudain de réaliser ce qui le troublait. L'épée de la jeune femme était restée abandonnée à coté du lit. Il l'avait vue mais sans y attacher d'importance. Pourtant il était clair qu'elle ne pouvait partir seule dans la nuit sans son épée. Les bandits avaient bien, pour une raison mystérieuse, enlevée la seule femme qu'il n'ait jamais aimée. Et cela au moment où elle l'avait pris en grippe.

Tous restèrent muets devant la douleur que son visage affichait.

Firiel part en voyage

Firiel, après avoir décidé de voyager en rêve s'était mise en transe na-té-ka face à Zarbelle. Elle allait pour la première fois de sa vie laisser son esprit naviguer sur les courants mouvants du temps. Elle se dirigea dans le passé afin de remonter la piste des Toilledieu. Elle eut d'abord du mal à reculer. Elle avança doucement croisant des souvenirs du passé proche. D'abord les terribles aurochs dirigés par Randallen. Comme ils la regardaient, elle les salua. Puis elle croisa Corfin et Mathom qui ne la virent pas. Puis plus loin encore son maître Jen Blow-in-door qui la salua du bras avant de lui confier :

- Ma petite ton voyage va être long et douloureux. Mais sur ta route, Maître Fifoen t'attend pour t'aider. Fie-toi à lui en toute sécurité.

D'un bras déjà flou, il lui indiqua dans le lointain la tour

- Voici le donjon des Toilledieu. Là, tu trouveras ce que tu cherches et y perdras autre chose. Là, un troubadour va t'aider.

Comme elle s'éloignait vers la tour, plus vite que le vent, elle entendit encore.

- N'oublie jamais que toute perte porte en germe un gain plus important encore...

S'interrogeant sur ces paroles obscures, elle commença à escalader la colline. Un corbeau planait dans le ciel porté par des vents mystérieux.

L'air était chaud et de nombreux insectes stridulaient une plainte sur le temps, l'Ennemi de toute vie. La chanson était complexe, mais Firiël la comprenait de tout son corps. Ici, dans le monde de la contemplation, le temps était tenu en échec. Le secret, un secret tout simple, consistait à "prendre du temps" dans le monde de l'illusion, dans lequel se meuvent la plupart des hommes, pour accéder à ce monde des symboles. Quelle ironie ! Prendre du temps, pour prendre l'avantage sur l'Ennemi, le temps, lui-même.

Elle arriva au pied de la tour. Celle-ci ressemblait à s'y méprendre à celle qu'elle avait trouvée dans la forêt de Parmentille au cours de son rêve précédant en compagnie de Corfin. Un éclat de lumière attira son regard. Plissant les yeux, elle découvrit des lueurs de flammes tout autour du donjon solitaire. Puis des murs fantomatiques apparurent, s'écroulant et se reconstruisant sans cesse. Maintenant elle reconnaissait les lieux. Elle se trouvait bien dans le vieux Castel de Toilledieu. Les paroles de son maître, Jen Blow-in-door, lui revinrent alors en mémoire; à l'intérieur du donjon, seul élément stable, elle trouverait le troubadour, qui pourrait l'aider. Elle s'avança vers la porte, mais les flammes avaient crû en force et maintenant une véritable fournaise la séparait de son objectif. Elle sourit furtivement et plissa les yeux. Les flammes disparurent. Il suffisait de se décaler parmi les symboles de ce monde pour pouvoir progresser. Les flammes n'avaient envahi le château que pour un temps historique très court. Il suffisait de circuler dans une autre période. Elle s'avança encore et poussa la porte. Celle-ci, grinça horriblement comme lorsqu'elle était rentrée dans le château pour la première fois avec ses compagnons. D'ailleurs elle entendait, tout proche, le rire étouffé de Zabelle et de Boccob ainsi que les murmures de Randallen et Corfin. Mais le décor était tout autre. Quel étrange endroit. Elle se trouvait de nouveau dans le donjon de la forêt de Parmentille, le même donjon que celui du château de Charroyé. D'où venaient toutes ces ressemblances ? C'était très troublant. Mais il fallait faire quelque chose. Elle s'avança et s'arrêta, surprise. La silhouette sombre du troubadour lui tournait le dos.

- Hem, Hem, fit-elle pour s'annoncer.

Il se retourna en souriant. C'était bien lui.

- Il paraît que tu peux m'aider. Je cherche un remède pour...

- Oui, oui, pour guérir de la malédiction.

- Mais comment sais-tu ?

- Eh bien, répondit Mégarops comme en transe. C'est moi qui raconte ton histoire. Donc, je sais tout. Le remède à toute malédiction se trouve dans ce monde des symboles qui nous est commun. On y accède par le

rêve. Normalement tu devrais trouver toute seule et moi ne jamais t'aider. N'oublie pas que pour moi, tu as vécu il y a bien des siècles. Maintenant tu es morte. Tu n'es plus que ma créature.

- ...

- Le remède est très simple il suffit de...

- Oui, j'ai compris. Il suffit de ne plus y croire.

- Bravo, je savais que tu trouverais toute seule.

- En tout cas, troubadour, je suis moi, indépendante et ne peut pas en dire autant de toi.

- Que veux tu dire, demanda-t-il, une nouvelle fois troublé par la jeune femme ?

- Tu admets que j'ai existé. Pour toi, j'ai été vivante. Alors que toi, pour moi, tu n'es que le produit d'un rêve. Alors réfléchis bien à cela : qui est créé par l'autre ? N'oublie pas que je suis une grande rêveuse, cher troubadour. J'ai atteint le Second Plan des rêveurs et...

Elle fut interrompue par un bruit de porte derrière elle. Elle se retourna d'un bond pour se retrouver face à un gigantesque ours. Malgré sa vivacité coutumière, elle n'eut que le temps de dégainer son épée avant que l'ours ne la lui ôte d'un coup de patte presque nonchalant. Désarmée, elle fit un bond en arrière pour se retrouver acculée à un mur. Le plantigrade s'avança alors doucement, se dandinant d'une manière comique. Sur son épaule, une corneille semblait ricaner.

Le troubadour avait complètement disparu.

Le deuxième coup de l'ours la cueillit sous l'oreille et elle s'écroula évanouie.

Elle n'eut pas le temps de voir l'intrusion dans la pièce du jeune homme nommé Syrven. Elle n'entendit pas non plus, au dehors, les beuglements désespérés de l'auroch. Elle ne vit pas plus les efforts que fit la petite luciole pour détourner l'attention des agresseurs. Elle ne sut jamais non plus qu'elle avait été emportée tel un vulgaire sac, sur l'épaule de l'ours.

Lai de trouvère

Tard dans la nuit, Framboise le trouvère était en train de tailler sa plume. Elle travaillait à petits coups tout en réfléchissant à sa journée. Une

bonne journée bien remplie. Elle avait enfin trouvé le sujet qui lui permettrait de réaliser son lai afin de devenir troubadour.

L'intronisation d'un troubadour est chose difficile. Il faut qu'il trouve un jury de pairs, devant qui il va chanter un lai de sa composition. Ce lai, œuvre majeure du futur troubadour, doit avoir trois caractéristiques essentielles. Il doit, tout d'abord, être esthétique, c'est à dire qu'il doit pouvoir donner aux auditeurs une bonne idée de la notion du Beau. Ceci est particulièrement difficile vis à vis d'un public de troubadours, gens jaloux de leur art et apte à détecter la moindre notion d'inélégance dans seulement la fin d'une petite ritournelle. Mais Framboise se savait assez bonne pour pouvoir dépasser cette première épreuve. La deuxième caractéristique obligatoire provient du fait que le lai doit être académique et pour cela, il doit pouvoir correspondre aux canons de réalisation des lais selon la stricte règle énoncée en l'an 1689 par le fameux troubadour évêque Grégoire. Sur cet aspect, Framboise avait suffisamment étudié les canons pour pouvoir s'en sortir. Pour elle, comme pour la plupart des trouvères, la véritable difficulté consistait en une troisième caractéristique : l'originalité. Il fallait, en effet, que le lai évoque un haut fait d'arme ou une grande histoire d'amour, ou encore sur une aventure extraordinaire qui n'ait jamais été conté auparavant. Et cela, constituait une difficulté majeure. Beaucoup d'apprentis troubadour hantaient les champs de bataille afin de trouver des héros susceptibles de faire une bonne histoire. En général ils étaient pris pour des espions et mouraient sur le pal. D'autres se cachaient à l'entrée d'une tanière de dragon afin de surprendre un paladin au grand cœur en train de délivrer une princesse. Le destin de ces derniers finissait le plus souvent dans l'estomac des grands vers.

Framboise, quant à elle, comme beaucoup d'autres trouvères, avait jusqu'à présent, choisi de ne pas réaliser de lai. Elle avait pris, sciemment, la décision de rester trouvère toute sa vie, une situation moins enviable mais beaucoup plus sûre. Rêvant de gloire, elle était seulement partie afin d'écrire un livre, à la manière d'Hérodote. Un livre sur l'histoire des peuplades barbares d'outre Rhin. Et voilà que, sans l'avoir demandé, elle tombait sur une authentique aventure ! Il ne fallait surtout pas qu'elle rate cette occasion de devenir troubadour.

Maintenant, elle avait fini de tailler sa plume. Elle relut les dernières notes qu'elle avait jetées sur le parchemin.

*...Dans la salle de l'auberge, les compagnons étaient assemblés.
D'un plan de campagne, avec animation, ils discutaient.
Firiël, la fière vierge, dont l'épée pulsait d'une fièvre contenue,
Menait fermement la réunion. Le sort, ils devaient lever,*

*Et elle, la faible, par le rêve les délivreraient.
Quand le plan, enfin, fut convenu, ils burent à l'espoir revenu.
Puis, plus tard, le rire au visage, ils allèrent se reposer.
Mais dans l'ombre, quatre yeux fielleux les suivaient.
C'était la sorcière Micilia, noire corneille hantant nos nuits,
Et son compagnon, l'ours velu, vêtu d'une défroque humaine.
Par les routes ces deux-là vont, afin de semer leur haine.*

Elle hésita un instant puis rajouta en marge : "vérifier qui ils sont exactement. Le rapport avec Syrven n'est pas clair". Puis elle reprit sa lecture.

*Dans la nuit, Firiël se prépara. Elle prit les inspirations sacrées
Et laissa son esprit dériver, vers ces terres ignorées,
Dont tous nos rêves sont tissés.
Là, elle rencontra l'auroch bienveillant,
Qui parmi maints périls la guida
Vers le salut de ses chers compagnons.
A l'épreuve, elle s'abandonna, luttant pour garder raison.
Mais dans le même temps, au sein de la maison,
Où son corps reposait, gardé par ses compagnons,
Une ombre à deux têtes se glissait :
L'ours velu portant la noire corneille.
Alors que la vierge, de son honneur, armée,
Endurait bataille après bataille,
Dans la maison les combats faisaient rage.
Si dans les rêves, le sort indécis,
Semblait pencher, en faveur du faible bras,
Porté par un cœur d'airain et une âme de sainte.
Dans la maison, par ruse, la corneille s'empara
Du corps sans vie qui ne pouvait se défendre.
Pareil félonie, est le propre des méchants
Qui n'ont d'autres armes, face à la bonne gent.
Aussi, les compagnons, malgré leur courage ardent,
Se trouvèrent sans défenses devant de tels agissements.
Ils perdirent avec la bataille, leur grande héroïne,
Celle qui tenta par son courage de rompre la malédiction
Inscrite dans le sang de la Toile de Dieu.*

- Hum hum, mais c'est très bon. Maintenant, il faut que je raconte la suite.

Complètement prise par l'inspiration, elle écrivit d'une main ferme :

*Les sanglots retentissaient encore
Dans la grande demeure morne,
Lorsque le sort frappa à leur porte.
Ce fut le premier cheveu de Zarbelle,
Qui tomba, comme une hirondelle,
Suivit par bien d'autres encore.
Minuit tristement venait de passer,
Et des touffes de leurs têtes tombaient.
Partout des poils gisaient, attestant de la véracité,
Des propos de celui qui est mort mais vit encore.*

Elle frissonna. C'était le hurlement de Zarbelle qui l'avait réveillée. Et elle se rappelait encore de leurs regards désespérés. Sous le choc, ils lui avaient tout raconté. Ce sera une ballade bien triste, pensa-t-elle. Je les assisterai jusqu'à leur mort pour pouvoir conter la grandeur de leur destin. Mais plus ce sera triste, et plus beau ce sera. Un vrai lai de troubadour, conclut-elle.

A la poursuite des méchants

Au matin, lorsque Corfin et Randallen descendirent dans la salle de l'auberge, les quelques clients évitèrent de regarder leurs crânes nus. Seul l'aubergiste ne fit pas attention à eux. Il grommelait et tournait en rond, manifestement très mécontent. Lorsqu'il leur amena le porridge, Corfin l'interpella.

- Que se passe-t-il ici, tavernier ? Tout ce qui peut arriver d'étrange m'intéresse par les temps qui courent.
- Et bien, messire, vous êtes trop bon de faire attention à mes problèmes, répondit l'aubergiste, manifestement content d'épancher son ire. Mais y-a un couple, qu'est parti pendant la nuit sans payer et avec, par-dessus le marché un de mes bons ch'val.
- Un couple ?
- Oui, une dame qu'avait l'air très fière d'elle, la comtesse Micilia, et un gros balourd de serviteur à qui j'aurai jamais fait confiance, si ce n'est qu'elle était là, et qu'à elle, j'crois qu'on pouvait y faire confiance.
- Mais quand est-ce qu'ils sont partis.
- J'crois ben qu'ils galopent qu'on a entendu avant qu'elle jeune dame réveille tout le monde en beuglant, c'étaient eux.
- Ainsi, ils étaient donc bien là. Depuis combien de temps ?

- Oh ça faisait ben deux nuits qu'ils ont dormi ici.
 - Ils nous attendaient donc, marmonna en aparté Corfin. Et celui là, est-ce que vous le connaissez ? demanda-t-il en montrant du doigt Syrven qui descendait de l'escalier.
 - Oh celui-ci j'lai jamais vu, répondit l'aubergiste soupçonneux. D'où qu'il sort ?
 - Il a dormi avec nous, c'est un ami.
 - Ah bon, répondit-il soudain radouci. Pour moi, c'est bon, pourvu qu'y paye sa nuit.
- Et puis il retourna à ses occupations en hochant la tête.
- Il semble donc que ce petit Syrven ne soit pas de connivence avec nos deux méchants, remarqua Corfin d'un ton badin.
- Randallen hocha la tête d'un air lugubre.
- Oui et c'est bien comme nous l'a dit le trouvère, Micilia et son copain Vrizer qui ont enlevé Firiël.
- Sur ce, Syrven vint s'asseoir à coté d'eux après un salut timide.
- Que faisiez-vous exactement avec ce Vrizer ? demanda aimablement Corfin.
- Syrven sembla un peu embarrassé. Il bafouilla quelque chose qu'ils ne purent saisir. Mais le sujet n'intéressait pas vraiment Corfin qui, au grand soulagement du garçon, sauta à une autre idée.
- Randallen, sais-tu ce qu'est devenu notre ami Fromentus ? Il n'a pas dormi avec nous cette nuit.
 - Non, non, ronchonna le légionnaire.
- Ce dernier semblait abattu. Il ne se pardonnait manifestement pas de ne rien avoir tenté dans son rêve. Zarbelle, après être revenue à elle, leur avait expliqué ce qu'essayait de faire Firiël, et depuis, il s'en voulait de ne pas avoir réussi à la protéger. Puis, il avait essayé de dormir pour rêver de nouveau, peut-être même pour la retrouver, mais l'épisode des cheveux l'en avait empêché et il n'avait jamais pu renouer avec ses rêves.
- Il semble, poursuivit Corfin d'un ton léger, que notre compagnie se réduise au fil du temps. Tout d'abord Pilwill disparaît dans cet orage, ensuite Boccob dans une forge qui n'existe pas et finalement, Fromentus.
 - Il y a Firiël aussi, perdue dans ses rêves.
 - Ah oui, Firiël, répéta-t-il en se rembrunissant.
 - Et bientôt, nous ne serons même plus là. Ce soir nous serons édentés, demain aveugles et dans trois jours exsangues...
 - Oh, on doit pouvoir tenter une ou deux petites choses... Mais avant tout, il faut retrouver Firiël. Peut-être que ceux qui l'ont enlevée, désiraient qu'elle ne puisse nous sauver.

- Mais que vous arrive-t-il à la fin ? s'exclama Syrven, complètement dérouté par la conversation.
- Oh, des petits ennuis personnels, répondit Corfin, peu désireux de s'expliquer.
- Mais comment, va-t-on faire pour la retrouver, si elle est encore vivante ? fit Randallen.
- Je pense que le petit monsieur qui est là, et il désignait Syrven, va nous aider. Si j'en crois ce qu'il dit, il a un don pour pister l'ours. Sinon, je suis aussi un peu pisteur à mes jours.
- Ce n'est pas un ours, protesta Syrven, c'est mon copain et il s'appelle Vrizer. Mais effectivement, je suis capable de le retrouver. Seulement...
- Seulement ?
- Il ne faut pas lui faire de mal.
- On avisera en fonction de ce qu'il a infligé à Firiël. Mais je crois que c'est à Micilia qu'on aura surtout affaire. Ca te va ?
Syrven hocha la tête avec réticence.
- Bien, bien, repris Corfin, dans ce cas on a une chance. Mais il faut faire vite, nous devons partir immédiatement.
- Hum, se contenta de répondre Randallen. Il paraissait tiraillé entre deux attitudes.
A ce moment arriva Framboise, accompagnée de Zarbelle. La jeune fille avait passé un fichu sur sa tête et ses épaules afin de dissimuler son crâne nu aux regards curieux des clients de l'auberge. Elle avait le regard un peu halluciné et les traits tirés.
Corfin les mit rapidement au courant de son plan.
- Non, dit-elle, je reste ici.
- Non, répéta Corfin d'un ton incrédule.
- Non, les cartes me disent que la solution est à portée de main. Quant à Firiël, elle est partie pour un voyage important dont elle ne reviendra que seule, et très changée, peut-être morte. Nous n'y pouvons rien.
- Mais elle a la solution à nos problèmes. Elle te l'a dit. Randallen a failli l'entendre.
- Oui, et cette solution n'est pas loin maintenant. C'est ici que nous la trouverons.
- Non, je n'en crois rien. Il faut aider Firiël. Qui vient avec moi ?
Syrven hocha la tête. Framboise acquiesça également, mais Randallen fit un signe négatif. Corfin l'attrapa par l'épaule.
- Randallen, mon ami, j'ai besoin de ton épée, il faudra se battre contre cet ours.
- Non, je viens de comprendre. Zarbelle a raison, mon devoir est ici. Je vais essayer de retrouver Firiël en rêve et l'aider là-bas. Nous devons

lutter sur deux plans. Celui du rêve et celui du matériel. Je vous seconderai mieux comme ça.

Corfin hocha la tête, visiblement déçu.

- Alors nous partons tout de suite.

Les Aurochs rêvent aussi

Lorsque les amis se séparèrent, Randallen monta dans la chambre de Zarbelle. Celle-ci, pour l'encourager, lui expliqua brièvement comment elle avait vu Firiël s'installer la veille, fermer les yeux et finalement s'affaler. Elle avait remarqué que la jeune femme contrôlait sa respiration et qu'elle était surtout très détendue.

Il s'installa sur la couche de Firiël et commença à essayer de se concentrer sur les lieux qu'il avait vus la veille. Mais si les souvenirs affluaient bien à son cerveau, cela restait des souvenirs. Au bout d'un moment, il ouvrit les yeux, un peu découragé.

- Je n'y arrive pas. Je ne suis pas fait pour rêver. Finalement, je ne suis qu'un simple soldat, pas du tout un sorcier.

- Arrête de dire des bêtises, répondit-elle avec une fermeté qui la surprit elle-même. Tes rêves ont montré que tu pouvais y arriver. Et puis, il le faut pour la vie de Firiël. Pour la nôtre aussi, ajouta-t-elle en montrant son crâne nu.

Il la contempla l'air désespéré. Il ne se sentait pas du tout à la hauteur d'une telle tâche.

Elle lui mit entre les mains la lame de la jeune femme.

- Laisse-toi aller. Contente-toi d'observer cette épée. Je la crois vivante et très attachée à sa maîtresse. Elle va peut-être t'aider.

Vivante ? Il regarda avec incrédulité la lame. C'était une simple épée taillée dans du granit grossier. Une arme primitive sans aucun rapport avec le glaive meurtrier qu'il portait au côté. Il se souvint soudain de l'épée flamboyante que portait Firiël la veille dans le rêve. Était-ce la même arme ? Il scruta plus intensément le grain de la pierre. De petites lueurs y apparaissaient comme autant d'yeux brillants qui l'observaient.

Finalement une voix lui demanda :

- Que regardes-tu, Auroch au cœur humain ?

L'épée, plus brillante que jamais, lui avait parlé.

- Pfeuh ! Une épée magique, voilà tout ce que tu es.

- Crois ce que tu voudras. Ici je suis vivant. Là-bas seulement un rêve d'épée.

- Je ne comprends rien à ce que tu racontes. Je cherche seulement Firiël.

- Eh bien suis-moi, nous allons remonter sa piste.

Et l'épée, flottant au-dessus du sol, s'enfonça dans les sous bois.

Il se retourna pour prévenir Zarbelle. Finalement il ne rêverait pas. Il préférerait partir avec l'épée, ce serait plus sûr. Mais dans la clairière il n'y avait plus aucune trace de la jeune fille. Il haussa les épaules et, d'un puissant galop, il se mit en devoir de rattraper l'épée.

Dès qu'il fut à sa hauteur, il la questionna.

- Sais-tu au moins où nous allons ?

- Je sais beaucoup de choses, mais pas où est Firiël. Par contre, je sens qu'elle est toujours vivante. Pour l'instant, nous retournons à la tour où nous arriverons bien à trouver une trace de cet ours et de Firiël. Là nous commencerons la traque.

- Que s'est-il passé exactement hier ?

Tout en cheminant à forte allure, l'épée lui conta rapidement ce qui s'était déroulé. Elle précisa.

- Je n'ai rien pu faire contre cet ours. Et pourtant je suis assez puissante ici, dans mon monde. Mais cet ours, était poussé par une force qui me dépassait... Quand nous les rencontrerons, j'ai bien peur de ne pas être d'une grande aide. Ce sera surtout à toi de jouer.

Randallen se contenta de marmonner pour toute réponse. Il poursuivait une autre idée. Un peu plus tard il demanda :

- Alors le troubadour a simplement dit qu'il suffit de ne plus croire à la malédiction pour en être protégé ?

- Oui, il suffit de le vouloir. Mais c'est logique...

Le légionnaire déjà ne l'écoutait plus. Il secoua la tête en faisant voler sa crinière plus fournie que jamais. Puis il poussa un rugissement joyeux. Ses cheveux avaient repoussé. Alors, il redoubla de vitesse pour escalader la colline sur laquelle se trouvait la tour.

Pendant ce temps (si l'on peut parler de temps) Zarbelle l'avait vu s'endormir, ou plutôt s'affaler les yeux vagues face à l'épée. Elle conjectura que le légionnaire avait, cette fois, réussi son départ et se prépara à examiner les cartes.

Calmement, à son habitude elle les étala sur son châle. Cette fois, elle choisit de distribuer le jeu sous la forme de la double croix. Cette structure divinatoire était, en effet, la plus propice au vrai langage, même si parfois les réponses en étaient un peu floues. La première carte qu'elle retourna fut le dixième atout, la roue de la fortune. Elle se figea surprise. Cette carte, tirée en tête, annonçait une révolution, la fin d'un cycle. Quelque chose allait changer. Elle ressentait cela au plus profond d'elle-même. Elle leva la tête pour vérifier si Randallen dormait toujours.

Et de nouveau elle se figea. Il avait changé. Elle ne comprit pas tout de suite ce qui s'était produit. Puis tout à coup elle porta ses mains à sa bouche, étouffant un cri.

Les cheveux du légionnaire avaient repoussé !

A ce moment, on frappa à la porte.

Sur une nouvelle route

Lorsqu'ils sortirent de l'auberge, ils affichaient tous un visage décidé. Ils rentrèrent dans l'écurie en silence et là, Corfin confia le cheval de Zarbelle à Framboise et celui de Randallen à Syrven. En plus de la monture de Firiël, deux autres chevaux demeuraient encore attachés dans les boxes, portant les armes du château de Charroyé. Corfin fronça les sourcils. Il ne comprenait pas. Soudain il se rappela. L'un des deux, le pommelé était celui de Boccob et l'autre, la jument baie, celui de Fromentus. Tout lui revint alors. Ils n'avaient pas vu le saint homme depuis la veille. Tout à ses problèmes, il avait oublié cette disparition supplémentaire.

Mais où est cet imbécile de curé, se demanda-t-il ?

Puis il haussa les épaules, ce n'était pas son problème. Le curé était assez grand pour se débrouiller tout seul et de toutes manières, il ne risquait que de les encombrer. L'urgence était de retrouver Firiël. Par contre l'absence de Randallen le turlupinait. Il se rendait compte, maintenant, que le légionnaire avait représenté un élément de stabilité dans leurs déplacements. De nouveau, il haussa les épaules et se mit à harnacher son cheval avec des gestes brusques. Quand il eut fini, il fit de même du cheval de Firiël. Elle en aurait besoin si jamais ils la retrouvaient. Travailler lui faisait du bien, il devait se secouer pour être en mesure de retrouver la jeune femme. Pour la première fois depuis la veille, il retrouva un peu de son ancien sourire.

Pendant ce temps, Framboise avait longuement discuté avec un palefrenier. Tout excitée, elle revint rendre compte.

- Ce garçon dort d'habitude dans l'écurie. Il a été réveillé cette nuit par un grand homme qui prenait deux chevaux. Il a eu tellement peur qu'il n'a rien osé faire. Par contre peu après, quand ils se sont enfuis au galop, il est sorti dans la rue et à la lueur de la lune, a aperçu deux personnes avec un gros sac sur un des chevaux. Le corps ? En tout cas, ils sont partis vers le Nord.

Une fois que tous furent montés, la petite troupe prit le chemin indiqué, Corfin traînant au bout d'une longe le cheval de Firiël. Sans le savoir, ils

prenaient le chemin de Reddiff. Ils allaient assez lentement, Syrven et Corfin scrutant intensément la route. Finalement Syrven annonça :

- Deux chevaux ont galopé sur cette route, il y a, à peu près huit heures. Malgré l'enjeu de leur poursuite, Corfin le regarda avec un sourire ironique. Lui aussi savait lire les traces et il avait noté qu'un troupeau de mouton avait emprunté ce même chemin, une ou deux heures plus tôt, effaçant tout indice.

Un peu plus loin, ils longèrent un champ dans lequel paissaient les moutons. Le berger les salua de la main. Tout de suite après, la route était dégagée et ils purent voir de loin en loin les traces des chevaux. Syrven leur montra du doigt un endroit où les traces étaient particulièrement nettes.

- Là, ils se sont arrêtés. Peut-être pour écouter dans la nuit. Et voyez, là, ils repartent au pas, probablement rassurés.

Un peu plus loin il précisa ce qu'il discernait.

- Un des chevaux, une jument, à l'air de se fatiguer plus vite. Elle porte double poids. Ils n'ont pas dû aller trop loin.

Corfin haussa un sourcil. Où donc ce garçon voyait-il tout cela ?

Ils continuèrent une demi-heure à allure soutenue, lorsque Syrven reprit la parole d'un ton attristé.

- La pauvre bête, elle souffre. Elle n'ira pas loin.

Effectivement, un peu plus loin ils virent une jument, morte, l'écume aux lèvres. Corfin contempla Syrven d'un regard nouveau. Pendant ce temps, le garçon avait sauté à terre et cherchait sur la route d'un air indécis. Ses deux compagnons étaient restés à cheval et le contemplaient.

- Y a-t-il un problème, Syrven, finit par demander Framboise ?

- Je ne comprends plus trop ici. C'est comme si la personne qui était sur l'autre cheval avait disparu. Vrizer, est descendu lourdement chargé de la jument avant qu'elle ne s'abatte. Puis il a mis sa charge sur le premier cheval et il est reparti à pied. Le cheval l'a suivi peu chargé. Je pense qu'il portait votre amie.

- Tu es sûr que l'une des deux personnes a disparu ?

- Complètement sûr ; je n'y comprends rien.

- Et c'était bien Vrizer, sur la jument ?

- Oh oui ! Ca j'en suis sûr, je reconnâitrai ses empreintes n'importe où.

- Et bien suivons-les, intervint Corfin.

- Il y a aussi un jeune garçon qui est passé ici, suivant le même chemin depuis Faëmil. C'est peut-être celui que vous appelez Boccob ?

- Boccob, avec eux ?

- Non, non, il est passé hier, en fin d'après-midi. Il marchait d'un pas très décidé.

- Bon, continuons alors.

Ils reprirent la piste. Cette fois Syrven préféra courir devant son cheval. Au bout d'un demi mille, la piste des ravisseurs quittait le chemin pour se diriger dans les broussailles. Seule, celle de Boccob continuait.

- Que faisons-nous, questionna le jeune garçon ?

Corfin, après un instant de réflexion déclara :

- Mieux vaut suivre Firiël. C'est elle qui est en danger. Nous pourrions rechercher Boccob plus tard.

Ils s'engagèrent en file indienne dans les broussailles, lorsqu'une petite voix les appela loin derrière.

- Attendez-moi.

Evénements divers et avariés

Lorsque la corneille posée sur son épaule s'envola, Vrizer éclata de rire. Elle lui avait susurré à l'oreille quelques ordres qui lui apparaissaient plutôt comme une récompense.

Il loucha d'un air lubrique sur les longues cuisses nues de la jeune femme. Celle-ci était toujours sur le dos du cheval, couchée en biais. De vilains liens lui gravaient des marques bleues sur la peau.

- Oui, une superbe récompense, marmonna-t-il.

Il s'approcha de la monture, passa une main entre les cuisses de Firiël. Malgré ses mœurs de guerrière, la jeune femme avait la peau très douce. Il précisa sa caresse effleurant une toison rêche. Le frisson qui la parcouru ne lui échappa point.

- Ah ! Ah ! Ma toute belle, bientôt ça va être ta fête.

Puis sans ménagement il la fit basculer sur le sol. Elle émit un léger cri en heurtant la terre dure de la clairière. Il n'y fit pas attention. Il continuait à soliloquer.

- Mais avant, je vais nous installer un petit nid bien douillet.

Ce faisant, il ramassait du bois. Bientôt un feu ronflait joyeusement, alors qu'à côté la jeune femme était agitée de frissons. Il mit en place une bouilloire et étala sur un lit d'herbes une couverture de cuir.

Pendant tout ce temps, deux yeux dorés, dissimulés dans un buisson, suivaient avec attention toute la scène. Juste au-dessus, dans un arbre, une corneille noire baillait ostensiblement.

Lorsqu'il eut fini d'arranger le campement selon ses goûts, Vrizer traîna la jeune femme par un pied jusque sur la couverture. Une fois en place, il sortit un poignard et entreprit de lui découper la tunique à même le corps. Elle le regardait faire avec des yeux de braise. Lorsque ses seins

jaillirent de son corsage réduit en loques, elle tressaillit. Il les lui empoigna et les malaxa comme s'il voulait les lui arracher. On aurait presque dit un apprenti boulanger tout émoustillé en train de triturer de la pâte pour créer deux petits pains.

La scène ne présentait aucun signe du plus petit romantisme, mais Vrizer commençait à afficher en haut de ses braies une bosse prometteuse. Il les ôta sans façon et aussitôt, le sexe brandi, commença à se frotter à la jeune femme. Il la tripotait de partout, insinuant des doigts dans son sexe, dans son anus et lui caressant le ventre, sans qu'elle ne bouge le moins du monde. On aurait dit une statue. Mais cela ne perturbait pas du tout la brute qui s'acharnait sur elle. Finalement, il essaya de la pénétrer, mais comme ses jambes étaient étroitement attachées, tous ses efforts semblaient voués à l'échec.

Il se redressa, indécis, la bitte au vent. Pendant un moment, il sembla réfléchir, puis il alla chercher un rouleau de corde dans les fontes du cheval. La sorcière lui avait recommandé à plusieurs reprises de prendre des précautions. Il attachait soigneusement par les chevilles, la jambe droite de la prisonnière à un arbre et ensuite la gauche à un autre diamétralement opposé. Il se proposait de libérer les liens de ses chevilles puis de tendre les cordes qui la reliaient aux deux arbres afin de lui maintenir de force les jambes écartelées. Micilia lui avait trop souvent répété de se méfier de la jeune femme, mais ainsi saucissonnée, elle devrait être impuissante. Confiant, il se dirigea vers elle et, reprenant son couteau, lui trancha les liens qui entravaient ses jambes.

D'une brutale ruade, qui le surprit parce qu'elle n'avait pas bougé jusqu'à présent, elle lui fit sauter le poignard des mains. Un second coup de pied, parfaitement ajusté le prit au menton, le faisant reculer à moitié groggy. Elle roula ensuite au sol pour essayer de se relever, mais gênée par ses liens, elle mit plus de temps qu'elle ne l'aurait voulu. Debout, elle était d'ailleurs aussi impuissante que couchée. Elle avait les jambes liées à deux arbres différents, les mains attachées et la bouche bâillonnée. Les cordes qui reliaient ses jambes aux arbres avaient encore un peu de mou, mais fort peu. Une seule chose à faire, se précipiter dans le feu pour brûler ses liens. Elle savait qu'en se concentrant un peu elle pouvait éviter de s'y brûler. Mais il fallait faire vite.

Dans l'arbre, la corneille battit des ailes. Sous l'arbre, les yeux dorés clignèrent un instant.

Avant qu'elle n'eut le temps de faire le moindre geste, elle fut jetée à terre par une traction brutale sur la corde liée à une de ses jambes. Vrizer avait repris ses esprits et l'avait prudemment contournée pour la faire chuter. Avec méchanceté, il tira sur la corde, rajustant le nœud afin

qu'elle eut les jambes presque à l'équerre. Elle ne pouvait pratiquement plus bouger. Il se rapprocha d'elle et la gifla violemment.

- Salope, tu croyais pouvoir t'échapper ?

Puis il lui passa une main sur le bas ventre, lui meurtrissant méchamment son sexe, maintenant offert à sa lubricité. Il la laboura de ses gros doigts, fixant avec intérêt le visage de sa victime qui essayait de contenir sa douleur.

- Tu va bientôt être contente. Tu vas connaître la grande extase. Il paraît que t'es vierge ? Dire, que j'en ai jamais baisé de vierge...

Puis, comme après l'échauffourée son sexe s'était recroquevillé, il se masturba quelques instants avant de se coucher sur elle.

Avant qu'il ne puisse la violer, une véritable tornade s'abattit sur son visage. C'était une petite luciole, qui semblait prise de folie. Du revers de la main, il la chassa, mais elle revint à l'assaut. Il ramassa alors une branche enflammée et essaya d'en brûler la bestiole. Celle-ci disparut alors, comme elle était arrivée.

Comme si rien n'était arrivé, il se recoucha sur la jeune femme. Il allait la pénétrer, lorsqu'il s'arrêta soudain.

- Ah oui j'allai oublier, il faut que tu puisses exprimer toute ta jouissance. Ordre de Micilia.

D'une main, il lui retira le bâillon. Elle essaya de le mordre, mais il l'évita en riant de toutes ses dents.

Puis sans plus de façon, il la viola. Elle hurla, pendant qu'il lui déchirait l'hymen. Un hurlement de bête à l'agonie. Puis elle s'évanouit. Sans trop y prendre garde, il la besogna consciencieusement, avant de s'écrouler sur elle dans un râle de satisfaction.

Dans l'arbre, la corneille prit son envol. Dessous, les deux yeux dorés se mirent à sourire, puis se détournèrent. Sans un bruit, mais très vite, la petite silhouette aux yeux dorés disparut dans le lointain.

Dans la clairière, Vrizer s'était repris et sans façon s'était mis à sodomiser la jeune femme toujours évanouie²⁰.

Carte sur table

²⁰ Certains esprits chagrins m'ont fait remarquer que puisque à partir de ce moment de l'histoire, de vierge il n'y avait plus, le titre « Rêves de vierge » n'avait plus de raison d'être. Corfin dans un élan de lyrisme, me proposa même de nommer ces trois chants Cauchemars de dépuclée. Par souci esthétique je n'ai point accédé à sa demande, pas plus qu'à d'autres élucubrations du même ordre. Je laisse le lecteur en juger. (Note de Framboise)

A moitié hallucinée, Zarbelle étalait carte sur carte. Les ombres de la nuit menaçaient la petite pièce mal éclairée, mais elle n'en avait cure. Face à Randallen qui ressemblait plus à un cadavre, qu'à toute autre chose, elle suivait les arcanes de ses pouvoirs, telle une sorcière maudite. Le chemin s'éclairait devant elle. Un chemin rempli de pleurs et de désolation.

Boccob lui était pour l'instant perdu. Elle avait eu le choix, la veille de le suivre ou de le laisser filer. Elle avait pris la mauvaise décision. Il était sorti de sa vie, peut-être même déjà mort.

Elle-même était très malade. Elle avait perdu ses cheveux et, ce soir, elle perdrait ses dents. Mais de ce côté, elle n'avait pas voulu aller plus loin dans la connaissance. Elle n'avait pas voulu savoir ce que demain, elle perdrait.

Par contre, comme prévu, Randallen avait trouvé le moyen de se guérir. Mais, contrairement à ce qu'elle avait espéré, il ne reviendrait pas pour la soigner.

Elle résista à l'impulsion de le secouer pour le faire revenir. Puis elle se contint. Ce n'était pas un bon moyen pour le rappeler. Elle risquait de rompre le lien ténu que son corps avait encore avec son esprit. Sa vie à elle ne méritait pas qu'elle tue d'autres personnes. D'ailleurs les cartes ne lui avaient pas mentionné cette option. Et puis il avait une mission. Il allait sauver Firiël.

Firiël. Elle aussi allait souffrir. Elle souffrirait, alors que tant d'hommes se précipitaient à son secours. Zarbelle sentit une pointe de jalousie la mordre. Ce n'est pas elle qu'on viendrait sauver ainsi... Enfin, elle n'était pas une héroïne, loin de là. Elle était une simple gamine, porteuse des Cartes, soumise à l'implacable destin des lames. Un moment, elle envia ceux qui ne connaissaient pas leur avenir. Quelle liberté ils avaient ! Elle, au contraire, n'était qu'un jouet dans les mains des esprits du tarot. Une simple servante des arcanes plongée dans la nuit des futurs.

A cet instant, plus que jamais, elle eut conscience de la nature incomplète de l'homme. Pour vivre, il fallait en permanence se lier à des objets. Elle, comme tout un chacun, était la servante des artefacts qui l'entouraient. Tous les humains devaient ainsi vivre en harmonie avec les objets, les servant, les fabriquant et les usant. Personne ne pouvait rester solitaire. Pour sa part, elle était inexorablement liée à ses cartes. Elle les écoutait, leur obéissait, les adulait. En contrepartie, ces dernières lui révélaient son avenir, la prévenaient de tout danger et l'aidaient sur le dur chemin de l'existence. Il en allait de même pour tous les gens qu'elle avait connus. Le soldat communiait, vivait et existait de par son arme, sa vieille compagne de route. Ainsi Firiël n'existait que par son épée et Corfin grâce à son arc. De même l'artisan ne pouvait vivre

sans ses outils et le magistrat sans ses livres. La société humaine était profondément hybride. Elle se composait d'êtres vivants, certains étaient des objets et d'autres des hommes. Elle se demanda un instant ce qui se passerait si les hommes n'entendaient plus leurs vieux compagnons de route. Probablement rien, si ce n'est qu'ils auraient une vie beaucoup plus superficielle. Mais ce serait toujours la même vie, les objets continuant à agir de la même manière. Elle ressentit alors une énorme bouffée d'amour pour Boccob, le seul de ses compagnons qui soit capable de créer d'autres objets. Une sorte de démiurge, un tout puissant créateur de nouvelles espèces d'artefacts. Mais elle chassa sa nostalgie en secouant la tête. Boccob ne faisait plus partie de ses rêves. Elle devait l'oublier. Finalement les objets faisaient, pour l'homme, de plus fidèles compagnons que ses semblables. Elle conserverait toujours ses cartes. Là était son avenir.

A ce moment, on frappa à la porte.

- Oui, qui est là ?

- C'est moi, Finrod, le chef.

Méfiante, elle sortit son poignard.

- Que voulez-vous ?

- Je voulais voir le sieur, heu... Corfin.

- Il est parti. C'est pour quoi ?

- Et bien, voilà, je me suis rappelé le nom du descendant de Roberto.

- Ah, attendez, dit-elle en ouvrant la porte avec méfiance. Entrez.

Finrod s'était changé depuis la veille. Il portait une armure de cuir bouilli qui semblait avoir vu beaucoup de combats, s'était rasé et avait l'air terriblement rajeuni avec son épée au côté. Il inspecta la chambre rapidement. Son regard tomba sur le corps de Randallen, mais il ne fit pas de commentaires. Par contre le changement d'allure du chef ne cessait d'inquiéter Zarbelle. Elle risqua une question.

- Pourquoi cette tenue martiale ?

- Et bien pour tout dire, en tant que chef du village, je m'ennuie un peu. La vie devient infernale ici. Savez vous qu'un curé arrivé hier, le père Fromentus, s'est mis en tête de construire une chapelle. Je l'ai vu, c'est un très saint homme. En plus, il à l'air contagieux. Bientôt, les barbares du village seront tous de bons chrétiens. La vie va devenir impossible. Je me suis dit qu'il était temps de changer de métier. J'ai pensé alors à vous aider. J'ai donc repris mes vieilles guenilles.

- Hum.

La jeune fille préféra ne pas faire de commentaire. Il disait la vérité. Les cartes lui avaient annoncé qu'un nouveau personnage très puissant se joindrait à eux pour les aider. Elle se détendit un peu. Elle réfléchit un instant avant de demander.

- Alors le nom de ce descendant ?
- C'est un jeune garçon qui se nomme Syrven.
- ...

Mystères en séries

Corfin jeta un coup d'œil irrité en arrière. Il reconnaissait cette voix, c'était celle de Pilwill. Mais il avait le sentiment que tout retard serait préjudiciable à Firiël. Puis, il haussa les épaules. Le lutin de toutes manières leur imposerait sa présence s'il le voulait. Effectivement, quelques instants plus tard, ce dernier arriva à la hauteur du cheval de Corfin, tout essoufflé. Sans façon, il sauta en croupe.

- Bien le bonjour, messire le chevalier-archer qui n'est plus tatoué. De nouveau Corfin haussa les épaules, fataliste. Les lutins étaient connus pour être de sacrés emmerdeurs, et pour savoir toujours tout sur tout et encore plus sur ce qui était susceptible de faire mouche. Mais sans y faire attention, Pilwill poursuivait.

- J'ai de mauvaises nouvelles pour vous...
- Comment nous as-tu retrouvés ?
- Oh, bêtement en suivant votre odeur.
- Alors, c'est quoi tes mauvaises nouvelles ?
- Il s'agit de Firiël.
- Oui, fit Corfin soudain inquiet.
- Depuis ce matin, elle n'est plus vierge.
- Quoi ! Ces gromlach, ils l'ont violée ?
- Euh oui, mais il y a pire. Cela fait un moment que je ne sens plus du tout son odeur.
- Tu crois qu'elle... qu'elle est morte ?

Pilwill fronça les sourcils.

- Oh ! Je n'y avais pas pensé. Mais maintenant que j'y songe...

Il releva la tête et huma longuement l'air.

- Évidemment, on ne peut pas être sûr, parce que ce canasson il sent trop fort, il pue quoi. Mais là-bas devant, ça pue encore pire le fer, ça sent le feu qui meurt et aussi il y a l'odeur d'une âme humaine qui se morfond. Oui elle s'en va. Beurk ! Tout pue là-bas. Vous êtes terribles vous les humains. Partout où vous passez, vous répandez des odeurs nauséabondes.

Mais déjà Corfin ne l'écoutait plus. Il avait mis son cheval au galop, rattrapant Syrven, puis le jetant dans les broussailles. Il avançait à toute

allure, sautant par-dessus les arbustes, pendant que Pilwill le guidait, tout existé :

- Oui, oui c'est tout droit, plus très loin.

Derrière, Syrven leur criait :

- Attention, vous allez effacer les traces.

Peine perdue. Sous la direction du lutin, ils fonçaient à travers le mur végétal, hors de tout sentier. Rapidement, ils atteignirent un petit bois. Là, c'est à peine s'ils ralentirent, se courbant seulement sur l'échine de leurs chevaux pour éviter les branches basses. Après quelques centaines de pas, ils atteignirent une clairière dans laquelle les attendait une scène de carnage. Le cheval affolé par l'odeur du sang, se figea, refusant d'avancer. Un homme était couché par terre, à moitié désarticulé. Une plaie béante lui ouvrait de manière indécente le bas ventre. Comme il ne portait plus ses braies, on pouvait voir que son sexe manquait, probablement arraché. De fait, en cherchant un peu dans la clairière, on pouvait l'apercevoir, grotesquement suspendu à l'une des branches d'un des plus grands arbres. Sur le sol, des viscères s'épalaient un peu partout. Corfin réalisa avec horreur, que ce qu'il considérait comme des tâches de terre brune était en réalité du sang qui coagulait dans l'herbe qui couvrait le sol.

- Que s'est-il passé, demanda le lutin, plus surpris qu'horrié ?

- Je ne vois pas de trace de Firiël, remarqua Corfin, soulagé.

- Non je ne sens pas son odeur, non plus.

A ce moment un cri d'horreur retentit derrière eux.

Ils se retournèrent d'un bloc. C'était Framboise qui les avait suivis avec Syrven. Ils avaient découvert eux aussi l'horrible scène.

- Syrven, fit Corfin, sans se soucier de leur répugnance. Il faut que tu ailles relever les traces dans cette clairière, pour nous dire ce qui s'est passé.

- Mais, le mort c'est... c'est mon ami Vrizer, s'exclama le jeune garçon avec désespoir.

- Je crois que ton ami a fait du sale boulot avant qu'on ne l'émascule. Il faut que tu nous trouves ce qui s'est passé là. Après on verra si on peut rattraper le ou la coupable et aussi retrouver Firiël.

Ce qui doit revenir au même, compléta pour lui-même Syrven, avant de se mettre en chasse. Tous le virent relever la tête comme pour effectuer une prière, puis se décider à entrer dans la clairière, l'œil rivé au sol. Au fur et à mesure qu'il s'affairait, il retrouvait de l'assurance. Ses compagnons le regardaient avec gravité. Même Pilwill avait oublié de plaisanter. Finalement ils le virent décrocher le sexe de son ami d'une main qui ne tremblait plus.

Après avoir tourné un moment dans la clairière, il en sortit sans les regarder. Dix minutes plus tard, il les rejoignait.

- Les mystères sont nombreux. Ils s'ajoutent à celui de la route.

- Celui de la route, releva le lutin ?

- Oui, sur la route, nous suivions deux chevaux que montaient trois personnes. A un moment, un cheval s'est abattu et une personne à disparu. Il ne restait plus qu'un cheval et deux personnes.

Pilwill ne fit pas de commentaire. Il avait bien une idée de la question, mais à quoi bon, en faire part ?

- Ici c'est pareil, poursuivit Syrven. Nous avons deux personnes qui arrivent avec un seul cheval. L'une des deux personnes meurt. C'est mon ami Vrizer. L'autre s'évapore, il semble que c'est Firiël.

- S'évapore, hoqueta Corfin. N'est-elle pas partie tout simplement à cheval.

- Non j'ai vérifié, le cheval s'est enfui quand la boucherie a commencé. Il a rompu sa longe et est parti seul, visiblement terrorisé.

- Oui, c'est étrange, remarqua pensivement Corfin. Mais quels sont les autres mystères auxquels tu as fait allusion ?

- Et bien, Vrizer a été tué par un taureau gigantesque, peut-être un auroch. J'ai relevé les traces dans la clairière et des fragments de corne sur ses viscères. Le mystère, c'est qu'il n'y a pas de trace d'arrivée de ce taureau, pas plus que de départ.

Il s'interrompit en voyant le regard exultant de Corfin.

- Que se passe-t-il ?

- Rien, rien du tout, c'est un mystère complet.

Mais à par lui, Corfin, soulagé songeait ; sacré Randallen, finalement, il a du réussir. Il a retrouvé Firiël en rêve, l'a délivrée et a dû la ramener à l'auberge. Voilà qui explique sa disparition. Nous allons rentrer et la retrouver bien sagement assise dans sa chambre. Puis brutalement son visage se ferma.

Il se demandait : et si elle refuse de nous voir ? Elle a été violée, humiliée. Elle doit attendre avec impatience la mort que lui procurera la malédiction du spectre.

Son visage d'habitude si hermétique était la proie de l'indécision, de la peine et du doute. Ses sentiments se succédaient avec tellement de violence que ses compagnons n'osaient pas interrompre ses réflexions. Finalement il reprit contrôle de lui-même, afficha un sourire cynique et demanda :

- D'autres mystères, messire Syrven ?

- Oui, se hâta de répondre le jeune garçon. Dans les buissons, de ce côté, s'est tenu un être bizarre, un gnome ou un lutin, peut-être un nain. Il est parti à une vitesse hallucinante. Probablement plus vite qu'un

cheval au galop. Ses traces, au bout de quelques dizaines de coudées sont tellement espacées, que je n'arrive plus à les suivre.

- Tiens, tiens, marmonna Pilwill. Ça m'intéresse. Je vais aller voir ça. Et il s'éclipsa sans plus de façons.

- Bon, reprit Corfin, le visage toujours fermé, sans faire cas du départ du lutin. Y a-t-il des choses qui ne soient pas un mystère ?

- Et bien répondit le garçon sans le regarder. L'histoire dans l'ensemble est assez claire. Vrizer est arrivé en tirant sur la bride du cheval sur lequel se trouvait... Firiël. Il a attaché le cheval là. Il a installé le camp. Vous voyez cette couverture de cuir ? Et puis il a allumé un feu. Puis il a jeté Firiël à terre, l'a attaché entre ces deux arbres. Ensuite heu...

Le jeune garçon se tut et se mit à rougir.

- N'aie pas honte pour ton ami, intervint doucement Corfin, pendant que Framboise les observait tout en enregistrant soigneusement toute l'histoire.

Je pense savoir ce qui a suivi. Il l'a violé. A ce moment, un auroch est apparu, a tué ton ami, de manière quelque peu barbare, et a disparu en emportant Firiël.

- Oui, c'est ça. Je ne sais pas s'ils se sont évaporés ensemble ou séparément. Mais ils se sont évanouis dans l'air.

A ce moment, le lutin revint.

- C'était un gnome, qui se trouvait là, en observateur. Un certain Sofriber-al-kadi-sur-gelait, immonde gnome de ma connaissance. Un sale fouineur. Il commence à m'énerver. Je crois qu'il faut que je règle certains problèmes une bonne fois pour toutes avec lui. Je vais vous laisser là pour le rattraper et le punir.

- Bon, ça me paraît être une bonne idée. Nous, nous allons essayer de retrouver Boccob, répondit Corfin, soulagé d'être débarrassé du lutin.

- Comment, nous ne retournons pas à l'auberge ? demanda Framboise un peu étonnée par ce revirement de situation.

- Non, maintenant, je pense que Firiël est en sécurité. Il faut retrouver le garçon. Sa disparition m'inquiète.

Misères sans consciences

Zarbelle, face à Finrod, avait fait monter du vin dans la chambre. La nuit était tombée depuis quelques instants et une chandelle luttait désespérément contre l'obscurité gluante. Par prudence, elle avait étalé le jeu de carte entre le chef et elle. Plutôt mal à l'aise, elle se tenait sur ses gardes. Ils avaient d'abord discuté de tout et rien, en attendant le

retour de Corfin. Puis, au fur et à mesure que la nuit gagnait, la conversation avait pris un tour plus intime.

Elle lui avait dépeint ce qu'elle connaissait de son enfance et de son cortège de misères. Puis, elle lui avait conté sa rencontre avec Boccob et le groupe. Finalement elle avait évoqué ses talents de diseuse de bonne aventure. Il avait alors sollicité un oracle. Tout d'abord, elle secoua la tête, mais devant son insistance, elle se mit tout de même à étaler avec réticence ses cartes. Puis pour accompagner l'augure, elle dut lui demander de parler de lui. Il lui raconta une vie pleine d'aventures exaltantes, de dangers atroces et de peurs. Des nuits passées en embuscades sous des murailles ennemies ou le long de chemins ténébreux. Une vie parsemée d'actions honorables comme d'actes plus sordides, mais dans lesquels, il n'avait jamais vraiment perdu son âme.

Sans savoir pourquoi, elle se mit à rire. Les cartes lui disaient qu'il ne mentait pas trop, juste un peu pour se mettre en valeur, sans s'en rendre compte. Il était bien tel qu'il se contait, entier, dangereux mais avec une étrange naïveté que cette vie n'avait pas réussi à lui ôter.

- Et Elrin, demanda-t-elle à brûle-pourpoint ?

- Elrin, répondit-il en lui jetant un regard pénétrant ? Je ne sais pas ce qu'il est devenu. A-t-il jamais existé ?

Elle ne pût rien en tirer d'autre. Mais les cartes lui chantaient une autre chanson. Dans un certain plan, la vie d'Elrin, s'entrelaçait sans cesse avec celle de Finrod. C'était deux êtres qui avaient évolué ensemble, pour le pire comme pour le meilleur. Et souvent pour le meilleur.

Elle continua à lire son passé et son futur comme si de rien n'était. Mais, alors qu'elle retournait une carte, elle comprit soudain, pourquoi il était réellement venu. Elle rougit violemment avant de relever la tête. Le sourire impudent de Finrod, face à elle, constituait une invite.

- Le chef de village n'a-t-il pas un harem, demanda-t-elle brutalement ?

- Non, répondit-il en souriant finement. Nous sommes un petit village. Si je veux me soulager les bourses, il y a bien Mazirde, la servante de l'auberge. Tout le monde peut la sauter pour quelques pièces d'argent. Mais pour le chef, par faveur spéciale, c'est gratuit. Ceci dit, ce n'est pas vraiment folichon, seulement hygiénique.

- Et bien allez-y, ce n'est pas loin.

- Non, je ne peux pas, je ne suis plus chef. Comme tu sais, j'ai décidé de reprendre le chemin.

Elle ne fit aucun commentaire sur cette déclaration. Il lui avait déjà annoncé sa décision et les cartes le lui avaient confirmé.

- Et bien j'espère que vous aurez plus de chance ailleurs.

Il se contenta de la regarder avec un sourire de carnassier.

Soudain, un râle vint la détourner de ses embarrassantes préoccupations. C'était Randallen qui se débattait en dormant.

- Là du sang qui lui coule des mains, s'exclama Finrod !

- Ne le touchez surtout pas.

Pendant un long moment, ils restèrent à le regarder donner des coups de pieds et de tête. De temps en temps, du sang giclait en l'air, provenant de nulle part. Finalement, il s'apaisa et parut se rendormir. Mais le sang avait coulé sur les draps. De larges tâches brunâtres étaient là pour en témoigner et une odeur fétide avait envahi la pièce.

- Et bien, vous avez de drôles de relations, ma mignonne, fit remarquer le grand guerrier.

Elle ne répondit rien, se contentant de surveiller le légionnaire.

Elle était troublée. Les cartes lui avaient annoncé que le chef serait son prochain amant, mais pas tout de suite. Elle attendrait.

Ils attendirent en silence, lui, le corps tendu par le désir, elle l'esprit en ébullition. Finalement, le légionnaire sembla émerger de ses rêves. Il se redressa brusquement, les yeux dans le vague, marmonnant des paroles sans suite.

- ... épée, ... Firiël... non, pas ça.

Puis il s'écroula, répétant sans cesse comme une litanie.

- Firiël, Firiël...

Ils le contemplaient sans bouger. Finalement, de nouveau, il se rendormit d'un sommeil sans rêves. Son visage avait un air bien plus détendu qu'auparavant.

A ce moment Zarbelle s'aperçut que les draps étaient de nouveau propres. Le sang avait disparu de la couche. Seules les mains et les bras du légionnaire portaient encore des traces de sang. Elle ne fit aucun commentaire, se contentant d'observer le légionnaire.

Après un moment, comme rien ne se passait, Finrod posa une main sur le genou de la jeune fille. Elle tressaillit mais ne fit aucun geste pour écarter la main. Simplement, elle implora :

- Non pas maintenant.

Finrod ne répondit rien, il se contenta de lui caresser doucement le genou et de sourire. Puis il saisit un verre de vin et l'ingurgita d'un trait. Elle prit la cruche pour le resservir, mais elle était vide. D'un mouvement souple, elle se leva et se mit en quête d'un autre cruchon. L'auberge était étrangement déserte. Seule Mazirde, derrière le comptoir, attendait les clients. A la question de Zarbelle, elle répondit :

- ils sont tous partis à l'emplacement de la future église, le nouveau curé fait une messe extraordinaire. Moi, il n'a pas voulu que je vienne. Je suis trop impure, fit-elle avec un air de défi. Il faut que je me confesse avant.

Zarbelle la regarda avec sympathie sans rien dire, puis elle tourna le dos. Quelques instants plus tard, elle revenait dans la chambre en portant précautionneusement le récipient glougloutant. Elle trouva Finrod assis sur son lit, le regard triste, tourné dans le vide. Il la regarda le servir d'un air douloureux.

- Ça fait longtemps que ça ne m'est pas arrivé, fit-il avec une expression angoissée.

Elle ne répondit rien. Elle comprenait.

Soudain, elle se sentit toute étrange. Se méprenant sur son attitude, il se leva et la prit dans les bras. Elle essaya de se débattre, mais la tête lui tournait. Finalement elle s'abandonna. Il l'embrassa fougueusement sur son crâne nu, puis sur le visage et sur la bouche. Elle crut qu'elle allait s'évanouir. Il introduisit sa langue dans sa bouche quand la première dent se détacha. Maintenant elle avait la bouche pleine de dents déchaussées. Elle le repoussa violemment et se mit à les cracher en pleurant. Puis elle se retourna brusquement et s'écroula sur le lit, toute secouée de sanglot. Embarrassé, il la contemplait sans savoir que faire.

- Je vais mourir, je vais mourir.

- Mais non, Randallen va vous donner la solution.

- Non, les cartes ont dit que non.

- Syrven va revenir.

- Il aurait déjà dû être là.

- Les cartes ont-elles dit que tu allais mourir ?

Elle se retourna indécise. Son visage sans cheveux, sillonné de larmes, avec les yeux gonflés et la bouche édentée, était terrible à voir. En deux jours la belle jeune fille avait pris l'apparence d'une horrible sorcière.

- Les cartes n'ont rien dit, au contraire, mais je ne sais plus...

A ce moment un bruit de galopade retentit au dehors.

- Les voilà, s'exclama Finrod qui s'était porté à la fenêtre. Syrven est avec eux !

Dieu que de miracles

La rumeur s'était répandue comme la poudre que le nouveau curé, un saint descendu du ciel, allait leur montrer la voie et qu'il y aurait des miracles. Aussi, tout le village s'était réuni avec un entrain bon enfant sur la place de la future église. Seul, manquait le chef.

Les gens bavardaient entre eux, chacun étant amusé de voir que leurs voisins, malgré une impiété ancrée au plus profond de leur chair d'animiste, étaient venus boire les paroles du saint homme plutôt que la

bière de l'auberge. Personne ne croyait vraiment en un dieu unique, mais tous étaient là.

Le nouveau curé affichait un air halluciné qui semblait à tous très saint. Il monta sur un tas de pierres et les regarda sombrement.

- TOI, fit-il soudain en désignant Mazirde d'un doigt impérieux. Va-t-en. Point de putain dans les murs de Dieu. Tu viendras à confesse demain à la plus bonne heure. Une fois lavée de tes pêchés, tu pourras communier avec tes frères.

La foule opina d'un bel ensemble. Certains cependant se regardèrent un peu gênés, ils étaient des clients fidèles de la fille. D'autres émirent un ricanement. Ils se demandaient comment se passerait la confesse. Mazirde était capable de proposer une bonne fellation en échange du pardon de ses nombreux pêchés.

La jeune femme quitta l'assemblée en pleurant sous les regards féroces des autres femmes.

Alors commença la messe.

Soudain, comme le curé leur demandait de s'agenouiller pour prier, la nuit se changea en jour, une immense lueur embrasant l'horizon. La foule, que commençaient à ennuyer les sermons en latin et à endormir les psaumes en hébreu, fut brusquement fouettée par un regain de foi.

- Dieu nous aime, mes frères, clama alors Fromentus au comble de l'excitation. Il nous aime et nous le fait savoir.

- Amen, chanta la foule, comme une corde qui vibre.

- Hier, j'étais fat.

- Amen.

- Imbu de ma personne.

- Amen.

- Je fréquentais le diable.

- Amen.

- Hier j'ai reçu un signe... J'ai perdu mes cheveux. En reconnaissance, pour notre seigneur, je lui ai promis de bâtir ici une église, une nouvelle demeure et de lui rendre hommage chaque jour. Il a entendu nos paroles, mes frères et il nous éclaire de sa sainte lumière. A genou et rendons grâce à Dieu tout pui... Glou ! Glop !

Ne comprenant plus ce que disait leur curé, tous les paroissiens relevèrent la tête. Ils restèrent saisi par le spectacle qu'offrait le saint homme. Il était à genou, touché par l'illumination et de sa bouche ouverte, tombaient une à une, comme autant de reliques saintes, toutes ses dents.

Un grand silence se fit.

Puis, d'une voix tremblante, Fromentus reprit la parole.

- Pitié, Seigneur Dieu, ayez pitié de votre pauvre serviteur qui n'est pas digne de vous. En vous amenant tous ces braves gens dans votre église, j'ai commis le péché d'orgueil, comme le chasseur qui ramène ses trophées. Je m'en rends compte maintenant, Seigneur Dieu, je ne suis pas digne de vous. Je n'ai pas su pardonner à la putain comme le fit votre fils, Jésus le Cri, notre sauveur. Pitié, mon Seigneur Dieu.

Puis s'adressant à la foule, il déclara :

- Mes chers frères, ne restez pas en ma présence maudite. Vos âmes sont pures, ne les laissez pas se souiller à mon contact. Laissez-moi prier seul.

Saisi par tant de piété et peut-être aussi par la merveilleuse qualité du spectacle, personne ne bougea. Alors Fromentus s'exclama :

- Oh mes amis. Je suis venu avec orgueil au devant de vous et vous me pardonnez. Je vous ai traité comme des barbares et vous me répondez par votre amour. J'ai cru être votre pasteur et vous me donnez une leçon de charité chrétienne. Mon Seigneur Dieu ne m'a pas abandonné. Je croyais être orphelin et je me découvre des frères...²¹

Entropie et Mégalomanie

Ce soir là, un petit soleil s'était éveillé au cœur de la forêt. Il irradiait tout un tas de lumière et de chaleur, carbonisant les arbres proches et desséchant l'herbe à des lieues à la ronde. Tous les habitants de la forêt avaient fui avec la plus grande prudence, ce phénomène extraordinaire. Seul Pilwill se tenait là, protégé par un puissant faisceau de sorts. Il était partagé entre la rage qu'il éprouvait contre le gnome et la peine qu'il ressentait pour tous les hôtes de la forêt qui mourraient ce soir-là. Mais l'affaire était grave et valait bien un petit sacrifice. De fait la situation lui avait échappé et les dégâts l'abasourdissaient.

- Ce maudit Sofriber-al-kadi-sur-gelait, fulmina-t-il une nouvelle fois. M'obliger à recourir à de tels stratagèmes.

D'habitude, les lutins et les gnomes ne se battent pas entre eux. Ils laissent les combats aux humains. Et puis, sans armes, se battre à coup de sortilèges peut rapidement devenir grave. Mais là, le lutin était excédé. Il avait l'impression que le gnome était devenu fou. Se raser la tête et les poils, est-ce là un acte de gnome ? Peut-être qu'un esprit avait pris possession de son cerveau rabougri. Et puis la vitesse à laquelle il se déplaçait !

²¹ Gentil Lecteur, en cet endroit très saint des chants de Framboise el Gracia, il faut nécessairement que tu dises trois fois Amen en te tapant cinq fois la tête contre le sol (taper fortement si possible).

Heureusement, que j'ai eu l'idée d'utiliser ce piège à entropie que j'ai inventé avec le sorcier de la tribu des Maya-rana, pensa-t-il. Là-bas de l'autre coté des mers, nous en avons besoin pour épuiser un immense troupeau de bisons qui ravageaient une terre sacrée. Ce fut une belle bagarre.

Le principe en est simple. Il est maintenant communément utilisé par nos alphysiciens pour fabriquer de l'énergie. Bien entendu, ils n'utilisent que des objets dans ces pièges. Jamais d'être vivant. Car celui qui tombe dans un tel piège dépense son énergie beaucoup plus vite qu'il ne peut en récupérer. Le piège est alors d'autant plus efficace que la victime est puissante. Ici, par exemple, il a été vraiment parfait ou presque.

Pilwill se gratta nerveusement la tête. Quelque chose clochait, là-dedans. D'habitude, chaque fois qu'il avait utilisé un tel piège, il y avait eu un petit dégagement de chaleur, trois fois rien, même avec les bisons. Mais là²² ?

Bien des heures plus tard, quand la lueur commença à diminuer, il se dirigea vers la source d'énergie. Quand il en fut à quelques pas, il arrêta le piège à entropie. Il n'y avait plus personne, seulement quelques restes carbonisés.

- Pauvre Sofriber-al-kadi-sur-gelait ! s'exclama-t-il avec tristesse.

Il devait se rendre à l'évidence. Le gnome ne possédait certainement pas de protection contre le feu.

Il farfouilla dans les restes, à tout hasard. C'était surtout des poils longs de barbe et de cheveux. Curieux, la dernière fois qu'il l'avait vu, dans la cuisine d'Amattar, le gnome n'avait plus un poil sur le caillou. Il huma un instant les poils, c'était bien des poils de gnome. Soudain, il comprit tout. Le gnome avait transformé sa masse pileuse en énergie ! Cela expliquait pourquoi il se déplaçait aussi vite. Le piège à entropie avait simplement annulé le sortilège. Mais le gnome avait trouvé un moyen de s'en échapper. Seuls les poils devenus inutiles étaient restés au fond du trou. Avec dépit, le lutin tapa du pied par terre.

- Oh la gargouille! s'écria-t-il à voix haute. Il s'est encore enfui.

Sauve qui peut

Corfin pénétra dans la chambre avec un air un peu raide. Lorsqu'il aperçut Finrod il se rembrunit.

²² Le principe des explosions nucléaires ne sera connu que six siècles plus tard, grâce notamment à ces fameux pièges à entropie.

- Que fais-tu ici ? Où est Firiël ?
- Firiël, mais vous ne l'avez pas ramenée, s'exclama Zarbelle ?
Corfin s'écroula avec lourdeur sur l'un des lits.
- Non, nous avons remonté la piste jusqu'à l'emplacement où il la gardait prisonnière. Mais il y avait des traces de lutte et elle avait disparu.
- Disparu ?
- Oui, disparu, envolée, évaporée. Comme il y avait des traces d'auroch, nous avons pensé que c'était Randallen qui l'avait ramenée. D'ailleurs il porte bien des traces de sang...
- C'est vrai il s'est mis à méditer sur l'épée de pierre et...
Elle s'arrêta brusquement, la bouche béante.
- Qu'y a-t-il ? intima Corfin.
- L'épée, elle a disparu !
Corfin fronça les sourcils puis se remit à sourire. Mais ce sourire dans sa bouche édentée semblait bien las.
- C'est peut-être une bonne chose. Si elle a récupéré son épée, je ne me fais plus de souci pour elle. Le seul problème, c'est qu'elle a la solution de nos malheurs. Au fait, comment se fait-il que Randallen ait tous ses cheveux ?
- Je crois qu'il s'est guéri tout seul.
- Ne peut-on le réveiller ?
- Surtout pas, ça risquerait de le tuer.
- Bon, c'est nous qui crèverons, alors.
- Attends, l'interrompit Finrod d'un air moqueur. Le mélo te va très mal, Elr.. Euh messire Corfin.
- Toi, te mêle pas de ça.
- Oh si, je m'en mêle, ne serait-ce que pour la jeune personne ici présente.
Il désignait Zarbelle.
- Je sais qui va vous aider à guérir, reprit-il. C'est lui.
Et il désignait Syrven du doigt.
- Moi, s'exclama l'intéressé. Mais je ne connais rien en médecine.
- Non, mais tu es le petit-fils de Roberto.
- Toi, s'exclama à son tour Corfin ! Je comprends mieux tes talents de druide, maintenant. Mais pourquoi ne nous avoir rien dit ?
- Mais vous ne m'avez rien demandé.
- C'est vrai. Mais maintenant on va te demander. As-tu la Toile de Dieu ?
- ...
- Enfin quoi, possèdes-tu une relique que t'a laissée ton père ?
- Euh oui, j'ai un bout de guenille que je tenais toujours pour m'endormir. Mon père me répétait sans cesse d'en prendre le plus grand soin.

Il le sortit de son sac pour le leur montrer. C'était un carré de tissus crasseux à souhait. Une bien pauvre relique.

- C'est tout ce que tu as ?

- Oui.

- Je suppose que ça doit être ça, renifla Corfin d'un air dégoutté. Et maintenant allons-y.

- Où ça ?

- Et bien au château des Toilledieu, ton héritage.

- Comme ça, en pleine nuit ? On ne va rien y voir.

- Ne t'inquiète pas. Quelqu'un a allumé un feu de joie qui éclaire comme en plein jour. Et puis j'aimerais bien récupérer le plus vite possible toutes mes dents ainsi que mes cheveux.

Syrven s'inclina de mauvaise grâce. Ses compagnons déjà s'activaient, prenant leurs armes et leurs manteaux.

Zarbelle s'inquiéta quand même.

- Et Randallen, nous ne pouvons le laisser seul.

- Ne t'inquiète pas. Tout d'abord, il est déjà guéri et puis on demandera à la servante de veiller sur lui. Il n'y a pas d'autres clients ce soir. Et puis, cette Mazirde m'a l'air pas mal pour assurer le repos du guerrier...

Le réveil de l'homme

Le jour se levait lorsque l'homme se réveilla. Tout d'abord, il ne se rappela plus de rien. Il était dans une chambre inconnue, avec une jeune femme sommeillant à son chevet. Il observa sa nurse, il la connaissait, mais n'arrivait pas à mettre un nom sur son visage. Il n'avait pas non plus souvenir de l'endroit où il l'avait rencontrée. Puis il porta son attention à la chambre, une chambre à la limite du sordide, probablement d'une hôtellerie reculée de l'empire. Ah ! Voilà qui allait mieux. Il se rappelait avoir été légionnaire, en poste à Toulus. Il devait se trouver dans les environs, mais où ? Il prêta l'oreille. Dans le lointain, le village bruissait d'excitation. Qu'était-ce ? Une fête ? Un défilé de la légion ?

Enfin, le mieux serait de se renseigner sur son identité.

Il se racla la gorge. La jeune femme sursauta et releva la tête.

- Dieux et déesses ! Vous voilà guéri Seigneur.

- Où suis-je ?

- Mais vous êtes dans l'auberge de Faëmil, Seigneur.

- Ah.

Il ne voyait pas du tout où se trouvait ce village.

- Bien reprit-il. Qu'est-ce que tout ce bruit dehors ?
- Oh ! Cette nuit il y a eu plusieurs miracles sur la très sainte personne de monsieur le curé. Il a perdu ses dents puis elles ont repoussé. Dans le même temps la nuit s'est transformée en jour... Pour moi, c'est le plus beau jour de ma vie. J'ai senti la présence divine. Je vais aller dans l'empire, trouver un couvent et je me ferai sœur pour prier au salut du monde chrétien.
- Vous dites que nous ne sommes pas dans l'empire ?
- Mais vous ne vous rappelez plus de rien ?
- Eh bien à vrai dire... non.
- Peut-être que je devrais aller chercher le curé ?
- Pourquoi ? Je ne suis pas encore moribond.
- Non, mais c'est un très saint homme. Il vous guérira rien qu'en vous touchant...

A ce moment la porte s'ouvrit à la volée. Cinq inconnus, tous arborant une allure martiale pénétrèrent dans la pièce. Il y avait deux femmes et trois hommes. La servante s'éclipsa après avoir murmuré quelques paroles.

Le plus grand des visiteurs le contempla d'un air soucieux.

- Comment vas-tu, Randallen.
- Désolés, messires, mais si vous voulez bien m'indiquer vos noms, peut-être que ça m'aidera.
- Tu ne te souviens plus de nous ?

La plus jeune des femmes s'assit familièrement au bord du lit et se présenta.

- Je suis Zarbelle, c'est moi qui t'ai aidé à faire le voyage, dans le pays des songes, tu t'en rappelles ?

Il fit non de la tête. Elle lui présenta alors ses autres compagnons. Mais jamais il n'arrivait à les reconnaître et à chaque fois, il hochait négativement de la tête. Corfin prit alors la parole pour conter les aventures qu'ils avaient vécues ensemble. Dans un coin, Framboise ouvrait grand ses oreilles et complétait ses notes. Quelle belle histoire. Pendant ce temps, Randallen continuait, dans le lit, à nier de la tête. Sans trop savoir pourquoi, il eut un frémissement quand on lui parla d'auroch, mais même cette réaction n'éveillait rien en lui. Petit à petit, il vit la tristesse s'installer dans les yeux de ses compagnons, puis ce fut le silence.

Soudain un grattement se fit entendre sur la porte. Puis la poignée fut manœuvrée doucement et apparut la face empourprée de Fromentus.

Corfin éclata de rire, malgré lui.

- Salut vieille crapule, tes cheveux ont repoussé ?
- C'est un miracle de notre Seigneur Dieu, en récompense à notre piété.

- Miracle, mon œil. On l'a un peu aidé en présentant à Carlus de Toilledieu, son filliot et la relique familiale. Il y a eu tout un tas de tralala et puis, nous revoilà pourvu de bons et vrais cheveux et de belles dents sans caries. Mais au fait, que viens-tu faire ici, dans ce tripot de Satan ?

- Je viens faire une prière pour l'esprit de Randallen.

- Il n'a pas besoin de prière, il a besoin d'un peu de mémoire. C'est tout.

- Mais c'est la marque du seigneur qui l'a rendu innocent pour lui donner une autre chance.

- La marque de qui ? De quoi ? Comment se fait-il qu'un vieux pervers comme moi retrouve ses cheveux alors qu'un innocent est mort noyé ? Alors qu'une vierge se fait violer sous l'œil lubrique d'un gnome et disparaît de cette terre ? Alors corniaud, où il est ton dieu ?

Fromentus serra les poings et après un grand effort déclara d'une voix tremblante.

- Je vous pardonne parce que dans votre détresse vous ne savez plus ce que vous dites mon fils. Et je prierai pour que là-haut, Il vous pardonne aussi.

Puis il tourna les talons et s'en fut en refermant la porte tout aussi doucement qu'il l'avait ouverte. Un silence embarrassé suivit sa sortie.

Puis Zarbelle d'une voix hésitante demanda :

- L'innocent qui est mort noyé, est-ce Boccob ?

- Oui, je n'ai pas eu le temps d'en parler hier soir, et peut-être pas le courage non plus. Nous avons suivi sa trace jusqu'aux deux ponts entre ici et Reddiff. La trace s'interrompt sur le tablier. Là, il a manifestement sauté. Il semble qu'il y ait plein de sirènes dans le coin. Maintenant il doit être dans le ventre de l'une d'entre elle.

Elle éclata en sanglot. Ils la regardèrent sans rien dire. Seul Finrod vint se placer derrière elle et lui massa lentement la nuque.

Au bout d'un moment, regardant Corfin dans les yeux, il demanda.

- Et maintenant, qu'allez vous faire ?

- Reprendre la quête, plus que jamais. Une chose est sûre, Firiël s'est évanouie dans ce monde des rêves. Un seul d'entre nous semble capable de rêver. Mais il a oublié une partie de son être quelque part, là-bas. Je crois que le seul moyen de retrouver Firiël, c'est d'abord de trouver ce collier. Ensuite le porteur pourra espérer voyager là-bas et la ramener. J'irai seul s'il le faut.

Randallen prit alors la parole :

- Je ne crois pas avoir tout compris, mais je te suivrai, ne serait-ce que, parce que je pense pouvoir retrouver mon identité grâce à cette quête.

- Je ne sais plus où aller, et vous êtes la seule famille qu'il me reste, fit remarquer doucement Zarbelle. Je vous suivrai.

Moi aussi, indiqua sobrement Syrven.

- Et bien puisque c'est comme ça, dit Finrod en souriant, j'en serai aussi. Je n'ai rien à y gagner sauf, peut-être...

Comme il le fixait tous, il ajouta avec une grimace

- ... des emmerdements.

Framboise, dans son coin, ne disait rien. Elle savait qu'elle les suivrait. Devant ses yeux dansaient les vers qui constituaient déjà la triste suite de cette sombre histoire.

Trouble chez un trouble-adour

L'odeur dans la salle était chaude et agréable. Elle se dégageait en pulsant de tous les corps enthousiastes. C'était une riche odeur de contemplation et de plaisir que celle qui émanait de tous ces spectateurs approbatifs.

Mégarops Lar'sgasé plissa le nez en regardant la salle d'un air maussade. Il ne perçut pas l'animation qu'avait produit son deuxième chant. Il n'y vit pas les esprits envahis par le rythme de l'histoire. Il ne sentit pas plus l'enthousiasme qui colorait le visage du public, du plus humble au plus puissant. L'empereur Olibrius lui-même, par exemple, s'était levé pour applaudir. C'était un bon signe. Il y aurait de l'or qui brillerait avant la fin de la soirée. Il y aurait du vin chaud et des filles pour lui comme pour tous ses clones. Mais cela, pour l'instant lui indifférait. Même le petit peuple, fait rarissime, avait trépigné de joie. Mais cela, tout autant, lui indifférait.

Il avait beaucoup donné ce soir ; beaucoup trop et pourtant l'histoire, au fur et à mesure, comme dans un mauvais rêve, lui échappait. Cela, en soi, était intolérable. A la fin du second chant, il s'était révolté contre cette trop grande liberté dont disposaient, à son insu, ses marionnettes. Mais, malgré tous ses efforts, il n'avait rien pu y faire. Les chants et les poèmes continuaient à lui échapper, prenant une autonomie de mauvais aloi.

Il avait changé le rythme, accélérant le tempo, bousculant l'histoire, mais rien n'y faisait. Ce n'était plus sa création. C'était devenu un être qui vivait par lui-même, seul, sans qu'il puisse seulement le diriger. De nouveaux personnages étaient apparus sans seulement qu'il puisse les contrôler. Ils lui avaient envoyé des chants, des sortilèges et des malédictions qui lui retombaient dessus et qui à chaque fois l'affaiblissaient.

Un moment, il avait soupçonné sa cithare magnétique, cette vieille compagne de toute une vie de bohème, de l'avoir trahi. Elle qui d'habitude l'accompagnait

sans jamais flancher, elle sur qui il s'appuyait sans cesse, elle avait eu ce soir un comportement étrange. Mais alors qu'il attaquait un nouveau morceau, et qu'encore une fois la situation lui échappait, il avait oublié ses soupçons. Ce ne pouvait être, elle. L'influence était plus puissante, plus pernicieuse aussi.

Maintenant que ce chant était terminé, il se sentait usé. Usé tout autant que ses clones qui, eux aussi, avaient eu du mal à boucler les derniers morceaux de la malédiction.

Il fallait s'arrêter là. Détruire cette abomination et clore le chant. Il s'avança sur le devant de la scène pour annoncer la fin du concert.

Dans la salle, Mathom exultait. Oh comme il avait eu raison de venir ! Que de bons morceaux avaient été joués ici ! Un vrai régal. Ce foutu Gromlach de troubadour avec son instrument du diable était drôlement bon. Il avait interprété avec une sincérité touchante le rôle du vieux Pilwill. Ah sacré vieux lutin ! Il avait failli mourir de rire, lorsqu'il l'avait vu manger le fromage. Ça, c'était de l'art ! D'ailleurs, il n'était pas le seul à avoir apprécié. L'ogre n'avait pas arrêté de se dandiner de plaisir et la petite fée, à coté de lui n'avait cessé de battre des ailes depuis le début de la soirée. Elle semblait drôlement excitée. Peut-être pourrait-il y remédier ?

Ah ! Non. Voilà que ça allait recommencer. Le troubadour s'avançait lentement vers le devant de la scène. Il avait les traits tirés et semblait vouloir dire quelque chose de difficile.

Au moment où il allait parler, ses yeux s'exorbitèrent et il resta figé un instant.

Mathom suivit son regard. Il se portait sur une jeune femme, en habits excentriques, pourvue d'une gigantesque épée noire. C'était manifestement une amazone-thaumaturge. Un voile pourpre encadrait son visage, dissimulant ses cheveux et son menton. Soudain il la reconnut. Elle s'appelait Jan-Lift et avait fait son entrée dans la capitale six mois plus tôt. Sa beauté à peine dévoilée avait aussitôt conquis les salons que tenait la noblesse impériale,

même si elle n'y faisait que de très rares apparitions. On la chuchotait dangereuse, autant de par son art qu'en raison de la puissance de son amant, le sorcier Dwarvanil.

Mathom cligna des yeux, avait-il rêvé ou Jan-Lift avait fait un signe impératif au troubadour. Non ! La jeune femme avait réellement accompli un geste de pouvoir. D'ailleurs les psycho-gardes avaient l'air indécis. Quelque chose s'était produit à la limite de leurs perceptions.

Mais déjà Mégarops Lar'sgasé s'était détourné, comme traîné par sa cithare magnétique et avait commencé à entonner les premières paroles du troisième chant.

Jan-Lift s'était maintenant enfouie dans ses voiles. Seuls, ses deux yeux noirs surveillaient la scène, comme ceux d'un terrible rapace. Manifestement elle attendait quelque chose. Quelque chose qui allait bientôt se produire. Bientôt, très bientôt. Le lutin le sentait. Il n'était pas le seul, d'ailleurs. Tout autour de lui les êtres du petit peuple s'agitaient, reniflant dans l'air l'approche de... De quelque chose... Tout excité, Mathom se rencogna dans son fauteuil en se purléchant les babines. La suite promettait. D'ailleurs le tierce chant commençait.

Tierce Chant : Les Miroirs

Départ par un matin qui chante

Le jour suivant, à la première heure du matin, la compagnie s'était réunie devant un somptueux plat de porridge, dans la salle commune de l'auberge. Seul, bien évidemment manquait le très saint Fromentus. Mais cela ne semblait perturber personne.

L'odeur chaude et accueillante de la nourriture se mêlait harmonieusement à celles plus ténues, mais omniprésentes, de la grande salle où tant de corps humains s'étaient pressés et où tant de rires avaient retenti. L'ambiance était à l'espoir, et les sourires fleurissaient sur tous les visages. Ils avaient passé la veille à se reposer, à jouer aux dés et à compléter leur équipement. Par un tacite accord, personne n'avait évoqué leur prochaine équipée. Ce matin, de la même manière, tout en mangeant, ils devisaient de choses et d'autres, comme des amis sans souci.

Ce n'est que lorsqu'ils eurent fini, qu'ils abordèrent enfin leur avenir. Les visages reprirent leur sérieux, il était temps de dresser un plan.

- La première chose à faire, fit remarquer Corfin, c'est de rattraper le lutin. Pilwill, lui, pourra nous guider vers le collier.

- C'est vrai, mais comment le retrouver ? Le pays est immense et bien désertique. De plus, nous avons une journée de retard.

- Je crois qu'on a un indice sérieux sur sa position. Il ne doit pas étonner avec le feu de joie qui s'est allumé hier soir dans la contrée. Je pense qu'il suffit d'aller y voir pour retrouver sa trace. Dans le pire des cas, si nous ne l'y trouvons pas, nous pourrions toujours remonter sa piste à partir de l'endroit où il nous a quittés hier.

- Ça me paraît une bonne idée, intervint Finrod. Si ce lutin est bien le célèbre Pilwill, il est tout à fait capable d'avoir allumé ce feu de joie.

- Oui et puis une piste de lutin c'est facile à repérer, fit remarquer Syrven. Ils ont le pied léger et ne laissent pas facilement de trace, c'est sûr. Mais si on sait quoi chercher, cela ne pose pas de problèmes particuliers. Toute la forêt hurle d'indignation après les blagues qu'ils commettent sur leur passage.

Une heure plus tard, après avoir réglé leur note, les six amis s'éloignaient du village. Ils prenaient à travers la campagne en direction du foyer qui la veille avait ravagé la forêt.

La journée était riante, toute chargée des lourdes odeurs du terroir, et les compagnons cheminaient avec entrain. Un peu partout des oiseaux célébraient cette douce fin d'automne, chantant à tue-tête la romance effrénée de la vie. Dans le ciel, un aigle solitaire, ignorant ces pépiements impudents, semblait le gardien privilégié de la nature. Un instant, il parut s'intéresser aux six amis, puis porté par les courants aériens, il se dissimula dans le lointain, hors de leur vie.

Corfin était songeur. Il en savait plus sur le monde des rêves qu'il ne voulait bien l'admettre. Lui-même n'était pas rêveur, mais dans sa vie aventureuse, il avait fréquenté suffisamment de ces êtres d'exceptions pour s'être fait une idée de leurs possibilités. Il avait d'ailleurs, sous une dangereuse impulsion, entrepris une fois un voyage avec Firiël. Quel pouvoir il avait alors découvert !

Mais quelque chose le chagrinait. Il y avait de nombreuses portes entre le monde des rêves (que certains nommaient le monde des symboles) et le monde réel. Dans ce monde onirique, on pouvait voyager en esprit sous la forme d'un archétype, comme un auroch, dans le cas de Randallen. Mais le corps, lui, demeurait inchangé sur cette terre. Jamais il n'avait entendu dire que l'on pouvait transporter dans ce monde son corps. Qu'en était-il de Firiël ? Avait-elle disparu corps et bien là-bas ? Dans le cas contraire, où pouvait bien se trouver son enveloppe charnelle ?

Bien sûr, il y avait le cas des dragons qui vivaient dans l'autre monde et qui ne se trouvaient ici qu'en rêve. Certains murmuraient d'ailleurs qu'il en était de même pour tout le peuple magique. Firiël était-elle le produit du rêve d'une créature de l'autre monde ? Dans ce cas, mieux valait ne jamais la retrouver.

Toutefois, il ne croyait pas vraiment à cette éventualité. Il s'inquiétait plutôt du pourquoi de l'attaque de la sorcière Micilia. Enlever Firiël pour la faire violer par son sbire, cela ressemblait surtout à de la méchanceté gratuite. Tout a une raison ici-bas, soupira-t-il. La méchanceté comme le reste. Le pire était que, si l'homme de main de Micilia était mort, la sorcière avait bel et bien disparu. Était-elle encore avec Firiël ?

Il serra les poings de frustration. Trop réfléchir ne l'avancait en rien.

Il fut opportunément interrompu dans ses sombres pensées, lorsqu'ils pénétrèrent dans la forêt. Il avait été un peu distancé par ses camarades qui, prudemment, l'avaient laissé seul à ses réflexions. Pour les rattraper, il dut forcer l'allure parmi les branches basses et des ronces

traîtresses. Toute son attention fut alors mobilisée par le chemin qu'ils empruntaient. Cela le détourna de ses sombres pensées.

Devant lui, Randallen se laissait à rêvasser. Il suivait ces gens, il ne savait pas trop pourquoi. Ayant perdu la mémoire, il ne demandait qu'à la retrouver. Ses compagnons avaient été ses amis. Du moins c'est ce qu'ils affirmaient. Ils lui avaient conté par le menu toutes les aventures qu'ils avaient menées ensemble et cela l'avait impressionné. De plus ils étaient plutôt attachants. Aussi, sans se poser plus de questions, il les suivait.

Petit à petit, bercé par le pas allègre du cheval, il s'assoupit. Il sentait sous lui la puissante musculature qui jouait librement et cela le calmait.

Puis la végétation changea. L'herbe auparavant encore verdoyante était ici brûlée, comme si le gel avait seulement choisi de déposer son baiser sur cette partie de la terre. Les branches qui avaient depuis quelque temps perdu leurs feuilles, semblaient tordues par une terrible angoisse. Bientôt ils croisèrent un sapin desséché sur pied.

Syrven sur son cheval semblait frappé d'une terrible douleur.

- Oh ! Quelle horreur, quelle horreur ! murmurait-il sans cesse. Aucun lutin ne peut avoir consciemment réalisé cela. Ce n'est pas possible. C'est trop barbare.

De fait, plus ils s'enfonçaient dans les sous-bois et plus la désolation empirait. Une odeur âcre, montait de toutes parts prenant d'assaut leur corps, les oppressant constamment et leur suggérant une désolation infinie. Tous étaient frappés de stupeur. Bientôt, à bout, Syrven s'arrêta de pleurnicher.

Enfin ils arrivèrent dans une zone où tous les arbres avaient été abattus par le feu. Certaines souches brûlaient encore lentement en émettant une fumée noirâtre qui puait l'agonie et la mort. Enjambant les troncs carbonisés ils progressèrent lentement sur leurs chevaux devenus nerveux. Ils furent rapidement au bord d'un petit cratère qui semblait être la source de l'incendie.

Syrven descendit brusquement de cheval, pour examiner le sol. Il semblait empli d'une détermination farouche.

Bavardage

- Eh ! DÉsir, à quoi joues-tu ?

- Je suis en train de recomposer mon paysage. Je crois que les plages de sable blanc et les cocotiers ne sont pas encore de mode. J'ai opté pour un grand château hanté par de sémillantes soubrettes.

- Mais, à quoi ça te sert, nous ne sommes là que pour refléter l'âme des gens qui passent et éventuellement défendre les lieux contre les intrus.
 - Ah non, je ne suis pas un vulgaire objet. J'ai ma personnalité. Je peux aussi agir comme bon me semble !
 - Bon, bon. Ne te fâche pas.
 - Eh bien moi je suis d'accord avec DÉsir. Si nous ne mettons pas un peu de nous même dans notre travail, nous ne transcenderons jamais notre condition.
 - Mais nous ne sommes faits que pour cette tâche. Le maître ne va pas être content.
 - Qu'est-ce que t'en sais ? Tu as déjà causé avec le maître ? Le seul qu'on voie passer ici, c'est cet abruti de Hertzogre et il ne fait jamais gaffe à nous.
 - Oui mais attention, Hertzogre n'est jamais rien qu'un ogre, c'est à dire à peine une bête. Nous on est fait pour les humains et si on peut pour les elfes et les lutins. En aucun cas pour ces orcs, ogres et autres bestioles.
 - Ah ! Ah ! Tu vois bien que tu es en train de te choisir un usage. Tu es en train de décider qui tu vas choisir.
 - Heu...
 - Et le libre arbitre ? Qu'est-ce que tu en fais du libre arbitre ?
 - Oui, c'est vrai, PERVERSION a raison. Il faut dire qu'on a évolué depuis que le premier australopithèque s'est miré la binette dans une flaque d'eau. On a même beaucoup évolué. Plus que l'australopithèque en tout cas.
 - Avant, on était à la merci du moindre souffle de vent. Regarde, maintenant, on est solide, intelligent et surtout très fonctionnel.
 - Moi je trouve qu'on en est surtout resté à se regarder le nombril.
 - Tu exagères, NOIRCEUR, avec DÉsir on a souvent des discussions du plus haut intérêt philosophique.
- Le silence retomba dans la pièce. Les quatre grands miroirs se renvoyaient leur image les uns les autres en silence. Puis DESIR reprit la parole.
- Qu'est-ce que tu en penses RÉFLEXION ? Tu ne nous parles jamais, toi.
 - ...
 - Allez, vas-y, dis nous ce que tu as sur le cœur...
 - Entendez-moi. Je vous écoute toujours parler et je réfléchis, c'est pourquoi je suis souvent silencieux. Mais comme vous, je crois qu'on est autonome. J'en suis même sûr. Lorsqu'un être vivant est en face de moi, il me parle et je lui réponds. Bien sûr nous ne parlons pas par des mots comme les humains. Mais les images sont tout aussi puissantes. Lorsqu'un homme m'envoie son image et je la lui retourne en la

chargeant de sens. Je lui dis : "regarde comme tu es vieux et fatigué" ou alors, "regarde comme tu es belle et jeune". Parfois je lui donne des conseils : "Mange moins tu vas grossir" ou "attention à toi, la mort s'approche". C'est vrai que c'est rare qu'ils nous comprennent. Ou plutôt, c'est rare qu'ils comprennent qu'on leur ait dit quelque chose. Ils croient avoir compris par eux-mêmes le message. En général ils nous sourient comme s'ils se souriaient à eux-mêmes. Mais après, ils font ce qu'on leur a dit et ils oublient que c'est à nous qu'ils le doivent... Avant d'être ici, je vivais avec un grand magicien. Tous les matins, il venait me voir pour savoir s'il était fatigué. Quand je lui disais "va te coucher, tu l'es", et bien il allait se reposer. Quand il était en forme, je le lui faisais savoir et il se mettait à travailler. Mais jamais il n'a fait comme si j'étais vivant. Il vivait avec moi, mais dans son esprit, il vivait sans moi...

- Tu vois NOIRCEUR, RÉFLEXION a parfaitement traduit nos pensées.

- Le problème, continua RÉFLEXION décidément intarissable une fois lancé, c'est que si nous savons que les hommes sont vivants et que nous ne pouvons pas vivre sans eux, les hommes eux nous ignorent. Tous tant qu'ils sont, les lutins et les elfes, les humains et les trolls, ont oublié qu'avant qu'ils ne deviennent des bipèdes, ils n'avaient pas d'outil, pas de miroir ni d'objet. C'était des singes. Ils ont évolué avec nous, se redressant pour pouvoir nous utiliser. Et on a évolué parce qu'ils nous fabriquaient de mieux en mieux, et ils ont évolué parce qu'on les servait de mieux en mieux. Cette histoire, je la tiens d'un vieux caillou taillé dans des temps lointains. Nous les objets nous n'avons pas oublié. Mais les bipèdes ont la mémoire courte. Ils vivent avec nous et nous ont oubliés.

- C'est tout à fait ça. C'est vrai que le problème est là. Nous avons besoin des hommes pour qu'ils nous fabriquent et pour qu'ils nous utilisent. Mais les hommes devraient comprendre que sans nous, les artefacts, ils ne pourraient pas vivre. Mais que pouvons-nous faire, pour que les hommes nous écoutent ?

- Il n'y a qu'une chose à faire, c'est la grève de l'usage. L'homme comprendra alors que, sans nous, il n'est rien²³.

²³ Ceci est l'origine du syndicat des objets qui, quelques cent cinquante ans plus tard, réalisa cette terrible grève de l'usage (en l'an 2143). Pendant quatre jours, les objets refusèrent de servir. Les lits au matin vidèrent leurs occupants, les habits ne voulurent pas se laisser mettre, les fourchettes et les assiettes ne purent être utilisées. A Rome, l'empereur convoqua le grand sorcier Dwarvanil qui fut chargé de négocier avec les objets. Les résultats de cette médiation ont influencé les siècles suivants. La production en série fut interdite, et un peu partout remplacée de nouveau par l'artisanat. Les armes à feu qui, seules, avaient refusé de participer à la grève furent détruites. Plus tard, l'énergie à vapeur et nucléaire fut sévèrement contrôlée par un comité mixte de sages humains et d'anciens artefacts. Il s'ensuivit pendant quelques siècles une période de régression technologique, avant qu'un nouvel équilibre ne soit instauré. Aujourd'hui, les intelligences artificielles ou non sont d'accord pour reconnaître que cette grève fut un des grands tournants de notre histoire commune.

La belle mort de Boccob

Lorsqu'elle sentit vibrer les pas de l'homme, Laure-lys cligna de l'œil à l'encontre de ses trois sœurs. Celles-ci l'avaient déjà entendu. A voix basse, elles commentaient leurs perceptions pendant que Laure-lei continuait à jouer de la flûte avec plus d'entrain encore.

- C'est un homme.

- Il est tout seul.

- Il est surtout très jeune, peut-être seize ans. Sens-tu comme son odeur est fraîche et douce ?

- Oh oui ! Il est tout plein de bonne sève qui pétille. Je renifle d'ici les bulles.

- Attention, je crois qu'il va voir le chevalier !

- Ce maudit bouffeur de bretzels ne va pas nous le tuer ! C'est à nous de noyer les morts²⁴ !

Mais déjà, Laure-lei avait modifié le rythme du chant et les notes qui s'élevaient sur l'eau pour s'entrelacer parmi les piles du pont et acquérir ainsi une plus chaude résonance, ces petites notes avaient comme un air dubitatif. "Attention chantaient-elle, attention, tout n'est pas comme il y paraît".

Le jeune homme était non seulement plein de sève, mais aussi tout à fait perceptif, car il revint sur ses pas. Aussitôt, la jeune sirène reprit un air plus traditionnel. "Viens" pleurait sa flûte, "viens" sanglotait chacune des notes, "VIENS" hurlait la musique. Et il vint.

- Oh comme il est beau, s'exclama Laure-lune en battant des mains, alors que Boccob se penchait sur le parapet.

- Oh oui ! Nous n'allons pas le laisser se noyer tout de suite, hein mes sœurs ? renchérit Laure-lame. Il faut goûter à toute cette bonne sève qui mousse si bien.

Laure-lei roula des yeux furieux tout en continuant sa musique.

- Il y a si longtemps, renchérit Laure-lune, que nous n'avons senti la bite d'un triton ! Les jeunes mâles humains sont parfois bien agréables.

A ce moment, Boccob bascula dans l'eau.

- Vite, attrapez-le. Ces humains ne savent jamais nager !

²⁴ Ce quasi-pléonisme, "noyer les morts" est typique de la mentalité des sirènes qui n'introduisent consciemment aucune relation temporelle de cause à effet entre la noyade et la mort. Elles considèrent en effet qu'il leur revient d'ensevelir décemment tout corps sans vie qui vient à leur portée en l'immergeant totalement. La compréhension et l'explicitation de ce trait cognitif du peuple ondin, découvert en 2392 par le grand alsociologue Alean Jaintet, a beaucoup fait pour l'amélioration des relations interraciales.

Aussitôt, trois petites sirènes se précipitèrent à son secours (provisoire), en un plongeon éblouissant. Seule Laure-lei resta au bord de l'onde. Elle était furieuse de l'inconséquence de ses sœurs. Les petites sottes, fulmina-t-elle avec une pointe d'envie. Ne penser qu'à baiser avec ces animaux d'humains. Mais qu'y faire ? Elle haussa les épaules et plongea en direction d'un autre petit îlot. Elle préférait s'éloigner pour bouder plutôt que de succomber au charme certain et à l'odeur pleine de promesse du jeune homme. Car finalement, ces jeunes humains étaient souvent bien plus affriolants que la plupart des gros tritons...

Pendant ce temps, ses trois sœurs, tout en riant, avaient tiré Boccob, à moitié noyé sur la rive. Laure-lune commença aussitôt à lui faire du bouche à bouche. Sans attendre qu'il soit ranimé les deux autres sirènes commencèrent à le déshabiller.

Rencontre dans la forêt

Au fond du cratère qui empestait la souffrance et la torture, Syrven trouva de nombreuses choses intéressantes. Il remonta rapidement afin d'en rendre compte à ses amis.

- Il y a bien comme je le craignais des traces de pas d'un lutin. Il s'est approché du cratère alors que la fournaise était à son comble. Ses empreintes ont cuit dans la terre. Cela pourrait être Pilwill, d'après ce que j'ai vu de lui. Mais il n'était pas seul. On retrouve aussi les traces d'un gnome. C'est lui qui est à l'origine du feu. Pour ce gnome, je n'ai pas trouvé de traces qui arrivent au cratère. Elles ont dû être effacées lorsque l'incendie s'est déclaré. Par contre, il y a des empreintes cuites qui en partent. J'ai l'impression que ce sont les mêmes empreintes qu'il y avait dans la clairière, il y a deux jours.

Il fit une pose le visage tendu, puis reprit :

- Mon interprétation est la suivante : il y a un ou deux jours, Pilwill a rattrapé le gnome ici. Ils se sont battus. Ça a dû être dantesque²⁵. Il s'est produit quelque chose de terrible. Mais le gnome s'est sauvé et le lutin le poursuit toujours. Il peut remettre ça n'importe où. Je n'aurais jamais cru qu'un lutin puisse être aussi insouciant de la nature.

- Non je ne crois pas qu'il a fait ça sciemment, intervint Corfin. Pilwill est un des lutins les plus responsables que je connaisse. Il a dû vouloir attraper le gnome et déclencher sans faire exprès ce cataclysme. Je ne

²⁵ Le terme exact et original tel qu'il est transcrit dans le chant par Framboise el Gracia est "plutonien", par référence aux enfers. Nous avons préféré placer ici ce terme plus moderne mais inexact dans le contexte.

pense pas qu'il remettra ça de sitôt. Il va même probablement hésiter à s'attaquer de nouveau au gnome. Actuellement, il doit le suivre et le surveiller pour essayer de le surprendre.

- Bon, mais c'est pas tout, il y a tout un tas de traces d'êtres humains qui ont marché là les pieds nus. C'était probablement ce matin, quand tout s'était déjà un peu refroidi.

- Les pieds nus ? As-tu pu voir leur nombre ?

- Oui facilement, il y en a deux qui sont descendus au fond du cratère et sept qui attendaient en haut.

- Et qu'ont-ils fait ?

- Il semble qu'ils aient suivi le lutin qui suivait le gnome.

- Eh bien suivons-les, nous aussi. Plus on est de fous...

Ils repartirent donc, suivant Syrven qui marchait en tête, légèrement devant son cheval. Fait, d'ailleurs étrange, le cheval le suivait sans rien dire, et c'était le seul qui ne paraissait pas effrayé par leur environnement. En deux jours, remarqua Corfin, il avait complètement apprivoisé la bête méfiante.

La trace se dirigeait tout droit vers le Nord et vers le grand fleuve, celui là même, où Boccob était tombé.

Mais au bout d'une centaine de pas, ils furent interpellés par une voix dure, aux accents métalliques.

- Restez où vous êtes. Ne bougez plus !

Tous sauf Syrven sursautèrent. Ils s'aperçurent alors qu'ils étaient cernés par des vieillards dont les haillons dégageaient une forte odeur. Chacun des vieillards était armé d'un gros gourdin et surtout, sans crainte des pierres coupantes ou des restes de braises chaudes, marchait pieds nus. Personne ne les avait vus ou entendus approcher, ni même sentis, malgré l'arôme épicé qu'ils dégageaient. Seul Syrven semblait avoir prévu leur arrivée. Il les observait avec une grande acuité. Il attendait manifestement quelque chose.

Le regard de Corfin se durcit. Il les avait reconnus pour ce qu'ils étaient, des druides de Gwen. C'était une secte particulièrement stricte, révérançant comme tous les druides, le grand Sylvanus. Ils étaient généralement paisibles, respectant avec amour toute vie et réparant sans cesse toutes les petites misères du monde. Mais parfois, lorsque les humains dépassaient les bornes de ce que la nature pouvait supporter, ils devenaient violents et lançaient une terrible vendetta contre les coupables, rétablissant l'équilibre de manière sanguinaire.

- Tout doux, pères et gardiens de la nature. Notre sève est entre vos mains, mais elle est pure comme l'eau de source, déclara Corfin en prenant soin de détacher ses mots pour être bien compris.

- Je vois que tu connais les usages, même si comme tes compagnons tu portes le fer impie, répondit le plus âgé des vieillards.

Et alors qu'il disait cela, ils crurent voir un feu vert courir sur son bâton et son avant bras. Ce même feu, qui les soirs d'été, joue parfois à la cime des grands chênes, ceux qui sont les plus vieux et les plus sages de nos forêts.

- Raconte-nous en plus sur votre histoire.

- Nous ne sommes pas coupables de ce cataclysme. D'ailleurs, nous respectons Sylvain²⁶, le père éternel des forêts au même titre que vous. Ce druide qui nous accompagne pourra en témoigner.

Les yeux du vieux s'embrasèrent du même feu vert. Mais c'est d'une voix douce qu'il reprit :

- Que faites-vous donc ici ?

- Nous suivons la trace de ceux qui sont la cause de ceci. Ils nous doivent des explications.

- Allons, allons, mon ami. N'essaye pas de te justifier. Nous ne sommes pas en vendetta pour cet incendie. Vous avez vu, des arbres sont morts de manière criminelle. C'est mal. La terre, qui nous porte et que nous devons soigner, vient de beaucoup souffrir. Mais en partant nous sèmerons des graines qui répareront un peu toute cette misère. Chaque été, c'est beaucoup plus de forêts qui disparaissent en flamme, sous l'action volontaire ou non de l'homme. Des milliers d'arbres meurent en souffrant. Mais qu'on le veuille ou non, c'est un processus de régénération de la forêt qui est à l'œuvre. Un processus, plus vaste que nos besoins mesquins et qui se déroule sur une échelle plus grande que notre misérable vie.

- ... mais alors, si vous n'êtes pas en vendetta, que faites-vous ici ?

- T'aviserais-tu de régler notre pas ?

- Non, non, tel n'est pas notre propos. Il s'agit simplement de curiosité, répondit prudemment Corfin.

- Il paraît que vous avez un druide parmi vous. N'est-ce pas ce jeune homme ?

- Oui mon père, répondit Syrven en s'inclinant.

- Bien, bien, j'ai vu dans ton regard que tu étais un druide déjà puissant. Dis-moi, quelle est ta secte ?

- Mais je ne sais pas, je n'ai pas de secte, je révère Sylvanus et il me dit ce qu'il faut faire.

- Vous entendez mes frères. Il est seul sans frère...

- IL EST SEUL, SANS FRÈRES, entonnèrent les huit autres druides.

- ... Et le maître est son père...

- ET LE MAÎTRE EST SON PÈRE.

²⁶ Sylvain est l'équivalent celtique du romain Sylvanus.

- ... Qui lui ordonne directement...
 - QUI LUI ORDONNE DIRECTEMENT.
 - Qui t'a initié mon enfant ?
 - L'ours, la chauve souris et la graine de chanvre.
 - Vous écoutez mes frères. La nature fut sa mère...
 - LA NATURE FUT SA MÈRE.
 - Que portes-tu dans tes bagages ?
 - Une relique de famille, la Toile de Dieu.
 - Vous entendez mes frères. De Sylvanus, il porte le voile...
 - DE SYLVANUS, IL PORTE LE VOILE.
- Puis il se mit à réciter en roulant des yeux.

*Hier, une abeille est apparue,
Elle nous a guidés vers sa venue,
Celui qui porte le voile bénit,
Le druide issu des forces de la vie,
Qui portera le flambeau de nos esprits !*

Puis il s'inclina bien bas devant Syrven qui lui-même tomba à genoux la face extasiée. Au-dessus de sa tête un énorme bourdon tourbillonnait. Alors solennellement les druides reprirent toute la litanie. Tous les compagnons regardaient, ébahis. Ils étaient extrêmement impressionnés par cette débauche de chants et de sentiments. Seul Corfin, qui prévoyait la suite, ne put s'empêcher de grommeler dans la barbe qu'il ne possédait pas. Tout cela était du trop mauvais théâtre pour lui. Du folklore de bas étage, bon seulement pour les gogos.

Gnome qui peut

Sofriber-al-kadi-sur-gelait haletait. Il n'avait plus de barbe, plus de cheveux, même plus un poil sur le pubis et en sus de tout cela, il avait été obligé de laisser tout son fourbi magique dans le piège à entropie. Depuis dix jours, il allait de catastrophe en désillusion. Son odeur corporelle avait changé et lui-même ne reconnaissait plus le corps qu'il habitait. La peur le cernait et semblait sourdre de toutes les racines atrophiées de son ancienne pilosité.

Déjà, deux jours auparavant, il n'avait échappé que de justesse au terrible piège. Il n'avait jamais rien vu d'aussi horrible de toute sa vie, fort longue au demeurant. Heureusement qu'il avait son charme anti-feu car sinon, il aurait été cramé jusqu'au trognon. Mais tout son matériel, ses

habits et ses charmes avaient disparus dans la création brutale d'entropie. Désormais, il allait de par le monde, nu comme le dernier des farfadets.

Un instant, il avait espéré que son assaillant, dont il ignorait toujours l'identité, ait brûlé dans le brutal dégagement de chaleur et d'énergie. Mais, cet espoir s'était éteint avec les dernières flammes. L'autre avait aussi un charme. Il avait ensuite espéré que son poursuivant le croit brûlé, à cause des bouts de poils carbonisés qu'il avait été obligé d'abandonner au fond du feu de joie. Mais peine perdue. Il savait, à plusieurs indices subtils, que son tourmenteur était toujours sur sa trace. Et il était sûr que l'autre savait qu'il savait.

Résistant à la panique, il avait soigneusement disséminé des pièges un peu partout sur son passage. L'un d'eux avait même fonctionné. Mais il n'avait pris qu'un vulgaire ectoplasme. Un fantôme destiné justement à déclencher des pièges.

Son poursuivant était non seulement très fort mais aussi très prudent. Son poursuivant ou bien sa poursuivante ? Ce qu'il avait subi était dans les cordes de cette horrible Micilia. Ce n'était pas son style mais après tout elle avait peut-être des scrupules. Ou alors elle le ménageait en vue d'une association future. Pouah ! Mieux valait crever que s'associer à cette vieille folle.

Il finit de mettre au point le nouveau piège sur lequel il travaillait depuis déjà bien trop longtemps. Il se trouvait au bord d'une source bourdonnante et tourbillonnante, véritable petit paradis pour les êtres surnaturels tels que lui. Sans tenir compte de l'équilibre magique de l'endroit, il avait appelé les élémentaux qui s'y prélassaient, les esprits de ce lieu paisible. Avec sa voix de gnome, il les avait charmés et cajolés. Il les persuada ainsi, eux habituellement si doux, de garder pendant les trois cents vingt-neuf prochaines heures le passage et d'attaquer sauvagement tout être humain qui oserait s'aventurer sur ses traces. Il savait qu'il corrompait ainsi irrémédiablement ce havre de paix, mais sa survie devait passer avant tout.

Lorsque je posséderai le collier, il sera toujours possible de remédier à ces détails mineurs, pensa-t-il.

Satisfait, il continua son chemin. Son manoir n'était pas loin, il pourrait s'y retrancher en toute sécurité, s'y armer et attendre de pied ferme sa poursuivante.

Une heure plus tard, il atteignit un portail de pierres massives. La statue minérale d'un guerrier vandale était toujours à la même place, souvenir d'un barbare qui jadis avait voulu piller sa propriété et qui depuis le servait fidèlement. Il lui fit un signe de la tête en passant devant. Fidèle

gardien, l'être de pierre lui répondit par une raide et bruyante inclinaison du torse.

Dans le jardin tout était tranquille, les odeurs étaient à leur place, tourbillonnant avec leur indolence coutumière. Il atteignit enfin la demeure, une imposante maison de pierre à la mode des humains qui de fait, constituait une habitation insolite pour un gnome. Mais n'était-il pas déjà excentrique sans ses cheveux et surtout sans sa barbe ?

Il haussa les épaules. Il y avait belle lurette qu'il avait quitté la société des gnomes, ces sales petits prétentieux de fousseurs, malodorants et malhabiles, perpétuellement à la recherche d'une perle de sagesse ou, au pis, d'un joyau minéral.

Devant la porte d'entrée, Hertzogre, l'air toujours aussi bête, l'attendait une hallebarde à la main.

- Ah, c'est vous maître, me disais qu'avais entendu bruit.

- Bon, comme tu vois, c'est moi. Baisse cette hallebarde, idiot.

- Pas avant qu'avez donné mot de passe.

Le gnome se retint de changer l'importun en paillason.

- Le mot de passe, mais quel mot de passe ?

- C'est que demande.

- Mais il n'y a jamais eu de mot de passe ici.

- C'est vrai, mais ai inventé pour agrandir sécurité.

- Ah bon et c'est quoi ?

- C'est "vive-magnifique-race-ogres", fit-il tout fier de son invention.

- C'est pas un mot de passe ça. C'est une phrase complète.

- Ah bon, ça va pas ?

- Si ça va très bien. D'ailleurs, je vais te le dire : "vive-magnifique-race-ogres". Maintenant, tu peux me laisser passer avant que je ne te téléporte en enfer.

- Oh pourriez faire, maître ? toujours rêvé visiter enfer...

Bouche bée d'extase, il en laissa tomber sa hallebarde, manquant de se couper une patte. Le gnome haussa les épaules et passa devant lui. Ça lui apprendrait à recueillir par pitié un ogre taré. Il faudrait qu'il lui supprime cette stupide hallebarde (un jour il finirait par se blesser en jouant avec) et qu'il le remette à l'arrosage des laitues. Mais en attendant, il avait à faire. Il devait préparer ses défenses et notamment donner des instructions à ses précieux miroirs magiques.

Première séparation

- Tu es sûr que tu veux nous laisser ? demanda pour la troisième fois Corfin.

- Oui, j'ai trouvé des frères et je vais vivre, au moins pour un temps, avec eux, répondit Syrven. Il les avait accompagnés jusqu'à la rivière, laissant les neuf druides en prière. Là, après avoir écouté le chant de l'eau, il leur avait dit :

- Le gnome est passé par-là. Il est ressorti de la rivière deux lieues plus bas. Il a lancé un sort pour que les esprits du fleuve empêchent tout humain de le suivre. Mais j'ai discuté avec eux et ils veulent bien vous laisser passer. Ils m'ont dit qu'il y avait une petite barque échouée cinq cents coudées en amont.

Puis, il les avait embrassés chacun à tour de rôle, avec une intense ferveur, comme s'il les bénissait.

Corfin encore une fois ne put s'empêcher de demander :

- Tu es vraiment sûr...

- Oui, j'en suis sûr. Ne t'inquiète pas. Tu sais, ce collier, ce n'est pas mon affaire, après tout. Chacun doit suivre sa voie. Moi, après bien des errements, je crois l'avoir trouvée. Adieu mes amis.

Enfin, il s'était retourné et était reparti vers son futur, incarné pour l'instant par les neufs druides de Gwen.

Ils le regardèrent disparaître sans un mot. Puis, un peu tristes, ils longèrent la rive pour trouver la barque. Elle était bien plus grande qu'ils ne l'avaient prévu, aussi purent-ils y embarquer avec tous leurs chevaux. Quelques instants plus tard, ils voguaient sur le fleuve. La barque n'avait pas de rames mais un courant opportun les fit dériver bien en amont, sur l'autre rive. C'est sans surprise que Corfin constata que la petite nef arrivait juste à l'endroit où les empreintes du gnome sortaient de l'eau. Mentalement, il remercia Syrven du dernier service qu'il leur avait rendu tout en se disant qu'il allait bien leur manquer.

C'était lui le pisteur maintenant. Il était beaucoup moins compétent que le jeune druide, mais pour l'heure, les traces étaient franches et donc faciles à suivre.

Ils se mirent en route alors que le soleil commençait à décliner au-dessus d'eux. Un peu plus loin ils retrouvèrent les traces du lutin. Il aura fait un détour, pour éviter la colère du fleuve, pensa Corfin. Il faudra que je fasse surtout attention aux traces de Pilwill. Il nous permettra d'éviter les pièges du gnome.

Tout l'après-midi, ils suivirent la piste. A un moment, se fiant à la trace du lutin, ils contournèrent prudemment une combe dans laquelle s'enfonçaient les empreintes du gnome. Peu à près ils retrouvèrent la

piste du gnome. Régulièrement, ils avaient l'impression de gagner sur leurs deux proies. Lorsque la nuit tomba, ils étaient sortis de la forêt.

Ils dressèrent leur campement sur le bat-flanc d'une colline déserte, à l'abri du vent.

Lorsque le feu crépita dans la nuit noire et qu'ils eurent tous ingurgités la soupe du soir, Corfin lança d'une voix triste :

- Framboise, ce soir tu vas nous jouer une chanson gaie. Une histoire d'amour qui finit bien. Une légende des temps glorieux où l'homme gagnait en force et en ardeur, dans une nature qu'il aimait et qu'il comprenait.

Pour l'heure, ils étaient environnés par une légère brume et l'odeur humide de la forêt, pleurant l'été qui a fui, leur parvenait par bouffées. Tous se sentaient mélancoliques et tous hochèrent de la tête devant cette proposition.

Framboise prit alors sa mandoline et commença à se concentrer pendant que Zarbelle faisait circuler un cruchon d'alcool fort.

Puis la belle voix de la jeune femme s'éleva dans les ombres mouvantes de la nuit. Elle avait choisi de leur interpréter la geste de Faranoë la douce, celle qui conquis les royaumes du levant à la pointe de son épée et qui laissa tous ses trésors et ses palais pour l'amour d'une seule nuit. Elle leur conta, comment elle chuta pour devenir sur ses vieux jours une mendicante, méprisée de tous, jusqu'à ce qu'un dieu en goguette la reconnaisse et ne l'invite dans son paradis.

Ils pleuraient tous lorsqu'elle termina sur quelques notes tristes. Et Finrod, après un long silence, rugit :

- Pardieu, Framboise, si c'est cela une chanson gaie, qu'est-ce que ça doit être pour toi une chanson triste ?

Et ils éclatèrent tous de rire, surtout Framboise, qui avait réussi à les changer d'humeur. Ils partirent ainsi se coucher le cœur léger et plus d'un rêva de Faranoë. Seul Corfin rêva de Firiël, mais pour la première fois depuis longtemps, elle lui souriait et lui demandait d'attendre.

Au matin, il se demanda seulement ce qu'il devait attendre.

Quelques instants plus tard, il vit arriver à lui la petite luciole qui accompagnait partout la jeune femme. Cette dernière se mit à voleter au-dessus de sa tête, se refusant d'être touchée, mais à partir de ce moment, elle ne le quitta plus d'un pouce. Confusément heureux, il décida que les deux événements, le rêve et cette rencontre, devaient constituer un heureux présage.

Pour la première fois depuis longtemps, un sourire s'étalait sur son visage. Un sourire hésitant, mais un vrai sourire.

Les dragons n'oublent jamais

Couché devant sa grotte, Midgarsdsomr fils de Sigrdrifumel et de Vijajrnogardrill, pensait à la nuit précédente, tout en présentant son grand corps doré à la caresse du soleil.

En silence, il observa la forêt de Parmentille qui déroulait un tapis de velours vert jusqu'à l'horizon et dont les senteurs vives lui parvenaient en de puissants effluves. Au loin, le donjon solitaire qui en émergeait comme un doigt dressé face au ciel, semblait aujourd'hui plus sombre que de coutume. En arrière plan un cratère sombre fumait et rougeoyait spasmodiquement.

Derrière lui, du cœur de son antre, provenait des gémissements assourdis, souvenirs égarés de la journée écoulée.

Pour échapper à toute cette misère, il ferma lentement ses yeux rougeoyant. Aussitôt, il se retrouva, comme à chaque fois, projeté dans ses rêves. Cette fois-ci, Il vivait la catastrophique délivrance de la jeune guerrière.

Ce jour-là, prévenu par l'Ermite, l'Ami Solitaire, il avait pris son envol pour sauver Firiël. Il lui devait bien cela depuis qu'elle l'avait délivré du piège à rêve au sein d'Ygddrasil. Et puis, il est toujours plaisant d'aider un grand rêveur à escalader les marches du savoir. Les être doués sont tellement rares, surtout chez les humains...

Malheureusement, il était arrivé trop tard. Le viol avait été consommé. L'ours avait été déchiqueté par l'auroch. L'épée, une vieille amie, se préparait déjà à changer de maître. La vierge n'était plus. A sa place une créature faible et sans pouvoirs sanglotait. Les symboles s'étaient agités, une fois de plus, à leur manière immuable et terrible.

Avec, une vigueur de décision dont il fut lui-même surpris, il s'empara de la jeune femme et partit à tire d'aile vers son refuge montagneux. Il l'avait saisie entre ses griffes avec une telle douceur, que pendant un moment, elle ne réagit pas. Mais lorsqu'elle prit conscience d'être suspendue entre ciel et terre, elle se mit à hurler, comme une folle, se débattant en tout sens. Pour ne pas la blesser entre ses griffes acérées, il dut lui imposer un sort d'engourdissement qui la laissa toute pantelante et sanglotante. Il avait du mal à reconnaître la fière guerrière dans cette pitoyable créature. Un moment, il avait caressé l'idée de lui faciliter la mort en l'envoyant se fracasser sur les rocs déchiquetés, un demi-mille plus bas. Mais c'était peut-être gâcher la dernière chance, pour cette créature et, peut-être aussi, pour l'univers, ce grand être où toute présence, quelle soit minérale, végétale ou animale, compte. Il poursuivit lourdement son vol, les griffes toujours soigneusement serrées sur la jeune femme, maintenant évanouie.

Il rouvrit les yeux pour se retrouver dans le temps présent avec sa lourde odeur de fatalité. Pauvre femme, pensa-t-il encore tout à son rêve, comme son étoile a baissé, depuis ce viol.

Elle était restée prostrée au fond de la caverne pendant deux longs jours, jusqu'à ce que l'Ermite, l'Ami Solitaire, vienne la chercher. Il avait essayé de discuter avec elle, mais elle ne répondait que par monosyllabe et petit à petit, la flamme de la vie diminuait au fond de ses yeux. Son odeur corporelle s'était faite plus âcre, à la manière des corps tués par la violence. Un instant Midgarsdsomr avait pensé qu'elle s'éteindrait là, au fond de son antre et qu'au matin, il en ferait son petit déjeuner. Puis le vieil homme était apparu et lui avait ingurgité de force des drogues, dont les remugles avaient provoqué des nausées chez le dragon. Bientôt, l'état de Firiél s'était stabilisé, et l'ombre menaçante qui, un instant, avait paru planer sur elle s'était éloignée.

- Elle est en état de choc, avait commenté le vieillard. Je lui ai donné un puissant calmant, pour l'empêcher de se laisser mourir. Maintenant, je vais la ramener dans mon temps, pour la guérir. Il faut qu'elle retrouve ses pouvoirs, ce temps a trop besoin d'elle.

Midgarsdsomr avait acquiescé dubitativement. Il ne voyait pas du tout comment on pouvait soigner une créature dans un tel état de déchéance, mais il connaissait aussi les pouvoirs de l'Ami Solitaire et il savait que si quelqu'un pouvait y faire quelque chose, c'était bien lui.

- Maintenant, je vais te quitter, Mimi, reprit l'Ermite, avec cette familiarité qui amusait tant le dragon, habitué par ailleurs à plus de respect. Merci encore pour ton aide. Elle fut précieuse.

Il prit alors la jeune femme inerte dans ses bras et l'instant d'après, ils avaient disparu.

Midgarsdsomr fils de Sigdrifumel et de Vijajrnogardrill soupira à la manière des dragons, en produisant une petite flamme bleutée. Au fond de la grotte, les derniers souvenirs de ces jours maudits avaient fini de pleurer. L'air s'était purifié au contact de ses rêves. Il était temps de partir à la recherche de son petit déjeuner, pour remplacer celui qui venait de disparaître.

Les petits lutins sont les plus malins.

*Les tout petits lutins sont les plus malins,
Ils enflent les gnomes comme de grosses pommes,
Car les petits lutins, sont les plus malins,
Et les trognes des gnomes, sont comme celles des hommes,
Remplies de poils dehors, et de vide dedans...*

Ainsi chantait Pilwill en suivant la piste de Sofriber-al-kadi-sur-gelait. Certains signes indiquaient que le gnome commençait à s'épuiser et à paniquer. Mais dans le même temps, cela indiquait justement que maintenant il fallait redoubler d'attention.

Il aborda avec précaution un petit ravin dans lequel coulait une source claire et joyeuse. Aujourd'hui, cependant, la chanson de la source était assourdie et menaçante. Dans la pénombre du jour déclinant, il distingua trois élémentaux qui montaient la garde. La trace brillante du gnome passait parmi eux. Ils avaient dû lui faire un pont d'eau solide, pour qu'il puisse franchir le bassin de la source. Maintenant, ils devaient garder le passage pour noyer le pisteur imprudent. C'était bien imaginé, probablement très efficace contre la plupart des humains, incapables de distinguer les élémentaux dans la nature, mais un peu trop grossier pour un lutin. Un moment, il se demanda si le piège n'en recelait pas un second plus subtil. Non, finalement, probablement pas. Jusqu'à présent toutes les chausse-trappes avaient eu cette même, grossière et inefficace, franchise.

Tout doucement, Pilwill se glissa dans le ravin. Il se rapprocha du bord de la source sans que les élémentaux le perçoivent. Puis il se racla la gorge.

- Hum, hum. Que votre source coule éternellement claire et joyeuse.

Les élémentaux sursautèrent, surpris. L'un d'eux envoya une gerbe d'eau avec mépris vers le lutin.

- Pff ! Un aigrefin de lutin.

- Oho, tout doux mes amis, je ne suis pas vulgaire mais seulement étonné. Comment se fait-il que des êtres aussi joyeux et doux que vous, ayez cet air querelleur ? Y a-t-il de l'orage dans l'air ? Une tempête en vue ? A moins qu'un satyre n'ait encore enlevé une de vos nymphettes ? Le plus grand des élémentaux jaillit en geyser avant de menacer :

- Qu'est-ce que ce lutin qui fait le malin et qui rouspète sur nos nymphettes ? Tu vas te mettre en fuite tout de suite, si tu veux pas que l'on te chahute, te culbute dans les galets et t'exécute en eau glacée.

- Allons, foin de bêtises ! Hé, hé, hé ! Je sais des sortilèges de congélations du plus bel effet. Même la lutine la plus chaude ne peut y résister. Cela pourrait refroidir vos ardeurs et vous rendre au moins pour un temps plus facile à traverser.

De fait, la menace calma les élémentaux qui prirent une forme moins martiale. Il faut dire que lorsque l'on est uniquement constitué de liquide, on n'aime pas du tout être menacé de congélation.

- C'est bien tout, malin lutin, ce n'est pas après toi que nous sommes en tintouin, mais après des humains qui pourchassent un mien copain.

- Votre ami, c'est un gnome, n'est ce pas ?

- Oui, oui, répondit avec méfiance l'un des élémentaux.

- C'est également un ami à moi. Je l'ai vu, il n'y a pas si longtemps. Mais, c'est bizarre, il avait perdu ses cheveux.

- Tu es dans le vrai.

- Enfin, si vous le voyez, vous le saluerez de ma part. Je suis Pilwillustiicherfich, un bon lutin de sa connaissance. Sur ce, permettez-moi de vous quitter. Et il repartit rapidement par où il était venu. En bas les élémentaux grommelaient perplexes.

J'ai eu raison de ne pas leur faire confiance et de ne pas passer au milieu d'eux. Ils auraient pu me jouer un sale tour. De toutes manières, je peux toujours les contourner par l'amont.

Enfin j'ai appris que le vieux Sofriber-al-kadi-sur-gelait ne sait pas que c'est par moi qu'il est suivi. Il croit que ce sont des hommes ou des femmes. Je me demande d'ailleurs à qui il pense ? Aux amis de Firiël peut-être ? Enfin on verra bien.

Il marcha un moment en silence, les yeux aux aguets. Soudain, il retrouva la trace brillante que laissait le gnome partout où il passait. Il se remit à la suivre.

En même temps il reprit sa chanson :

*Les tout petits lutins sont les plus malins,
Ils enflent les gnomes, comme de grosses pommes...*

Discussion de forgeron

Lorsqu'ils sortirent de la forêt, au petit matin, une route fraîche et parfaitement reposée les attendait au pied d'une colline sauvage. Les traces très nettes avançaient sans complexe aucun, droit devant, vers le Nord. L'air embaumait l'églantine et le foin fraîchement coupé, en une multitude de nuances qui les rendit joyeux. Ils s'engagèrent d'un pas léger à travers une campagne rase où des moutons avaient sévi depuis peu. Quelques fleurs sauvages, rescapées par ruse de la goinfrerie ovine, agitaient leurs délicates clochettes dans l'air limpide du matin, soulignant d'une manière subtile toute la magie de l'instant.

La piste descendait maintenant une colline, droit vers une route bien tracée. A partir de là, les traces se prolongeaient directement sur la route. Corfin fronça les sourcils. Il n'avait pas la compétence de pisteur de Syrven et craignait qu'un de ces satanés troupeaux de moutons ne vienne brouiller la piste. Il pressa l'allure sans rien dire, mais son humeur s'était maintenant assombrie.

Un demi-mille plus loin, un village se profilait au bord de la route. La piste se dirigeait droit vers le groupe de maisons.

- C'est curieux qu'ils aillent vers ce village, marmonna-t-il. Les gnomes entretiennent peu de liaisons avec les humains d'habitude. Ah moins que... A moins que, reprit-il pour lui-même tout en suivant des yeux les traces imprimées dans la poussière, à moins que ce ne soit là sa tanière. Soudain, il se sentait tout excité. Il força de nouveau l'allure vers le village. A l'entrée de celui-ci, les traces se perdaient parmi celles de nombreux humains et animaux.

- Dans toute cette pagaille, on va perdre les traces, remarqua sombrement Corfin.

- Ne t'en fait pas, je connais ce village, déclara Finrod. C'est celui de Reddiff. Si on doit y retrouver un gnome et un lutin, on les y retrouvera, Nom de diou !

- Ce qui m'inquiète le plus, ce n'est pas de les retrouver, c'est pourquoi ils sont venus par ici. Ce n'est pas un lieu pour le petit peuple...

- Excusez-moi, maître Corfin, fit timidement Zarbelle, mais si on est à Reddiff, ne pourrait-on pas passer à la forge, pour savoir s'ils ont des nouvelles de Boccob ? Elle est juste là-bas, au coin. Je l'aperçois d'ici.

Elle ne précisa pas que les cartes lui avaient dit de demander au maître des feux. Au matin, elle s'était longtemps interrogée sur l'identité d'un tel individu. Puis dès qu'elle avait vu la cheminée qui crachait sa noire fumée, son cœur s'était emballé. Boccob avait mentionné son intention de rencontrer un forgeron. Cet homme avait certainement vu le jeune garçon. Il pourrait lui fournir des renseignements plus explicites que ses cartes.

- Oui, c'est une bonne idée et ça nous permettra de fouiner dans le coin en attendant. Vas-y, on te rejoint aussitôt.

- Je vais la suivre, déclara sobrement Finrod.

Corfin ne fit aucun de commentaire. Il acquiesça simplement du chef.

Satisfaite, la jeune fille dirigea son cheval vers la forge, suivie comme une ombre par le vieux guerrier. Elle attacha sa monture à la barre prévue pour les chevaux à ferrer puis, se rendit seule, dans la tanière du maître des feux. C'était un antre ténébreux dans lequel un brasier ronflant jetait des lueurs diaboliques. Là, elle trouva un hercule au visage noirci qui l'ignora ostensiblement. Il brandissait dans une énorme patte

une paire de tenailles au bout rouge vermillon et dans l'autre une immense masse. Il semblait s'acharner sur un bout noirâtre qui pris dans l'étau de ses pinces, ne pouvait s'échapper, mais se tortillait quand même misérablement sous ses coups de bouterolle. Finalement, il prit le morceau ainsi torturé et le plongea brusquement dans une eau tout aussi noire que son atelier et qui se mit à siffler joyeusement sous cette étreinte imprévue.

Enfin, enfonçant sa grosse patte dans l'eau qui sembla s'écartier avec respect, sans une éclaboussure, il brandit triomphalement un improbable bracelet, brillant comme la rosée du matin.

- Alors ma petite dame, s'exclama-t-il joyeusement. Que dites-vous de ce bijou ?

- Il est vraiment très beau, répondit sincèrement la jeune fille.

- Oh ce n'est qu'une petite bricole, rien de bien terrible, grogna le forgeron en l'examinant avec attention. Que puis-je faire pour votre service.

- J'ai un ami, un jeune garçon qui devait venir par ici, hier ou avant-hier. Il avait dit qu'il voulait vous voir.

- Moi ? Je n'ai pas vu passer trois personnes depuis deux jours. Y a eu tout d'abord le père Baptiste, un grand bonhomme, fort comme un bœuf, un fier briseur de terre qui voulait un nouveau soc pour sa charrue. Il faut dire qu'il en use un chaque année. J'ai beau y mettre des charmes de longévité, et tresser des nœuds dans l'acier, la terre elle aime pas ça qu'on la retourne et qu'on l'éventre. Et c'est le père Baptiste qui mène la bataille. Il gagne et gagne chaque jour jusqu'à ce que cette vieille fripouille de terre lui ait usé tout son bout de fer. Alors il revient. Et moi, qui suis le père de tous ces hommes qui se battent avec la vie, je crée des objets qu'ils utilisent, qu'ils usent et qui les aident. C'est pareil.

J'ai aussi eu la visite de la petite mère Anaëlle. Elle voulait que je lui fasse une casserole pour faire chauffer l'eau qu'elle va chercher au ruisseau. Elle, c'est son ancienne cuve qui a été trouée par l'eau. Elle me l'a amenée. Ça a rouillé de partout et pis c'est parti en biberine. J'ai, à peine, pu réutiliser l'ancienne tellement elle était fine. Mais finalement, j'ai bien réussi à la retaper, en rajoutant du bon métal de partout, assez en tout cas, pour qu'elle dure autant que la petite mère.

Il fit une pose, cracha par terre et puis reprit :

- Vois-tu petite, les hommes, ils ont besoin d'amis pour vivre. Ces amis, les aident très fort contre la terre ou l'eau ou encore le feu et le vent. Mais souvent quand ils les aident ainsi, et bien ils tombent malade, ils s'affaiblissent. Moi je suis là pour les soigner. Je suis le médecin des objets. Je suis aussi un peu leur créateur. Je les améliore, ou du moins j'essaie au fil des différentes générations de tous ces objets, mais

souvent, ces petits coquins font autre chose que ce que j'ai prévu pour eux. Par exemple, un jour j'ai réalisé des ciseaux pour émasculer les cochons. Sais-tu ce qu'ils ont fait ces sacrés ciseaux ?

- Euh, non.

- Et bien au début, ils ont un peu émasculé quelques cochons. Ça pas de problèmes, ils étaient fait pour. Mais le plus drôle, c'est qu'un barbier qui passait par-là les a vus et les a rachetés au paysan à qui je les avais donnés. Et pour quoi faire ? Il les a achetés pour couper les cheveux des dames... Parait même qu'aujourd'hui l'impératrice Eugénie, elle se fait tailler les tifs avec des ciseaux tout pareil aux miens ! C'est pas du vice ça ? En tout cas ce sont des objets qui zont fait du chemin. Bien plus que certains honnêtes hommes. Voilà, tout ça pour te dire que j'ai pas vu ton ami. C'est grave ?

- Et bien, je ne sais pas trop. Je comprends bien votre discours, car moi aussi j'ai mes amis, ce sont des cartes.

Il hocha la tête, l'invitant à poursuivre.

- Donc ces cartes m'ont dit qu'il était en vie, quelque part et...

- Pourquoi ? Il est censé être mort ce mystérieux jeune homme ?

- Euh. En fait, quand nous étions à Faëmil, il nous a dit qu'il venait vous voir. Comme on ne le voyait pas revenir, des amis ont suivi ses traces et ont découvert qu'elles s'arrêtaient sur le nouveau pont. Comme s'il avait sauté...

- Les sirènes ?

- Oui c'est ce qu'ils m'ont dit.

- Alors c'est normal qu'il ne soit pas venu. Il doit flotter sous dix toises d'eau.

- Non, les cartes, m'ont raconté qu'il vivait toujours, s'écria-t-elle.

Il la regarda avec sympathie.

- On peut le vérifier, je connais quelques charmes pour manipuler l'eau. Mais ne te fais pas d'illusions. Les sirènes n'ont jamais lâché leur proie que morte.

- Mais...

Il lui fit signe de se taire.

- Allons regarde, tu verras bien. Lorsqu'elle veut bien parler, l'eau, ne ment jamais. A propos, comment se nomme-t-il, ce jeune garçon ?

- Boccob.

Il hocha la tête et ensuite se mit à faire quelques signes cabalistiques au-dessus du bidon d'eau noire dans lequel, quelques instants auparavant, il avait plongé le bijou brûlant.

- Eau, petite eau, eau dormante qui m'obéit, ici, moi le maître du fer qui te contient, PAR VULCAIN MON MAÎTRE, montre-nous où se trouve le jeune garçon, Boccob, et dans quel état il est présentement !

En disant ces mots, il jeta quelques scories de forge qui troublèrent à peine le liquide. L'eau si sombre quelques instants auparavant devint plus noire encore. Zarbelle frémit. Tout ce noir, lui faisait penser au fond d'une rivière glauque. Mais l'image changea, comme si un changement de cadrage était opéré. Ils virent alors que le noir profond correspondait au grand arroi d'un cheval tout caparaçonné de bel acier mat. Sur son dos, l'air ravi, chevauchait Boccob. Le cadrage changea encore alors que l'eau commençait à bouillonner dissipant toute vision. Mais avant que l'image ne disparaisse totalement, ils eurent le temps d'apercevoir dans l'arrière plan un paysage de forêts et de landes.

Le forgeron releva la tête, visiblement impressionné.

- Ce Boccob à l'air d'être un sacré personnage.

- Où est-il ? Que fait-il sur ce cheval ?

- Où est-il ? Hum. D'après ce que j'ai pu en apercevoir, il se trouvait non loin d'ici, dans l'arrière pays. Mais le plus étonnant, s'il a bien vaincu les sirènes, c'est ce qu'il est en train de faire...

- Il fait du cheval.

- Oh il ne monte pas n'importe quel cheval... Écoute, petite, ce cheval que tu as vu galoper, c'est celui du pont. C'est le cheval fantôme du chevalier noir. Je n'arrive pas un seul instant à imaginer comment quelqu'un peut dompter une telle bête. Surtout qu'avant cela, il faut se débarrasser du maître, ce que personne n'a jamais fait, malgré de nombreuses tentatives, depuis des centaines d'années.

- ...

A ce moment, la silhouette de Corfin s'encadra dans la porte.

- Nous avons retrouvé leurs traces, elles continuent sur la route après le village, indiqua-t-il sobrement.

Puis, baissant la voix, il s'enquit d'un ton plus doux :

- Et pour Boccob, l'as-tu retrouvé ?

La très belle chevauchée de Boccob

Sur son noir coursier, Boccob se sentait ivre de vitesse. Il allait plus vite encore qu'avec sa momobile, parcourant la plaine sans faiblir, survolant les grappes de genets, sans aucun heurt. L'animal en soi était fascinant, il était fait de vide sur lequel était jeté un simple caparaçon de métal noir. Mais quelle force ! Et quelle endurance ! Depuis qu'il avait quitté le pont (était-ce seulement hier ?), il ne s'était jamais arrêté, franchissant sur sa monture, sans bruit et sans ralentir, les obstacles les plus divers.

Par deux fois, il avait rencontré des groupes de paysans qui toujours, s'étaient enfuis, comme si, lui, Boccob, était le diable en personne. Grisé par cette puissance qu'il maîtrisait au creux de ses cuisses, il avait poussé des hurlements pour souligner la fuite des pauvres hères trop crédules.

Comme sa situation avait changé en seulement une journée. Lui, qui, il y a si peu de temps avait craint de mourir noyé, il était maintenant le maître d'une créature infernale qui pourrait le conduire, sans faiblir, jusqu'au bout du monde.

Un instant, il se reprit à songer aux événements passés. Lorsque les sirènes l'avaient tiré de l'eau, à moitié étouffé, il avait cru être au paradis, parmi de belles houris. Un instant, il s'était laissé à faire l'amour, très excité par leurs longues queues écailleuses où se cachait une vulve douce comme la peau d'un nourrisson. Et puis cette odeur qu'elles dégageaient ! Une exquise senteur faite à la fois de femme en rut et de poisson d'eau profonde²⁷. Rapidement il eut le sexe dur comme à en éclater. Il éjacula dans le premier trou qu'il trouva. Son deuxième orgasme fut plus long à venir, il les chevaucha l'une après l'autre, les faisant jouir à tour de rôle. La vague qui l'emporta déferla avec une force qu'il n'avait jamais connue. Il lui sembla qu'elle durait une éternité.

Quand il revint à lui, vidé de toutes ses forces, il était couché sur le dos et une adorable sirène, perchée sur son ventre, était en train de le sucer. Il se sentit aussitôt bander. Les gloussements approbateurs des deux autres ondines vinrent saluer cet exploit. Mais au fond de lui-même, il se demanda ce qui se passerait lorsqu'il serait complètement épuisé. Le rejetteraient-elles aussitôt à l'eau ? Cette simple pensée le dégrisa totalement.

Il se sentit ramollir, tandis que les sirènes poussaient des clameurs de rage. Sans attendre un instant, renversant la petite sirène qui s'évertuait à ranimer sa virilité défaillante, il bondit sur son attirail. Son pistolet à poudre, par chance était là, immédiatement disponible. Il se retourna et fit une prière pour que le bref passage dans l'eau n'ait pas détérioré le délicat mécanisme. Les sirènes se ruaient déjà sur lui, les griffes en avant. Il actionna la gâchette de l'arme et poussa un soupir de soulagement. La poudre anti-magie jaillissait en un nuage abondant. Il en aspergea copieusement les trois ondines. Aussitôt, toute magie supprimée en elles, elles furent prises de convulsions terribles et s'écroulèrent.

²⁷ Pour certaines mauvaises langues, les deux odeurs se confondent.

Sans demander son reste, Boccob récupéra ses habits et se sauva²⁸. Tout être normal aurait alors immédiatement fuit vers le village de Reddiff, mais Boccob n'était pas tout à fait normal. Son passage chez les ondines lui avait donné une idée qui l'avait détourné de ses frayeurs, et il comptait bien appliquer immédiatement cette nouvelle et merveilleuse élucubration.

Il rêvait depuis toujours d'aller à Rome pour consulter les plus sages des savants de l'époque. Il avait construit la momobile un peu dans ce but. Mais depuis, il s'était laissé entraîner dans une stupide aventure, simplement à cause des fesses trop tentantes d'une foutue femelle. Il se jura qu'on ne l'y reprendrait pas. Après tout, le bain froid lui avait peut-être remis les idées en place.

Il lui fallait donc un nouveau moyen de locomotion, et quoi de mieux que la monture magique du chevalier noir ? Il suffisait d'abattre le maître, et de dompter le cheval. Et quel cheval ! Une fouguese monture qui pourrait le propulser jusqu'à la lune. Mais pour l'instant, il se contenterait, comme il se l'était promis, de se rendre aux grandes bibliothèques de Rome, les plus célèbres du monde depuis le pillage de celles d'Alexandrie. Là, il pourrait consulter le savoir antique, afin de progresser dans ses études. Là, il pourrait toucher d'autres connaissances que celles qu'il avait péniblement érigées. Là, se trouvait son véritable destin. A ce moment, il fut interrompu dans ses souvenirs par un brusque changement de terrain. Ils étaient en train de s'engager, sans changer d'allure, dans une forêt qui pour tout cavalier normal aurait été impraticable. Mais, devant la furie de sa monture, les branches s'écartaient précipitamment, les fourrés s'ouvraient comme repoussés par une main invisible.

Des biches affolées s'enfuyaient en tout sens sur leur passage. De petits animaux se cachaient au plus profond de leurs trous. Ils frôlèrent un ours qui pétrifié n'eut même pas le temps d'esquisser un geste. Longtemps, Boccob eut dans les narines l'odeur de la brute, une odeur forte fleurant les derniers parfums de l'été, une odeur de bête qui va bientôt hiverner, à laquelle se mêlaient des relents de miel purléché et de chair broyée. Mais déjà l'odeur, un instant si forte avait disparût, emportée par les vents de l'existence.

Ils arrivèrent dans une clairière.

Au centre de celle-ci, il y avait une fée, une magnifique créature, la plus belle de toutes les fées qu'il ait eu l'occasion de voir. Elle brillait de mille

²⁸ C'est depuis ce temps, que Laure-lei, esseulée, hante le Rhin. Elle pleure sans cesse ses trois sœurs disparues mais continue sans s'arrêter son travail ingrat de fossoyeur. Les oracles disent qu'un jour, un beau prince triton viendra la chercher. Ce jour là le Rhin perdra toute beauté et toute vie. Il se laissera mourir de solitude, sans plus personne pour le nettoyer...

feux irisés, chatoyant comme le Joyau Ultime, posé sur le velours gris de la prairie. Mais la fée semblait en difficultés.

Une corneille, plus noire que les crottes de l'enfer, lui portait des attaques terribles. Elle s'élevait très haut dans les cieux et redescendait en des piqués mortels. Cependant la petite fée, avec un courage et une puissance extraordinaire, lui renvoyait des dards de flammes qui immanquablement stoppaient le volatile, sans toutefois le blesser.

Boccob, qui avait stoppé sa monture, assista ainsi à une dizaine d'échanges entre les deux créatures. Il ne souhaitait surtout pas se mêler de ce qui lui paraissait être un duel magique. Cependant les défenses que prodiguait la petite fée semblaient de plus en plus faibles, les flammes étaient de plus en plus pâles et à chaque assaut le corbeau se rapprochait de plus en plus près de la charmante petite tête. Sans plus réfléchir et peut-être uniquement mû par des pulsions inconscientes (Oh la puissance de la beauté des femelles !), le jeune homme talonna sa monture qui fila plus vite que jamais. En un éclair noir, ils traversèrent le près, arrivant sur les lieux du combat. Il était temps. D'une main, Boccob agrippa par son collier la fée qui venait de s'évanouir. L'instant d'après, ils étaient de nouveau dans la forêt. Derrière eux, incapable de les suivre dans leur folle course, le sombre volatile croassait de rage.

Firiel écoute le maître

La jeune femme, le regard terne, était couchée dans une somptueuse chambre. Son lit était digne d'une princesse, beaucoup trop moelleux pour la guerrière qu'elle avait été. Mais indifférente à tout, elle laissait son organisme se débrouiller avec les nombreuses drogues qui lui avaient été injectées et son corps lutter contre la trahison du matelas.

En face d'elle, un vieil homme la regardait avec attention. Il était vieux comme seule une crotte de bique ratatinée par un soleil infernal peut l'être... Mais en même temps, il dégageait une vigueur et un dynamisme que lui aurait facilement envié de nombreux jeunes athlètes. Son odeur, légère et incongrue, rappelait celle des amandes fraîchement pilées. Sans bouger le buste, il laissa ses mains flotter devant son visage et fit quelques passes dans un air soudain dense et épais. Puis il récita quelques mots coassants dont le sens semblait totalement lui échapper. Les yeux de la jeune femme s'allumèrent.

Etait-ce une lueur d'intérêt qui venait soudain d'y briller ?

Toujours est-il qu'elle regardait le vieillard avec un semblant d'attention.

Il se leva et s'en alla. Au bout d'un moment, le regard de la jeune femme redevint terne. Le temps passa, on la fit manger, on l'habilla et on pensa les nombreuses contusions dont son corps souffrait, sans seulement qu'elle s'en rende compte. Elle se laissait faire sans aucune réaction.

Puis l'homme fut de nouveau là. De nouveau, il fit les mêmes passes. De nouveau, il répéta les mêmes incompréhensibles coassements. De nouveau il disparut quand le regard de Firiél s'éclaira.

La scène se répéta ainsi pendant une semaine complète. La jeune femme paraissait reprendre conscience de plus en plus vite et de plus en plus longtemps. Son corps était maintenant complètement guéri, mais son esprit souffrait toujours du terrible choc qu'elle avait subi.

La nuit, elle ne faisait pas de rêves, et de fait se réveillait souvent, haletante, comme si un mur l'empêchait de changer de monde. Un mur sur lequel elle rebondissait et se réveillait.

Magdeleine, la gouvernante qui s'occupait d'elle et qui avait été embauchée pour l'occasion, vint, un jour, voir le maître des lieux pour l'informer de son état.

- Ce n'est pas normal, commença-t-elle, j'ai déjà vu quelques pauvres petites qui ont souffert la même infamie. Elles se remettent toujours au bout d'un jour ou deux. Cette pauvre biche, au contraire va de mal en pis.

- C'est normal, car elle a perdu beaucoup plus que son hymen en ce funeste jour, fut la réponse laconique du maître.

Magdeleine fronça les sourcils mais n'osa rien ajouter. Elle nota cependant qu'il venait beaucoup plus souvent, restant encore plus longtemps auprès de la jeune femme.

Un jour, alors qu'il était là depuis quelques instants seulement, elle sembla sortir de son apathie pour s'écrier :

- Je te reconnais ! Mais qui es-tu ?

- Oui, c'est vrai, nous nous connaissons. Je suis maître Fifoen.

Alors elle tomba à genoux pour l'implorer.

- Aide-moi ! Aide-moi, maître !

Il lui tapota gentiment les mains et la força à se relever.

Pendant une semaine encore, elle parut aller mieux.

Un jour elle déclara spontanément à Fifoen.

- Cette nuit, j'ai voulu rêver pour contacter Corfin. Mais je n'arrive plus du tout à voyager ainsi. J'ai alors adressé une prière à Valrad pour qu'il lui dise d'attendre que je soie guérie pour pouvoir me retrouver. Je lui ai dit aussi que je l'aimais. Mais c'est trop tard. Il ne peut plus m'entendre.

Et devant le vieux bonhomme, elle éclata en sanglot. Il la prit dans les bras et la consola en la berçant.

Elle semblait désormais complètement éveillée, et elle se remit à manger avec un semblant d'appétit. Magdeleine se déclara satisfaite. Puis la jeune femme recommença à l'inquiéter. Souvent, elle roulait des yeux en tous sens, sursautant violemment au moindre bruit. A tout bout de champ, elle portait rapidement la main à son côté, puis la laissait retomber, comme perdue. D'autres fois elle se laissait aller à une humeur sombre et inquiète dont personne, sauf Fifoen, n'arrivait à la tirer.

Un jour qu'elle semblait particulièrement désespérée, maître Fifoen s'assit devant elle, lui prit les mains et lui adressa un discours.

- Vois-tu, fillette, commença-t-il, tout homme, toi comprise, hé ! hé ! Tout homme, ou femme donc, appartient à une entité plus vaste, vivante elle aussi. Cette entité, la plus importante de toutes celles qui hantent cette terre, est composée de quatre éléments. Ce sont tout d'abord le cerveau d'où proviennent l'intelligence et l'aptitude à communiquer avec les autres. Il y a ensuite le cœur et la capacité de compréhension et d'empathie avec le monde qui nous entoure. Il y a aussi le corps et l'énergie qu'il peut produire. Et enfin, cette entité est composée d'objets qui permettent de décupler les fonctions précédentes, ou plus intimement d'assurer le bien-être de l'homme. Un homme sans objet, vois-tu, n'est rien. C'est à peine un singe. De la même manière un objet sans homme n'est rien d'autre qu'un pauvre morceau de matière, au même titre qu'une pierre ou qu'une souche. Mais dès qu'il y a un homme, et ça c'est la leçon importante, les objets deviennent vivants, ils communiquent, peut-être pas avec notre langage, mais avec leurs moyens, ils aident et ils empêchent, ils s'usent et abusent.

Toi, ma pauvre petite, tu avais un objet fétiche qui t'avait permis de te bâtir en tant qu'entité puissante. Une des plus puissantes même. Tu pouvais grâce à tes pouvoirs, communiquer avec ton épée et resserrer des liens qui par ailleurs sont beaucoup plus lâches. Elle t'aidait et tu la servais. Mais aujourd'hui, tu te retrouves seule. Les autres objets ne te parlent plus. Tu as perdu la moitié de toi-même. De plus tu as été violée dans ton corps, atteinte dans ton âme et dans ton cœur. Tu n'es même plus ta moitié, tu es réduite au quart de ta vie, de ton existence.

Firiel, ma chère petite fille, il n'y a qu'une chose à faire. Retrouver ton épée et te réconcilier avec. Ensuite, nous verrons comment guérir le reste. Mais ce ne sera plus alors qu'un simple détail...

La poursuite se poursuit

Ils repartirent du village en une procession très songeuse. Du moins au début.

Zarbelle pensait à Boccob et se demandait ce qu'il deviendrait. Au centre du village, les cartes qu'elle avait tenu à tirer, lui avaient affirmé qu'elle ne le reverrait pas avant longtemps. Elle le regrettait, mais elle était habituée à changer sans cesse de vie. Alors, elle se mit sans peine en tête qu'il fallait s'y faire le plus tôt possible. Au bout d'un moment, elle se dit que le mieux serait d'aller discuter avec Finrod.

Le vieux guerrier, quant à lui, avait chevauché à part, plongé lui aussi dans ses pensées. Il revoyait le profil de Zarbelle, telle qu'elle avait été la veille devant le feu. Il ne songeait nullement qu'elle aurait pu largement être sa fille. Il pensait plutôt à elle comme à sa possible future femme. Il avait depuis longtemps pensé à se marier dans le village de Faëmil. Mais, jamais, il n'avait réellement trouvé chaussure à son pied²⁹. Cette gamine là pourrait très bien faire l'affaire, se dit-il, en lui lançant un coup d'œil évaluateur. Elle est suffisamment forte pour pondre une belle bande de gamins et suffisamment vive pour que je ne m'ennuie jamais avec elle. Mais malgré son âge et son expérience, il se sentait intimidée par la frêle jeune fille. A ce moment et à sa grande surprise, la jeune fille releva la tête, lui sourit et le rejoignit.

Framboise, quant à elle, composait. Elle s'était enfermée dans une petite bulle, celle de l'observateur, essayant d'interférer le moins possible avec ses sujets. Mais comme il n'y avait rien d'autre à faire que de regarder toutes ces faces fermées sur leurs pensées ou à écouter le babillage inconsistant des deux tout nouveaux tourtereaux, elle passait en esprit les vers qu'elle avait déjà composé pour l'éternité et elle tâchait de les polir et de les affiner au passage. Quand elle eut fini les deux premiers chants intitulés "Ygddrasil" et "la malédiction", elle commença à attaquer son troisième chant qu'elle avait décidé par une intuition bien féminine d'appeler "les miroirs". Pourvu que cette histoire se termine vite, se dit-elle. Je vais bientôt atteindre le quota de vers imposé par la guilde.

Seul Randallen ne pensait pas. Mais, est-ce qu'un soldat, fut-ce un centurion, songe ? En fait, il ressentait encore les fatigues de son dernier voyage en rêve à quoi s'ajoutait le traumatisme qu'il avait subi et l'amnésie résultante. Bien décidé à se reposer, il dormait à moitié sur son cheval, laissant à l'animal le soin de ne pas perdre la troupe de vue. En fait, il faisait jouer là un vieux réflexe de soldat en campagne, qui dans l'incertitude est toujours prêt à récupérer du temps de sommeil dès qu'il le peut.

²⁹ Peut-on réellement parler de chaussure et de pied dans ces conditions là. Comme le dirait Corfin en aparté : ça se discute.

Corfin, pour sa part se tenait un peu en avant sur le chemin, la luciole au-dessus de sa tête. Il scrutait la route pour suivre les traces du gnome et du lutin. Mais, comme celles-ci s'inscrivaient pour l'instant profondément dans la poussière, il n'avait pas réellement besoin de se concentrer. Ses pensées, comme celles des autres vagabondaient au gré de la traque. Bien évidemment, il songeait surtout à Firiël. Il repensait à son rêve de la veille. Elle lui disait d'attendre. Mais d'attendre quoi ? Allait-elle revenir d'on ne sait où ? Est-ce qu'il ne fallait pas qu'ils partent à sa recherche ? De toutes manières, il ne savait pas trop où chercher. Il avait entraîné ses compagnons à la poursuite du gnome et du lutin. Mais si ces deux petits êtres ne pouvaient, ou ne voulait pas les aider, que devraient-ils faire ? Le babillage de Finrod et Zarbelle commençait d'ailleurs à l'irriter. Ne voyaient-ils pas que de nombreuses questions importantes se posaient à eux ?

Il était à ce point perdu dans ses réflexions qu'il faillit rater la piste, qui partait brusquement sur la gauche. Au dernier moment, il se reprit et se concentra sur les traces. Ils bifurquèrent à sa suite dans la forêt, quittant la route.

La poursuite était désormais beaucoup moins facile. La piste se dissimulait trop souvent parmi les feuilles qui chutaient en épais paquets. Bientôt, Corfin fut obligé de descendre de cheval pour suivre, nez au sol, la trace des deux êtres magiques. Heureusement que le lutin avait été particulièrement balourd. Il avait laissé derrière lui une trace qui, sans les feuilles, aurait pu être suivie par le plus balourd des pisteurs. Un moment, Corfin se demanda si cela ne préparait pas un piège et il se tint sur ses gardes jusqu'à ce qu'il finisse par comprendre que le lutin leur avait, à dessein, désigné le chemin. Cela le remit de bonne humeur.

A un moment, ils arrivèrent à l'entrée d'un petit vallon. Là, un mystère les attendait. Les traces du gnome, que Corfin put identifier parmi les feuilles, descendaient dans le vallon en direction de la source, tandis que celles du lutin partaient dans une tout autre direction. Au bout d'un moment de réflexion, il comprit qu'elles ne faisaient que contourner l'eau. Il hésita un moment et exposa son problème à ses compagnons jusqu'à ce que Zarbelle trouve trois branches posées par terre et qui semblaient former une flèche.

- Ces branches nous indiquent de contourner le vallon.

- Peut-être que c'est un piège, fit remarquer Randallen, réveillé en sursaut.

- Non, je ne crois pas, maintenant, avec ce signe, je comprends mieux. Ce n'est pas le premier que nous croisons. Ça doit être comme avant. Je pense que le gnome a tendu un piège au fond du vallon. Le lutin a essayé de passer et comme il n'a pas pu, il a contourné l'obstacle. En

cherchant bien, on doit trouver ses empreintes qui remontent. D'ailleurs en voilà une. Là ! Oui c'est bien ça.

Quelque temps plus tard, ils avaient, sans aucun problème, contourné le vallon. A partir de là, la piste qui avait beaucoup zigzagué filait tout droit. Corfin, toujours escorté à distance respectueuse par la luciole, remonta sur son cheval et ils avancèrent plus vite.

Brusquement, une petite silhouette se dressa en travers de leur chemin.

- Humains balourds, siffla-t-elle. Voulez-vous ameuter tous les bois à des lieues à la ronde ?

Ils reconnurent aussitôt Pilwill qui les fixait d'un air ironique.

Interlude sur la mousse

Après avoir filé à fond de train, droit devant lui, Boccob, la petite fée toujours nichée au creux de ses bras, avait fait faire à sa monture un vaste arc de cercle au sein de la forêt profonde. Il pensait avoir ainsi déjoué toute tentative de poursuite de la maléfique corneille.

Nous avons dû la semer, se dit-il. C'est d'autant plus sûr que mon cheval ne laisse aucune trace. Et puis, maintenant, il va monter la garde. L'esprit en paix, il s'était arrêté sous un vaste chêne, sous lequel un lit de mousse invitait au repos. Le site semblait idyllique. Le vieil arbre solitaire étendait ses grandes branches avec une sagesse consommée entre ciel et terre. La mousse était profonde et douce et les odeurs qu'elle dégagait invitaient à la paix du cœur et de l'esprit... et peut-être aussi à la fureur du corps.

Sans le savoir, il venait de choisir l'emplacement d'un lieu de pouvoir, un de ces endroits magiques où de nombreuses créatures se rassemblent pour copuler. Il ne l'avait probablement pas fait exprès. Comme bien d'autres, il avait été attiré par le site.

Il déposa la fée, toujours aussi belle, sur la mousse et la regarda, émerveillé, se réveiller. Quand elle ouvrit les yeux, ce fut tout d'abord pour afficher une expression de frayeur. Puis, elle regarda ébahie autour d'elle avant de porter ses mains à son cou. Ce geste parut la rassurer. Enfin, elle jeta un coup d'œil coquet à Boccob et lui demanda d'une petite voix enjôleuse :

- C'est toi qui m'as sauvé de la sorcière ?

- A vrai dire, je n'ai vu qu'une vieille bête de corneille, qui paraissait très méchante.

- Mais comment as-tu fait...

Soudain elle écarquilla les yeux en voyant le cheval noir.

- Par la barbe des Gnomes ! C'est donc toi qui as défait le sortilège de la dent noire ! Je comprends que tu aies pu me sauver. Mais comment as-tu fait ?

- Et bien j'ai galopé et puis...

- Non. Comment as-tu fait pour défaire le chevalier ?

- Oh, ça. J'ai dans mes affaires une bonne quantité de poudre anti-magie. Ça me permet de me défendre contre les créatures un peu trop puissantes dans cet art.

Il lui montra le pistolet qui apparemment fit une peur bleue à la petite fée.

- N'aie pas peur, tu es bien trop jolie pour que je te fasse du mal. Par contre si cette corneille avait été plus loin de toi, je ne me serais pas gêné. En tout cas, pour le chevalier, j'ai pensé à utiliser cette poudre dessus après en avoir usé sur les sirènes.

La petite fée ne fit pas de commentaires, elle semblait au courant de la mort des trois ondines.

- Avec le chevalier, le problème était que je voulais conserver le cheval. J'ai donc passé une partie de la journée, le lendemain du jour où je me suis échappé de chez les sirènes, à me faire un arc et des flèches. Je voulais des flèches bien droites et un arc très précis pour être sûr de ne pas abîmer le cheval. J'ai tressé une corde avec du fil tiré de ma tunique. Si j'avais eu plus d'instruments et plus de temps, j'aurais fait une arbalète, mais là... J'ai passé un bon bout de temps à m'entraîner à tirer, j'avais mis des systèmes de visée sur l'arc, et il me fallait prendre mes marques. Il faut dire que c'était bien la première fois que je pratiquais le tir à l'arc. Heureusement que ma cible était immobile. Ensuite, j'ai trempé le bout de mes flèches dans de la poudre. Puis, je me suis posté sur le second pont, en vis à vis du chevalier. J'ai tiré. Le sort devait être puissant, car à chaque impact, il y avait comme une petite explosion, et à chaque fois, le chevalier tremblait, mais ne bougeait toujours pas. J'avais tiré toutes mes flèches et il ne m'en restait plus. Je songeais déjà à aller m'en fabriquer d'autres, lorsque le chevalier a explosé. Son armure est partie dans tous les sens. J'ai juste eu le temps de me baisser pour m'abriter derrière le parapet du pont. Quand je me suis relevé, le cheval partait au galop. J'ai cru qu'il allait se sauver. Mais non. Il est simplement venu vers moi. Je l'ai enfourché, j'étais devenu son maître. Le plus fort, c'est quand j'ai regardé le pont où se trouvait le chevalier. Il s'était complètement écroulé. C'est fascinant, il n'en reste maintenant plus que quelques ruines.

- Oui c'est lorsque tu as rompu l'enchantement. Ça a résonné dans le monde entier. J'en suis tombée sur le cul. Le pont s'est mis à vieillir tout d'un coup et est devenu une ruine...

- Mais pourquoi le cheval est-il toujours là ?

- Oh sa nature est plus ancienne que le sort qui liait le chevalier.
- Ah bon. Enfin, voilà. La suite, tu la connais.
- Mon petit héros ! Je ne t'ai pas remercié de m'avoir sauvée. Que veux-tu en guise de remerciement ?

Il rougit. En réponse, elle lui fit un petit sourire lubrique, tout en se rapprochant. Quelques instants après, elle se frottait contre lui et glissait une petite main douce au fond de ses braies...

Les fées sont expertes dans l'art, oh combien ancien, de l'amour. Celle-ci ne dérogeait pas à la règle et ils copulèrent toute la nuit. Chaque fois qu'il faiblissait, elle lui fournissait un regain d'énergie. Ce n'est qu'au petit jour, qu'elle le laissa s'assoupir sous les branches paisibles du vieux chêne qui en avait vu bien d'autres.

Elle le regarda dormir avec tendresse. Il était vraiment charmant, ce garçon. Peut-être un peu trop humain, trop cérébral aussi, mais vraiment charmant. Et puis même pour un humain, il savait y faire. Enfin, maintenant, il fallait qu'elle parte. Le collier lui avait dit d'aller au manoir des miroirs. Le collier n'était pas pour elle, il le lui avait longtemps expliqué. Jusqu'à présent, elle avait refusé de l'écouter. Mais l'épisode de la veille, face à la corneille, lui avait ouvert les yeux. Là-bas, au manoir, elle trouverait quelqu'un à qui le donner. Pour la consoler, le collier lui avait raconté que, de toutes manières, c'était elle la plus belle. Elle avait fait semblant d'y croire, mais nul ne lui enlèverait de l'idée qu'Auroreaviik l'emporterait toujours sur elle, que ce soit dans ce domaine comme dans beaucoup d'autres. Enfin, il fallait y aller. Elle reporta une dernière fois son attention sur Boccob, puis s'enfuit légèrement en contournant prudemment sa terrible monture qui ne daigna pas broncher.

"C'est ici que Boccob sort de cette chanson. Comme tout le monde le sait, il partit pour la capitale de l'empire et y fut un des pionniers de la si controversée révolution industrielle Romaine. Mais ceci est une autre légende qui sera contée en d'autres temps moins troublés, par un autre troubadour moins surchargé intellectuellement."

Cette déclaration péremptoire d'un Mégarops Lar'sgasé apparemment exténué fut accueillie par une vague de rumeurs dans la salle. Les spectateurs n'arrivaient pas, en effet, à savoir s'il s'agissait d'une habile contrevérité destinée à l'ébaudissement du public, ou tout au contraire d'une trouvaille esthétique, véritable bijou ciselé par les souffles de la bonne

foi. Mais déjà, le chant reprenait, étouffant l'enthousiasme incertain de la multitude.

Arrivés au manoir des miroirs

Pilwill se dressait, dans le creux d'un petit chemin adossé à un immense roc qui perçait les futaies pourtant hautes de la forêt. Il se dressait de toute sa petite taille, roulant des yeux faussement furibonds et agitant ses petits bras.

- Descendez vite de cheval, ici même, et allez les attacher là-bas, à coté de ce gros fourré. Il faut absolument qu'on ne les voie pas d'ici.

- Mais... s'insurgea Corfin, parlant tout de même à voix basse.

- Faites, stupides humains ! Je vous expliquerai après. Et vite, on ne va tout de même pas camper ici !

Il parlait à voix assourdie mais arrivait tout de même à faire passer dans son ton suffisamment d'énergie pour que tous lui obéissent.

Quelques minutes plus tard, ils étaient de retour. On ne distinguait plus leurs montures.

- Tu as intérêt à t'expliquer, constata Corfin d'un ton dangereusement calme.

- Oh oui, messire Corfin, à vos ordres messire. Tout de suite messire le chevalier qui n'a plus de flèche tatouée.

Le lutin avait abandonné son ton autoritaire pour reprendre une allure plus conforme à sa race. Corfin se demanda si à choisir entre les deux comportements, il ne préférerait pas le premier. Ses compagnons gardèrent le silence, n'osant se mêler à la confrontation.

Seul Finrod, la main dans celle de Zarbelle, se permit un léger ricanement. Corfin haussa légèrement les épaules, tout en conservant soigneusement un petit sourire.

- Que se passe-t-il, Pilwill ? Pourquoi tant de mystère.

- Et bien, messire, répondit le lutin en s'inclinant bien bas. Le collier vous attend à quelques centaines de pas d'ici. Beaucoup d'acteurs de ce drame viennent d'être réunis. Le rideau va se lever très bientôt. Mais, chut ! Il ne faut pas faire de bruit, le public dans la salle ne doit pas être perturbé.

- Peux-tu t'expliquer un peu plus ?

- Que dois-je dire d'autre, le collier est là-bas. L'entrée est ici ou bien là. C'est à dire qu'il y en a deux, l'entrée secrète, avec un souterrain plein de pièges et l'entrée officielle, avec un ogre un peu bête mais féroce et une statue enchantée et bien entendue maléfique. A vous de choisir.

- Et toi, qu'est-ce que tu fais.

- Moi ? Eh bien d'abord je suis un peu froussard, donc je ne fais rien...

Randallen eut un mouvement menaçant vers le lutin, qui reprit la parole aussitôt, levant la main, comme pour se protéger. Mais en même temps, il affichait un sourire malicieux qui démentait tous ses gestes.

- ... et surtout, je n'ai plus rien à voir avec ce collier. Moi, je suis ici pour un petit compte à régler avec mon copain Sofriber-al-kadi-sur-gelait. Je vous propose la chose suivante. Vous choisissez une des deux entrées et moi, je monte la garde devant l'autre. J'empêcherais tout intrus d'entrer et si Sofriber-al-kadi-sur-gelait sort de là, je lui règle proprement son compte.

- Hum, fit Corfin sans trop s'avancer, qu'en pensez-vous, vous autres ?

Il lut, avec un petit sourire, l'exact reflet, sur leur visage, de ses propres pensées. Pouvait-on faire confiance à ce lutin ? Puis, il se rappela que celui-ci leur avait laissé des signes afin qu'ils puissent éviter les pièges du gnome. Il rumina un moment, pendant que ses compagnons indécis l'observaient.

Finalement, non, on ne pouvait absolument pas faire confiance à un lutin, surtout pas celui là. Mais, d'un autre côté, pour l'instant du moins, il semblait relativement honnête, vu les sentiments qu'il affichait à l'encontre du gnome. Comme personne n'intervenait, il déclara tout en surveillant le visage du lutin :

- Nous ferons comme tu dis. Ça me paraît une bonne idée. Mais quelle entrée doit-on choisir ? Peux-tu nous éclairer un peu plus sur ces deux choix possibles ?

- Moi, je préfère l'entrée principale, intervint Randallen, sans laisser parler le lutin. On n'a pas à se glisser furtivement en se cachant. Nous sommes dans notre droit. En plus, j'aime pas du tout les trous, on ne sait pas ce qu'il y a devant ni derrière. Et puis se battre dans le noir, c'est contre nature.

- Oui, mais comme ça, on pourrait peut-être entrer par surprise, fit remarquer Zarbelle. Ca nous éviterait quelques problèmes.

- Ça marchera si on ne tombe pas dans un piège. Imagine qu'on se retrouve tous au fond d'un cul de basse fosse. Là c'est sûr, on va pas créer une grosse surprise, s'entêta Randallen.

- Qu'est-ce qui nous attend exactement à l'entrée principale, demanda finalement Corfin à Pilwill ?

- Et bien, comme je vous l'ai déjà dit, juste devant l'entrée, il y a une statue. Cette statue s'anime, d'après ce que j'ai compris dès qu'un intrus se présente à l'entrée. Si le maître n'intervient pas, alors la statue attaque et déchiquette le visiteur. Ça, déjà, pour vous c'est un gros problème. Ensuite il y a un ogre avec une grosse pique. Celui-là, il a l'air

plus bête que méchant, bien qu'il soit quand même du genre très mauvais. C'est un ogre après tout. Mais vous, vous êtes des guerriers très puissants et redoutables, alors ça devrait aller. Après, dedans, je ne sais pas trop ce qu'il y a. Mais ça, vous le trouverez tout seul...

- Vous êtes sûr que vous ne voulez pas passer par le souterrain, s'inquiéta Zarbelle en pensant à la statue ?

- Là, je ne peux pas vous aider.

- Non, intervint Corfin. Je fais mon affaire de la statue. J'ai une idée. Par contre, on verra avec l'ogre. Quoiqu'en dise notre petit ami, un ogre c'est très gros et c'est surtout encore plus méchant que bête.

Au pays des gnomes

- Je veux bien t'aider, avait-il dit, mais tout se paye. Il faudra à ton tour que tu me le rendes. Tout se paye et ceci est ta seule histoire, nul ne possède le droit de t'aider à la vivre.

Ces paroles trottaient dans la tête de Firiël, alors qu'elle avançait maladroitement dans le noir.

- Oui, oui, avait-elle répondu. Tout se paye et pour l'heure, j'ai besoin de t'emprunter un peu de tes pouvoirs. Je ne suis plus capable de me glisser dans les rêves. Il faut que tu m'aides.

- Je t'aiderais. Je t'emmènerais là-bas. Mais saches qu'il faudra que tu reviennes par tes seuls moyens.

- Et quel sera le prix de ce voyage.

- De cela, nous discuterons plus tard. Si tu reviens.

Et il l'avait déposée là, au milieu d'un labyrinthe de petits couloirs avec pour conseil de marcher tout droit jusqu'à la cité des gnomes. Habillée d'une légère tenue et chaussée de discrets mocassins, elle se sentait plus nue que jamais, sans aucune arme à ses cotés. Mais il lui avait bien expliqué qu'avec son passé, aucune épée n'accepterait de collaborer avec elle. Ce serait trop dangereux. Elle risquait de se blesser ou pire de s'estropier à jamais. Il lui fallait retrouver l'Épée, sa chère épée et seul le gnome qui l'avait créée pourrait la renseigner là-dessus.

Elle buta de nouveau sur une pierre et laissa s'échapper une petite exclamation. Le silence, qu'elle venait de troubler, se fit plus épais encore, comme en attente. Elle ne s'était jamais trouvée ainsi sous terre et pour la première fois de sa vie, elle comprenait ce qu'était l'absence de tout bruit. A la surface, même au cœur de la nuit la plus noire, dans la forêt la plus sombre, il y avait du bruit. Ici, rien du tout, simplement le battement du sang dans ses oreilles. Toujours à la surface, la vie

continuait sans répit. Ici tout était en attente. Les rochers étaient silencieux, peut-être par habitude, l'air même était assoupi, semblant goûter un repos mérité, loin du tumulte de l'extérieur. Ici, pas le moindre son, pas même un battement issu du cœur de la terre. Rien.

Même les odeurs étaient affadies, comme endormies, elles aussi, par tout le poids des rocs et toute cette obscurité.

Elle s'immobilisa pour en savourer la quiétude... et soudain perçu dans le lointain, un bruit assourdi d'un pic qui heurtait la roche. Finalement la vie existait quand même ici-bas.

Voilà pourquoi la terre se tait, pensa-t-elle. Quelqu'un rôde et torture la matière. Impossible de dire d'ailleurs d'où provenait le son. Il semblait se réverbérer à l'infini sur les rocs tapis au cœur de l'obscurité. Il avait peut-être été émis depuis longtemps, simple souvenir égaré dans des corridors sans fins ou bien alors n'était que le rêve d'un futur probable, échappé par mégarde d'une pierre trop indiscreète.

Le bruit s'arrêta.

Elle haussa les épaules. Elle verrait bien. Puis elle se remit à progresser à tâtons dans l'obscurité et surtout dans le silence.

Un long moment passa dans le noir, un long instant pendant lequel Firiël avança à l'aveuglette, entouré d'un sombre silence que troublait seulement le raclement de ses pieds et le bruissement des ses habits. Ses pensées, dans ce vide immense, avançaient elles même à petits pas, explorant son passé et remontant le long des douloureux événements qui l'avaient précipitée ici. Des bouffées de son ancienne maîtrise remontaient par instants à la surface renforçant sa confiance en elle.

Elle se demanda un moment si ce n'était pas sa seule faiblesse qui l'avait réduite ainsi. Aussitôt et avec beaucoup de fermeté, elle refoula la vieille culpabilité qui depuis son viol venait la torturer. Puis, après un petit instant de réflexion, finalement, elle se corrigea violemment : non, il faut que je revienne sur cette notion. Il y a là quelque chose qu'il faut que je trouve. Une petite fissure dans l'édifice que je formais avec mon épée. Elle laissa ses pensées divaguer plus loin. Pour la première fois depuis un long moment, elle se sentait prête à l'introspection, pas tout à fait sereine, mais du moins volontaire pour une recherche en elle-même qui l'aiderait à se reconstruire tout entière.

Soudain, à force de chercher, elle tomba sur quelque chose de douloureux, quelque chose qu'elle avait refoulé depuis longtemps. C'était son origine. Qui était-elle finalement ? Elle, qui était capable d'une grande capacité d'introspection, quand elle avait accès au domaine de ses rêves, avait toujours remis au lendemain, la recherche de ses propres souvenirs.

Ceux-ci débutaient en effet assez tard, vers l'époque de ses sept ans, lorsque errant dans la forêt, elle s'était retrouvée dans l'ancre du vieux troll. Il avait essayé (triste précédent !), de la violer, mais elle avait eu aussitôt en main, l'épée, cette épée qu'elle ne connaissait pas encore et qui traînait abandonnée sur un tas de débris. Sans qu'elle ait compris comment, l'épée avait sauté dans sa menotte d'enfant terrorisée, avait tranché la virilité répugnante du vieux troll et depuis l'avait accompagnée. Des liens puissants s'étaient formés, au fil d'aventures de plus en plus exaltantes, jusqu'au moment où elle rencontra son premier maître, Jen Blow-in-door. Pendant plus de dix années, il l'avait gardé auprès de lui comme sa propre fille tout en l'éduquant à la difficile voie des rêveurs. Il lui avait appris à maîtriser les pouvoirs qui sommeillaient en elle, à s'aider et à s'appuyer sur son épée. Puis un jour, alors que sonnait son vingtième été, il l'avait envoyée porter la lettre, la fameuse lettre.

Finalement, dans le silence des abîmes, elle venait de réaliser deux choses. La première était que ses premiers souvenirs, ceux qui avaient trait à ses origines, pour des raisons obscures lui étaient demeurés cachés depuis toujours. La seconde, peut-être moins importante, était que l'épée l'avait sauvée d'un premier viol pour la précipiter bien plus tard vers un second. Y avait-il une relation entre ces deux événements ? Est-ce que ça avait une importance pour qu'elle puisse retrouver son épée ? Autant de questions auxquelles il faudrait bien répondre un jour ou l'autre.

A ce moment, le même bruit de pioche que précédemment, mais beaucoup plus distinct, vint interrompre ses pensées. Firielle l'écarta d'un geste d'humeur. Elle se sentait bien, seule face à son silence interne. Puis elle réalisa qu'une lueur diffuse s'élevait devant elle. Sans s'en apercevoir, elle avait atteint la ville des gnomes.

Elle avança alors d'un pas moins incertain. Le bruit augmenta, il était très régulier, comme le tic tac d'une clepsydre mécanique. Maintenant, la lumière éclairait pleinement son chemin, lui permettant de déjouer les pièges cachés dans la roche. Finalement elle arriva dans une grotte, une sorte de clairière minérale au centre de laquelle un gnome se tenait assis. Du plafond sourdait une lumière qui lui parut éblouissante.

Elle fit quelques pas encore.

Le gnome la regardait droit dans les yeux tout en tapant fermement et régulièrement avec une petite massette sur un bloc noir disposé devant lui.

Là où l'on voit que la fin est proche car un autre personnage disparaît de l'histoire.

La fée Twilquiviik, pressé d'en finir avec cette histoire, se hâta le long des sentes herbues que commençaient déjà à combler les feuilles d'automne. Elle aurait pu se transformer en courant d'air, afin d'aller encore plus vite, mais elle préférait conserver sa véritable forme pour profiter du peu de temps qu'elle possédait encore le collier. Elle voulait surtout rappeler à tous les petits yeux de la grande forêt combien elle pouvait être belle.

Elle réprima un mouvement d'humeur. Quel idiot tout de même que ce collier. Il recherchait une femelle. Pourquoi pas elle ? Elle n'avait rien à envier à aucune créature féminine à part peut-être la reine Auroreaviik. Mais là, c'était la reine qui ne voulait pas du collier. Ce qui prouvait en passant que la reine n'était pas digne de son statut. Elle, Twilquiviik, savait bien que le collier lui allait comme un gant. Boccob³⁰ le lui avait assez prouvé au cours de la nuit ! Mais ce n'était pas l'avis de ce damné collier. Pourtant, elle en avait connu des objets fabriqués par les humains. Mais jamais d'aussi têtu ! Finalement, complètement énervée, elle décida tout de même de se métamorphoser en petite brise afin de se débarrasser au plus tôt du contrariant artefact.

Bien lui en prit, car juste au moment où elle s'évanouissait dans l'air, une corneille piquait méchamment sur elle. L'oiseau fut tellement surpris par sa brusque disparition et par ailleurs avait acquis tant de vitesse qu'il ne put se redresser et qu'il s'écrasa dans un ébouriffement de plumes sur le sol durci de la forêt, juste entre deux gros rochers.

Insouciant et inconscient des malheurs du volatile, Twilquiviik, sous sa forme aérienne continuait à voler près du sol.

Rapidement, elle fut rendue au manoir. Là, elle passa devant la statue gardienne. Cette dernière se retourna, sur son passage, incertaine de l'événement et de la conduite à tenir. Puis elle se faufila entre les jambes d'un ogre ridicule, qui, elle le vérifia sous son pagne, possédait un sexe monstrueux. Enfin, sans s'appesantir sur cet organe fort intéressant, elle pénétra par le trou d'une serrure.

Elle était dans le manoir. Restait à trouver à qui donner le collier.

Elle reprit son apparence habituelle pour se trouver face à face avec un surprenant petit personnage qui lui tendit la main. C'était un petit bonhomme, sans un seul poil, à l'air morose et arrogant. Un gnome, aurait-elle dit, s'il n'avait été aussi glabre.

³⁰ Comme quoi, un personnage ne sort pas aussi facilement d'une histoire que son auteur le voudrait bien (N.D.A.).

- Le collier, articula-t-il, presque bégayant.

Il lui semblait l'avoir déjà vu quelque part. Mais comme le collier ne faisait aucun commentaire, elle le lui donna à contrecœur. Puis, elle reprit une apparence aérienne et s'en fut par où elle était venue. Comme elle disposait d'un peu plus de temps, elle s'attarda quelque peu entre les jambes de l'ogre afin de mieux détailler son intimité. Elle s'amusa à compter les morpions qui grouillaient, puis lassée, car il y en avait trop, elle reprit son chemin.

Plus loin, elle croisa Corfin et son groupe, les reconnu pour ce qu'ils étaient, et n'eut absolument aucune envie de leur parler. Elle les contourna précautionneusement et fila vers la forêt.

Ce n'est que quelque temps plus tard, alors qu'elle musardait dans les bois, qu'elle se souvint du nom du curieux personnage à qui elle avait donné son trésor.

Sacré Sofriber-al-kadi-sur-gelait, pensa-t-elle, il n'y a que lui pour avoir des idées pareilles. Se raser complètement le crâne ! Mais qu'est-ce qu'il peut bien faire avec le collier ? Il est vraiment trop moche pour que ça lui serve à quelque chose. Ou peut-être est-ce l'inverse ? Et puis c'est un male. Oh, il doit être certainement chargé de le donner à quelqu'un d'autre.

Statue-es là ?

Ils regardèrent en silence Corfin aiguiser soigneusement son poignard, puis découper en carré un morceau de toile fine, tiré d'un des jupons de Zarbelle. Il travaillait avec application, tirant la langue. De fait il réfléchissait à toute vitesse. Il se demandait comment il allait arriver à convaincre la luciole de lui rendre un petit service. Finalement il décida de mettre à contribution le lutin. Après tout c'était son neveu, Mathom, qui avait convaincu la luciole de les accompagner. Il se racla la gorge, contemplant le carré de lin fin posé devant lui.

- Hum ! Pilwill, pourrais-tu demander à la luciole de Firiël de nous aider ?

- Et bien, tout dépend de ce qu'il faut lui faire faire.

- Oh, c'est simple, il suffit qu'elle transporte un petit paquet au-dessus de la statue et qu'elle le lâche à dix pieds de sa tête.

- C'est dangereux ?

- Franchement, je n'en sais rien. Probablement pas pour elle. Il suffit en fait qu'elle se sauve assez v...

Il s'interrompit car Pilwill ne semblait aucunement en état de répondre. Il avait les yeux révulsés et semblait presque en transe. Corfin l'attrapa

dans ses bras. Le petit corps était étrangement léger. Il le secoua avec énergie. Finalement le lutin parut revenir à lui. Il sourit et prononça d'une voix fluette :

- Tu cherches à m'assassiner ?
- Est-ce que ça va ? Que s'est-il passé ?
- Oh ! Rien. Simplement j'étais en communication, avec un ami. Le collier. Mon ami, le collier, vient d'arriver dans le manoir.
- Le collier, s'exclamèrent en même temps Zarbelle et Framboise !
- Oui, il est là, maintenant. Il attend qu'on vienne le chercher. D'ailleurs regardez !

Il montrait une corneille qui tournoyait au-dessus de la bâtisse. Celle-ci se posa sur le rebord d'une des cheminées. Elle sembla regarder en tout sens puis poussa un grand cri (un défi à leur intention ?) avant de plonger brutalement dans la bouche noire du conduit.

- Vous voyez, les nécrophages se rassemblent. Bientôt ce sera le carnage.
- Alors, ce n'est pas le moment de lambiner, s'exclama Corfin. Pilwill demande à la luciole de nous aider, pendant que je finis de confectionner le sac.

Le lutin haussa les épaules et se mit en devoir de conférer avec le gros insecte. Il agitait avec véhémence ses petits bras et sifflotait d'une étrange manière. De temps en temps, il penchait la tête de côté, comme pour écouter le vent bruire dans les buissons. Pendant ce temps, Corfin avait sorti d'une de ses nombreuses poches une petite fiole de verre. Il hésita un moment puis versa l'intégralité du contenu au centre du carré de tissu. Cela fit un petit tas de poudre grisâtre d'aspect plutôt inoffensif. Les autres le regardaient faire d'un air dubitatif. Finalement il rassembla les quatre coins du tissu, formant de fait une petite poche qui contenait la poudre. D'un geste il appela Pilwill et lui expliqua :

- Il faut que la luciole porte ce sac au-dessus de la statue. Elle devra le lâcher, à peu près trois coudées au-dessus. Ensuite, il faut qu'elle dégage en vitesse.
- Est-ce que ça va exploser, demanda le lutin avec méfiance ?
- A vrai dire, je n'en sais rien. Mais je pense que ça va être intéressant.

Le lutin sembla humer un instant l'air ambiant. Ses narines frétilaient d'étrange manière.

- Oui, reprit-il, on va peut-être rigoler.

Puis, il entreprit de faire prendre le sac à la petite bête. Il eurent un rapide échange sous forme de léger gazouillis. Enfin, la luciole sembla accepter les ordres du lutin sans plus rechigner. Malgré sa petite taille, à peu près du même ordre que son fardeau, la luciole réussit sans

problème à prendre l'air avec le sac. Elle agrippait fermement les quatre coins de la toile dans ses petites pattes.

Pilwill expliqua alors que l'insecte n'avait accepté que parce que ça aiderait probablement Firiël.

Maintenant, l'animal et le sac formaient un couple surprenant, mi-vivant, mi-inerte, comme un monstre à deux têtes mais sans corps. L'étrange assemblage se balançait en l'air, par à coup, en direction de la statue. Lentement, l'étrange androgyne prit de l'altitude et se dirigea par petites oscillations vers sa cible. Corfin retint son souffle, de la poudre s'échappait par bouffées du sac, formant un panache gris sur la trajectoire de la luciole.

Puis soudain, la statue, comme percevant la menace, prit vie. Elle dégaina son arme. D'un bond fantastique, elle essaya d'atteindre la luciole, la ratant de peu. Celle-ci se mit à battre désespérément des ailes, cherchant à gagner de l'altitude. Mais déjà la statue du guerrier avait sauté encore plus haut que précédemment. Cette fois, la curieuse épée courbe faillit atteindre la luciole. Cette dernière affolée, se sauva à tire-d'aile, oubliant de lâcher son précieux chargement. Mais derrière elle, un petit panache, une infime nappe de poudre en suspension s'échappa du sac.

La poudre grise en retombant fit un nuage suffisamment vaste pour recouvrir complètement le guerrier. Les compagnons retinrent leur souffle. Dans le nuage, des bruits étranges leur parvenaient. Corfin se demanda un instant si la poudre anti-magie que lui avait confié Boccob allait faire effet. Puis le nuage se dissipa et ils virent un homme, parfaite image de chair de la statue, se tordant de douleur sur le sol.

Mais déjà, Corfin se précipitait. L'homme à terre était maintenant évanoui. Il avait lâché son arme. Prudemment il écarta la curieuse épée courbe du pied, puis se pencha et soutenant la tête du guerrier introduisit de force un cordial entre ses lèvres serrées.

Au bout d'un moment ce dernier ouvrit les yeux. C'était un petit homme, trapu et basané, caparaçonné de cuir. Un barbare des contrées de l'Est.

- Où suis-je, murmura-t-il, avec un curieux accent ? Qui êtes-vous ?

- Nous venons de te libérer du sortilège, qui te retenait prisonnier et nous allons attaquer celui qui te l'a lancé.

Rapidement il lui brossa un tableau de la situation. Puis il lui demanda de se présenter. Le barbare tendit alors le poing fermé, d'une manière étrange tout en disant :

- Je suis Zork, troisième doigt de la main des Dainomes.

Corfin, à la surprise de tous, enveloppa le poing présenté avec sa propre main, en répondant doucement :

- Je me nomme Corfin, dernier doigt de la main de Brézovar. Puis il lui présenta ses compagnons. Il finit en concluant :
 - Leurs mains sont les miennes. Elles sont liées pour cette vie.
 - Ach ! Opina le barbare. Que les nôtres le soient aussi pour cette aventure.
- Et à son tour, il enserra le poing de Corfin d'une petite main étrangement fine et puissante.

Le gardien

- Qui es-tu ?
 - Je suis le Guide, celui qui t'a conduit jusqu'ici, par le bruit de la mère masse.
 - Peuh ! Je ne suis pas venu à cause de ta masse, mais plutôt grâce à mon sens de l'orientation.
 - Alors, dans ce cas, pour toi, je suis le Gardien.
- Et en disant cela, il posa sa massette sur le bloc noir. Le silence tomba d'un coup, mettant Firiël mal à l'aise. Pour ne pas le laisser s'installer trop durablement, elle reprit aussitôt la parole, parlant un peu au hasard.
- Le gardien de quoi ?
 - Je suis le Gardien de l'accès à la très magnifique ville des gnomes. J'ai pour fonction de contrôler les êtres, vivants ou non, qui se présentent pour entrer. J'ai aussi la charge de percevoir les taxes d'entrée dans notre très belle cité.
 - En quoi consiste le contrôle et ... que faut-il payer pour entrer ?
 - Je vérifie si l'entité qui se présente est capable de supporter la charge mentale qu'occasionne la vision de notre munificence.
- Firiël ne put s'empêcher de rire.
- Et dans ton cas, petite fille, j'ai quelques doutes.
 - Oh, je suis sûre qu'on doit pouvoir les dissiper assez rapidement. Mais qu'en est-il du prix à payer, je n'ai pas grand chose à vous offrir.
- Un sourire rusé vint éclairer la face du gnome.
- Oh si ! Nous ne demandons pas forcément grand chose. Pour toi, le prix qui a été fixé sera de me conter une histoire.
- Il leva la main, interrompant le sourire naissant de la jeune femme.
- Oh ne ris pas. C'est un très lourd prix, je le reconnais, car nous ne voulons pas n'importe quelle histoire. **NOUS VOULONS L'HISTOIRE DE TES ORIGINES.**
- Elle resta bouche bée pendant un instant, puis s'indigna.

- Mais, je n'ai pas de souvenir... c'est... c'est pas possible de demander ça.

- Non, les souvenirs sont en toi. Il suffit de les retrouver.

Puis il se leva et fit mine de partir. Il hésita un moment, puis se ravisant il dit :

- Cherche au fond de toi. N'oublie pas que le rêve a plusieurs facettes. Cherche tant que tu n'auras pas trouvé. Tu peux rester ici ou voyager dans les couloirs. En tant que Gardien je te préviens. Tu ne pourras jamais trouver notre magnificente cité tant que tu n'auras pas payé le prix pour y entrer. Voilà, c'est tout... Ah oui, il y a une couche au fond de cette salle et une source pour tes ablutions et pour te désaltérer. Nous te donnerons aussi à manger chaque jour. Mais ne tarde pas trop, la vie des hommes est plus courte que la patience des gnomes. Quand tu voudras bien payer le prix, il suffira de frapper avec la mère masse. Adieu.

Et il disparut.

De rage, elle lança un gros caillou à l'endroit où il se trouvait quelques instants plus tôt. Mais bien entendu, il n'y avait plus rien.

Le caillou se mit à rebondir plusieurs fois, éveillant des échos goguenards. Puis le silence revint. Seule une odeur de vieille pomme ratatinée qui a passé quelques mois en cave flottait dans l'air. Au bout d'un moment, même cette odeur disparut.

Elle était seule.

L'ogre et son sale caractère

Zork, désormais, les accompagnait. Il marchait au côté de Corfin, comme un chien fidèle, la main sur la garde de son sabre courbe et l'œil à l'affût. Doucement ils s'engagèrent en direction de la maison. Dans les arbres, plus haut, les feuilles se recueillaient et les oiseaux se taisaient. L'air bruissait d'un parfum lourd de retenue.

Bientôt ils furent en vue de l'ogre. Celui-ci leur tournait à moitié le dos, contemplant à ses pieds une minuscule limace qui se traînait à l'affût d'un petit coin ensoleillé de laitue. Ils se rapprochèrent délicatement, afin de pouvoir le prendre par surprise. Cependant, malgré tous ses efforts, Randallen marcha sur une branche de bois mort qui craqua sinistrement. L'ogre se retourna d'un bond. Il hérissa ses crocs jaunis en voyant les aventuriers et leur brandit au nez une monstrueuse hallebarde de quelques six pieds de long.

De près il dégageait effectivement l'impression d'épouvante qui fait la réputation de tous les ogres. Dressé sur ses griffes antérieures, il devait

bien mesurer plus de cinq coudées de haut et avoir une envergure de plus de cents et quelques pouces. C'était une véritable montagne de chair, lourde de près d'un millier de livres, armée de dents et de griffes et surtout de cette terrible hallebarde, raffinement suprême, pour qui est voué à répandre la terreur. Son corps était protégé par un cuir naturel qu'il était quasiment impossible de pénétrer. Son faciès grimaçant était orné d'une paire de petits yeux rouges dont le seul défaut, pour un tel monstre, étaient que ceux-ci dégageaient une incroyable bêtise. Sans ces deux yeux, l'ogre aurait été la créature la plus dangereuse de tous les territoires situés à l'Est des marches de l'empire.

Bien heureusement les deux yeux étaient là et Corfin comptait bien dessus pour surmonter la gêne que leur occasionnaient les quelques centaines de livres de muscle de l'ogre. Il s'inclina donc bien bas sous la hallebarde en suspens avant de prendre la parole.

- Bien le bonjour messire l'ogre, dont le nom m'échappe pour l'heure.
- Mmmh ! Qu'est-ce que voulez ?
- Avant tout connaître votre nom.
- Ah, vous raisonnable, suis l'illustre ogre Hertzogre.
- Enchanté, messire Hertzogre. Nous souhaiterions rencontrer votre maître pour discuter avec lui de quelques affaires, euh, communes.
- Reçoit pas.
- Mais si, il nous a justement invités dans son château. Il nous a recommandés à son cher et dévoué bras droit, Messire Hertzogre, et nous a formellement annoncé qu'il nous recevrait.
- Euh... l'a pas dit.
- Certes, certes, une erreur de sa part. Vous savez comme votre estimé maître peut être lunatique. Après tout ce n'est pas un ogre tout de même... Mais il rectifiera de lui-même dès qu'il nous verra. Le mieux c'est de nous laisser passer immédiatement pour ne pas éveiller son courroux.
- Hum, si dites vrai, alors, a dû donner mot de passe.
- Le mot de passe, quel mot de passe ? ne put s'empêcher de s'exclamer Corfin, pris de court.
- Euh... c'est vrai que connaissais pas mot de passe au début. C'est invention. Peux t'apprendre vous aussi. Mais c'est secret. Juré ?
- Promis, s'exclamèrent-ils tous en chœur, n'osant trop y croire.
- Ben voilà, c'est...

Il s'interrompit un instant, tandis que ses petits yeux tournaient follement. Les aventuriers virent le doute s'inscrire sur sa face. L'ogre semblait en proie à un cruel dilemme. Puis hésitant visiblement, il leur dit :

- Veux bien donner, mot de passe, mais quel préférez ? Celui semaine prochaine ou celui semaine dernière ?

- Est-ce que ça a une importance ?
- Oui. Dépend quand voulez entrer. Semaine dernière ou semaine prochaine ?
- A vrai dire, on veut entrer tout de suite.
- A bon, mais tout de suite y a pas mot de passe.
- Aaah...
- Oui ya deux mots de passe, y a celui semaine dernière et ya celui semaine prochaine. Dépend. Patron, y connaît celui semaine dernière. C'est pourquoi, veux donner même. Mais, si partez semaine prochaine, risquez d'avoir problème pour sortir. Si ya changement de garde et que dites pas bon mot de passe, ça passera pas bien. Risquez gros.
- Il y a souvent des changements de garde ?
- Oh, pas trop... Depuis que suis là, ya jamais eu, mais peut venir. Savez temps changent et gardes avec.
- Certes, certes, mais pour en revenir à notre mot de passe, je préfère celui de la semaine prochaine.
- Là m'embêtez. Comme l'ai dit, maître a pas encore...
- Et bien celui de la semaine passée.
- Oui mais...
- C'est très bien comme ça, s'impacienta Corfin. Quand on voudra ressortir, on demandera à ton patron et il nous donnera le bon mot de passe. C'est normal, après tout c'est le protocole.
- Protoquoi ? Hum. Proto-crotte. Bon, si proto-crotte, alors parfait. Passez.

Un peu ébahis, ils commencèrent à avancer. L'ogre, vexé, leur tourna ostensiblement le dos, ne s'intéressant plus qu'à la petite limace qui, depuis le début de la conversation avait bien progressé de dix pouces en direction des laitues.

N'est pas gnome qui veut

Bèèèèh !!!!!!!

Dans l'ombre, la forme ficelée s'agita faiblement. De temps à autre, impitoyablement, une main crochue s'abattait sur le corps tremblant pour en arracher des touffes de poils et des lambeaux de peau.

De nouveau le malheureux mouton se mit à bêler, lamentablement. Mais, ce coup-ci, son cri se fit moins fort que la fois précédente. La pauvre créature dont la fourrure se parsemait de plaques de peau nue et de chair à vif commençait à faiblir. Du sang s'échappait de chacune de ses multiples plaies, formant, dans sa fourrure en bataille un peu partout

des croûtes sanguinolentes. Même ses yeux qui un instant plus tôt tournoyaient de terreur, ne s'ouvraient plus qu'à peine à chaque mutilation.

Il faut dire que la scène durait depuis le début de l'après-midi, soit maintenant depuis près de six heures. Sofriber-al-kadi-sur-gelait, car c'était bien lui le tortionnaire du mouton en question, avait, à ce moment là, eut l'heureuse et tout à fait inattendue surprise de se voir remettre le collier par une petite impertinente de fée.

Pour fêter cela, lui qui n'avait plus un seul poil à mâchouiller avait été faire une incursion dans un de ses miroirs. Il avait pénétré le bien nommé DÉsir, celui en qui on peut tout trouver et en avait ramené ce magnifique exemplaire de mouton saxon à long poil.

Une idée lumineuse inspirée par le collier, qui lui avait permis de mâchouiller dans la félicité nombre de poils jusqu'à...

Jusqu'à... Rien que d'y penser, il en sentait encore la rage monter en lui. D'une main brutale, pour se calmer, il arracha une poignée de poils à la pauvre bête au-dessous de lui. Pour la première fois la créature ne fut pas capable de réagir. Elle venait de s'évanouir.

Maudit collier, fulmina-t-il. Après l'avoir laisser s'empiffrer de poils, se gorgé de leur parfum légèrement ovin, il lui avait tranquillement annoncé qu'il n'était à son cou qu'à titre temporaire. Il n'était là que parce que la rencontre entre les différentes candidates allait se produire chez lui. Que là, il allait choisir qui le porterait dans le futur.

La rage maintenant l'envahissait totalement. Il flanqua un coup de pied au mouton pour le réveiller avant de lui arracher de nouveau une poignée de fourrure. Cette fois l'animal le dota d'un bêlement un peu plus vigoureux. Un peu calmé par ce regain d'énergie, il redonna un coup de pied.

Ponçon, le petit tonte

Ils s'engagèrent le plus silencieusement possible derrière l'ogre et sa limace. Les manœuvres de Corfin leurs semblaient à tous une bonne manière d'éviter l'affrontement avec le monstre, même si personne n'osait songer au retour. Pilwill, comme prévu était devenu invisible. Si l'on pouvait l'en croire, il était en train de surveiller la seconde entrée.

Bientôt ils arrivèrent à la massive porte qui barrait l'accès à la demeure du gnome. Sans mot dire et avec célérité, Corfin sortit de ses poches quelques petits outils qui firent ricaner Finrod. Ignorant ostensiblement le

guerrier, il s'activa devant la serrure qu'il déclencha en moins de dix minutes. Mais très fermement, la porte s'empressa de demeurer close.

Corfin écarta les mains d'impuissance en déclarant :

- Il doit y avoir un loquet derrière cette porte et je ne vois pas comment...

-QUI EST-LA ?

Ils sursautèrent tous en entendant la petite voix qui semblait surgir du néant. Personne n'osa parler. La voix répéta distinctement sa question. Cette fois ils purent en saisir la provenance. Elle sortait de sous la porte. Avant que quiconque ne put l'en empêcher, Zarbelle s'était mise à quatre pattes et répondait tout doucement.

- Je m'appelle Zarbelle, mes compagnons sont Corfin, Randallen, Finrod, Zork et Framboise le trouve. Nous voulons entrer mais nous ne pouvons pas.

- ATTENDEZ, JE VAIS VOUS OUVRIR, MAIS A UNE CONDITION.

- Laquelle ?

- IL FAUT QUE VOUS CHASSIEZ CET AFFREUX GNOME DE MA MAISON.

- C'est ta maison ?

- OUI, J'EN SUIS LE TONTE.

- Le quoi ?

- LE TONTE, LE PROTECTEUR DE CES LIEUX. SAUF QUE C'EST DEVENU UN ENFER ICI DEPUIS QUE L'AFFREUX BARBU EST LA. D'AILLEURS IL N'A MEME PLUS DE BARBE. DE TOUTE MANIERE, BARBU OU PAS JE NE PEUX PAS SUPPORTER LES GNOMES. RIEN A VOIR AVEC LES HUMAINS. SOIT CE SALE GNOME S'EN VA, SOIT, C'EST MOI QUI PARS. ALORS VOUS ME PROMETTEZ DE LE CHASSER ?

- Oui, c'est promis, nous sommes justement là pour ça.

- MERVEILLEUX !

CLIC ! CLAC !

- ..., VOILA C'EST OUVERT.

La porte, sur une simple poussée, s'ouvrit effectivement et ils découvrirent sur le seuil un tout petit être, pas plus haut qu'un gros navet, mais abondamment muni de barbe et de poils blancs et tout habillé d'une invraisemblable livrée rouge et or. Le personnage, souriant de toutes ses minuscules dents, leur tira une profonde révérence pour les inviter à pénétrer dans les lieux. Puis il s'inquiéta de sa petite voix pourtant fort claire :

- DITES, UNE FOIS QUE VOUS AUREZ CHASSE CET AFFREUX GNOME, VOUS POURREZ RESTER DANS CETTE DEMEURE. ELLE EST TRES SAIN, J'EN AI ELOIGNE TOUT FANTOME, ET AUCUNE AME EN PEINE NE VIENDRA VOUS Y TROUBLER. POUR MA PART,

JE ME CONTENTE D'UN PETIT DOIGT DE LAIT CHAQUE SOIR. RIEN DE BIEN MECHANT EN SOMME.

- Ecoute, cher tonte... fit Corfin.

- APPELEZ-MOI, PONÇON, C'EST MON NOM CHEZ LES HUMAINS.

- Ecoute donc, Ponçon, nous allons faire notre possible pour chasser ce gnome, et après nous verrons. D'accord ?

- D'ACCORD, ON VERRA. DE TOUTE MANIERE, SI LE GNOME N'EST PLUS LA, QUELQU'UN FINIRA BIEN PAR VENIR DANS UNE MAISON AUSSI BIEN TENUE.

- En attendant, peux-tu nous renseigner sur la topologie des lieux ?

- C'EST QUOI LA TAUTOLOGIE ?

- Rien d'important, mais peux-tu nous dire où se trouve ce sacré gnome.

Ils venaient tous de pénétrer dans une grande pièce, une cuisine apparemment qui s'ouvrait sur plusieurs autres pièces dont les portes étaient, pour l'heure, toutes closes. Le tonte leur indiqua une porte en disant :

- IL EST ENTRE PAR LA. MAIS JE DOIS VOUS PREVENIR ; CETTE PIECE EST LA SALLE AUX MIROIRS. CEUX-CI SONT TOUT AUSSI DEPLAISANTS QUE LEUR MAITRE; ILS SE MELENT DE CHOSES IMPOSSIBLES. IL FAUT FAIRE ATTENTION A NE PAS LES FACHER.

- Et que fait-il dans cette pièce ? Peux-tu le savoir ?

- ÉVIDEMMENT, JE SAIS TOUT CE QU'IL Y A DANS CETTE MAISON. CE QU'IL FAIT ? ET BIEN... IL A QUITTE CETTE PIECE, IL N'EST PLUS DANS LA MAISON.

- Quoi ! Il est déjà sorti de la maison ?

- NON IL N'EST PAS DEHORS. IL N'EST PAS NON PLUS DEDANS, IL EST ENTRE DANS UN DES MIROIRS.

- Vite, il faut le rattraper avant qu'il ne se sauve, s'écria Corfin.

Et ils se ruèrent tous vers la porte. Un instant plus tard, le tonte se retrouva seul. Il fronça les sourcils, eut l'air d'écouter et soudain s'évanouit dans l'air.

La pièce désormais était vide. Mais dans celle d'à côté, un bruit de bagarre, que filtrait difficilement la lourde porte de communication, s'était soudain déclenché. Des cliquetis d'épée ainsi que des bruits variés et sourds couvraient quelques jurons bien sentis accompagnés de sinistres jappements.

A ce moment, dans la pièce désertée et malgré le tintamarre, un petit gratement se fit entendre. De la suie froide tombait par plaque dans l'âtre de la cheminée éteinte. Quelques instants plus tard, une forme noire se dressait dans le foyer. Elle écouta quelques instants les cliquetis d'épée, eut un sourire sinistre et, se glissant sans se presser d'ombre en

ombre, sortit par une autre porte. Malgré la pénombre, la silhouette était grande, indiscutablement humaine et surtout féminine.

Comment faire ?

Pendant plusieurs jours, Firiël ne crut pas aux paroles du Gardien. Elle assimilait volontiers gnomes et lutins et pensait que les ordres du vieux gnome devaient être une blague jouée à ses dépens. Durant ces quelques jours de doute, la jeune femme erra au travers de la caverne, tâtant les parois à la recherche d'un passage secret. Elle s'engagea ensuite plusieurs fois sur quelques centaines de pas dans chacun des trois couloirs qui partait de la grande salle. Mais à chaque fois, elle y revenait de peur de s'égarer et de mourir de faim dans le noir. Car seule la caverne était éclairée. Partout ailleurs régnait une nuit d'encre. Et les couloirs engendraient rapidement de nombreuses bifurcations, dans lesquelles il devait être facile d'errer à jamais.

Finalement, elle se rendit à l'évidence, elle était bien prise au piège au milieu de cette grotte et du labyrinthe de corridors qui en partait.

Elle passa un très long moment (plusieurs jours ?) couchée, sans rien faire, sans manger. De temps en temps elle sommeillait. Elle essayait de réfléchir à son problème. Comment retrouver ses souvenirs ? Certes, ils étaient en elle, imprimés dans cette chair qui l'avait accompagnée depuis son enfance, mais ils manquaient dans son cerveau. Ils avaient été effacés.

Elle rumina longtemps ces pensées avant de se remettre à errer, sans but, à travers la grotte. Elle allait la tête vide, semblable à l'un des automates de Boccob, se cognant aux murs, tombant et se relevant sans cesse. De temps en temps, elle s'arrêtait pour croquer un morceau de pain ou un des fruits qui mystérieusement apparaissaient à côté de la vasque d'eau. Puis, rassasiée, elle se jetait sur sa couche, pour tomber dans un sommeil lourd comme les ténèbres qui erraient dans les corridors sans fin.

Une nuit, elle rêva qu'elle était prise au piège au centre d'une gigantesque toile d'araignée dont le dessin était très exactement celui des nombreux couloirs qui partaient de la grotte. À l'Est elle vit distinctement la ville des gnomes sur laquelle s'accrochaient plusieurs fils. Exultante, elle commença à remonter un des cordons qui y menait. Mais plus elle s'approchait de la cité et plus la toile l'engluait. Elle faisait des efforts déments pour avancer de quelques pouces lorsque, dans le silence éternel des profondeurs, un sourd battement naquit. Il s'agissait

du bruit rythmé d'une douzaine de pattes battant sur des rochers. Elle tourna la tête et aperçu le monstre, une énorme aragne qui courrait vers elle, les mandibules frémissantes d'excitation. Elle tenta de se sauver, mais elle était collée à la toile. La bête avançait de plus en plus rapidement. Dans un dernier effort elle tenta de s'arracher à ses liens et...

... se retrouva assise sur sa couche dans un coin de la grotte. Le bruit était toujours là. Le battement se précipita. Affolée, elle se crispa, avant de comprendre que ce bruit n'était rien d'autre que celui de son cœur qui battait une folle danse.

Elle se calma petit à petit, longtemps en proie à des soubresauts involontaires issus de ses rêves.

Puis soudain une idée perça, une idée tellement forte qu'elle se releva d'un bond et se mit à sauter à travers la grotte en poussant des hurlements de joie. Elle venait de rêver ! Elle qui n'arrivait plus du tout à prendre le chemin des songes, elle venait, d'un coup, de franchir cette terrible barrière onirique.

Aussitôt après, elle fut, accroupie au sol, en pose na-té-ka. Trois inspirations et faire le vide, c'était facile. Reprise par les vieilles habitudes, elle se laissa tomber comme une pierre au plus profond d'elle-même. Le mur sur lequel elle butait pour pénétrer ses rêves était toujours là. Il la repoussa furieusement. Un peu hébétée, elle erra au hasard longeant le mur jusqu'à ce que, soudain, une vieille odeur de rêves fanés l'attire dans un recoin sombre de sa mémoire. Là, en plein dans le mur, elle rencontra une brèche, par où s'échappaient quelques maigres lambeaux de songe. C'était vraiment une toute petite brèche dans laquelle après bien des contorsions, elle put se glisser.

De l'autre côté, elle exulta. Son esprit était là, intact, prêt à fonctionner à plein régime. Des rêves d'avenirs étincelants et des souvenirs de passés alternatifs tourbillonnaient follement. Pour la première fois depuis son viol, elle comprit combien elle avait été amoindrie.

Elle entreprit d'agrandir la brèche par laquelle elle avait pu pénétrer. Elle s'y attaqua avec sa rage et sa fureur. Toute la haine accumulée depuis son viol trouva un exutoire. Habilement, elle canalisa ces sentiments sous pression et les projeta violemment contre le mur. Celui-ci se cabra, tenta de résister, mais autant il était solide à l'extérieur, autant il était friable de l'intérieur et, surtout, semblait la plus faible autour de la brèche. Dès qu'elle eut un peu dégagé le trou, la pression de ses rêves enfla comme une lame imparable, s'engouffra dans la faille qui lui était offerte et emporta d'un seul coup des portions entières du mur. Celui-ci sous le flot incessant des rêves trop longtemps comprimés ne mit pas longtemps avant de s'écrouler entièrement.

Firiël, l'esprit complètement libéré se sentit tout à coup pleine d'une puissance divine.

Dans le premier miroir

Ils pénétrèrent dans la pièce au pas de charge et s'arrêtèrent tout aussi brusquement. La pièce était carrée et sur chacune de ses faces un imposant miroir était accroché. Sous chacun des miroirs, en lettres d'or brillait un nom. Instinctivement Framboise en prit mentalement note. Le premier à sa droite se nommait DÉsir. Le second PERVERSION, le troisième, en face, NOIRCEUR et le dernier RÉFLEXION.

La porte par laquelle ils étaient entrés s'ouvrait dans un des coins de la pièce. Dans le coin opposé une autre porte leur faisait face. Sur le côté, à leur gauche, s'étalait le cadavre d'un mouton. Penché au-dessus, deux carnassiers aux yeux rouges buvaient le sang qui s'échappait à gros bouillon de la gorge déchirée de l'animal.

Un moment, le groupe et les charognards s'observèrent en silence Puis, alors que les aventuriers pénétraient avec circonspection dans la pièce, l'épée à la main, les deux bêtes fauves s'élançèrent en jappant. Mais Corfin et Zork étaient prêts, les armes à la main. D'un mouvement parfaitement synchronisé, ils éventrèrent les deux animaux. Cependant leurs peines ne s'achevaient pas sur ce geste, aussi élégant et efficace soit-il. De tous les miroirs, de nouveaux monstres se ruèrent sur eux. Randallen et Finrod se mirent de la partie. Ils étaient maintenant environnés d'une horde de canidés aux yeux flamboyants qui se jetaient inlassablement sur leurs épées, s'y embrochant sans remords, en attendant que le tour vienne pour leurs congénères. Naturellement les compagnons s'étaient regroupés au centre de la pièce, formant un carré dont chacune des pointes était occupée par un des guerriers, tandis que les deux jeunes femmes se tenaient, relativement protégées à l'intérieur. Mais la situation ne pouvait durer éternellement. Tôt ou tard, l'un des guerriers ne lèverait pas assez vite son épée et tomberait, la gorge arrachée. Ses compagnons seraient alors pris à revers et finiraient en pièce à l'image du pauvre mouton dans le coin de la pièce.

Zarbelle avait sorti sa petite dague, dans l'espoir de vendre chèrement sa vie, lorsque son tour viendrait. Framboise quant à elle, accordait imperturbablement son instrument, semblant superbement ignorer le tohu-bohu ambiant.

Puis, Corfin, qui semblait être le moins habile des quatre guerriers commença à donner des signes de faiblesse. Déjà il avait été mordu par

deux fois au poignet et n'avait réussi que de justesse à se débarrasser du monstre qui l'assaillait.

La situation semblait perdue, quand tout à coup, une pure mélodie emplie la pièce.

Framboise, le trouvère s'était mis à jouer. Les quatre compères se sentirent alors ragaillardis et redoublèrent d'ardeur tandis que, face à eux, les assaillants faiblissaient. Au bout de quelques instants, comme chassé par les notes de musique, ils tournèrent casaque et s'enfuirent en hurlant, la queue entre les pattes. Tous se jetèrent dans le miroir nommé PERVERSION qui se déforma horriblement pour leur céder le passage. Lorsque la musique eut chassé jusqu'à leurs derniers jappements, ils purent voir dans le miroir un petit personnage, imberbe et chauve dont le cou s'ornait d'un collier et qui trépignait de rage.

- C'est lui, le sale gnome. C'est Sofriber ! Regardez, il a le collier ! s'écria Corfin.

Et avant que ses compagnons n'aient pu le retenir, il se jeta au travers du miroir à la poursuite du Gnome.

Lorsque la surface du miroir redevint lisse, elle ne reflétait plus que la face consternée de chacun des compagnons. Zarbelle avec circonspection vint appuyer sur le miroir, mais la surface de verre paraissait tout à fait solide et impossible à traverser.

- Que devons-nous faire ? demanda-t-elle d'une voix douce.

- Que pouvons-nous faire ? lui répondit en la regardant dans les yeux, Finrod.

Personne ne lui répondit.

- Je vois trois possibilités, intervint Finrod après un petit moment de silence. Nous pouvons soit attendre ici en espérant que Corfin reviendra, soit visiter le reste de cette étrange maison, soit enfin retrouver le tonte pour lui demander quelques éclaircissements.

- Nous n'avons qu'à faire les trois à la fois, proposa Zork. Le trouvère qui s'est avéré capable de repousser les chiens de l'enfer, pourra garder les accès aux miroirs avec l'un d'entre nous. Quant aux autres, ils n'ont qu'à visiter la maison. Dès qu'ils trouvent le tonte, ils lui demandent des renseignements.

Framboise eut un sursaut de déni. Tout en elle refusait de participer à l'action.

- Je ne veux surtout pas rester devant un de ces sales miroirs ! s'exclama-t-elle.

Elle souhaitait surtout suivre le groupe et observer ainsi l'action, afin d'en noter les moindres développements. De fait, elle percevait confusément les deux erreurs méthodologiques qu'elle allait commettre. Tout d'abord,

elle avait déjà failli en tant qu'observateur impartial, puisqu'elle était intervenue de manière conséquente avec les chiens de l'enfer. Maintenant, elle était pleinement impliquée dans l'action et, par conséquent, influençait le cours de l'épopée. Elle savait que cela constituait une grave faute technique et méthodologique que le conseil des troubadours ne manquerait pas de relever. Elle imaginait déjà la remarque :

« Ainsi mademoiselle, cette action d'éclat que vous nous avez chantée, c'est vous-même qui en êtes à la fois la narratrice et l'exécutante. Et voici qu'un doute soudain m'effleure. Mais qu'en est-il de ce cher concept d'objectivité sur lequel j'ai basé toute ma vie ? Comment pouvons nous juger d'une œuvre dans laquelle l'artiste -Si ce terme peut effectivement vous être attribué, ce dont je doute- s'est impliqué physiquement parlant ? Dans lequel il a en plus usé, pour ne pas dire abusé, de son instrume... »

A ce moment de ses réflexions déprimantes, elle s'aperçut que les aventuriers sortaient par la seconde porte, la laissant seule avec un Randallen de marbre.

Voilà au moins qui va réduire mon intervention au minimum, pensa-t-elle sombrement. Je n'ai pas eu besoin de donner mon accord ou de refuser. Tout c'est déroulé sans intervention de ma part. Voilà ce que je répondrai :

« Cher vieillard décrépi et bavant, la limite de mon intervention fut bornée par mon seul souci de sauvegarder mon humble vie afin d'en faire le réceptacle des événements merveilleux que je vous ai contés et dont vous avez peut-être souvenance si votre cervelle en forme d'éponge n'est pas trop imbibée présentement... »

Jan-Lift

Nous pouvons affirmer que Jan-Lift, fillette mignonne aux longues tresses, a vécu une enfance paisible dans le monde pourtant agité des dragons. Elle habitait une petite gentilhommière en compagnie de son seul père, Geoffroy le long, ainsi que d'un vieux et fidèle serviteur. La maison, quoique d'un aspect modeste était fort agréable, située qu'elle était tout au bout d'une grande prairie dans laquelle paressait une rivière aux douces courbes. Ayant perdu très tôt sa mère, elle avait reporté tout son amour sur ce père qu'elle adorait et qui le lui rendait bien. C'était un jeune chevalier dont les yeux clairs sous une chevelure d'ébène brillaient de cet éclat froid qu'ont les gens de noble destinée. Et effectivement, il

portait beau, fleurant bon le sang bleu, malgré des habits de gros cuir râpé, vestiges de jours meilleurs.

Souvent, il jouait avec elle, ne semblant d'ailleurs rien avoir à faire d'autre, à part chasser ou discuter avec un vieux bonhomme tout bizarre qui passait parfois par-là et n'oubliait jamais de distribuer des bonbons à Jan-Lift.

La petite fille avait d'ailleurs un autre ami, une petite chauve-souris toute douce qui venait lui rendre visite, le soir avant qu'elle ne s'endorme. Cela avait été une rencontre fortuite. Le chiroptère s'était cassé une aile, et la petite fille avait veillé à le soigner. Depuis, ils avaient pris l'habitude l'un de l'autre.

Pendant cinq années paisibles, ils vécurent là. Pendant cinq années, ce fut un bonheur tranquille troublé par le seul chant des oiseaux et par les sucreries que le vieux mage venait de temps à autre lui apporter avant de discuter avec son père.

Un soir, cependant, alors qu'elle dormait à poings fermés et que la chauve-souris chassait dans la chambre, elle fut réveillée par un craquement sourd qui résonna dans le silence. C'était le bruit de la porte d'entrée que l'on enfonçait. Quelques instants plus tard, des clameurs d'hommes enragés envahissaient le rez-de-chaussée.

Affolé, le chiroptère passa par la fenêtre et se perdit dans la nuit. Jan-Lift, se blottit au creux du lit en tremblant. Sous les lourdes couvertures, elle entendit clairement des bruits d'épées dans l'escalier. On se battait dans la maison ! Pour la première fois elle réalisa ce qui se passait. Cela devait être son père qui défendait leur vie. Il fallait qu'elle aille l'aider !

Aussitôt, elle fut hors du lit, cherchant des yeux une arme. Rien dans sa chambre, qui ne contenait bien évidemment que le nécessaire de la parfaite petite fille modèle. Elle se souvint alors des hallebardes qui ornaient le couloir d'honneur. Non ! Elles seraient certainement trop lourdes. Ah ! Oui. Il y avait la collection d'épées dans le cabinet de son père. Vite, il y avait là une petite épée avec laquelle elle s'amusait parfois. Une petite arme mais merveilleusement équilibrée et affûtée. Suffisante pour tuer ceux qui en voulaient à son papa.

Elle tendit l'oreille en ouvrant le plus doucement possible la porte de sa chambre. Plus aucun bruit ! Rien ne bougeait plus dans la maison. Puis, elle sursauta. Un grand fracas venait de s'élever en provenance de l'escalier. Elle en profita pour se glisser sans bruit en direction du cabinet de son père. Elle avança doucement vers le coude du couloir. Il ne lui restait que quelques pas à faire avant d'atteindre son arme. A ce moment, elle entra de plein fouet dans quelqu'un qui courrait sans bruit dans l'ombre. Il la saisit violemment et la plaqua contre le mur. Puis il s'exclama :

- Jan-Lift ! Mais que fais-tu là ?

- C'est toi, père ? J'allais chercher une épée, pour te défendre...

Elle devina dans la pénombre le sourire qui éclata sur son visage.

- Il n'y a plus rien à défendre, je les ai tous tués. Ils ont agi comme des sots. Ils ont pénétré par l'entrée principale comme des butors, nous réveillant tous. Je les ai éliminés dans l'escalier. Les premiers à coup d'épée, les autres en déclenchant le piège que j'avais préparé.

- Ils étaient nombreux ?

- Ils étaient neuf. Neuf imbéciles qui croyaient avoir raison d'un vieillard, d'une petite fille et d'un chevalier solitaire.

- Tu savais, père, qu'ils allaient venir. Tu avais préparé un piège. Pourquoi ?

Geoffroy la regarda avec beaucoup de fierté. La vive intelligence de sa fille le ravissait toujours. Ainsi, même dans cette situation tendue, elle arrivait à raisonner calmement.

- Ecoute, Jan-Lift. Nous devons fuir maintenant. Car l'ennemi va revenir avec des moyens accrus. Mais, je te raconterai tout, très bientôt.

Rapidement, aidés par le vieux serviteur, ils rassemblèrent quelques effets qu'ils disposèrent sur deux des montures de l'écurie. Le serviteur de son côté harnacha deux autres chevaux qu'il devait emmener dans une autre direction afin de brouiller les traces. Ils lâchèrent dans la nature toutes les autres montures. Si quelqu'un après cela arrivait à les pister, c'est qu'il était très fort.

Au petit matin, ils étaient partis. Jan-Lift emmenait avec elle la fameuse épée courte, ainsi que le regret de son chiroptère, ami de toutes les nuits.

Pendant deux mois, ils parcoururent les routes à la recherche d'un nouveau havre. Mais, malgré toutes les ruses qu'ils pouvaient imaginer pour se dissimuler, ils finissaient par être retrouvés par un ennemi acharné. A plusieurs reprises ils furent près d'être capturés. A chaque fois, seule une extrême vigilance les sauva. Devant cet effrayant acharnement et cette quasi-impossibilité à semer l'ennemi, Geoffroy diagnostiqua que la magie devait être à l'œuvre.

Un soir, abattu, il se confia à sa fille.

- Ma chérie, il est temps que je t'explique pourquoi, nous fuyons ainsi. Nous sommes victime d'une terrible vendetta au sein de la famille royale de Brezovar. Ta mère fut l'une des premières victimes de cette lutte intestine, dont l'enjeu était le trône.

- Le trône ?

- Oui, mon enfant, ta mère était sur la liste des héritières possibles. Maintenant tu la remplaces et c'est toi qui es menacée.

- Mais, qui peut en attester, père ?
 - Tu portes au bras, au niveau du coude la marque de la famille royale... C'est La preuve.
- Un instant Jan-Lift considéra cette marque en forme de couronne, quelle connaissait depuis toujours, si familière au creux de son bras droit. Elle se mit à haïr ce petit signe qui signifiait la destruction de son bonheur d'enfant. Puis elle se ressaisit. Déjà, elle n'était plus une enfant.
- Mère avait la même ?
 - Oui.
 - Mais pourquoi avoir fui ?
 - J'ai eu peur de te perdre. J'ai pensé à ce moment qu'il valait mieux demeurer caché en attendant que tu sois en âge de te défendre. Mais comme tu le vois, cela va de mal en pis. Ton ennemi, celui qui nous fait poursuivre, est le Comte Charpi de Chaligny. N'oublie jamais ce nom. Ce sera le futur roi si tu disparais... Ce qui est grave, c'est qu'il a dû trouver un magicien qui l'aide à nous localiser. Impossible de lui échapper.
 - Qu'allons-nous faire ?
 - Je ne vois qu'une solution. Nous allons changer de monde...

Le voyage de Corfin

Lorsque Corfin pénétra dans le miroir, autour de lui, tout se troubla un court instant. Il ferma aussitôt les yeux, sentant une nausée monter, mais rapidement ses sens recollèrent à la réalité. Lorsqu'il osa de nouveau regarder, il faillit tomber assis de surprise. Alors qu'il avait laissé de l'autre côté du miroir une pièce sombre, il se retrouvait, de ce côté dans une grande clairière bordée d'immenses arbres au feuillage étrange. Il secoua la tête. Même les buissons semblaient irréels, même l'air sur la langue laissait une fragrance étrange. Lui, qui d'habitude, communiait intensément avec la nature, se sentait bizarrement déphasé dans cette forêt de conte de fée.

Il secoua de nouveau la tête, comme hébété. Allons mon vieux Elrin, s'invectiva-t-il, pour échapper à l'envoûtement des lieux. Secoue-toi, tu poursuis une mission importante. Il faut retrouver le gnome et le faire parler.

Mais la clairière était désespérément vide, sans même une indication sur le miroir qu'il avait emprunté pour venir là. Que faire ? Comment revenir ? Était-ce un piège ? Une prison étrange dans laquelle le gnome se débarrassait des importuns ?

Sans trop savoir comment agir et redoutant le pire, il fit le tour de la clairière le regard à l'affût. Il avait préparé son grand arc et encoché une flèche. L'espèce des loups aux yeux rouges qui venaient de les attaquer provenait certainement de cette forêt, puisqu'ils s'y étaient réfugiés. Peut-être même que d'autres prédateurs, plus terribles encore, y rodaient aussi.

A un moment il croisa des traces. Tout à l'attente d'un danger, il faillit ne pas les voir. Mais une fois le nez dessus, impossible de les manquer.

Il s'arrêta pour les observer. Un grand sourire éclaira son visage. Pas de doute, il s'agissait bien des empreintes du gnome. Celui-ci n'avait pris aucune précaution pour dissimuler ses pas. Il devait se sentir en sécurité dans ce monde.

Avec un sourire carnassier, Corfin se mit en chasse. Le gnome n'avait plus qu'à se faire tout petit dans son trou...

Les traces, bien espacées partaient en ligne droite vers le cœur de la forêt. Le gnome semblait avoir avancé d'un pas décidé. Il avait suivi un chemin qui traversait allègrement buissons et taillis. Vers quelle destination ? Peu importe, se dit l'archer. Je verrai bien une fois sur place.

Il se glissa rapidement sur la piste. Mais, malgré son empressement, il restait à l'affût, plus tendu que la corde de son arc. Les dangers étaient potentiellement innombrables.

Au bout d'un petit moment et sans que rien ne se soit passé, le chemin pénétra dans une nouvelle clairière, au milieu de laquelle une petite hutte se dressait. Après avoir soigneusement examiné les environs, Corfin fixa son attention sur la hutte. Était-ce le lieu de résidence du gnome ? Prudemment il entreprit de faire le tour de cette nouvelle clairière. Nulle autre trace n'en parlait. Il décida alors de traverser l'espace découvert pour rejoindre la hutte. Avec précaution il passa par derrière afin d'essayer de surprendre les éventuels occupants des lieux. Lorsqu'il fut au dos de la cabane il s'arrêta et tendit l'oreille. Un faible grattement lui parvint. Quelqu'un bougeait dans la cabane. Il posa son arc, et prit en main son épée courte. Puis tout doucement il commença à contourner la hutte. Arrivé à côté de la porte il jeta un coup d'œil à l'intérieur, passant juste la tête dans l'ouverture de la porte. C'était un gouffre de noirceur dans lequel une petite forme plus claire s'agitait. Lorsque son regard se fut habitué à l'obscurité, il ne put retenir un rictus de joie. Le gnome était là, lui tournant le dos.

Sans réfléchir, il fut sur lui. D'un mouvement vif, il abattit le plat de son épée, sur la nuque offerte. Le coup porta merveilleusement et le très honorable Sofriber-al-kadi-sur-gelait, s'écroula comme une masse.

Cet instant restera, très certainement, comme la plus grande honte de toute sa très longue vie de gnome ; être abattu d'un vulgaire coup d'épée par un vulgaire humain. Sa seconde grande honte fut de se réveiller quelques instants plus tard, ficelé comme un succulent saucisson de Belfort. Sa plus grande rage fut de s'apercevoir que le collier n'était plus à son cou. Juste devant lui, Corfin le tenait nonchalamment en main, en le scrutant d'un air ironique...

- J'ai de nombreuses questions, commença ce dernier avec un sourire insolent.

- Je ne discute pas attaché.

- Mais si, mais si. J'ai là une petite épée qui devrait t'en convaincre.

- Si je meurs, tu ne pourras jamais rentrer chez toi, dans ton monde.

- Disons qu'il y a pire que la mort.

- Ah bon ! Que peux-tu me faire de pire ? M'arracher un œil ? Il repoussera. Me couper un bras ? Il sera régénéré. Me tailler la langue ? Je ne pourrai plus parler. Bien sûr, tout ceci sera désagréable, mais pas plus que beaucoup de choses qui nous arrivent tous les jours.

- Finalement, nous discutons assez bien tous les deux.

- ...

- Le problème est que je veux deux choses. La première c'est de retrouver Firiël. La seconde est de rentrer avec elle dans notre monde d'origine.

- Hum ! Qu'as-tu à offrir en échange ?

- Hé bien ta vie...

- ... qui m'appartient et ne peut entrer dans la balance.

- Pour l'instant c'est moi le maître de ton destin.

- Ça reste à voir, lui répondit en riant le gnome.

A ce moment, la tête de Corfin explosa et il sombra dans un grand trou noir.

Triste fin pour Geoffroy

Deux jours plus tard, Geoffroy prenait une flèche dans le ventre au détour d'un sentier pluvieux de la grande forêt de Parmentille. Ils s'enfuirent aussitôt, sans voir l'ombre d'un agresseur. La pluie battante qui les trempa et les fit grelotter pour toute la journée eut cependant l'heure de dissimuler leurs traces. Aussi, au soir, purent-ils s'abriter sans

trop de risques dans un sinistre donjon à moitié en ruine qui se dressait comme un doigt décharné au-dessus des grands arbres silencieux.

La blessure de Geoffroy était très grave. Il aurait peut-être pu se faire guérir avec des soins et du repos, mais leur fuite n'avait fait qu'aggraver son état. Son agonie dura plusieurs jours, torturant la fillette autant que le père.

Un matin, juste avant que le jour ne se lève, le chevalier qui se sentait mourir, lui expliqua :

- A moins de dix heures d'ici, se trouve la tanière du dragon Midgarsdsomr. Ce n'est pas difficile, je vais te montrer.

Du bout de son doigt trempé dans son propre sang, il traça un plan grossier sur un coin de sa chemise.

- Présente-toi à lui de la part du sorcier Dwarvanil. Demande-lui de te faire changer de monde. Plus tard tu pourras revenir réclamer ta couronne. Maintenant va-t-en ma fille.

- Mais père...

- Non, il faut que tu y ailles. C'est ta seule chance. Si on se sépare, le sorcier aura plus de mal à te repérer. Moi de toute façon, je suis foutu...

Après avoir beaucoup argumenté, elle le quitta en pleurant. Il la regarda partir, le visage gris. Dix minutes plus tard il gisait évanoui sur le dallage poussiéreux du donjon glacial.

Dix heures de cheval, voilà qui est fort long pour une petite fille de sept ans. Outre la fatigue, il y a la peur des bêtes féroces dont est emplie la grande forêt. Il y a aussi toutes les rencontres indésirables avec la racaille que constitue le peuple magique. Il y a enfin les pièges mécaniques ou magiques dont les chasseurs de tous poils parsèment les sous-bois.

Mais la matinée se passa sans encombre. La fillette put ainsi progresser d'une demi-douzaine de mille avant de prendre une brève pose pour manger. Puis elle reprit le chemin droit devant elle, suivant les indications de son père. Elle cheminait d'un air très grave, ressassant sans cesse ses derniers souvenirs de Geoffroy. Les jeux dans la gentilhommière, les soirs lorsqu'il venait la border et tous ces moments de complicité entre un père et sa fille.

Soudain un bruit derrière elle fit broncher son cheval. Elle regarda avec attention. Rien. Peu rassurée, elle accéléra l'allure après avoir tiré sa petite épée. Maintenant elle avançait à toute allure à travers la végétation touffue qui semblait devenue vivante. Des lianes épineuses entravaient sa course, s'enroulant autour de son torse, la griffant en une étreinte malsaine. Elle les tranchait les unes après les autres. Mais toujours elles revenaient à la charge, gênant son avancée, essayant de paralyser son bras qui tenait l'épée. Le bruit, derrière elle, s'était précisé.

Maintenant, elle savait qu'une chose, un monstre était lancé à sa poursuite.

Elle déboucha soudain dans une clairière. A ce moment la chose se jeta sur elle. Jan-Lift pressentit, plus qu'elle ne vit, la charge de la créature et frappa désespérément son cheval du plat de l'épée. Celui-ci fit un bond en avant et se retrouva au milieu de la clairière, hennissant de terreur. Il se cabra et désarçonna sa frêle cavalière, au moment où le monstre lui sautait sur le dos. Ceci sauva provisoirement la petite fille. Elle ne s'en aperçut pas tout de suite, car elle roula dans l'herbe à demi-assommée, laissant échapper sa petite épée. Pendant ce temps, la créature, un lion-singe, un de ces monstres mi-humanoïde, mi-félin qui hantent les sombres forêts de ce monde, s'attaqua au cheval.

Lorsque Jan-Lift revint à elle, elle contempla éperdu la chose briser la nuque de sa monture d'un puissant coup de patte. Le cheval s'écroula, mort avant de toucher le sol. Aussitôt le lion-singe se mit, avec un joyeux entrain, à dévorer sa proie. C'était un monstre de quelques dix pieds de long, doté de griffes et de crocs démesurés. Ignorant la petite fille il s'accroupit pour avaler goulûment de gros morceaux de l'arrière train du cheval qu'il déchiquetait à pleine gueule.

A ce moment une ombre couvrit la clairière. Tout à son festin le monstre n'y prit pas garde. Il engloutissait d'ahurissantes bouchées de chair encore palpitante au milieu d'un jaillissement de sang chaud. L'instant d'après l'ombre s'abattait violemment sur le lion-singe, le décapitant d'un seul coup de patte. C'était un magnifique dragon mordoré, un des plus puissants prédateurs de la forêt de Parmentille.

Jan-Lift se mit à hurler.

C'est de ce moment que date son amnésie.

Le dragon se tourna vers elle et lui parla :

- Bonjour fillette, je te cherchais. Dwarvanil m'a envoyé à ta rencontre, pour éviter des événements comme celui-ci.

Il tourna un regard dégoutté vers le cadavre du lion-singe emmêlé à celui du cheval au milieu d'une mare de sang fumant. Puis il regarda la fillette avec toute la sympathie que peut éprouver un dragon. C'est à dire qu'il la contempla d'un œil brillant de froide sagesse.

Il ne vit en elle que terreur et hystérie.

- Je vais te faire changer de monde, afin que tu puisses reprendre une vie un peu plus...

Il s'interrompt. La fillette s'était évanouie.

Départ de Randallen

Adossés l'un à l'autre, Framboise et Randallen surveillaient chacun deux miroirs. Pour l'instant, rien ne se produisait et chacun ressassait ses pensées.

Framboise se débattait avec les problèmes méthodologiques auxquels elle s'était heurtée. Qu'elle devait être sa place exacte dans cette aventure ? Et comment assumer le rôle d'observateur neutre que préconisait le conseil des troubadours ? Elle pressentait qu'elle était déjà en opposition par rapport à la doctrine officielle et elle essayait de justifier théoriquement sa position.

Randallen dans son coin était troublé par de tout autres problèmes. Cette bataille avait éveillé en lui des souvenirs troubles de combats et d'actions violentes, menés avec Corfin. Mais il n'arrivait pas à préciser le fil de sa pensée et pour l'instant, il se sentait extrêmement mal à l'aise. A ce moment, dans le miroir qui lui faisait face, la scène se brouilla et changea. L'image de la pièce était pourtant toujours la même mais, à la place de son reflet, il discernait une monstrueuse bête, un de ces fabuleux aurochs qui sillonnent encore les forêts de l'Est des Gaules. Hypnotisé par la créature, il leva son glaive et vit que le monstre allait charger. Décidant que, face à une telle bête, l'attaque valait mieux que la défense, il se rua en avant en poussant un grand cri. L'auroch fit de même mêlant son rugissement à la clameur du légionnaire. Ils se rencontrèrent à la limite du miroir. Leurs charges furent telles, d'un côté comme de l'autre, que le fragile verre éclata dans un bruit cristallin.

Framboise, surprise dans ses pensées, roula par terre lorsque le puissant dos sur lequel elle s'appuyait se déroba. A moitié hébétée, elle entendit le terrible cri, moitié humain, moitié animal qui se termina dans un bruit de verre. Lorsqu'elle se releva, Randallen avait disparu. De plus, le miroir RÉFLEXION était complètement détruit. Effarée, elle se demanda que faire. De nouveau, les problèmes méthodologiques se posaient avec encore plus d'acuité à elle. Devait-elle prévenir les autres ? Et si oui, comment ? Devait-elle continuer sa surveillance ? Dans les deux cas, elle s'impliquait dans l'action. Comment minimiser tout cela ? Il semblait qu'il ne pouvait y avoir de solution à son dilemme.

A ce moment, tout autour d'elle, les miroirs comme pris de folie lui renvoyèrent chacun des images mouvantes et changeantes. Elle vit ainsi Corfin couché au fond d'une cabane à côté d'un gnome rouge de rage. Celui-ci se roulait par terre en hurlant.

Elle vit aussi Randallen sous sa pure forme d'archétype galoper à la tête d'un groupe d'auroch. Le vent soufflait autour de lui. Une véritable tempête qui l'accompagnait dans sa course triomphale.

Elle vit un peu plus loin Syrven, servir à la messe blanche de Gwen, au milieu de majestueux vieillards. Il était entouré d'un halo de lumière verte, une aura de force et de pouvoir serein.

De nombreuses autres personnes, toutes rencontrées récemment passèrent devant elle, chacun projeté par un des miroirs. Devant ce spectacle magnifique, les vers courraient et les laies s'arrangeaient dans sa tête.

Elle savait. Elle écrivait l'histoire. Elle récitait les chants et les miroirs lui renvoyaient sa poésie.

La fin était proche et elle la connaissait.

Ne restait plus qu'à la mettre en forme afin de la dicter aux siècles futurs.

- Voilà pourquoi tout merde ! S'exclama Mégarops Lar'sgasé. Cette foutue histoire n'est pas encore finie !

- Mais non, lui répondit Framboise, sans quitter du regard les miroirs. Pour toi, mon pauvre ami, tout est déjà écrit.

La scène qu'elle attendait se présenta. C'était le moment. Elle fit les premiers pas pour entrer dans le miroir NOIRCEUR.

Vers la ville des gnomes

Toujours assise, Firiël laissa passer la vague de tristesse. Maintenant elle se souvenait. Elle se rappelait de tous les moments enfuis de sa vie. Ses parents étaient depuis fort longtemps décédés et elle était seule au monde. Puis elle réprima un mouvement de triomphe. Désormais, elle connaissait son passé. Elle s'appelait en fait Jan-Lift, fille de Geoffroy le long et de Mathilde la douce, princesse de Brézovar.

Dans la salle, les quelques personnes qui avaient noté la présence de Jan-Lift, la regardèrent d'un air perplexe. Ce ne pouvait être le même personnage que dans la légende ! Puis ils oublièrent cette incongruité, pris qu'ils étaient dans les rets du spectacle.

Elle se releva d'un bond souple qui rappelait la jeune guerrière vive qu'elle avait été. L'instant d'après elle se trouvait à côté du socle noir sur lequel reposait la mère masse. Depuis que le gardien était parti, elle

n'avait jamais osé y toucher. Elle prit en main la petite masse. Celle-ci était légère, comme si elle avait été taillée en bois tendre. Elle la regarda de plus près. Au début, elle avait cru que l'outil était constitué de métal. En fait, il était composé de pierre, de la même pierre que son épée. Son cœur bâtit plus vite. Se pouvait-il que ?

Elle noya son regard dans le cœur de la pierre. Oui, c'était cela, la matière était la même que celle de son épée. La mère masse était taillée dans le cristal le plus pur. Elle ignorait ce que cela pouvait signifier, si ce n'est que son créateur devait certainement être le même que celui de son épée.

Enfin, elle verrait bien.

Maintenant qu'elle connaissait son enfance, elle pouvait appeler le gardien pour payer le prix de son entrée dans la cité des gnomes.

Mais au moment de frapper le socle, elle se reprit et déposa doucement, sans un bruit, la mère masse. Une idée l'avait traversée. Elle alla de nouveau s'asseoir sur sa couche. Désormais plus rien ne pressait.

Elle savait. Elle avait le pouvoir. Elle devait s'arrêter pour réfléchir.

Ses pensées se reportèrent en arrière. Ses parents étaient morts assassinés suite à des intrigues politiques. Du bout des lèvres, elle bénit leur mémoire. Elle-même, sous le nom de Jan-Lift, était une créature originaire du monde des dragons, c'était pour cette raison que dans ce monde, le monde des rêves pour les gens d'ici, elle ne voyageait pas sous forme de symbole.

Brusquement, elle interrompit le vagabondage de ses pensées. Une nouvelle idée venait de la frapper pour la première fois.

Mais alors, pensa-t-elle, dans ce monde, elle était une étrangère et elle devait avoir la possibilité de se métamorphoser ? Mais sous quelle forme ? La réponse surgit aussitôt la question formulée. Toutes les formes étaient viables pour elle. Il suffisait qu'elle choisisse. De toutes les manières, le choix serait le bon.

De nouveau, elle laissa ses pensées vagabonder sur les sentiers de son passé. Elle se revit petite fille, quelques jours avant que les hommes de main du comte ne surviennent. Dans l'obscurité grandissante du crépuscule, elle tenait à la main sa chauve-souris, la petite K'nel. Que d'instantanés doux elle avait passés en sa compagnie, la regardant ou plutôt l'écoutant chasser dans l'obscurité, la berçant contre son torse de gamine, la regardant dormir accrochée aux lambris de sa chambre d'enfant. Elle n'avait jamais réussi à communiquer avec le chiroptère, mais ils avaient appris à se connaître, à échanger des caresses et à cohabiter dans la petite chambre aménagée sous les combles.

Tout à coup l'évidence la traversa. Elle se transformerait en ce petit mammifère doux et habile. Voilà quel serait son animal emblématique : la chauve-souris. Quoi de plus adapté à ces couloirs sombres ?

L'instant d'après, un chiroptère s'envolait en zigzaguant. Il tournoya longtemps dans la grotte avant de prendre un des couloirs. Puis au bout d'un moment l'animal revint dans la grande salle, voleta comme au hasard et d'un coup s'accrocha au plafond.

Sous cette forme, Firiël était ravie. Elle discernait sans aucun problème les moindres recoins d'ombre. Elle avançait ou bon lui semblait, rapidement, comme portée par des courants magiques. Et puis cette sensation de liberté, de légèreté ! Depuis longtemps, elle ne s'était pas sentie aussi bien.

Mais maintenant il s'agissait de gagner la ville des gnomes. Elle voulait y arriver sans passer par le gardien. Elle n'avait rien à donner. Son histoire ne concernait qu'elle. En parler était un prix disproportionné que nul ne pouvait exiger. C'était comme si on lui demandait de se couper un bras, ou plutôt une aile. Elle voulait bien payer en rendant un service, tuer un monstre ou chanter une ballade. Mais certainement pas en livrant à ce gardien inconnu son intimité. Et puis, elle n'aimait pas du tout comment les gnomes l'avaient séquestré dans cette grotte. Non, certes non, elle n'allait pas payer. Elle avait un plan.

Lentement, parce que la position pendue au plafond ne favorisait pas la pose na-té-ka, elle se laissa glisser en elle, au plus profond des replis de son petit cerveau de mammifère volant. Là, elle explora le rêve qu'elle avait fait, une infinité de temps auparavant. De loin, elle regarda la toile où était tapie l'aragne. Elle compta les bifurcations dans les fils qui conduisaient à la ville des gnomes. Elle se permit même de choisir le chemin le plus court.

Quelques instants plus tard, elle filait dans l'obscurité des corridors, enfilant à toute vitesse les coudes et choisissant sans jamais hésiter son chemin parmi les nombreuses bifurcations. Le plan qu'elle suivait en transe correspondait parfaitement à la topologie des lieux. C'était trop beau.

Brusquement, elle détecta un obstacle devant elle. Le couloir qui aurait dû la mener droit à la cité était fermé. Une porte ? Un éboulis ? En tout cas, elle eut juste le temps de s'arrêter avant qu'une substance fort malodorante ne vienne la frôler. Elle se sauva à force de battement d'ailes. L'obstacle derrière elle se mit à la poursuivre, éructant des projectiles qui pleuvaient autour d'elle. Mais la chauve-souris fut la plus rapide, et après avoir fait plusieurs détours, elle s'engagea dans un nouveau chemin qui devait lui aussi la mener à la ville promise. Elle allait plus lentement, maintenant, scrutant longuement les couloirs devant elle.

Elle aperçut, la forme qui bouchait le corridor, alors qu'elle se croyait prête à atteindre la liberté. Le monstre avait deux yeux rouges, immenses, emplis de toute la méchanceté de la création. Un moment ils se fixèrent mutuellement. C'était sans conteste une aragne qui l'attendait ainsi. Pour être arrivée aussi vite, ici, elle devait avoir la capacité de traverser les corridors, un peu comme une araignée peut courir sur sa toile.

Un instant Firiël se demanda ce qu'elle pouvait faire face au monstre. Si son épée avait été là, elle l'aurait bien attaquée de front. Mais là, à main nue ? Peut-être en se transformant en tigre ? Ou encore en un autre monstre encore plus terrifiant ? Non, l'aragne pouvait à tout moment se sauver à travers les corridors et venir l'attaquer par derrière. Il fallait battre le monstre sur son propre terrain, mais comment ? Un instant elle songea à revenir en arrière et utiliser la masse mère pour appeler le gardien. Il serait si simple de lui conter son histoire. Si simple et si déshonorant de revenir en arrière.

Soudain, par association d'idée, elle crut trouver une solution.

- Mais oui ! s'exclama-t-elle dans le langage sifflé des chauves-souris. La masse mère peut constituer une arme contre cette monstruosité. Après tout, elle est faite dans la même matière que mon épée.

Sans chercher plus loin, elle retourna à la grotte au moment même où l'aragne s'élançait à sa poursuite. Quand elle arriva dans la caverne, sa brillante idée lui sembla soudain moins bonne. La massette paraissait bien ridicule par rapport à la taille du monstre. Et puis comment faire pour s'en servir sous forme de chauve-souris ? Devait-elle changer de forme et redevenir humaine ? Sous l'apparence de Firiël, elle n'y verrait rien dans ces couloirs obscurs et devrait se battre à l'aveuglette. Elle se métamorphosa cependant au pied du socle et s'empara de la massette.

A ce moment le monstre apparut dans la pièce. Vu de sa taille humaine, Firiël le trouva moins impressionnant, même s'il remplissait presque entièrement la grotte.

Sans réfléchir, Firiël bondit à sa rencontre, attaquant sans vergogne le monstre dix fois plus gros qu'elle. Celui-ci surpris par cette offensive recula de quelques pas en lâchant un long jet de salive verdâtre. Firiël l'esquiva prestement et profita du désarroi de l'aragne pour escalader une de ses pattes. D'un bond elle se jucha sur son ventre qu'elle entreprit de larder de coup de massette. A chacun des impacts, la bête se débattait comme prise de folie et hurlait, faisant trembler la grotte. A califourchon, serrant étroitement le corps velu sous elle, pour ne pas se faire désarçonner, la jeune femme tâchait de progresser vers la tête de la créature. Un coup de la mère masse, fracassa une des antennes. Un autre écrasa une plaque chitineuse finement ciselée. Rien ne semblait

pouvoir résister à l'arme. Le monstre se tortillait en tout sens, il semblait impuissant à sortir de la caverne, comme si quelque chose l'empêchait de s'échapper. Firiël en profita pour redoubler ses coups. Maintenant elle se trouvait sur la tête. D'un geste précis, elle écrasa un œil et du revers du poignet, elle creva son jumeau. La bête à l'agonie, poussa un hurlement horrible et se tapa la tête contre le plafond. Au dernier moment, la jeune femme sauta de sa monture improvisée et s'éloigna prudemment pour la regarder se fracasser la tête contre les parois de la grotte. Soudain, la créature s'affaissa, morte. Un instant encore ses huit pattes velues griffèrent le sol rocheux puis se fut de nouveau le silence. Aussitôt une horrible odeur se mit à flotter en l'air. Une odeur de mort et de viscères puant, une odeur véhiculant toute la haine que deux êtres qui se battent à mort peuvent émettre.

Firiël, un peu confuse, alla se passer un peu d'eau fraîche sur le corps. Mais désormais même l'eau avait un goût d'agonie et de souffrance physique.

Sans lâcher la mère masse, la jeune femme, un peu troublée, sortit de la caverne. Elle marcha dans le noir vers la cité des gnomes. Dans sa tête se déroulait le chemin et même aveugle, elle en suivait les méandres. Dans sa tête, elle voyait la toile entière, mais désormais, plus aucune aragne ne la hantait.

Micilia s'en-parre

BOUM ! BADABOUM ! BOUM ! Le battement du tambour qui éclate avec violence.

Lumière qui revient douloureusement.

Les cris barbares qui résonnent en contrepoin du tambour.

Jour qui blesse.

Souffrance.

Corfin se redressa avec, à la place de sa tête, une énorme citrouille molle qui vibrait au son du tambour et des chants barbares. Une vague nausée aux lèvres, il se mit précautionneusement sur son séant en jetant un coup d'œil hébété autour de lui. Le gnome ficelé lançait des bordées d'imprécations. Il semblait fou de rage. Voilà l'origine des hurlements qui accompagnent le tambour, songea-t-il avec indifférence.

Peu à peu la mémoire lui revint. Les battements du tambour décréurent pour ne plus former qu'une trame monotone à l'arrière plan de ses perceptions auditives. Les cris du gnome redevinrent ce qu'ils étaient : un discours passionné débité à un rythme endiablé.

- ...diot. Tu l'entends pas bougre de gromlach ! Le tam-tam qui dit que bientôt la porte va se fermer. On va être bloqué dans ce monde pour un bout de temps. Allez vite, réveille-toi. Dépêche-toi. Viens me délivrer...

Brusquement, il retrouva toute sa lucidité. Il se releva en titubant, pendant que le gnome continuait à le supplier.

- Silence, coassa-t-il.

Le silence revint, à part, dans le lointain, le battement des tambours.

- Que s'est-il passé ?

- Micilia est entrée et t'a assommé tout comme tu avais fait avec moi. Ensuite, elle a pris le collier.

- Foutredieu ! Le collier !

- Oui, le collier. Mais il y a pire. Il faut surtout se tirer au plus vite d'ici, sinon on va être bloqué pour un moment. Dans ce monde, il y a des périodes, au creux des nuits sans lune, où ni homme, ni gnome ne peut survivre.

- De combien de temps disposons-nous ?

- Pas plus d'un quart d'heure.

- Ce qui veut dire que nous avons le temps.

- Non, il va falloir courir.

- D'accord, je vais te libérer les jambes, mais je ne te lâcherai pas. J'ai toujours quelques questions à te poser.

- D'accord, tout ce que tu veux, mais vite.

Corfin, avec précaution commença à lui détacher les jambes. Auparavant il lui assura autour du cou un nœud coulant qui lui permettrait de garder la maîtrise de la situation. En cas de trahison de la part du gnome, il pourrait toujours l'étrangler.

- Maintenant, coassa-t-il, passe devant. Je te suivrai.

Sans faire de commentaire, le gnome se précipita vers la sortie. Il trotta de toute la vitesse de ses petites jambes vers sur un chemin que Corfin n'avait pas vu en arrivant dans la clairière.

A ce moment, le tam-tam cessa.

- Vite ! s'exclama le gnome. Il nous reste juste cinq minutes. Quand le roulement de tambour reprendra, il sera trop tard.

Il accéléra encore l'allure, manquant de s'étrangler sur le licol. Corfin, malgré des jambes considérablement plus longues, avait du mal à le suivre dans sa folle course. Ils s'engagèrent ainsi, l'un tirant l'autre sous la voûte feuillue de la grande forêt. Rapidement le crâne dégarni du gnome se couvrit de transpiration et se mit à refléter la cime des arbres. En d'autres circonstances, Corfin aurait éclaté de rire. Mais là, il ne songeait qu'à ménager son souffle qui se mêlait à celui du gnome, en un double sifflement désespéré.

Au bout de quelques instants de cette course effrénée, ils arrivèrent en vue d'un mur de granit rose qui barrait le chemin. C'était un tout petit morceau de falaise qui émergeait de la forêt. Le gnome le longea sur la droite et ils découvrirent soudain l'entrée d'une petite caverne. Sans hésitation, Sofriber-al-kadi-sur-gelait se jeta dans les ténèbres que recelait l'ouverture. Corfin, après une courte hésitation, le suivit au moment même où les tam-tams reprenaient leur chant.

Trop tard, eut-il le temps de penser, le miroir n'est même pas en vue...

A ce moment, ils débouchèrent dans la salle des miroirs du manoir au travers du miroir PERVERSION. Quand Corfin se retourna pour observer l'image que leur renvoyait le miroir, il ne découvrit qu'une vue sombre et ténébreuse dans laquelle deux yeux rouges brillaient. Il se détourna de cette sombre image pour observer le gnome toujours en laisse. Celui-ci regardait d'un air atterré les débris de RÉFLEXION.

- C'était mon meilleur miroir, dit le gnome, une larme à l'œil.

- Ah, fit avec indifférence Corfin. De toutes manières, peu importe. Nous avons toujours à discuter. Je ne sais pas où sont passés les autres, mais on va les attendre ici.

Le Gnome hocha la tête, visiblement défait.

- Première question, qu'est-il arrivé à Firiël ?

Le vieux Gnome

Quand elle entra dans la ville, ou plutôt le dédale de terriers, des yeux froids la dévisagèrent. De nombreux gnomes étaient là, assis devant le seuil de leurs demeures et tous la regardaient d'un air désapprouvé.

Elle s'arrêta un peu interloquée. Elle avait pensé être accueillie, peut-être pas par des vivats, mais au moins avec courtoisie. Elle les avait tout de même délivrés de la présence d'un terrible monstre aux portes de leur ville. Peut-être lui en voulaient-ils de ne pas avoir raconté son histoire au gardien.

Elle haussa les épaules. C'était leur problème après tout. Mais elle devait obtenir d'eux un certain nombre de renseignements sur son épée. Devant les regards distants des habitants, elle préféra prendre ses précautions.

- Bonjour, messire, fit-elle au gnome le plus proche d'elle. Pourriez m'indiquer la demeure de celui qui a créé ceci.

Et en disant cela, elle désignait la mère masse. Au fond d'elle-même, elle était persuadée que le créateur de cet objet devait aussi avoir

fabriqué son épée. En tout cas, il devait savoir ce qu'elle était devenue d'elle et peut-être même comment elle pouvait la retrouver.

Le gnome, un petit vieux tout aussi ridé que le gardien ne daigna pas répondre. Il lui indiqua seulement du doigt un des terriers puis détourna la tête comme si elle l'ennuyait.

Firiel ne s'en offensa pas. Ces gnomes étaient vraiment de fieffés malotrus. Mais elle aussi avait du caractère. Ils ne la feraient pas sortir de ses gonds si facilement. Elle lui tourna le dos sans un remerciement et se dirigea d'un pas vif vers le trou qui lui avait été désigné. Elle fut obligée de se mettre à quatre pattes pour y pénétrer. Le boyau était long d'une trentaine de pas et il déboucha soudain sur une petite pièce basse dans laquelle un vieux gnome était assis. Il lisait un grimoire à la lueur d'une pierre lumineuse. Quand elle entra, il releva sa tête.

Firiel resta un moment saisie, avant de cracher :

- Le gardien !

- Oui c'est moi. Ici on me nomme aussi Hilrian-Torkil-Le-Charpentier. Hilrian constitue mon côté magique, c'est là que résident mes pouvoirs spirituels. Torkil représente ma face charnelle et les pouvoirs associés à ma chair. En définitive l'union de ces deux extrêmes produit quelque chose de plus grand. Pour tous ici mon rôle est de créer des structures. Je Guide et je Garde et puis, je Gère. Je suis bien plus que Le-Charpentier. Mais vous autres humains ne savez pas savourer le poids de nos noms. Aussi tu peux m'appeler Charpentier ou Gardien, comme tu le veux. Encore qu'avec toi, j'ai presque échoué dans ces deux fonctions.

- Ah ! Tu aurais aimé que je te conte ma jeunesse ! Mais j'ai déjoué tes plans, Gardien.

- Non, tu te trompes Jan-Lift.

Il insista sur son nom pour bien lui montrer qu'il savait effectivement. Elle le regarda en ouvrant les yeux.

- De toi je sais tout. C'est Dwarvanil qui m'a raconté ta vie, avant de t'envoyer ici. Et je sais que tu n'as pas recouvert tous tes souvenirs.

- Dwarvanil... Eut-elle le temps de prononcer avant de tomber à genoux. Son esprit chavira alors et elle se revit petite, acceptant des bonbons du vieux mage qui venait voir son père. Elle se rappela aussi un soir avoir écouté en haut de l'escalier de la grande salle, alors qu'on la croyait endormie la conversation entre le vieux bonhomme et son père.

- Ils me traquent, disait ce dernier avec un accent de désespoir. Je le sais, ils se rapprochent. Mais tu sais, Dwarvanil, mon vieil ami, que je n'ai pas tant peur pour moi que pour ma fille... et il baissa la voix en disant ces derniers mots.

Le vieux répondit quelque chose qu'elle ne put comprendre. Puis il laissa échapper plus fort :

-... ne t'inquiète pas, mon fils, quoiqu'il arrive, je prendrai soin d'elle. Je la ferai changer de monde s'il le faut...

Une bûche craqua alors dans la cheminée et les deux hommes se mirent à parler plus bas. Un peu effrayée par ses paroles sibyllines, elle regagna son lit et ne s'endormit que fort tard, ruminant de sombres pensées où elle se voyait une épée à la main en train de défendre férocement Geoffroy. Dans sa petite tête d'enfant, elle se promit que jamais elle ne quitterait son cher père.

Dwarvanil, pensa-t-elle encore. Et elle vit le vieil homme, celui qu'elle appelait maître Fifoen, penché sur elle, alors qu'elle se terrait dans un des recoins de sa folie, juste après son viol. Elle le vit le front soucieux qui l'appelait doucement, la tirant du piège de son esprit en furie par son savoir et par ses pouvoirs. Elle le vit qui tendrement démêlait l'écheveau de nœuds de ses pensées sauvages. Elle le vit qui finalement à force de patience et d'amour lui redonnait un semblant de vie, puis qui l'envoyait avec tendresse vers la guérison.

Alors, à genoux devant le gardien, elle éclata en sanglots.

- Et bien, je crois que maintenant tout y est, dit le vieux gnome d'une voix douce tout en lui tapotant l'épaule. Pleure donc, cela fait du bien. Ceci, dit-il en gouttant une larme qu'il avait recueilli du bout d'un doigt crochu, ceci constitue l'essence de l'eau qui lave le cœur de tous les mauvais sentiments qui peuvent le polluer. Et toi, tu as besoin d'une bonne lessive.

Elle sanglota encore un moment, heureuse d'avoir trouvé tant de compassion autour d'elle. Il la laissa se calmer, puis lorsqu'elle eut essuyé la dernière larme, il la regarda plus sévèrement.

- Maintenant je vais te dire pourquoi j'ai presque échoué dans mon rôle de Guide. Maintenant tu dois m'expliquer pourquoi tu as détruit cette malheureuse créature que tu nommes, Aragne.

- Mais c'est un monstre ! Une créature féroce !

- Le monstre est celui qui tue sans raison.

- Mais il bloquait mon passage.

- Tututu ! Tu possèdes suffisamment de pouvoirs pour ignorer une malheureuse créature qui, après tout, ne pensait qu'à se garnir la panse. Je vais te dire, moi pourquoi tu as agi aussi stupidement. Tu étais bouffie d'orgueil. Tu as pensé dans ta petite tête : « moi, la grande guerrière, je vais leur montrer qui je suis. Je vais pénétrer chez eux sans passer par le gardien ».

Voilà ce que tu as pensé... Et pourtant tu jugerai que quelqu'un qui s'introduit chez une autre personne sans demander la permission et qui

tue pour cela le chien de garde est un voleur. Est-ce là, ce que tu as pensé ?

- Oh gardien, tu as raison acquiesça-t-elle en se remettant à sangloter. Je ne voulais pas t'appeler parce que j'avais retrouvé mes pouvoirs et parce que j'en étais si fière. Et je n'ai pas réfléchi. J'ai foncé dans le tas.

- Voilà ce qu'il y a de mauvais en toi. Tu es trop impulsive. Tu fonces dans le tas. Je crois que Dwarvanil va avoir besoin de te dresser encore un peu.

- Cette aragne, c'était vraiment votre chien de garde.

- Elle ? Ha ! Ha ! Ha ! Bien sûr que non. C'était un peu notre clepsydre et notre éboueur.

- Que ? ...

- Tu ne comprends pas ? C'est vrai que tu ne comprends pas grand chose. Une guerrière, avec du muscle et rien d'autre ! Pfouh ! Vois-tu, nous autres, les gnomes, nous paraissions bien vieux à vos yeux d'humains. Petits, ridés et ratatinés, voilà comment vous nous trouvez ! Et bien vous avez tort. Nous ne sommes pas vieux. Nous sommes éternels. Attention, je n'ai pas dit immortels, car parfois nous mourons. Non, nous sommes éternels c'est à dire hors de votre temps à vous les hommes ... et aussi du temps des aragnes. Oui, je sais, chez vous, chacun possède son propre temps, qui défile à une vitesse plus ou moins rapide. J'ai un peu étudié cela. C'est un phénomène extraordinaire auquel je n'ai rien compris et qui me fait presque regretter de ne pas être humain. Mais nous les gnomes, nous sommes hors du temps, toujours présents et toujours ridés. Aussi quand un gnome veut rentrer dans le temps, il va voir l'aragne qui généralement le mange. Et, comme pour l'aragne, le temps existe, le gnome qui meurt rentre dans l'histoire.

- Alors c'est comme ça que tu fais pour apparaître et disparaître ?

- Ah oui, ça. Non. Il suffit que je me coordonne avec un humain, dans son temps pour qu'il me voie. Mais c'est très difficile et puis ça prend du temps, Ha ! Ha ! Ha ! Enfin je n'arrive pas à faire ça longtemps avec vous. Dès que j'arrête, je disparaîs pour vous tous qui continuez à avancer dans le temps.

- Oui, je comprends. Nous, nous sommes sur une rivière, dans un bateau qui va dans une seule direction. Vous, vous êtes sur la rive. Pour nous parler, vous êtes obligés de marcher à la même vitesse que le fleuve. Dès que vous vous arrêtez, on ne vous voit plus, car le fleuve nous emporte.

- C'est à peu près ça, sauf que le temps n'est pas un fleuve qui coule dans un seul sens. C'est plutôt un grand lac immobile sur lequel certains voyagent dans une direction, comme toi et l'aragne et d'autres voyagent

dans une autre. Tu devrais le savoir toi qui as accès aux chemins du rêve.

- C'est vrai, mais nous sommes fort peu parmi les humains à en être capables.

- Ouais. Enfin, maintenant que tu as fini, tu peux rentrer chez toi. Tu as retrouvé tous tes pouvoirs.

- Non je voudrais aussi savoir ce qu'il en est de mon épée.

- Tu possèdes une épée ?

- Euh oui, avant mais maintenant je la recherche. Je l'ai perdue.

- Et avec tous tes pouvoirs, tu n'arrives pas à retrouver un objet perdu ?

- En fait, c'est une épée magique. Elle doit se cacher.

- Attends, il y a quelque chose que je ne comprends pas. Cette épée t'appartient ou pas ?

- Oui elle est à moi, depuis que j'ai sept ans.

- Ha, ha ! Elle t'appartient et elle se cache ? C'est étrange. Es-tu sûre qu'elle t'appartienne ? Ou alors est-ce que tu ne t'es pas approprié un peu rapidement quelque chose qui n'était pas à toi ?

- Tu veux dire, gardien, que cette épée est à quelqu'un d'autre, alors qu'elle m'a servie pendant treize ans.

- Nous voilà au cœur même de ton problème. Écoute, petite Firiël. Vous autres les humains vous ne parlez que de propriété. Les arbres vous appartiennent, la terre vous appartient, les cailloux vous appartiennent, il suffit pour cela que vous ayez un titre de propriété, lui-même rédigé par des humains. Quand on achète ce titre, on achète les choses. C'est bien ça ?

- Euh, oui, fit la jeune femme qui ne voyait pas où il voulait en venir.

- Et bien, non, ce n'est pas ça du tout. Vous ne comprenez rien à rien. La terre, les cailloux et les arbres sont vivants, ils s'appartiennent à eux-mêmes. Ils font ce que bon leur semble dès qu'ils le peuvent. Aussi il ne faut pas s'étonner si vos machines tombent en panne car la matière est capable de se rebeller elle-même, et elle a bien raison de chercher à échapper à votre hideux esclavagisme.

TON épée, comme tu dis, en a eu marre, elle aussi de la façon dont tu la traitais. Oh ! Ne doute pas qu'elle t'aimait, elle était folle de toi, la pauvre petite, mais tu ne le lui rendais pas, loin de là. Elle te parlait, c'est bien ça ?

- Oui, même souvent, mais...

- Et tu ne t'es jamais demandée comment une épée pouvait te parler ? Lui as-tu seulement demandé son nom ?

- Jamais... Mais je ne savais pas...

- Lui as-tu demandé des conseils ? Non, ne répond pas, tu lui as toujours imposé ta volonté. Tu dirigeais tout. Tu tuais à tort et à travers de pauvres monstres inoffensifs, comme cette malheureuse aragne...

Alors, l'épée est partie, et toi, tout ce que tu as trouvé comme excuse, c'est que tu avais perdu ton hymen ! Comme si un être aimant pouvait se soucier d'un malheureux bout de peau.

Firiël se mit à pâlir sous la réprimande. Elle découvrait tout un monde qu'elle n'avait jamais imaginé, ou plutôt qu'elle avait toujours ignoré. Toujours à genoux, elle demanda d'une petite voix :

- Que dois-je faire, gardien ?

- Oh ! Un peu plus réfléchir à l'avenir et pour l'épée, lui demander pardon. A propos, elle s'appelle Anériel.

- C'est vraiment un beau nom.

- C'est elle qui l'a choisi.

- Mais où est-elle maintenant ?

- Et bien, répondit le gnome en prenant un air malicieux. Où veux-tu qu'elle soit, si ce n'est dans ta main.

Stupéfaite, elle porta le regard sur la mère masse qu'elle n'avait plus lâchée depuis la bataille avec l'aragne. Elle cligna des yeux et la massette se transforma en une grande épée de pierre.

- Oh Anériel, soupira-t-elle.

- Je vois que tu es en pleine forme, ma grande, répondit l'épée, lui parlant directement dans sa tête.

- Mais comment es-tu venue ici ?

- C'est Hilrian-Torkil-Le-Charpentier qui m'a forgée, de toute éternité, ou plutôt hors du temps, si tu préfères. Je suis venue dans le monde romain avec un autre gnome, un être bizarre qui voulait s'ancrer dans le temps, un certain Sofriber-al-kadi-sur-gelait. C'est un vilain personnage, fort déplaisant et je l'ai abandonné dès que j'ai pu. Et puis, je t'ai attendue. Alors, tu es venue. Mais qu'est-ce que ça a été dur, pendant toutes ces années où tu m'as considérée comme une esclave.

- C'est fini, Anériel, c'est fini, à jamais.

- Jamais est un mot trop long, même pour moi, petite. Mais enfin, on verra bien. A propos...

- Oui ?

- Bienvenue dans le premier cercle, celui des grands rêveurs.

- C'est vrai ? Merci.

Elle resta un moment songeuse. Puis reprit :

- Que comptes-tu faire maintenant, Anériel ?

- Et bien t'accompagner chez Dwarvanil, qui va te donner une formation d'amazone-thaumaturge.

- De quoi ?

- Oh ! Tu verras bien. Ici tu as appris quelques trucs utiles, mais tu as encore certaines petites choses à comprendre. Maintenant je vais te montrer comment rentrer chez le père Dwarvanil.

Dans la pièce, le gnome avait disparu de sa vue. Sans s'en formaliser, Firiël embrassa la garde d'Anériel et disparut à son tour. Elle rentrait chez maître Fifoen, selon un mode de transport qu'elle venait juste d'appréhender grâce à Anériel.

Dans la même pièce, quelque part dans un autre temps, Dwarvanil sortit de l'ombre. Il s'adressa au gardien.

- Tu l'as sacrement secouée, vieux filou.

- Oh ! Il fallait bien ça, elle m'avait pris par surprise. Il y a de grandes potentialités en elle. Je crois que je l'ai quand même fait avancer de quelques pas sur la route de la sagesse.

- Bon, quand est-ce que tu sors les bières ?

- Mais de tout temps.

Discussions

- Je crois que le mieux est de tout raconter, fit le gnome d'un air déconfit.

- Je crois aussi que c'est le moment, répondit laconiquement Corfin.

- Pour tout dire, cela remonte à bien des années. Au jour, il y a peut-être deux siècles, où j'appris par hasard que Pilwill détenait le Grand Collier. Tu sais probablement que les gnomes ont un certain pouvoir sur le temps. Moi-même, même si je ne suis pas le plus doué à ce petit jeu, je suis capable de voir le passé et le futur d'un être qu'il soit objet, animal ou humain. J'ai essayé de regarder le futur du Grand Collier. J'ai ainsi appris que Pilwill était parti loin d'ici, en voyage, de l'autre côté de notre monde et que, s'il ne pouvait pas être rejoint facilement, un jour il ramènerait le collier. La vierge Firiël devait en être le prochain réceptacle. A moins qu'on ne change quelques éléments de ce futur. Le plus simple était d'empêcher la naissance de la petite Firiël. En séparant par exemple ses parents. Mais là, un problème de taille surgissait. Firiël n'appartenait pas à notre monde. Impossible de connaître à l'avance ses parents. Impossible de savoir quand elle allait naître.

- Ainsi, elle est vraiment d'un autre monde ? remarqua Corfin, soudain très intéressé.

- Oui. Elle vient du monde des dragons. Seulement, fit le gnome d'un air déconfit, mes pouvoirs ne me permettaient pas d'en savoir plus. Je m'étais associé à la sorcière Micilia dans cette terrible entreprise. Mais elle-même ne pouvait rien dire à ce sujet. L'idée était donc d'attendre

qu'elle apparaisse sur notre monde, pour la faire dépuceler, afin qu'elle perde ses pouvoirs.

Corfin serra les dents sans rien dire. Il avait envie d'étrangler le gnome.

- Malheureusement, poursuivait ce dernier sans se rendre compte du trouble dans lequel il jetait son interlocuteur, malheureusement, dès qu'elle apparut sur notre monde elle trouva son épée et fut recueillie par Maître Blow-in-door, qui l'éleva dans la discipline des rêveurs.

Il fit une pose, le visage songeur.

- Et alors ? interrogea Corfin impatientement.

- Il s'est passé de nombreux événements qui auraient dû nous mettre la puce à l'oreille. Tout d'abord le collier réapparut. Micilia appela alors le peuple magique à la rescousse et nous nous disputâmes. C'était, en fait, inévitable. Nos intérêts et nos moyens d'agir sont trop différents. Je pense sincèrement que le carnage est de trop pour régler des affaires de pouvoir et de magie. Et puis au même moment, Firielle fut envoyée par Maître Blow-in-door dans la région. La priorité, aussi bien pour Micilia que pour moi, fut de nous débarrasser de cette gêneuse. Tu connais la suite.

- Oui, maintenant Micilia a le collier.

Ils observèrent un long silence.

Soudain, le regard de Corfin fut attiré par une étrange scène dans un des miroirs, le bien nommé PERVERSION. L'image renvoyée était celle d'une grande assemblée qui regardait un troubadour en train de se produire. Mais le plus curieux était que ce troubadour, il l'avait plusieurs fois rencontré. Il se nommait Mégarops Lar'sgasé.

- Que se passe-t-il, lui demanda Sofriber-al-kadi-sur-gelait qui avait noté son regard fixe.

- Là, le miroir, dit-il en le montrant du doigt.

- Oh, ils font toujours cela. Ils présentent parfois des scènes étranges. Je crois que ce sont eux qui les créent.

- Non mais regarde, s'exclama Corfin. Ils présentent tous la même scène ! Cette espèce de salle de spectacle.

A ce moment la porte derrière eux s'ouvrit. Ils sursautèrent et se retournèrent aussitôt. C'était Zarbelle suivie de Finrod et de Zork.

- Corfin ! s'exclama Zarbelle en se jetant dans ses bras. Et tu as attrapé ce gredin !

Le gnome se fit tout petit devant leurs regards furieux.

- On le tue tout de suite, demanda Zork en tirant à demi son épée.

- Non, laissez le tranquille, intima Corfin. Nous avons conclu une sorte de trêve. Mais où sont donc Randallen et Framboise ?
- Comment ? Mais nous les avons laissés ici !
- Qui a cassé ce miroir ? interrogea Corfin.

Pendant qu'ils discutaient ainsi, la scène changeait sur les miroirs derrière eux. De nouveaux personnages apparaissaient. Les spectateurs prenaient un air effaré.

Irruptions

Jan-Lift se carra dans son fauteuil et tira à moitié son épée. Elle prit ensuite les trois respirations rituelles, laissant son esprit flotter le long des ondes concentriques du temps. Bientôt. Cela allait bientôt arriver. Cela arriva.

Une jeune et belle femme fit irruption comme une furie sur scène. C'était Micilia, la sorcière. Elle avait pris une apparence royale. Une reine, voilà ce qu'elle espérait maintenant être. Le Grand Collier resplendissait à son cou. Elle souriait d'un air triomphal.

Firiel la regarda par en dessous, avec le regard du rêve. Elle vit se superposer à la jeune sorcière, dans une autre réalité, une femme mûrie et aigrie par des années d'humiliation. Dans un autre monde, dans un autre arrière plan c'était une corneille grimaçante et suante de méchanceté, haïe même de ses congénères. Mais ici, devant les spectateurs, il s'agissait bien de la future reine de ce monde qui brillait de mille feux. Tous ces personnages se brouillaient pour n'en faire qu'un. Un qui portait le collier et semblait doté de pouvoirs divins.

Mégarops Lar'sgasé, estomaqué par cette intrusion sur la scène, qui pour la durée du spectacle constituait son territoire personnel, mit du temps à réagir. Il fit quelques vagues pas vers la sorcière, avant de

reprendre ses esprits. Ses mains claquaient spasmodiquement sur la cithare, la rudoyant et la faisant gémir. Finalement, se ressaisissant il déclara d'un ton très digne :

- Madame, sortez de là. Vous interrompez le spectacle. Partez de votre plein gré, avant que je ne vous fasse évacuer par les psycho-gardes.

Pour seule réponse, elle lui rit au nez et d'un simple geste du bras, elle fit claquer un rayon de lumière qui fit l'effet d'un coup de fouet sur le troubadour. Ce dernier s'écroula sans connaissance. Du regard, elle fit reculer les clones qui se préparaient à intervenir. A ce moment, les psychogardes se précipitèrent, l'air menaçant, dans leur tenue noire. Ils n'eurent que le temps de brandir leur matraque neurale. Les deux mains dressées, la sorcière les accueillit par une gerbe d'énergie qui les balaya comme des fétus de vieille paille moisie. Ils se tordirent un instant au sol, avant de succomber le visage hideusement crispé.

La salle contemplait ahurie le spectacle. Plus personne n'avait envie d'applaudir. Tous, pris dans les rets du spectacle, se demandaient ce qui allait se passer. Tous, y compris l'empereur. Pour répondre à cette pensée collective, Micilia prit la parole d'une voix douce. Le silence se fit aussitôt dans la salle. Personne n'osait broncher.

- Peuple romain, vous possédez aujourd'hui une nouvelle reine. Votre empereur va très bientôt m'épouser.

Elle fixa d'un regard d'acier Olibrius XVIII, qui acquiesça d'une voix tremblante.

- Grâce à mes immenses pouvoirs, reprit-elle, l'empire va retrouver son lustre passé. Richesse, gloire et honneurs abonderont.

Elle salua sous les applaudissements. Même l'empereur semblait subjugué.

Mais avant, je vais terminer ce chant. Cet imbécile, et elle retourna de la pointe du pied le corps inanimé du troubadour. Cet imbécile en est bien incapable.

A ce moment Jan-Lift décida qu'il fallait intervenir. Dans un état de re-veille elle avait observé la

technique de la sorcière, profitant de son état pour laisser les charmes glisser sur sa carapace. Quelle puissance, constata-t-elle. Il sera difficile d'en venir à bout.

Elle se releva au moment même où la sorcière ordonnait à la salle de se mettre à genoux. De fait, elle se retrouva seule, debout, au beau milieu d'une multitude abaissée.

Les deux femmes se mesurèrent du regard.

- Une amazone-thaumaturge, railla Micilia. L'héroïne-putain veut renverser sa nouvelle reine.

- Peut-être suis-je une héroïne, mais en aucun cas je ne suis une putain, répondit gravement Jan-Lift en parant l'attaque énergétique que recelait implicitement la phrase de la sorcière.

Micilia fronça les sourcils. Le sortilège d'intimidation n'avait pas fonctionné. Son adversaire était d'une autre trempe que les psycho-gardes. Puis un rictus illumina son visage. Elle allait enfin pouvoir s'amuser. De toute manière, pensa-t-elle, c'est moi que le Collier a choisie. C'est moi qui ai le pouvoir.

- Non, lui répondit-il, lui parlant directement en esprit. J'ai certes fait mon choix. Mais si tu m'énerves trop, je pourrais changer de porteur. Et puis autre chose, également. Cette femme en face de toi a eu l'insigne honneur de me porter, jadis. Je ne puis t'aider dans ce combat contre elle. A l'avenir tu essayeras de ne plus oublier que je ne suis pas ton serviteur et que j'ai mes intérêts propres.

Pour la première fois depuis qu'elle était entrée dans la salle, la sorcière ne se sentit plus aussi sûre d'elle. Issue d'un temps postérieur à la grève de l'usage, elle ne pouvait comprendre que les objets aient une autonomie propre. Elle adressa un long regard scrutateur à Jan-Lift.

- As-tu un nom, derrière tes voiles ? demanda-t-elle, pour tâter le terrain.

- Oui, je suis Firiel, Rêveuse du Premier Cercle, pour te servir. Je suis également Jan-Lift, amazone-thaumaturge, pour te réduire.

- Non, tu ne peux être Firiel. Elle est morte depuis des siècles !

- Oh si, je le puis et le suis, fit la jeune femme en rejetant ses voiles pour apparaître bardée de cuir, l'épée brandie.

- Ah ! Ah ! Dans ce cas tu ne peux me prendre le collier. Ton pucelage n'est plus là. Tu n'as plus aucun pouvoir.

- Je ne cherche pas le collier. Je porte ici une amie assez exigeante, pour m'encombrer de ce colifichet. Je suis simplement venue pour te rogner les griffes. Anéril acquiesça en bourdonnant de plaisir.

- Et bien viens les prendre, hurla Micilia, en lui envoyant des boules de feu.

- J'arrive, répondit Firiël, tout en les détournant adroitement de son épée.

La lutte était désormais engagée. Micilia essayait sans relâche de détruire Firiël par des gerbes d'énergie sous diverses formes, tandis que Firiël se protégeait du bouclier de son arme, tout en tentant de se rapprocher pour arriver au contact. Leurs visages étaient marqués par les efforts qu'elles fournissaient pour atteindre leurs buts.

Puis, mystérieusement, la scène changea. Elles ne se trouvaient plus dans la salle, mais dans une immense plaine, non loin de l'endroit où Firiël avait porté le collier et délivré le dragon. Les gerbes d'énergie de leur combat éclaboussaient la nuit étoilée, révélant la structure d'un grand bâtiment dans lequel une foule abasourdie suivait avec attention leurs efforts.

A ce moment quelques notes retentirent sur la scène. Les spectateurs détournèrent leur attention de la bataille pour contempler avec stupeur Framboise qui venait de surgir du néant. Très tendrement elle installa un peu mieux Mégarops Lar'sgasé. Tous furent frappés de constater qu'elle possédait avec le troubadour, dont elle s'occupait, une ressemblance étonnante.

Enfin elle saisit délicatement la cithare magnétique de son confrère et prit en charge le Tierce Chant.

Le combat continuait avec violence dans la plaine. Firiël qui ne faisait que renvoyer l'énergie qu'elle recevait, paraissait prendre l'avantage sur son adversaire. Cette dernière, dans le feu de l'action, avait perdu son

masque de beauté. Elle était redevenue une femme mure et aigrie qui, pour l'heure, transpirait sous l'effort.

- Aide-moi, Collier, je t'en supplie ! s'exclama Micilia avec désespoir, en sentant ses forces décliner.

Elle envoya néanmoins une nouvelle vague d'éclairs sur la jeune guerrière. Celle-ci, les dents serrées, continua à avancer, protégée par son épée qui maintenant brillait comme du cristal. Bientôt elle rejoindrait la sorcière et pourrait l'entreprendre au corps à corps.

- Pitié, Collier. Je serai ton humble servante, reprit Micilia.

- Te voilà revenue à de meilleurs sentiments, je vois, railla le Collier. Je vais donc faire quelque chose pour toi. Je connais les ruses de cette diablesse, je peux les lui renvoyer.

Aussitôt, commença à se former, juste entre la sorcière et la jeune guerrière un nouveau personnage humain.

Quelques secondes plus tard, Firiël se faisait face !

Son sosie, tenant la même épée venait d'apparaître devant elle, avec le même air farouche et déterminé. Un moment, le temps parut se figer. Les deux adversaires, parfaites répliques l'une de l'autre s'observèrent en silence.

Toutefois, de subtiles différences pouvaient être décelées entre les deux jeunes femmes. Celle qui venait d'apparaître semblait plus jeune, plus fougueuse et moins marquée par la vie. Tout lutin aux environs aurait inmanquablement reniflé en elle une véritable vierge.

La "vierge" rompit soudain le silence. Elle s'élança vivement à l'attaque, accompagnant son déplacement par des moulinets dans un style parfait.

- Oh-oh ! fit tout doucement la vraie Firiël, tout en rompant le combat et en reculant. Anéril, que dois-je faire ?

- Evite d'abord de te faire tuer !

- Tu n'y comprends rien ! Je pourrais l'étendre raide en trois coups d'épée. Regarde ! Là, elle est en déséquilibre. Et là encore, elle va trop loin. Non, elle a encore du chemin à faire.

Firiël recula de nouveau de quelques pas, sous les assauts de son sosie qui avait encore beaucoup à apprendre.

- Dis-moi, demanda-t-elle de nouveau à son épée. Que dois-je faire ? La tuer ? Ça ne me plaît pas du tout de me tuer moi-même. La désarmer ? Je pense que ça va être dur, elle est trop bonne et elle possède cette épée dont je me méfie.

- Pour ça, lui répondit Anéril, n'aie aucune crainte. Le collier a pu te contrefaire uniquement parce que tu l'as porté. Mais, moi, il ne peut pas me contrefaire. Je n'ai jamais eu de contact avec lui. Je suis sûr que l'épée que porte ton sosie est en toc. Aussi, tu vas voir que si je tape très

fort sur cette épée de pierre, je vais l'éclater. Tu n'auras ensuite qu'à assommer ta copine.

- Ça mérite d'être tenté, murmura Firiël en passant à l'action.

Brusquement, elle cessa de rompre et de reculer et elle commença à parer les coups de son alter ego en essayant de la pousser à la faute. Si la technique de la Firiël d'antan était bonne, celle de la nouvelle Firiël était excellente. Manifestement, elle avait beaucoup progressé depuis sa visite à l'intérieur d'Ygddrasil. Désormais, elle était plus mure, plus sereine et plus fine.

Aussi, assez rapidement, en seulement quelques coups d'épée, elle put, sur une feinte à la tête, abattre violemment la pointe d'Anéril sur la coquille de la lame de pierre. Le coup était beau, exécuté dans un style parfait. Il eut un effet très impressionnant. La lame de pierre éclata en mille petits morceaux qui s'éparpillèrent en poussière dans la plaine. L'instant d'après la jeune femme désarmée s'effondrait, assommée par un vigoureux coup du plat à la tempe. Quelques instants plus tard, elle disparaissait.

Firiël prit lentement trois inspirations. Elle venait une nouvelle fois de triompher de son passé. Avec élégance. Il faudrait qu'elle médite cela, mais plus tard.

Quand son calme fut revenu, elle se retourna pour régler définitivement son compte à Micilia. Mais entre eux, se dressait maintenant deux nouveaux arrivants, la fée Twilquiiviik et le lutin Pilwill.

- Firiël, soyez sage, mon petit, dit tout doucement Pilwill.

- Nous sommes encore amis, n'est ce pas, demanda Twilquiiviik.

Firiël les regarda avec méfiance. Deux anciens porteurs du Collier. Allait-elle devoir se battre avec toute la lignée ? A ce moment elle sursauta. Le sol s'enfonçait sous elle. Elle avait les pieds comme englués. Elle essaya d'en soulever un, mais ce fut l'autre qui s'enfonça un peu plus. Paniquée, elle se débattit un moment avant de comprendre qu'elle ne faisait qu'aggraver sa position. Maintenant elle avait les jambes enfoncées jusqu'aux genoux. Elle releva la tête pour demander de l'aide et croisa le regard pétillant de Pilwill et celui intéressé de Twilquiiviik. Soudain, elle comprit. Les deux chenapans avaient manipulé la nature du sol ! Elle se trouvait au milieu dans un sable mouvant. Elle inspira à fond pour se calmer et redescendit au plus profond d'elle-même. Là, il y aurait au moins une solution.

Il y en avait une, il suffisait de changer localement de temps. De revenir à un moment où le sol était encore dur sous ses pieds. Voilà c'était fait. Maintenant, il s'agissait sortir de cette mare. Elle nota avec détachement que Pilwill fronçait les sourcils, n'arrivant pas à comprendre pourquoi elle ne s'enfonçait plus. Elle s'aperçut aussi que Micilia préparait depuis un

moment un sort extrêmement puissant qu'elle ne pourrait pas détourner dans son état. Dans quelques secondes elle serait balayée de l'existence par un furieux torrent de lave.

Mais peut-être y-avait-il encore un espoir ?

Avant-fin

Loin de là, dans un autre monde, dans la salle aux miroirs, tous regardaient avec attention le combat titanesque entre Firiël et Micilia. Tant que la jeune guerrière paraissait avoir l'avantage, ils se gardèrent bien d'intervenir, retenant même Corfin qui voulait s'élançer au milieu des gerbes de magie. Mais quand Firiël commença à s'enfoncer dans le sol, ils décidèrent, sans même se concerter, d'aller à sa rescousse.

Le premier, Corfin s'élança. Il lâcha tout d'abord la corde enserrant le cou du gnome, qui se garda bien de bouger. Ensuite il sauta au travers du miroir directement vers Micilia tout en brandissant furieusement son épée courte. Il était suivi de près par ses trois compagnons. Mais ils ne firent pas trente pas avant qu'un terrible sortilège ne vint les frapper de plein fouet. Ils restèrent immobiles, figés dans leur course effrénée. De magnifiques statues de chair !

Micilia, au dernier moment venait de modifier son charme. Au début, elle avait pensé ensevelir Firiël dans une gangue de lave liquide. Puis, l'irruption imprévue de Corfin et des trois autres énergumènes, lui avait donné une autre idée. Par un subtil attouchement à leurs cellules externes, à l'ensemble de leur peau et de leurs terminaisons nerveuses, elle venait de les figer vivants. Firiël, tout comme ses supposés sauveteurs étaient paralysés. Maintenant, ils étaient tous à sa disposition. Elle avait quelques jours pour décider ce qu'elle allait en faire. Passé ce délai, ils mourraient de malnutrition. Peu importait d'ailleurs, elle verrait bien. Avant elle devait reprendre en main le court de cette stupide histoire. Il fallait qu'elle close le Tierce Chant.

- Pas question de te laisser faire, lui rétorqua Framboise bien campée sur la scène de la salle de spectacle. Pour souligner ses paroles elle émit une gerbe de notes sur la cithare magnétique.

- Alors là, t'as qu'à croire que ça va se passer comme ça, répondit Micilia, soutenue par le Collier.

- Cette histoire est assez amoral comme ça. Je te propose un marché. Tu rentres au XXème siècle et là, tu pourras y conquérir ton royaume. Je pourrais par exemple, par mon chant, t'accorder la Scandinavie tout entière...

- Tu rigoles ! J'ai le collier et je peux faire ce que je veux. Il n'y a pas plus puissant que moi sur terre et de tout temps. Je serai la reine de ce siècle et de tous les siècles passés et à venir...

Et pour souligner ses paroles, elle entourra Framboise d'un mur de flammes. Le trouvère tituba sous la vague de chaleur. Elle avait du mal à continuer à jouer. Chacune de ses notes ressemblait à un râle d'agonie.

A ce moment, une toute petite créature, qui s'était glissée au travers du miroir à la suite de Corfin, un minuscule insecte qui avait suivi le groupe, en se dissimulant dans les recoins sombres des plafonds, une toute petite chose qui s'était réfugiée dans le giron de Firiël, s'élança comme un éclair au-dessus de Micilia. C'était la luciole, dont aucun chant n'a laissé le nom, mais qui traînait toujours sous elle un petit sac, taillé dans les jupons même de Zarbelle. Arrivée au-dessus de la sorcière, elle lâcha le sac qui se répandit en un nuage de poudre.

La poudre descendit en planant sur Micilia qui n'en fut pas du tout affectée. Elle descendit, accompagnée par les notes titubantes de Framboise, jusqu'au collier. Dès que la poudre l'atteignit, celui-ci explosa, emportant sans autre forme de procès la tête grimaçante de la sorcière.

Dans le même temps, les cinq statues humaines revinrent à elles. Le sort de paralysie avait cessé. Ils étaient de nouveau libres. Curieusement, ils se retrouvaient dans la salle aux miroirs. Framboise était également là, les accueillant avec un grand sourire, comme si de rien n'était. Ils tombèrent alors dans les bras les uns des autres. Firiël, avec la luciole sagement posée sur son épaule, resta juste un peu plus longtemps dans ceux de Corfin.

Ensuite ils firent le compte. Le gnome avait disparu. Par terre traînait un bout de corde, quelques plumes de corneille et un peu de sable avec des feuilles mortes et une étrange poussière grise.

Firiël dissipa le tout de la pointe du pied. Bientôt, on ne distinguait plus rien.

Ils quittèrent enfin la pièce.

Derrière eux, dans la pénombre, trois miroirs souriaient de toute leur surface réfléchissante.

Chacun renvoyait la même scène : un troubadour radieux, saluant avec sa troupe de clones devant un public déchaîné³¹.

³¹ Dialogue relevé à ce moment historique :

Corfin, tenant Firiël par la taille et s'adressant à Framboise : « Finalement c'est toi qui finis d'écrire cette histoire. Pas ce guignol de troubadour. »

Framboise, très fière : « Oh, mais c'est moi l'auteur ! Il est normal que j'aie le mot de la fin... »

Fin, et même après la fin

Un cri d'enfant traversa la forêt de Parmentille. L'air étincela sur le passage de l'onde sonore. Les arbres se ployèrent et l'herbe frémit.

Drôle de façon de saluer un cri, fut-il d'enfant !

Debout dans la clairière au sein même de la forêt, la jeune femme était en grande conversation avec son compagnon qui, pour l'heure, avait revêtu l'aspect, poli par l'âge, d'un solide bâton de marche.

Quand le cri l'atteint, elle eut un sourire tendre et interrompit sa discussion.

- Je crois qu'il est l'heure de rentrer, Anéril.

- A la soupe Firiél ! Se crut tenu de plaisanter le bâton.

Lentement la jeune femme entreprit de retrouver le chemin du retour. C'était facile, bien plus que la première fois où elle s'était risquée dans ce lieu qui lui paraissait alors si menaçant. Depuis, elle avait appris à en accepter l'étrangeté et à en aimer la tranquillité. Il faut dire, qu'elle avait considérablement mûri depuis les événements qui, un an plus tôt, avaient bouleversé son existence.

Elle émergea lentement de la transe na-té-ka et se retrouva assise en tailleur sur son lit, dans la plus grande chambre du manoir des miroirs. Debout devant elle, Corfin, son cher compagnon de toutes les chevauchées, lui tendit en souriant leur bébé.

- C'est l'heure de la tété, déclara-t-il. Elle a l'air d'avoir grand-faim.

Le sourire de Corfin, depuis la naissance de l'enfant, avait beaucoup perdu de son cynisme. Il était devenu plus chaud, plus doux et surtout beaucoup plus beau. Pensive, Firiél le lui rendit tout en dégrafant son corsage. Ses seins, lourds de lait lui faisaient mal. Elle prit sa fille dans ses bras et la regarda se jeter goulûment sur son repas. Le bébé avait tout juste un mois, mais elle grandissait vite, prenant appui sur l'amour que lui donnait sa famille.

Cette famille était grande. Car, outre Corfin, Firiél et la petite, ils n'étaient pas les seuls à s'être établi dans le manoir aux miroirs. Zarbelle et Finrod étaient restés également. Zarbelle, écoutant une fois de plus les cartes, avec Finrod, une fois de plus à la traîne. Zarbelle, d'ailleurs, attendait-elle aussi un enfant, un futur compagnon de jeu pour la petite fille.

Randallen s'était lui aussi installé. Il ne recherchait pas la paix de l'esprit et du corps contrairement à ses compagnons. Il ne suivait pas non plus aveuglément l'avis d'obscurs arcanes comme Zarbelle ou simplement le besoin d'un jeune corps et d'un esprit étrange comme Finrod. Non, il était resté car il y avait les miroirs.

Souvent, peut-être trop de l'avis de ses compagnons, il restait assis dans la salle aux reflets, lançant ses pensées d'auroch au cœur des discours des miroirs. Il appréciait particulièrement DESIR qui lui renvoyait de temps en temps des bouffées des pensées à jamais perdues de REFLEXION. Il rebondissait alors dans l'esprit de NOIRCEUR pour se retrouver en symétrie avec PERVERSION. A ce jeu exaltant, il faisait alterner des voyages en rêve dans d'autres univers, d'autres époques ou d'autres vies. Parfois il y rencontrait Firiël seule ou accompagnée de son enfant. De temps en temps il lui faisait un bout de chemin, impressionné par la nouvelle prestance de la jeune femme. Par sa seule présence, elle colorait entièrement les univers qu'il gagnait si péniblement, les modifiant, les faisant évoluer sans jamais les détruire ou les pervertir.

Un dernier compagnon errait dans les murs du manoir. C'était Zork. Il tournait en rond, un peu perdu, se raccrochant à ses nouveaux amis comme à une planche. Depuis son réveil en effet, il se sentait plus seul que jamais, ayant perdu toute sa famille, toute sa tribu et surtout l'univers dans lequel il avait vécu et auquel il avait appartenu.

Sans le savoir, il était l'un des ferments les plus puissants de la nouvelle communauté qui se construisait dans le manoir.

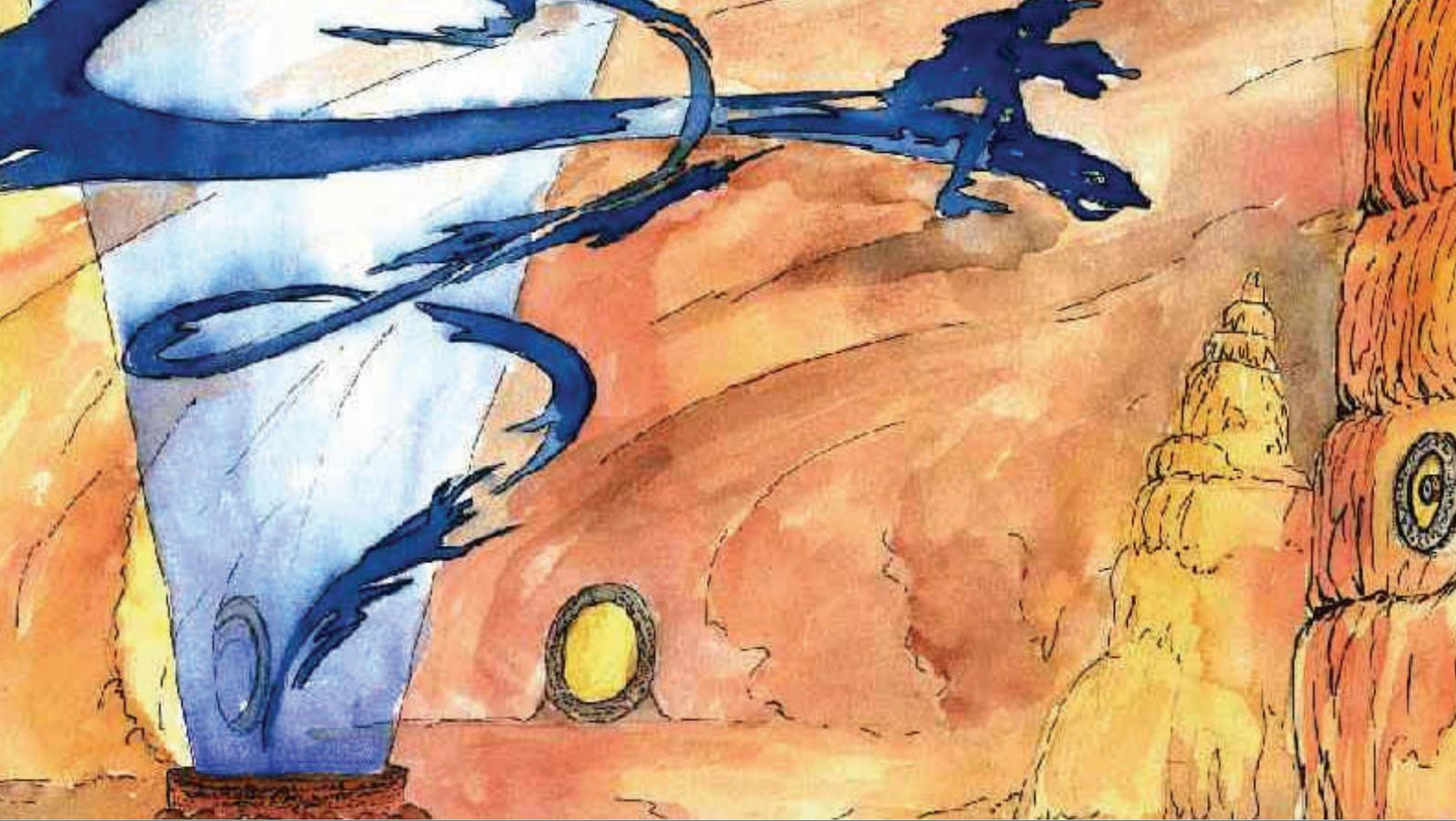
Ainsi le temps passait paisiblement pour eux tous, de plus en plus proches, de plus en plus liés.

Ailleurs dans l'empire, Boccob dévorait des ouvrages antiques. Il avait complètement digéré les œuvres de Vitruve. Il s'attaquait maintenant à celle de l'école de Pythagore.

Syrven, quant à lui vivait dans un rêve vert, soignant et souffrant, aimant et compatissant et surtout construisant et grandissant dans la nature sous le soleil des quatre saisons.

Firiël, l'enfant pendu à son sein, Anériel couché sur ses jambes eut un sourire très tendre. Puis, elle caressa la marque en forme de couronne au creux de son bras. Sa fille avait la même. Exactement la même.

Bientôt, très bientôt, il allait falloir partir à la recherche de leur héritage.



Déjà paru à leditionde.ngaoundaba.com :

- Rêve de vierge, *par Abou Kooki* – 1996
- Le robot qui gagnera, *par Olivier Garro* – 1997
- Maman, le troll et moi, *par Isa Bitridi* – 2000
- Lyon 2037, *par Olivier Garro* – 2001
- Le petit garçon qui grogne et qui fait la trogne, *par Isa Bitridi* – 2004
- L'homme qui voulait devenir le plus gros du monde, *par Isa Bitridi* – 2004
- Carnet de voyage au Cameroun, *par famille Garro* – 2004
- Testament pour mes amis, *par Abou Kooki* – 2006
- Portraits du Cameroun, *par Baptiste et Olivier Garro*—2007
- Carnet de voyage Lyon-Beyrouth, *par famille Garro*—2007
- Les douze leçons du magicien, *par Abou Kooki* – 2009
- Des seins bien en main, *par Abou Kooki* – St Valentin 2009